Glen Cook

Rêves d'acier

LA COMPAGNIE NOIRE

L'ATALANTE

Glen Cook

Rêves d'acier

LA COMPAGNIE NOIRE

L'ATALANTE

Glen Cook

Rêves d'Acier
Les Annales de la Compagnie Noire – 5
Traduit de l'Américain par Alain Robert

Hérétiques – créateurs de livrels indépendants.

H-1.0

Pour Keith, parce que j'aime son style

CHAPITRE PREMIER

Bien des mois se sont écoulés. Bien des événements ont eu lieu dont beaucoup me sont sortis de la mémoire. Des détails insignifiants me restent quand des faits importants m'échappent. Pour certains je m'en remets au ouï-dire, pour d'autres à ma seule intuition. Combien de fois mes témoins se sont-ils laissé abuser ?

Il ne m'était pas venu à l'esprit, jusqu'à ce que je traverse cette période d'inactivité forcée, qu'une tradition importante était négligée : plus personne ne consignait l'histoire de la Compagnie. J'ai hésité. Il me paraissait présomptueux de prendre la plume. Je n'ai pas d'expérience. Je ne suis pas historienne et moins encore écrivain. Certainement, je n'ai pas le regard de Toubib, ni son oreille ou son esprit.

Alors je me contenterai de rapporter les faits tels qu'en mon souvenir. J'espère que mon rôle en son sein et l'empreinte qu'elle a laissée sur moi ne coloreront pas trop cette histoire.

Voici, avec cette réserve, en addition aux annales de la Compagnie noire et dans la tradition des annalistes qui m'ont précédée, le livre de Madame.

Madame, annaliste, capitaine.

CHAPITRE II

L'observatoire était peu élevé. Et la distance extrême. Mais Saule Cygne ne s'y méprenait pas. « Ils prennent une trempe. »

Les armées s'affrontaient devant la ville de Dejagore, au centre d'une plaine circulaire entourée de collines. Saule et trois autres observaient.

Lame a grommelé un assentiment. Cordy Mather, le plus vieil ami de Saule, n'a pas pipé mot. Il a juste commencé à dénuder une roche incrustée de terre du bout du pied.

L'armée qu'ils soutenaient avait le dessous.

Saule et Mather, tous deux blancs, l'un blond et l'autre brun, venaient de Roseraie, une ville située à dix mille kilomètres au nord du champ de bataille. Lame, un colosse noir aux origines incertaines, était un homme dangereux et taciturne. Cygne et Mather l'avaient sauvé des crocodiles quelques années auparavant. Ils ne s'étaient plus quittés. Tous les trois faisaient équipe.

Cygne grommelait juron sur juron : la situation empirait sur le champ de bataille.

Le quatrième homme se tenait à l'écart. Les autres ne l'auraient pas accepté dans leur bande s'il avait voulu s'y joindre. On l'appelait Fumée. Officiellement, il portait le titre de chef des pompiers de Taglios, la ville-État dont l'armée était en train de perdre. Mais en réalité le tout petit homme à la peau noisette était le sorcier du prince taglien. Il avait le don d'insupporter Cygne.

« C'est ton armée là-bas, Fumée, a grondé Saule. Si elle tombe, tu tombes avec. Je parie que les Maîtres d'Ombres adoreraient te mettre la main dessus. » La sorcellerie stridulait, aboyait sur le champ de bataille. « Pour te réduire en purée, il y a des chances. À moins que t'aies déjà pris tes dispositions.

— Laisse-le, Saule, est intervenu Mather. Il fait quelque chose. »

Saule a regardé le petit homme couleur beurre de cacahuète. « Je vois bien. Mais quoi ? »

Fumée fermait les yeux. Il chuchotait, marmottait. Parfois sa voix crépitait, grésillait comme du lard dans une poêle surchauffée.

« Il ne lève pas le petit doigt pour aider la Compagnie noire. Arrête de jacter dans ta barbe, vieux chnoque. On a un problème. Nos gars dérouillent. Tu peux essayer d'intervenir ? Ou faut que je te botte le train ? »

Le vieux sorcier a rouvert les yeux. Il a scruté la plaine en arborant un air dur. Cygne doutait que l'étrange petit bonhomme eût d'assez bons yeux pour distinguer les détails. Mais avec Fumée on ne savait jamais. Le personnage était tout en masques et faux-semblants.

« Ne sois pas stupide, Cygne. Je suis seul, trop petit et trop vieux. Il y a des Maîtres d'Ombres, là-bas. Ils peuvent m'écraser comme un cancrelat. »

Cygne a pesté, grondé. Des gens qu'il connaissait versaient leur sang.

« Tout ce que je peux faire, a repris sèchement Fumée, tout ce que nous autres pouvons faire, c'est détourner l'attention. Vous tenez vraiment à ce que les Maîtres d'Ombres vous remarquent ?

— Après tout ce n'est que la Compagnie noire, c'est ça ? Puisqu'ils empochent la paye, qu'ils assument les risques. Même si quarante mille Tagliens crèvent avec eux ? »

Les lèvres de Fumée se sont contractées en une petite moue mauvaise.

Dans la plaine, une marée humaine a déferlé autour du monticule où la Compagnie noire avait planté son étendard pour son baroud d'honneur. La vague s'est répandue vers les collines.

« Tu ne te frotterais pas les mains devant ce dénouement, quand même ? » Saule ne houspillait plus, il y avait maintenant de la menace dans sa voix. Fumée était un animal politique plus redoutable qu'un crocodile. Les crocos dévoraient peut-être leur progéniture, mais leurs coups tordus restaient prévisibles.

Malgré sa colère, il a répondu d'une voix presque tendre : « Ils ont d'ores et déjà accompli davantage que nous ne l'avions rêvé. »

Les morts et les mourants, hommes et bêtes, jonchaient la plaine. Des éléphants fous furieux prenaient la tangente sans plus obéir à personne. Une seule légion taglienne n'avait pas rompu les rangs. Pied à pied, elle avait battu en retraite jusqu'à une porte de la ville d'où elle couvrait le repli d'autres Tagliens. Des flammes montaient d'une caserne derrière la cité. Au moins, la Compagnie pouvait se prévaloir de ce succès contre les vainqueurs du moment.

« Ils ont perdu la bataille mais sauvé Taglios, a déclaré Fumée. Ils ont éliminé un des Maîtres d'Ombres. Ils ont neutralisé l'armée qui menaçait de

marcher sur Taglios. L'ennemi devra mobiliser ce qui lui reste de troupes pour reconquérir Dejagore. »

Saule a ricané. « Excuse-moi si je ne saute pas de joie. J'appréciais ces gars. Je n'ai pas aimé vos manigances pour les entourlouper. »

Fumée se contenait. « Ils ne se battaient pas pour Taglios, Saule. Ils voulaient se servir de nous pour forcer le passage à travers les Terres des Ombres jusqu'à Khatovar. Ce qui aurait pu provoquer un désastre pire qu'une invasion des Maîtres d'Ombres. »

Saule était capable de raisonner quand il s'y mettait. « Mais ils ont refusé de vous lécher les bottes, quand bien même ils étaient d'accord pour vous sauver des Maîtres d'Ombres, et, du coup, tu trouves bien commode qu'ils se fassent coincer là. Dommage, moi je dis. On aurait eu un fameux spectacle s'ils s'en étaient tirés vainqueurs, à te voir patauger pour leur expliquer le fin mot du marché.

— Mollo, Saule », a dit Mather.

Cygne l'a ignoré. « Traite-moi de cynique si tu veux, Fumée. Mais je mets ma main au feu que la Radisha et toi aviez prévu depuis le début de les berner. Hein ? Pas question de les laisser tailler la route par les Terres des Ombres. Et pourquoi donc, bordel ? Ça, j'ai jamais pigé.

— Tout n'est pas fini, Cygne, a dit Lame. Attends. Fumée pleurera en son heure. »

Les autres ont dévisagé Lame avec des yeux ronds. Les si rares fois où il prenait la parole, ce n'était pas pour du vent. Que savait-il ?

Cygne a demandé : « T'as vu quelque chose qui m'aurait échappé ?

— Crénom, tu vas te calmer, à la fin ? a lancé Cordy sèchement.

— Et pourquoi le devrais-je ? Le monde est plein de vieux jetons comme Fumée, tous de mèche. Qui embobinent les types comme toi et moi depuis que les dieux ont inventé le cours du temps. Regarde-moi cette pauvre lopette. Il n'arrête pas de geindre qu'il doit garder le profil bas pour ne pas se faire repérer par les Maîtres d'Ombres. Moi j'en conclus qu'il n'a rien dans le froc. Cette Madame. … tu sais qui elle était, autrefois ? Eh ben, elle a eu le cran de monter au créneau, elle. Si t'y réfléchis deux secondes, tu te rendras compte qu'elle y est allée franc du collier alors que ce vieux birbe en est incapable.

— Du calme, Saule.

— Du calme… putain, c'est pas juste. Faut que quelqu'un dise leurs quatre vérités aux vieux jetons dans son genre. »

Lame a grommelé un assentiment. Mais Lame n'aimait pas les gens de pouvoir quels qu'ils fussent.

Cygne, moins hors de lui qu'il voulait bien le prétendre, a remarqué que Lame se tenait prêt à frapper le sorcier au cas où il serait devenu mauvais.

Fumée a souri. « Cygne, fut un temps où nous autres vieux jetons étions de jeunes grandes gueules comme toi. »

Mather s'est interposé. « Suffit ! Au lieu de nous chamailler, il serait temps de mettre les bouts avant de se faire rattraper par les emmerdements. » La bataille venait se poursuivre çà et là au pied des collines. « On pourrait battre le rappel des garnisons dans les villes au nord d'ici et rassembler tout le monde à Ghoja. »

Cygne a consenti. Amèrement. « Ouais. Peut-être que certains de la Compagnie s'en seront tirés. » Il a dardé un regard noir sur Fumée.

Le vieil homme a haussé les épaules. « Si certains s'en sont tirés, ils pourront entraîner une véritable armée, maintenant. Ils auront amplement le temps.

— Ouais. Et si le Prahbrindrah Drah et la Radisha veulent bien se remuer un peu le popotin, ils pourront peut-être dénicher quelques vrais alliés pour grossir les rangs. Peut-être un sorcier avec du poil au cul. Un qui ne passerait pas sa vie à se planquer dans l'herbe. »

Mather s'est éloigné dans la pente. « Allez, viens, Lame. Laisse-les se bouffer le nez. »

Au bout de plusieurs secondes, Fumée a murmuré : « Il a raison, Cygne. Faut qu'on y aille. »

Cygne a secoué ses longs cheveux dorés et dévisagé Lame, lequel a incliné la tête vers les montures au pied de la colline. « D'accord. » Cygne a balayé d'un dernier regard la ville et la plaine où la Compagnie noire venait de rendre l'âme. « Mais je maintiens ce que j'ai dit sur ce qui est juste et ce qui ne l'est pas.

— Et moi sur ce qui est pratique et ce qui est nécessaire. En route. »

Cygne s'est mis en marche. Il se souviendrait de cette remarque. Il était décidé à avoir le dernier mot. « Foutaises, Fumée. Tout ça, c'est des foutaises. Je viens de te découvrir sous un nouveau jour. Qui ne me plaît pas et ne m'inspire pas confiance. Je vais te surveiller comme ta conscience. »

Ils sont montés en selle et partis vers le nord.

CHAPITRE III

À l'époque, la Compagnie était au service du Prahbrindrah Drah de Taglios. Ce prince était trop nonchalant pour dompter une population aussi nombreuse et factieuse que les Tagliens. Mais sa propension à l'optimisme et son indulgence naturelle se voyaient compensées par l'influence de sa sœur, la Radisha Drah. Petite, sombre et dure, la Radisha témoignait d'une volonté d'acier trempé et d'autant de conscience qu'un caillou lancé à toute allure.

Pendant que la Compagnie noire et les Maîtres d'Ombres se disputaient la ville de Dejagore, dite aussi Couve-Tempête, le Prahbrindrah Drah donnait audience à quatre cents kilomètres plus au nord.

Le prince mesurait un mètre soixante-cinq. Tout foncé de peau qu'il fût, il avait les traits d'un Blanc. Il jetait des regards mauvais aux prêtres et aux ingénieurs qui lui faisaient face. Il les eût volontiers flanqués à la porte. Mais dans les hautes sphères de Taglios on n'offensait pas les membres du clergé.

Il a aperçu sa sœur qui lui adressait des signes depuis le fond de la salle noyée d'ombre. « Excusez-moi. » Il est sorti. Une attitude cavalière mais tolérable. Il a rejoint la Radisha. « Qu'y a-t-il ?

— Pas ici.

— De mauvaises nouvelles ?

— Pas maintenant. » La Radisha s'est éloignée à grands pas. « Majarindi avait l'air mécontent.

— Il vient de se faire moucher. Il insistait pour qu'on construise une muraille parce que Shaza a eu des visions sacrées. Mais quand les autres lui ont demandé une contribution, il a changé de chanson. Je lui ai demandé si Shaza avait eu des visions de muraille évaporée. Ça ne l'a pas fait rire.

— Bien. »

La Radisha a conduit son frère par des passages tortueux. Le palais était ancien. Chaque règne avait apporté ses ajouts. Personne ne connaissait plus le dédale à part Fumée.

La Radisha s'est rendue dans l'une des cachettes du sorcier, une pièce protégée contre les oreilles indiscrètes par ses meilleurs sortilèges. Le

Prahbrindrah Drah a refermé la porte. « Alors ?

— Un pigeon a apporté un message. De Fumée.

— Mauvaise nouvelle ?

— Nos mercenaires ont essuyé une défaite à Couve-Tempête. » Ainsi les Maîtres d'Ombres avaient-ils rebaptisé Dejagore.

« Une défaite grave ?

— Il y en a de plusieurs sortes ?

— Oui. » Avant l'apparition des Maîtres d'Ombres, Taglios était un État pacifique. Aux premiers prodromes de la menace, le Prahbrindrah avait exhumé les anciens traités de stratégie. « Ont-ils été massacrés ? Repoussés, mis en déroute ? Quelles pertes ont-ils infligées aux Maîtres d'Ombres ? Est-ce que Taglios est en danger ?

— Ils n'auraient jamais dû franchir le Majeur.

— Ils devaient harceler les survivants du gué de Ghoja. Ce sont des professionnels, tu le sais. On a dit qu'on s'abstiendrait de critiquer ou d'intervenir. On ne les donnait pas gagnants à Ghoja, alors c'est déjà bien beau. Donne-moi les détails.

— Un pigeon, ce n'est pas un condor. » La Radisha tirait une triste mine. « Ils ont marché au sud avec une foule d'esclaves libérés. Ils ont pris Dejagore par ruse, liquidé Ombre-de-Tempête et blessé Tisse-Ombre. Mais aujourd'hui Ombre-de-Lune est apparu avec une armée fraîche. Beaucoup d'hommes sont tombés de part et d'autre. Ombre-de-Lune a peut-être été tué. Mais on a perdu. Une partie de nos troupes a réussi à se réfugier dans la ville. Les autres se sont dispersées. La plupart des mercenaires, y compris le capitaine et sa femme, ont trouvé la mort.

— Madame est morte ? Quel dommage. Elle était exquise.

— Tu n'es vraiment qu'un satyre en rut.

— J'en conviens, ma chère. Il n'en demeure pas moins qu'elle faisait palpiter bien des cœurs sur son passage.

— Sans d'ailleurs s'en rendre compte. Elle ne s'intéressait qu'à son capitaine. Ce type, là, Toubib.

— Et toi, serais-tu vexée parce que lui n'avait d'yeux que pour elle ? »

Elle lui a répondu par un regard noir.

« Que fait Fumée ?

— Il fuit vers le nord. Lame, Cygne et Mather vont tenter de rassembler les rescapés à Ghoja.

— Je n’aime pas cela. Fumée aurait dû rester là-bas. Rassembler les hommes sur place pour aider ceux qui se sont réfugiés dans la ville. On n’abandonne pas du terrain conquis.

— Fumée a peur que les Maîtres d’Ombres le découvrent.

— Ce n’est pas déjà fait ? Voilà qui me surprendrait. » Le Prahbrindrah a haussé les épaules. « Pourquoi cherche-t-il autant à se préserver ? Je vais descendre là-bas. »

La Radisha a émis un petit rire.

« Qu’est-ce qu’il y a ?

— Tu ne pourras pas. Ces saletés de prêtres te voleraient tout sauf tes yeux. Reste. Occupe-les avec leur muraille à la noix. C’est moi qui vais y aller. Et je vais botter le train de Fumée jusqu’à ce qu’il se réveille et passe à l’action. »

Le prince a soupiré. « Tu as raison. Mais pars discrètement. Ils se tiennent mieux quand ils croient que tu les gardes à l’œil.

— Ils ne m’ont pas loupée, la dernière fois.

— Ne me laisse pas en plan. J’ai du mal à leur tenir la dragée haute quand ils sont mieux informés que moi.

— Je vais rétablir l’équilibre. » Elle lui a tapoté le bras. « Va semer l’effroi en annonçant la nouvelle. Pousse-les à construire d’urgence leur muraille. Favorise les cultes qui déploieront le plus d’efforts. Attise les rivalités. »

Le Prahbrindrah souriait comme un gosse. Il adorait ce jeu-là. C’était le meilleur moyen d’accroître son pouvoir. Amener les prêtres à se neutraliser mutuellement.

CHAPITRE IV

C'était une drôle de petite procession. À sa tête, une forme noire dont on n'aurait pu dire s'il s'agissait d'un chicot d'arbre ou d'une personne bizarrement bâtie portant une boîte sous un bras. Derrière, à un mètre au-dessus du sol, flottait un homme inélégamment étendu les pieds devant. Une flèche lui transperçait la poitrine et ressortait dans son dos. Il vivait encore, mais à peine.

Derrière cet homme en lévitation s'en trouvait un second, embroché sur une lance. Il dérivait à trois mètres cinquante de hauteur, vivant, au supplice. Il était pris de convulsions par intermittence, comme un animal à l'échine brisée. Deux destriers sans cavalier fermaient la marche, deux étalons noirs plus imposants que les chevaux de bataille les plus gros.

Des corbeaux, pas loin d'une centaine, tournoyaient dans les airs, allant et venant comme des éclaireurs.

La procession a gravi les collines à l'est de Couve-Tempête entre chien et loup. À un moment donné, elle s'est arrêtée et a conservé une parfaite immobilité pendant vingt minutes, le temps de laisser passer une bande de fuyards tagliens. Personne ne l'a remarquée. En cela, il y avait de la magie à l'œuvre.

La colonne a poursuivi sa progression de nuit. Les corbeaux volaient toujours, formaient une arrière-garde et ouvraient l'œil. Plusieurs fois, des ombres en mouvement les ont fait croasser, mais jamais bien longtemps. Fausses alertes ?

La petite troupe s'est arrêtée à quinze kilomètres de la ville investie. La créature qui la menait a consacré quelques heures à ramasser des branchages et du bois mort qu'elle a entassés dans la crevasse profonde d'une dalle de granit à flanc de colline. Puis elle a empoigné la lance qui flottait en l'air, a débroché la victime et entrepris de la démailloter.

Quand le masque est tombé, une voix distante et étouffée s'est exclamée avec dépit : « Ce n'est pas un Asservi ! »

Les corbeaux ont émis des sons rauques. Discussion ? Dispute ? La créature courtaude a demandé : « Qui es-tu ? Qu'es-tu ? D'où viens-tu ? »

L’écharpé n’a pas répondu. Peut-être n’était-il plus en état de communiquer ? Peut-être ne parlait-il pas cette langue ? Peut-être voulait-il tenir tête ?

La torture n’a donné aucun résultat.

La créature inquisitrice a jeté l’homme dans le bûcher et agité la main. Le bois s’est enflammé. En s’aidant de la lance, elle a empêché sa victime de sortir du feu. Le moribond disposait d’une réserve d’énergie sans fond.

En cela, il y avait de la sorcellerie à l’œuvre.

L’homme qui brûlait était Ombre-de-Lune, un Maître d’Ombres. Son armée avait triomphé sous les murs de Couve-Tempête, mais il avait connu un destin personnel moins heureux.

Le petit groupe a attendu pour se remettre en route que le Maître d’Ombres se soit entièrement consumé, que le feu soit devenu cendres et que les cendres aient refroidi. La créature en forme de chicot a rassemblé ces cendres. En marchant, elle les a dispersées, pincée par pincée.

L’homme transpercé de sa flèche ondoyait dans son sillage. Les étalons fermaient la marche. Les corbeaux patrouillaient toujours. À un moment donné, un gros félin s’est approché par l’arrière et ils se sont surexcités. La figure courtaude a exécuté une passe de magie. Le léopard noir s’est détourné, l’esprit égaré.

CHAPITRE V

Un frêle combattant en armure noire damasquinée s'arc-boutait. Un corps a fini par basculer, tout en haut de l'empilement de cadavres qui l'écrasait. Le changement dans la répartition du poids lui a permis de s'extirper du monceau. Libre, il est resté un long moment immobile, haletant dans son heaume grotesque. Puis il s'est assis et recroquevillé.

Au bout d'une minute et non sans effort, il a ôté un de ses gantelets, dénudant une main délicate. Ses doigts fins ont détaché les sangles de son heaume qu'il a enlevé aussi.

De longs cheveux noirs sont tombés, encadrant un visage à laisser un homme bouche bée. Sous cette ferraille noire hideuse se cachait une femme.

Force m'est d'évoquer ces moments ainsi car je n'en conserve aucun souvenir. Je me rappelle seulement un rêve obscur. Un cauchemar qui me montrait une femme noire avec des crocs de vampire. Rien d'autre. Ma première image nette : je me revois assise près d'un tas de cadavres avec mon heaume sur le ventre. J'étais pantelante, vaguement consciente d'avoir réussi à m'arracher je ne savais comment à ce charnier.

La puanteur de centaines d'affreuses blessures abdominales emplissait l'air, telle la pestilence du plus infect et gros égout du monde. C'était l'odeur des champs de bataille. Combien de fois l'avais-je sentie ? Mille ? Et pourtant, pas moyen de m'y habituer.

J'ai eu un haut-le-cœur. Rien n'est venu. J'avais vidé mon estomac dans mon heaume sous le tas de cadavres. Je me souvenais vaguement avoir été prise de panique à l'idée de m'étouffer dans mon propre vomi.

Je me suis mise à trembler. Des larmes me sont venues, acides, des larmes chaudes de soulagement. J'étais encore de ce monde ! J'avais vécu bien plus longtemps qu'aucun mortel ne pouvait se le figurer, et pourtant je n'avais aucune envie de mourir.

Tout en reprenant haleine, je me suis efforcée de reconnaître où j'étais et ce que j'y faisais. À part sauver ma peau.

Mes souvenirs les plus frais n'étaient guère plaisants. Je me rappelais avoir cru ma dernière heure venue.

Je ne distinguais pas grand-chose dans l'obscurité, mais je n'en avais nul besoin pour comprendre que nous avions perdu. Si la Compagnie avait pu reprendre l'avantage, Toubib m'eût retrouvée depuis longtemps.

Et pourquoi pas les vainqueurs ?

Je percevais du mouvement sur le champ de bataille. J'ai entendu des voix qui se disputaient. Elles approchaient lentement. Il fallait que je sorte de là.

Je me suis levée, j'ai fait quelques pas chancelants avant de m'effondrer à plat ventre, incapable de produire un effort de plus. Une soif épouvantable me dévorait de l'intérieur. Ma gorge était si sèche que je ne pouvais plus déglutir.

J'avais fait du bruit. Les pillards se taisaient maintenant.

Ils se faufilaient vers moi, en quête d'une victime supplémentaire. Où était mon épée ?

Cette fois mon compte était bon. Pas d'arme ni de force pour manier celle que j'allais peut-être trouver avant qu'eux ne me trouvent.

Je les voyais maintenant. Trois silhouettes découpées par une lueur de Dejagore. Des hommes de petite taille, comme la plupart des soldats des Maîtres d'Ombres. Aucun des trois n'était costaud ni expérimenté, mais dans mon cas ils n'auraient besoin ni de force ni d'adresse.

Pouvais-je me faire passer pour morte ? Non. Ils ne s'y laisseraient pas prendre. Les vrais cadavres étaient sans doute froids, maintenant.

Saloperie !

Avant de me tuer, ils ne se contenteraient pas de me dépouiller.

D'ailleurs, ils ne me tueraient pas. Ils reconnaîtraient l'armure. Les Maîtres d'Ombres n'étaient pas des imbéciles. Ils connaissaient mon ancienne identité. Ils savaient quels trésors mon esprit recelait, des trésors qu'ils rêvaient de s'approprier. Une prime récompensait certainement ma capture.

Peut-être faut-il croire aux dieux ? Un tintamarre a retenti derrière les pillards. Ça sonnait comme une sortie depuis Dejagore, peut-être un coup de main de représailles. Mogaba n'attendait pas les bras croisés que les Maîtres d'Ombres viennent à lui.

L'un des détrousseurs a dit quelque chose à voix normale. Un autre lui a intimé de la boucler. Le troisième s'en est mêlé. Ça a tourné à la dispute. Le premier ne voulait rien savoir du tumulte. Il avait sa claque des combats.

Les autres l'ont emporté.

Le destin me favorisait. Deux soldats responsables m'ont sauvé la mise.

Je suis restée étendue sans bouger plusieurs minutes, puis, à quatre pattes, j'ai rebroussé chemin jusqu'au monceau de cadavres. J'ai retrouvé mon épée, une vieille lame consacrée, forgée par Carqui aux premiers temps de la Domination. Cette arme avait une histoire, mais nul – pas même Toubib – ne l'avait entendue.

Je suis partie en rampant vers le mamelon où j'avais pour la dernière fois vu mon amour encore debout, campé près de Murgen et de l'étendard, essayant d'endiguer la déroute. J'allais mettre toute la nuit pour parvenir là-bas, à ce qu'il me semblait. J'ai trouvé un soldat mort avec de l'eau dans sa gourde. Je l'ai vidée et j'ai continué. Mes forces revenaient au fur et à mesure de ma progression. Quand je suis arrivée au tertre, je pouvais tituber.

Je n'y ai rien trouvé. À part des morts. Toubib n'était pas de ceux-là. L'étendard de la Compagnie avait disparu. Je me sentais vide. Les Maîtres d'Ombres l'avaient-ils capturé ?

Certainement, ils avaient de sérieuses raisons de vouloir s'emparer de lui : il avait écrasé leurs armées à Ghoja, pris Dejagore et tué Ombre-de-Tempête.

Je ne parvenais pas à croire qu'ils l'avaient emmené. Il m'avait fallu trop de temps pour le trouver. Ni dieux ni destin ne pouvaient se montrer si cruels.

J'ai pleuré.

Le calme s'est rétabli dans la nuit. La troupe en raid s'était repliée. Les détrousseurs allaient revenir.

Un peu plus loin, j'ai buté contre un éléphant mort et manqué pousser un cri, me croyant aux prises avec un monstre.

Le pachyderme portait tout un fourbi. Certaines choses pourraient me servir. J'ai récupéré quelques livres de provisions séchées, une outre d'eau, une petite jarre de poison pour pointes de flèches, un peu de monnaie, ce qui m'est passé par la tête. Puis je suis repartie vers le nord, déterminée à gagner les collines avant l'aurore. Je me suis débarrassée de la moitié de mon butin en cours de route.

Je me hâtais. Des patrouilles ennemies viendraient reconnaître les dépouilles au point du jour pour en emmener certaines.

Que pouvais-je faire, maintenant, en plus de survivre ? J'étais la dernière de la Compagnie noire. Il n'y avait plus rien… Alors quelque chose m'a

traversé l'esprit, la résurgence d'un vieux souvenir. Je pouvais remonter le cours du temps. Je pouvais redevenir celle que j'avais été.

Essayer d'oublier était vain. Je me souvenais. Et plus je me souvenais, plus ma colère grandissait. Au point que cette colère a fini par me pétrir totalement, que l'envie de vengeance m'a emplie tout entière.

Comme je commençais à gravir les collines, je m'y suis abandonnée. Ces monstres qui avaient mis en charpie mes rêves avaient signé leur propre condamnation. J'allais m'employer de toutes mes forces à les châtier.

CHAPITRE VI

Ombrelongue arpentait une salle si lumineuse qu'il avait l'air d'un esprit noir pris au piège dans la bouche du soleil. Sauf cas d'extrême urgence, il ne sortait plus de cette pièce aux murs tapissés de miroirs et percés de panneaux de cristal où jamais ne se formait une ombre. Sa peur des ombres confinait au pathologique.

Cette salle coiffait le donjon de la forteresse de Belvédère, sise au sud d'Obombre, une ville aux confins méridionaux du monde. Au sud de Belvédère s'étendait un plateau de pierre scintillante où se dressaient des colonnes éparses, comme autant de piliers oubliés pour soutenir le ciel. Bien qu'entreprise dix-sept années plus tôt, la construction de Belvédère n'était pas achevée. Quand ce serait le cas, aucune force physique ou surnaturelle n'y pourrait plus entrer.

D'étranges créatures, haineuses et terrifiantes, rivaient leurs yeux affamés sur lui, avides de s'échapper de cette plaine de pierre scintillante. C'étaient des êtres d'ombre qui pouvaient fondre sur un homme comme la mort si celui-ci sortait de la lumière.

Par magie interposée, Ombrelongue avait assisté à la bataille de Couve-Tempête, à six cents kilomètres au nord d'Obombre. Les événements l'avaient comblé. Ses rivaux Ombre-de-Lune et Ombre-de-Tempête avaient péri. Tisse Ombre était blessé. Un coup de pouce ici, un autre là, subtilement, le maintiendraient dans son état de faiblesse.

Mais il ne le tuerait pas. Oh, non. Pas encore. Des puissances dangereuses menaçaient. Tisse-Ombre jouerait le rôle de brise-lames sur lequel la tempête émousserait son ardeur.

Il fallait donc épauler en douce ces mercenaires réfugiés à Couve-Tempête pour affaiblir les troupes de Tisse. Celui-là devenait trop dangereux, maintenant qu'il se retrouvait à la tête des trois armées du Nord.

Mais subtilement, subtilement. La plus grande prudence s'imposait. Tisse n'était pas stupide. Il connaissait son pire ennemi. S'il se débarrassait des Tagliens et des chefs de leur compagnie franche, il se retournerait aussitôt contre Belvédère.

Quant à elle, là-bas, quelque part, elle réorganisait les cartes de son propre jeu ; elle n'avait pas atteint la pleine maturité de son pouvoir, et pourtant elle était déjà plus dangereuse qu'un scorpion. Et il y avait aussi cette femme dont les connaissances n'avaient pas de prix, maintenant seule, un trésor à la merci de n'importe quel aventurier.

Il lui fallait quelqu'un pour tirer ses marrons du feu. Il ne pouvait pas quitter Belvédère. Les ombres dehors l'attendaient avec une infinie patience.

Il a surpris une palpitation sombre en périphérie de son champ de vision. Il a sursauté en poussant un cri.

Ce n'était qu'un corbeau, un satané corbeau curieux qui voletait dehors.

Quelqu'un pour tirer ses marrons du feu. Une puissance vivait dans les marais au nord de cette misérable ville de Taglios. Elle ruminait des griefs tant réels qu'imaginaires. Donc il serait possible de la manipuler.

Le moment était venu de la faire entrer dans la danse.

Mais comment y parvenir sans quitter Belvédère ? Quelque chose a bougé sur la plaine de pierre scintillante.

Les ombres guettaient, attendaient. Elles sentaient la tension monter.

CHAPITRE VII

J'ai dormi dans un trou de broussailles. J'avais fui par des oliveraies et des rizières précairement aménagées à flanc de colline, et je commençais à désespérer quand j'ai découvert ce havre de nature à l'état sauvage au fond d'une ravine. J'avais tant marché que je me suis contentée de m'y nicher en rampant, espérant que le destin serait clément.

Des cris de corbeaux m'ont arrachée à un nouveau cauchemar abominable. J'ai ouvert les yeux. Le soleil filtré par le feuillage me mouchetait de taches lumineuses. J'avais espéré que nul ne me découvrirait ici, hélas…

Quelqu'un longeait le bord des buissons. J'ai aperçu une silhouette, puis une seconde. La poisse ! Des hommes des Maîtres d'Ombres. Ils se sont reculés un peu et ont échangé des murmures.

Je ne les avais qu'entrevus, mais ils m'avaient paru inquiets, moins chasseurs que chassés. Curieux.

Ils m'avaient repérée, je le savais. Sans quoi ils n'auraient pas reculé pour discuter d'une voix trop basse pour que je les entende.

Je ne pouvais pas me tourner vers eux sans leur montrer que je les voyais. Je ne voulais pas les pousser à réagir précipitamment. J'aurais risqué de le regretter. Les corbeaux ont croassé de nouveau. J'ai commencé à tourner la tête, lentement.

Je me suis figée.

Il y avait un autre homme, tout petit, brun de peau, vêtu d'un pagne crasseux et d'un turban en lambeaux. Il était pelotonné derrière un buisson. On aurait dit un des esclaves que Toubib avait libérés après notre victoire à Ghoja. Les soldats le savaient-ils là ?

Et puis quelle importance ? Je doutais qu'il puisse m'aider.

Étendue sur le côté droit, je m'appuyais sur le bras. Les doigts me picotaient. J'avais le bras engourdi, mais la sensation m'a rappelé que mon talent – je l'avais remarqué à de menus indices – semblait s'être ravivé depuis que nous étions descendus sous la ceinture du monde. Je n'avais pas eu l'occasion de le tester depuis des semaines.

Il fallait que je passe à l'action. Sans quoi eux le feraient. Mon épée reposait à quelques centimètres de ma main…

Le Marteau d'Or.

C'était un sortilège pour les gamins, un exercice et non une arme, de même qu'un couteau de boucher n'en est pas une. Jadis, l'artifice ne m'aurait pas demandé plus d'effort que lâcher un caillou. Maintenant, j'étais dans la situation d'un homme frappé d'apoplexie contraint de s'exprimer clairement. J'ai essayé de donner corps au sortilège dans mon esprit. Quelle frustration ! La terrible frustration de savoir que faire sans pouvoir y parvenir.

Mais enfin le déclic s'est produit. Comme à l'époque, presque. Ébahie, aux anges, j'ai murmuré les mots de pouvoir, remué les doigts. Mes muscles se souvenaient !

Le Marteau d'Or s'est formé dans ma main gauche.

J'ai bondi sur mes pieds, je l'ai jeté en l'air et j'ai pointé mon épée. Le marteau a filé droit. Le soldat a poussé un cri rauque et essayé de le parer. Sa marque brûlante s'est imprimée sur son torse.

Ç'a été un moment d'extase. Ce succès obtenu grâce à ce bête sortilège de gosse m'a inspiré un sentiment de triomphe sur mon handicap.

Mon corps ne répondait pas comme je l'aurais voulu. Trop éreintée, raide et contusionnée pour fuir, j'ai tenté d'attaquer de front le second soldat. À vrai dire, j'ai plutôt trébuché dans sa direction.

Il a ouvert la bouche toute grande et a décampé. Je n'en suis pas revenue.

J'ai entendu comme un rauquement de tigre derrière moi.

Un homme sorti de nulle part a dévalé le ravin. Il a lancé un projectile. Le soldat en fuite est tombé face contre terre et n'a plus bougé.

Je suis sortie des fourrés et me suis écartée pour voir à la fois le tueur et l'esclave crasseux qui avait poussé le rauquement. Le tueur était un homme de grande taille. Il portait une tenue de légionnaire taglien toute maculée.

Le petit homme a contourné les buissons lentement pour examiner le soldat que j'avais tué. Il était impressionné. Il a prononcé quelques mots sur un ton d'excuse en taglien, puis, avec plus d'excitation et de volubilité, il a lancé dans un dialecte que je comprenais mal toute une tirade au grand gaillard qui commençait à fouiller sa victime. J'ai relevé ici et là quelques phrases auxquelles je trouvais une résonance religieuse incongrue dans ce contexte. Je ne pouvais dire s'il parlait de moi ou s'il louait un de ses dieux. J'ai entendu « Messie », « Fille de la Nuit », « la Promise » et « l'Année des

Crânes ». Les expressions « Fille de la Nuit » et « l'Année des Crânes », je les avais déjà entendues quelque part, dans le quelconque sermon d'un Taglien dévot, mais je ne connaissais pas leur signification.

Le grand a grommelé. Il n'avait pas l'air troublé. Il s'est contenté d'injurier le mort et de lui décocher un coup de pied. « Rien. »

Le petit s'est tourné vers moi, servile. « Pardonnez-nous, Madame. Nous avons tué de ces chiens toute la matinée pour essayer de constituer un trésor de guerre. Mais ils sont plus pauvres que l'esclave que j'étais.

— Tu me connais ?

— Oh, oui, maîtresse. La Madame du capitaine. » Il a insisté sur les deux mots, les détachant avec emphase. Il s'est incliné à trois reprises. Chaque fois, de son pouce droit et de son index, il tirait sur un triangle d'étoffe noire qui dépassait de la ceinture de son pagne. « Nous avons monté la garde pendant votre sommeil. Nous aurions dû nous souvenir qu'une personne de votre trempe pouvait se passer de protection. Pardonnez-nous ce manque de pertinence. »

Dieux, ce qu'il pouvait cocoter. « Vous avez vu d'autres de vos compagnons ?

— Oui, maîtresse. Quelques-uns, de loin. En fuite pour la plupart.

— Et des soldats des Maîtres d'Ombres ?

— Ils ratissent, mais sans enthousiasme. Leurs maîtres n'en ont pas envoyé beaucoup. Un millier comme ces cochons. »

Il désignait l'homme que j'avais liquidé. Son partenaire lui fouillait les poches. « Et quelques centaines de cavaliers. Ils sont sûrement occupés par la ville.

— Mogaba va leur donner du fil à retordre pour laisser le temps aux rescapés de fuir. »

Le grand a dit : « Rien sur ce crapaud-là non plus, *jamadar. »*

Le petit a râlé.

Jamadar ? C'était le mot taglien pour « capitaine ». Le petit homme l'avait employé un moment plus tôt, avec une intonation différente, quand il avait décliné mon identité.

J'ai demandé : « Avez-vous vu le capitaine ? »

Les deux ont échangé un regard. Le petit homme a rivé le sien sur le sol. « Le capitaine est mort, maîtresse. Il est tombé en essayant de rallier les hommes à l'étendard. Bélier l'a vu. Une flèche dans le cœur. »

Je me suis assise. Il n'y avait rien à dire. Je l'avais vu, moi aussi. Mais je n'avais pas voulu y croire. Jusqu'à cet instant, je m'en rendais compte, j'avais entretenu le maigre espoir de m'être trompée.

Impossible de ressentir un tel chagrin, un tel sentiment de perte. Ce fichu Toubib n'était qu'un homme, que diable ! Comment m'étais-je laissé enferrer de la sorte ? Je n'avais jamais voulu toutes ces complications.

Ça ne m'avançait à rien. Je me suis relevée. « Nous avons perdu une bataille, mais la guerre continue. Les Maîtres d'Ombres vont maudire le jour où ils ont décidé de s'emparer de Taglios. Comment vous appelez-vous ?

— On m'appelle Narayan, Madame », a répondu le petit avec un sourire. Un sourire dont je n'allais pas tarder à me lasser. « Par moquerie. C'est un nom shadar. » Il était gunni, manifestement. « Ai-je l'air d'un Shadar ? » D'un mouvement du menton, il a montré son compagnon qui, lui, en était un. Les Shadars sont généralement grands, solides et velus. Celui-ci avait une face tellement hirsute qu'on ne lui voyait que les yeux. « J'étais marchand de légumes jusqu'à ce que les Maîtres d'Ombres arrivent à Gondowar et réduisent en esclavage tous les défenseurs survivants, après la bataille pour la ville. »

Ces événements, antérieurs à notre arrivée à Taglios, remontaient sans doute à l'année précédente, quand Cygne et Mather faisaient feu de tout bois pour repousser la première invasion.

« Mon ami s'appelle Bélier. Il était charretier à Taglios avant de s'engager dans une légion.

— Pourquoi t'a-t-il appelé jamadar ? »

Narayan a jeté un coup d'œil à Bélier en esquissant un sourire fugitif garni de chicots, puis il s'est penché vers moi et m'a chuchoté :

« Bélier n'est pas une lumière. Fort comme un bœuf et endurant, mais pas très vif. »

J'ai acquiescé mais je n'étais pas satisfaite. Drôle de paire d'oiseaux. Les Shadars et les Gunnis, en principe, ne se côtoient pas. Les Shadars se considèrent supérieurs à tout le monde. Traîner en compagnie d'un Gunni, c'était déchoir. De surcroît, Narayan était un Gunni de basse caste. Pourtant Bélier lui témoignait de la déférence.

Aucun des deux n'avait l'air de me préparer un coup fourré. Et vu les circonstances, toute compagnie était bonne à prendre. J'ai dit à Narayan :

« Nous devrions repartir. Il pourrait en venir d'autres… Mais qu'est-ce qu'il fabrique, lui ? »

Bélier avait saisi une pierre de cinq kilos et s'en servait pour écraser les tibias de l'homme qu'il avait tué. Narayan lui a dit : « Bélier. Ça suffit. On s'en va. »

Bélier a paru troublé. Il réfléchissait. Enfin il a haussé les épaules et jeté sa pierre. Narayan ne m'a pas expliqué son acte. « On a vu une bande de rescapés, ce matin, m'a-t-il dit ; ils étaient assez nombreux, une vingtaine au moins. On pourrait peut-être les rattraper.

— Ce serait un début. » Je me suis rendu compte que je mourais de faim. Je n'avais rien mangé depuis le matin de la bataille. J'ai partagé les vivres que j'avais récupérés sur l'éléphant mort. Il y en avait trop peu.

Bélier s'est jeté dessus comme s'il s'agissait d'un festin, maintenant complètement indifférent au cadavre.

Narayan a souri. « Vous voyez ? Un bœuf. Viens, Bélier, tu vas porter son armure. »

Deux heures plus tard, nous avons trouvé vingt-trois fuyards au sommet d'une colline : des hommes vaincus, apathiques, qui semblaient se désintéresser de leur sort Quelques-uns portaient encore leurs armes. Je n'en reconnaissais aucun. Rien de surprenant. Nous étions partis en guerre à quarante mille.

En revanche, eux m'ont reconnue. Leur attitude s'est modifiée aussitôt. Ça m'a fait plaisir de voir l'espoir renaître parmi eux. Ils se sont levés et ont incliné la tête respectueusement.

On apercevait la ville et la plaine depuis cette hauteur. Les troupes des Maîtres d'Ombres refluaient des collines, manifestement sur ordre. Bien. Nous aurions un peu de répit avant qu'ils passent de nouveau à l'action.

J'ai observé les hommes plus attentivement.

Ils m'avaient déjà acceptée. Nouveau point positif.

Narayan avait commencé à s'adresser à eux individuellement. Certains paraissaient le craindre. Pourquoi ? Qui était-il ? Ce petit homme cachait quelque chose de singulier.

« Bélier, allume-nous un feu. Je veux beaucoup de fumée. »

Il a grogné puis désigné quatre hommes avec lesquels il est descendu sur le flanc de la colline pour ramasser du bois.

Un peu plus tard, Narayan est venu me voir au trot, son espèce de sourire aux lèvres, suivi d'un type à la carrure impressionnante. La plupart des Tagliens sont très minces, émaciés presque. Celui-ci n'avait pas une once de graisse. Il était taillé comme un ours. « Je vous présente Sindhu, maîtresse. Je le connaissais de réputation. » Sindhu s'est incliné légèrement. Il n'avait pas l'air d'avoir beaucoup d'humour. Narayan a ajouté : « Il vous sera très utile. »

J'ai remarqué que Sindhu portait à la taille un triangle de tissu rouge. Il était gunni. « J'apprécierai ton aide, Sindhu. Tous les deux, vous allez me secouer un peu cette équipe. Voyez de quelles ressources on dispose. »

Toujours avec son sourire, Narayan s'est fendu d'une petite courbette et s'est éloigné en hâte avec son nouvel ami.

Je me suis installée un peu à l'écart des autres, jambes croisées, face à la ville et fermée au reste du monde. Le Marteau d'Or était venu facilement. Il faudrait que j'essaye à nouveau.

Je me suis ouverte à ce peu de talent encore en moi. Une perle de feu de la taille d'un grain de poivre s'est formée dans la coupe de mes mains jointes. Effectivement ça revenait.

Ce constat m'a procuré un plaisir indicible.

Je me suis concentrée sur les chevaux.

Une demi-heure plus tard, un étalon noir géant apparaissait et venait à moi au petit trot. Les hommes étaient impressionnés.

Moi aussi, d'ailleurs. Je ne n'escomptais pas un pareil succès. D'autant que cette bête n'était que la première des quatre qui ont répondu à l'appel. Quand la dernière est arrivée, une centaine d'hommes nous avaient également rejoints. Le sommet de la colline grouillait maintenant de monde.

J'ai rassemblé la foule. « Messieurs, nous avons subi une défaite et certains d'entre vous ont perdu courage. C'est compréhensible. Vous n'avez pas été éduqués dans une tradition guerrière. Mais la lutte n'est pas finie. Et elle cessera avec la mort de tous les Maîtres d'Ombres, pas avant. Si vous n'avez pas le cran de poursuivre le combat, inutile de rester avec moi. Dans ce cas, je vous conseille de partir tout de suite. Plus tard, je ne le tolérerai plus. »

Ils ont échangé des regards inquiets, mais aucun n'était volontaire pour s'en aller seul.

« On va remonter au nord, amasser des provisions, des armes et des hommes. On va s'entraîner. Parce qu'on va revenir. Et ce jour-là, les

Maîtres d'Ombres croiront que les portes de l'enfer se sont ouvertes. » Toujours personne ne partait. « On se mettra en route demain à l'aube. Si vous êtes encore avec moi à ce moment-là, vous m'accompagnerez jusqu'au bout. » Je m'efforçais de leur présenter comme une certitude que nous pouvions devenir redoutables.

Quand je me suis installée pour la nuit, Bélier est venu se poster près de moi, s'imposant comme mon garde du corps sans me demander mon avis.

Avant de m'assoupir, je me suis demandé ce qu'étaient devenus les quatre étalons noirs qui n'avaient pas reparu. Nous en avions emmené huit dans le sud. Ils appartenaient à une race élevée par mes soins aux premiers temps de cet empire que j'avais abandonné. Une seule de ces bêtes pouvait rendre plus de services que cent hommes.

J'ai aussi écouté les conversations. On répétait à voix basse les expressions qu'avait employées Narayan. Apparemment, elles semaient le trouble parmi les hommes.

J'ai remarqué que Bélier portait lui aussi un bout de tissu plié. Le sien était safran. Il l'arborait avec moins d'ostentation que Narayan ou Sindhu. Trois couleurs différentes pour trois hommes appartenant à deux religions. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Narayan entretenait le feu. Il avait fait poster des sentinelles. Il imposait un rudiment de discipline. Bref, pas à dire, il me semblait bien organisé pour un ancien marchand de légumes et esclave.

Le rêve noir, identique aux précédents, m'a assaillie avec virulence, même s'il ne m'a laissé au petit matin que le vague souvenir d'une voix criant mon nom. Perturbant, mais j'ai fini par me persuader que c'était mon imagination.

Guidé par je ne sais quelle mystérieuse intuition, Narayan a réussi à dénicher des vivres dans les profondeurs de la nuit et à fournir un maigre petit-déjeuner à tout le monde.

Comme promis, j'ai pris la tête de ma troupe aux premières lueurs du jour, alors qu'on m'annonçait que la cavalerie ennemie approchait des collines. Bonne surprise : notre discipline relative s'est maintenue malgré la nouvelle.

CHAPITRE VIII

Dejagore se trouve au centre d'un anneau de collines. La plaine s'étend sous le niveau des terres au-delà de ces reliefs. Seul le climat sec empêche cette cuvette de se transformer en lac. Sur une partie de leur cours, deux rivières ont été détournées pour l'irrigation des fermes en campagne et l'alimentation de la ville. Je faisais cheminer ma troupe le long d'un de ces canaux.

Les Maîtres d'Ombres étaient accaparés par Dejagore. Tant qu'ils ne me talonnaient pas, je ne voulais pas couvrir trop de terrain. La voie que je venais de choisir ne serait pas pavée de victoires faciles. Le risque de voir apparaître l'ennemi stimulait la discipline. J'espérais entretenir cette crainte le temps d'instaurer quelques bonnes habitudes.

« Narayan, j'ai besoin de ton avis.

— Maîtresse ?

— On aura du mal à maintenir la cohésion quand ils se sentiront tirés d'affaire. » Je leur parlais, à lui, Sindhu et Bélier, comme à des prolongements de moi-même. Ils n'y trouvaient rien à redire.

« Je sais, maîtresse. Ils veulent rentrer à la maison. L'aventure est terminée. » Il m'a adressé son sourire, toujours le même. J'en étais déjà lasse. « Il faudrait les convaincre qu'ils sont embarqués dans quelque chose qui était écrit. Mais ils ont beaucoup à désapprendre. »

Et comment. La culture taglienne était un méli-mélo religieux que j'avais du mal à appréhender, un embrouillamini de castes qui me semblait inepte. Mes questions se heurtaient à l'incompréhension. Les choses étaient ainsi. Comme elles l'avaient toujours été. J'ai failli céder à la tentation de déclarer caduque toute cette conception. Mais c'eût été voué à l'échec. Déjà dans le Nord, je n'avais pas ce pouvoir. Certaines choses ne peuvent pas disparaître par une interdiction.

J'ai continué à me renseigner. En comprenant un tant soit peu le système, je pourrais réussir à le détourner à mes fins.

« Il me faut un noyau dur, Narayan. Des gars sur qui je puisse compter en toutes circonstances. Je veux que tu me trouves ces hommes.

— Bien, maîtresse. Ainsi sera-t-il fait. » Il a souri de nouveau. C'était peut-être un réflexe de défense qu'il avait acquis pendant sa servitude. Pourtant… plus j'apprenais à connaître Narayan, plus je trouvais ce sourire sinistre.

Sans m'expliquer pourquoi. Après tout, cet homme était un Taglien de basse caste. Un marchand de légumes avec une femme, des enfants et déjà deux petits-enfants, aux dernières nouvelles qu'on lui avait transmises. Un de ces durs au travail qui s'échinent toute leur vie en silence et qui, pris en masse, constituent l'épine dorsale d'un pays. La moitié du temps, il se comportait avec moi comme avec sa fille chérie. Quoi de sinistre en cela ?

Bélier était bizarre d'une façon plus manifeste. Il avait vingt-trois ans et était veuf. Il s'était marié par amour, événement rare à Taglios où les unions se font toujours par intérêt. Sa femme avait rendu l'âme en accouchant d'un enfant mort-né. Ce drame l'avait profondément choqué et abattu. Je crois qu'il avait rejoint les légions en espérant trouver la mort.

Je n'ai rien appris sur Sindhu. Il ne parlait qu'à condition d'y être forcé et rampait plus que Narayan. Cela dit, il obéissait au doigt et à l'œil, sans poser de question.

J'ai passé toute mon existence en compagnie d'épouvantables personnages. Pendant des siècles, j'ai été mariée au Dominateur, le pire d'entre tous. J'étais de taille à m'arranger de ces petites gens.

Curieusement, aucun des trois n'était particulièrement croyant. La religion imprègne Taglios. Chaque action de la vie de tous les jours est perçue comme une expérience religieuse et, en tant que telle, est régie par la religion et ses préceptes. Ça m'a inquiétée jusqu'à ce que je remarque que cette ferveur semblait mollir. J'ai abordé un homme et l'ai interrogé.

Il m'a donné une réponse élémentaire : « Il n'y a pas de prêtres ici. »

C'était plein de bon sens. Aucune société ne se contente de croyants véritables. Ce que ces hommes avaient vu suffisait à ébranler les fondements de leur foi. On les avait arrachés à leur ornière quotidienne et familière pour les envoyer affronter ce que rien dans la tradition ne pouvait expliquer. Ils ne seraient plus les mêmes. Quand ils auraient raconté leur expérience chez eux, Taglios non plus ne serait plus la même.

Notre troupe grossissait. Elle se composait de plus de six cents croyants issus en majorité des trois religions principales, mais aussi de quelques cultes dissidents. Je comptais en outre plus d'une centaine d'anciens

esclaves de souche non taglienne. Ils feraient peut-être de bons soldats quand ils auraient acquis un peu de confiance. Ils n'avaient pas de chez-soi où retourner. La troupe deviendrait leur famille.

L'inconvénient de ce mélange, c'était que chaque jour était saint pour quelqu'un. Si des prêtres avaient été du lot, ça aurait causé des ennuis.

Tout le monde commençait à se croire sorti d'affaire. En conséquence, on laissait plus facilement parler les vieux préjugés, la discipline se relâchait, on oubliait la guerre et, plus agaçant, on se rappelait que j'étais une femme.

Selon la loi et les usages tagliens, la femme n'est pas mieux considérée que du bétail. Le bétail se remplace moins aisément. Les femmes qui acquièrent du prestige ou du pouvoir agissent dans l'ombre et par l'intermédiaire d'hommes qu'elles manipulent.

Encore une barrière que j'allais devoir faire sauter. Peut-être mon plus gros obstacle.

J'ai appelé Narayan un matin. « On est à cent cinquante kilomètres de Dejagore. » J'étais de sale humeur : j'avais à nouveau fait le rêve qui m'avait mis les nerfs à vif. « On n'a rien à craindre pour le moment. » On sentait au climat général que les hommes s'estimaient en sécurité en ce début de journée. « Je vais effectuer quelques changements importants. Combien d'hommes sont dignes de confiance ? »

Il a pris un air avantageux. Il plastronnait, l'affreux. « Un tiers. Peut-être davantage si on les met à l'épreuve.

— Tant que ça ? Vraiment ? » J'étais surprise. Ça ne me paraissait pas flagrant.

« Vous ne prêtez attention qu'aux autres, mais il y a des hommes qui ont appris la discipline et la tolérance, dans ces légions. Les esclaves libérés de leurs chaînes conservent leur haine. Ils veulent se venger. Ils savent qu'aucun Taglien ne peut mener la lutte contre les Maîtres d'Ombres. Certains ont même sincèrement foi en vous, pour ce que vous êtes. »

Merci pour la remarque, bonhomme. « Cependant la plupart hésiteront à me suivre ?

— Possible. » Son sourire lisse. Avec une pointe de ruse. « Nous autres Tagliens ne sommes guère habitués aux bouleversements de l'ordre naturel.

— L'ordre naturel, c'est que les forts dirigent et que les autres suivent. Je suis forte, Narayan. Forte comme Taglios n'a pas idée. Je n'ai pas encore eu l'occasion de me montrer sous ce jour. Et j'espère que Taglios ne me verra jamais en colère. Je préférerais passer ma rage sur les Maîtres d'Ombres. »

Il s’est incliné à plusieurs reprises, soudain effrayé.

« Notre destination reste en dernier lieu Ghoja. Tu feras passer le mot. On y rassemblera les rescapés, on fera un tri et on réorganisera notre armée. Mais pour espérer parvenir là-bas, il faut commencer par faire un sérieux ménage dans cette troupe.

— Oui, maîtresse.

— Récupère toutes les armes que tu pourras. Ne tolère aucune protestation. Redistribue-les aux hommes que tu jugeras de confiance et commande-leur ensuite de couvrir le flanc gauche de la colonne. Les autres, à droite, auront ordre de se mélanger et de marcher toutes religions confondues. Exige aussi que les groupes qui se sont constitués avant Dejagore se séparent.

— Ça risque d’être le tollé.

— Tant mieux. Je veux repérer les perturbateurs. Je vais les mettre au pas. Allez, exécution. Désarme-les avant qu’ils aient compris ce qui se passe. Bélier, donne-lui un coup de main.

— Mais…

— Je suis assez grande pour veiller sur moi toute seule, Bélier. » Il m’encombrait comme garde du corps.

Narayan a mené l’affaire rondement. Seuls quelques hommes ont dû être désarmés de force.

Réorganisés selon mes instructions, nous avons marché toute la journée. La fatigue a étouffé les plaintes. J’ai commandé la halte au soir et demandé à Narayan d’aligner les hommes en plaçant le bataillon de confiance à l’arrière-garde. J’ai revêtu mon armure et, juchée sur un des étalons noirs, j’ai passé ma troupe en revue, enveloppée de petits feux follets magiques. De piètres artifices, en vérité. Je n’avais progressé qu’à petits pas dans le recouvrement de mon talent.

L’armure, le cheval et les flammèches constituaient les attributs d’un personnage nommé Ôte-la-Vie que j’avais composé de toutes pièces avant que la Compagnie ne descende vers le Majeur pour affronter les Maîtres d’Ombres à Ghoja. Flanquée de son alter ego, l’Endeuilleur de Toubib, la créature avait pour vocation d’effrayer l’ennemi par son caractère excessif, son allure d’archange de la mort. Exercer un peu d’intimidation sur mes propres hommes ne pouvait nuire en cet instant. Dans un pays où l’on n’avait guère qu’entendu parler de sorcellerie, ces feux follets suffiraient peut-être.

Je suis passée lentement dans les rangs, examinant chaque soldat. Ils n'étaient pas dupes. Je cherchais les brebis galeuses, ceux qui regimberaient à m'obéir.

Je suis passée une seconde fois. Après plusieurs siècles de pratique, je sais juger les gens et je n'ai eu aucun mal à repérer les fauteurs de trouble potentiels. « Bélier. » J'ai montré six hommes. « Chasse-les. Avec le peu qu'ils avaient quand ils nous ont rejoints. » Je m'exprimais d'une voix forte. « Au prochain écrémage, ceux que je désignerai tâteront du fouet. Et au troisième, la mort parlera. »

Un frisson a parcouru les rangs. Ils avaient entendu le message.

Les six désignés sont sortis du rang sans mot dire. J'ai crié aux autres : « Soldats ! Regardez l'homme à votre droite ! Maintenant l'homme à votre gauche ! Regardez-moi ! Ce que vous voyez, ce sont des combattants, pas des Gunnis, des Shadars ou des Vehdnas. Soldats ! Nous sommes en guerre contre un ennemi implacable et soudé. Quand vous serez en ordre de bataille, vous n'aurez pas vos dieux à vos côtés mais des hommes, comme en ce moment. Honorez vos dieux dans votre cœur si vous le devez, mais dans ce monde, dans le campement, pendant les marches ou sur le champ de bataille, ils passeront au second plan. C'est à moi que vous devrez allégeance. Jusqu'à la mort du dernier Maître d'Ombres, n'espérez ni récompense ni faveur divine ou princière. Si vous devez en recevoir, ce sera par moi avant tout. »

Je me suis dit que j'y allais peut-être un peu fort de but en blanc. Mais je n'avais pas beaucoup de temps pour établir mes règles.

Je me suis éloignée pendant qu'ils digéraient. J'ai mis pied à terre et dit à Bélier : « Ordonne-leur de rompre les rangs. Qu'ils dressent le camp. Et envoie-moi Narayan. »

J'ai dessellé ma monture et me suis assise sur la selle. Un corbeau est venu se poser non loin et a penché la tête vers moi. Plusieurs autres tournoyaient dans les airs. Ces diables noirs étaient partout. Pas moyen de les fuir.

Toubib entretenait une certaine paranoïa à leur égard. Il en était venu à croire que ces bestioles le suivaient, l'espionnaient et même lui parlaient. Je mettais cela sur le compte du surmenage. Mais leur omniprésence, effectivement, portait sur les nerfs.

Il n'était pas temps de penser à lui. Toubib était mort. Et moi je marchais sur le fil d'un rasoir. Ni larmes ni auto-apitoiement ne le ramèneraient.

Pendant cette remontée vers le nord, je me suis rendu compte que j'avais fait plus que perdre mon talent dans les Tumulus. J'y avais renoncé. Pas étonnant si je m'étais émoussée pendant l'année et des poussières qui avait suivi.

La faute de Toubib. Sa faiblesse. Il s'était montré trop compréhensif, trop tolérant, trop désireux d'offrir des secondes chances. Il avait trop foi en l'homme. Il ne pouvait pas croire que l'âme humaine, par essence, recèle une noirceur. Malgré tout son cynisme quant aux motivations de l'être humain, il croyait qu'en chaque personnalité malfaisante le bien aspirait à refaire surface.

Je devais ma vie à cet optimisme, mais ça ne le justifiait pas.

Narayan s'est approché, aussi furtif qu'un chat. Il m'a décoché son sourire.

« On a gagné du terrain, Narayan. Ils ont plutôt bien réagi à cette mise au point. Mais il nous reste du chemin à faire.

— Problème de religion, maîtresse ?

— Et pas qu'un peu, oui. Mais ce n'est pas ce qui me tracasse le plus. J'ai surmonté de pires obstacles. » Sa surprise m'a fait sourire. « Je vois que tu doutes. Mais tu ne me connais pas, ou par ouï-dire seulement. Tu vois en moi une femme qui a abandonné un trône pour suivre le capitaine ? Hein ? Mais je n'étais pas l'enfant sans cœur et gâtée que tu te figures. Je n'étais pas la sale gosse avec un soupçon de talent, héritière d'une belle couronne dont elle ne voulait pas. Ni l'idiote qui se sauve dans les bras du premier aventurier entiché d'elle.

— On ne sait pas grand-chose, sinon que vous étiez la dame du capitaine, a-t-il admis. Certains pensent comme vous disiez. Vos compagnons ne parlaient guère de vos antécédents. Je crois que vous êtes bien plus que cela, mais qui exactement, je n'ose le deviner.

— Je vais te mettre sur la voie. » Je m'amusais. Narayan avait beau m'imaginer un passé extraordinaire, il était surpris chaque fois que je ne me comportais pas comme une femme taglienne. « Assieds-toi, Narayan. Il est temps que tu saches sur qui tu mises. »

Il m'a regardée d'un air soupçonneux mais s'est assis, sous l'œil du corbeau. Il triturait machinalement son morceau de tissu noir.

« Narayan, le trône que j'ai abandonné était celui d'un empire si vaste que tu n'aurais pu le traverser à pied d'est en ouest en un an. Il mesurait trois mille kilomètres du nord au sud. Je l'ai bâti en partant d'une situation

aussi précaire que la nôtre actuellement. J'ai commencé avant la naissance du grand-père de ton grand-père. Et ce n'était pas le premier empire que je créais. »

Il a souri, mal à l'aise. Il pensait que je mentais.

« Narayan, les Maîtres d'Ombres étaient jadis mes esclaves. Ils étaient aussi puissants à l'époque qu'à l'heure actuelle. Ils ont disparu au cours d'une grande bataille il y a vingt ans. Je les ai crus morts jusqu'à ce qu'on démasque celui que nous avons tué à Dejagore.

» Je suis affaiblie, maintenant. Il y a deux ans s'est déroulé un terrible combat, à l'extrême nord de mon empire. Le capitaine et moi avons vaincu un mal résurgent issu du premier empire que j'avais créé. Pour réussir et empêcher ce mal de se libérer, j'ai dû accepter que mes pouvoirs soient neutralisés. Aujourd'hui je les recouvre, lentement et péniblement. »

Narayan n'y croyait pas. Il était conditionné par son éducation. J'étais une femme. Pourtant il voulait me croire. Il a dit : « Mais vous êtes si jeune.

— D'une certaine façon. Je n'avais jamais aimé quiconque avant le capitaine. Cette carapace est un masque, Narayan. Je suis venue au monde avant que la Compagnie noire ne traverse cette contrée pour la toute première fois. Je suis vieille, Narayan. Vieille et mauvaise. J'ai commis des actes que nul ne croirait. Je connais le mal, l'intrigue et la guerre comme s'il s'agissait de mes enfants. Je les ai nourris pendant des siècles.

» Même en tant que compagne du capitaine, j'étais plus qu'une liaison sentimentale. J'étais son lieutenant, son chef d'état-major.

» Je suis désormais capitaine, Narayan. Tant que je survivrai, la Compagnie survivra. Et poursuivra ses buts. Et renaîtra de ses cendres. Je vais la reconstituer, Narayan. Quel que soit le nom dont on pourra l'affubler dans un premier temps, c'est la Compagnie noire qui se cachera derrière. Et elle demeurera l'instrument de ma volonté. »

Narayan m'a resservi son fameux sourire. « Peut-être l'êtes-vous.

— Peut-être suis-je qui ?

— Bientôt, maîtresse. Bientôt. Il n'est pas encore temps. Je préfère me contenter de vous dire pour l'instant que tout le monde n'a pas accueilli le retour de la Compagnie noire la mort dans l'âme. » Son regard est devenu fuyant.

« Soit, restons-en là, dans ce cas. » Je ne voulais pas le brusquer. J'avais besoin qu'il reste docile. « Pour l'instant. Nous devons former une armée. Or nous manquons cruellement de ce qui en constitue la colonne vertébrale,

je veux parler de sous-officiers d'expérience. Nous n'avons personne pour tenir le rôle d'instructeur.

» Ce soir, avant le repas, fais ranger les hommes par religion. Forme des escouades de dix : trois de chaque culte plus un non-Taglien. Assigne à chacune une place dans le camp et dans l'ordre de marche. Ces escouades ne devront pas communiquer entre elles tant que chacune n'aura pas élu son chef et son second. Ils devront s'entendre quoi qu'il en coûte parce qu'ils ne changeront pas d'équipe. »

Encore un risque. Les hommes n'étaient pas d'un tempérament facile. Mais ils se trouvaient loin du clergé et de l'environnement culturel qui renforçaient leurs préjugés. Leurs prêtres ordonnaient leur vie pour eux depuis leur enfance. Sortis de ce contexte, ils n'avaient plus personne à part moi pour leur dire que faire.

« Nous ne repartirons vers Ghoja que lorsque chaque escouade aura désigné son chef. Les querelles internes seront punies. Plante des poteaux pour fouetter les récalcitrants avant de procéder aux affectations. Envoie les escouades dîner au fur et à mesure que tu les formeras. Apprendre à cuisiner ensemble leur mettra le pied à l'étrier. » Je l'ai congédié d'un geste.

Il s'est levé. « S'ils peuvent manger ensemble, alors ils pourront se serrer les coudes pour le reste, maîtresse.

— Je sais. » Chaque culte imposait à ses fidèles une épouvantable liste de prescriptions alimentaires. D'où cette approche. Elle visait à saper les barrières dans ce qu'elles avaient de plus trivial.

Ces hommes ne tireraient pas un trait sur des préjugés trop ancrés, mais ils en feraient abstraction vis-à-vis de leurs compagnons d'armes. Il est plus facile de haïr des inconnus que des gens que l'on côtoie. À la longue, est-il possible d'entretenir une animosité irrationnelle envers quelqu'un avec qui l'on marche et en qui il est vital d'avoir confiance ?

J'ai essayé d'occuper la troupe par de l'entraînement. Les Tagliens qui avaient reçu une formation lors de la levée hâtive des légions apportaient leur concours, qui consistait essentiellement à apprendre aux autres à marcher en rang. Quelquefois je désespérais. J'aurais pu faire tant de choses. Mais j'étais toute seule.

J'avais besoin de me constituer une phalange solide avant d'envisager toute action politique.

Des fugitifs nous ont rejoints. Certains sont repartis. Ceux-là ne résistaient pas aux contraintes de la discipline. Les autres s'efforçaient de se transformer en soldats.

Au gré de mon humeur, je distribuais des punitions ou, mieux, des récompenses. J'essayais de stimuler les amours-propres et, subtilement, de les convaincre qu'ils valaient mieux que tous ceux qui n'appartenaient pas à la troupe et dont il convenait de se méfier.

Je ne m'économisais pas. Je dormais si peu que je n'avais pas le temps de faire de rêves ou de me rappeler leur teneur. À mes moindres moments perdus, j'asticotais mon talent. J'allais en avoir besoin bientôt.

Il me revenait lentement. Trop lentement.

C'était comme réapprendre à marcher après une longue maladie.

CHAPITRE IX

Sans pourtant presser le pas, nous distancions la plupart des rescapés. Pour les solitaires et les petits groupes plus que nous, la quête de nourriture était un frein. À un moment donné, j'ai dû ralentir pour éviter d'atteindre Ghoja trop vite. Des rescapés toujours plus nombreux nous ont rattrapés. Et pourtant peu ont décidé de s'enrôler.

Déjà notre troupe avait acquis une identité forte qui effrayait les nouveaux venus.

Selon mes estimations, environ dix mille hommes s'étaient sortis de la débâcle. Combien survivraient pour atteindre Ghoja ? Si la chance favorisait Taglios, peut-être la moitié. Le pays était devenu hostile.

À soixante kilomètres de Ghoja et du Majeur, comme nous entrions dans l'ancienne province taglienne, j'ai fait construire un véritable camp avec un fossé d'enceinte. J'ai choisi comme site un pré de la rive nord d'un petit cours d'eau propre. La rive sud était boisée. Un paysage agréable. J'avais l'intention de rester pour qu'on se repose et qu'on s'entraîne jusqu'à ce que mes patrouilles de ravitaillement aient épuisé le secteur.

Depuis des jours, nous étions sans cesse rejoints par des rescapés qui se disaient talonnés par la cavalerie légère ennemie. La construction du camp avait commencé depuis une heure quand on m'a signalé de la fumée au sud du bois. Je me suis écartée d'un kilomètre et je l'ai aperçue qui montait d'un village le long de la route, à une petite dizaine de kilomètres. Ils étaient déjà si près.

Des ennuis en perspective ? À voir.

Une bonne nouvelle ? Peu probable à ce stade.

Entre chien et loup, Narayan est venu me trouver au pas de course. « Maîtresse. Les hommes des Maîtres d'Ombres. Ils s'installent au sud de la forêt. Ils nous rattraperont demain. » Son optimisme l'avait déserté.

J'ai réfléchi. « Les nôtres sont au courant ?

— La nouvelle s'ébruite.

— Peste ! Bon, très bien. Poste des hommes de confiance le long du fossé. Avec ordre de tuer quiconque essaiera de filer. Nomme Bélier

responsable, ensuite reviens me voir.

— Oui, maîtresse. » Narayan est reparti à toutes jambes. Parfois, il me rappelait une souris. Il est revenu. « Ça grogne.

— Qu'ils grognent. Tant qu'ils ne désertent pas. Est-ce que les soldats des Maîtres d'Ombres savent que nous sommes si près ? »

Narayan a haussé les épaules.

« Je veux le savoir. Envoie un détachement se déployer à cinq cents mètres dans le bois. Une vingtaine de gars, des caïds. Donne-leur la consigne de laisser passer les éclaireurs ennemis à l'aller, mais de les prendre en embuscade au retour. » Ils se méfieraient moins en rebroussant chemin. « Ceux à qui tu ne te vois pas confier d'autre tâche érigeront un talus le long du ruisseau. Ils le garniront de pieux tournés vers l'extérieur et taillés en pointe. Coupe des plantes rampantes. Dispose-les sous l'eau. La place manque pour manœuvrer sur la rive sud. Ils devront attaquer de front, en force. Quand tu auras distribué ces ordres, reviens. » Il valait mieux les occuper tous pour leur faire oublier la peur. Je l'ai rappelé sèchement : « Narayan, attends ! Tâche de savoir s'il y aurait des gars capables de tenir en selle. »

En plus de mes montures, nous possédions une demi-douzaine de bêtes, des chevaux errants que nous avions capturés. J'avais appris à Bélier comment soigner le mien. Chez les Tagliens, l'équitation est un art réservé aux Gunnis de haute caste et aux Shadars fortunés. Traditionnellement, on utilise les bœufs et les buffles comme bêtes de somme.

Nous en étions à la dixième heure quand Narayan est revenu. Pendant ce temps-là, j'avais arpenté le camp. J'étais satisfaite. Je n'avais décelé aucune panique, aucune bouffée de terreur, juste une saine dose de peur tempérée par l'assurance que les chances de survie seraient meilleures ici qu'en pleine débandade. Ils craignaient ma colère plus qu'un ennemi qu'ils n'avaient pas encore vu pour l'instant.

Je leur ai soumis une suggestion concernant l'angle des pieux du talus, puis je suis allée discuter avec Narayan.

Je lui ai dit : « On va aller reconnaître leur camp maintenant.

— Juste nous ? » Le sourire était forcé.

« Toi et moi.

— Oui, maîtresse. Quoique je me sentirais mieux accompagné de Sindhu.

— Il sait marcher en silence ? » Je me représentais mal ce colosse se faufilant où que ce soit.

« Comme une souris, maîtresse.

— Va le chercher. Ne perds pas de temps. On a besoin de l'obscurité qui règne ce moment »

Narayan m'a adressé un drôle de regard puis a décampé.

Nous avons établi un mot de passe et traversé le ruisseau. Narayan et Sindhu avançaient dans les bois avec une agilité étonnante. Plus silencieux que des mulots. Ils ont surpris les hommes de notre détachement. Ceux-ci n'avaient pas vu d'ennemis.

« Bien sûrs d'eux », a grommelé Sindhu. C'était la première fois que je l'entendais avancer une opinion spontanément.

« Peut-être qu'ils sont bêtes, tout bonnement. » Ces soldats des Maîtres d'Ombres ne m'avaient impressionnée que par leur nombre.

Nous avons repéré leurs feux plus tôt que je ne l'attendais.

Ils campaient sous les arbres. Je n'avais pas envisagé ce cas de figure. Diablement imprudent de leur part.

Narayan m'a touché le bras timidement puis m'a murmuré à l'oreille : « Des sentinelles. Attendez ici. » Il a filé au-devant comme un fantôme et il est revenu de même. « Deux. Elles dorment, on dirait. Il faut marcher sur des œufs. »

Nous nous sommes avancés précautionneusement pour me permettre d'observer ce que je voulais. J'ai étudié le terrain un long moment. Satisfaite, j'ai dit : « On y va. »

Un des gardes s'était réveillé. Il s'est dressé comme Sindhu passait furtivement, son large dos nu reflétant la lueur des feux.

La main de Narayan est descendue à sa taille. Son bras s'est déroulé, son poignet a claqué, un serpent de tissu noir a enveloppé la gorge de la sentinelle. Narayan l'a étranglée si efficacement que son compagnon ne s'est pas réveillé.

Sindhu s'est chargé de lui avec son morceau d'étoffe écarlate.

Maintenant je savais ce qui dépassait de leur pagne : leur arme.

Ils ont réinstallé leurs victimes pour qu'elles aient l'air de dormir en dépit de leur langue pendante, tout en psalmodiant à voix basse ce qui sonnait comme des chants rituels. « Sindhu, ai-je murmuré. Reste ici et monte la garde. Préviens-nous s'ils découvrent les corps. Narayan. Viens avec moi. »

Je me suis dépêchée autant que l'obscurité le permettait. Quand nous avons atteint le camp, j'ai dit à Narayan : « Du boulot propre. Je veux apprendre cette technique avec le tissu. » Ma requête l'a surpris. Il n'a pas

pipé mot. « Rassemble les dix meilleures escouades. Arme-les. Et aussi les vingt types que tu jugeras les plus à même de monter à cheval. Bélier ! »

Bélier est arrivé tandis que j'apprêtais mon armure. Il avait l'air dans ses petits souliers. « Allons bon, qu'est-ce qui se passe encore ? » C'est alors que j'ai vu ce qu'il avait fait à mon heaume. « Qu'est-ce c'est que ça ? Je t'avais demandé de le nettoyer, pas de le casser. »

Il m'a répondu comme un gosse intimidé. « Il singeait une incarnation de la déesse Kina, maîtresse. L'un de ses noms est Ôte-la-Vie. Vous comprenez ? Dans cette incarnation, elle ressemble beaucoup à cette armure.

— La prochaine fois, tu demanderas. Aide-moi à enfiler tout cela. »

Dix minutes plus tard, je me trouvais au centre du groupe rassemblé par Narayan. « On va leur rentrer dedans. On ne cherche ni la gloire ni la victoire, mais seulement à leur passer l'envie de nous attaquer. On y va, on inflige quelques dégâts et on se replie. »

J'ai décrit le campement, distribué des instructions, dessiné un plan sur le sol près d'un feu. « On fonce et on ressort. Ne perdez pas de temps à les achever. Contentez-vous de les malmener. Un mort peut être laissé sur place, tandis qu'un blessé devient un fardeau pour ses camarades. Quoi qu'il arrive, n'allez pas au-delà de la limite de leur camp. Nous battrons en retraite quand ils commenceront à s'organiser. Ramassez toutes les armes que vous trouverez. Bélier, essaie aussi de t'emparer d'autant de chevaux que possible. Ça vaut pour tout le monde. Si vous ne trouvez pas d'armes à voler, prenez des vivres ou des outils. Personne ne risquera sa vie en piquant une bricole supplémentaire. Dernière chose, restez silencieux. On est tous morts s'ils nous entendent arriver. »

Narayan m'a rapporté que les sentinelles étranglées n'avaient toujours pas été découvertes. Je l'ai chargé avec Sindhu d'éliminer les autres autant que possible. Sur les deux cents derniers mètres, j'ai envoyé le gros de la troupe au compte-gouttes. Cent vingt hommes avançant ensemble, de quelque façon qu'ils s'y prennent, font immanquablement du bruit.

J'ai observé le campement. Des hommes s'étiraient. On approchait sans doute de l'heure de la relève.

L'équipe de Bélier nous a rejoints. J'ai enfilé mon heaume, me suis détournée de mes hommes et avancée vers le seul abri de ce bivouac. Il

devait appartenir au commandant. Je me suis environnée de mes feux follets et j'ai dégainé mon épée.

Des flammèches ont couru le long de sa lame.

Pas de doute, ça revenait.

Les quelques gars de l'Ombre qui ne dormaient pas ont ouvert des yeux ronds.

Mes hommes se sont déversés dans le camp, poignardant les endormis, culbutant les réveillés. J'ai envoyé un soldat au tapis puis me suis approchée de la tente que j'ai commencé à lacérer tandis que son occupant réagissait au tumulte. J'ai pris de l'élan et, d'un coup de taille à deux mains, je lui ai coupé la tête que j'ai empoignée par les cheveux et brandie tout en pivotant pour voir comment tournait le raid.

Ceux de l'Ombre ne faisaient aucun effort pour se défendre. Deux cents d'entre eux baignaient dans leur sang. Les autres cherchaient à s'enfuir. Les avais-je vaincus si facilement ?

Sindhu et Narayan sont arrivés en courant, se sont prosternés devant moi, touchant le sol du front, et se sont mis à psalmodier dans leur baragouin. Des corbeaux voletaient d'arbre en arbre en poussant des cris rauques. Mes hommes couraient partout, cognaient, frappaient, se défoulaient pour se vider de la peur qui les avait tenaillés toute la nuit.

« Narayan, va voir ce que fabriquent les survivants. Vite. Avant qu'ils ne se ressaisissent et contre-attaquent. Sindhu, aide-moi à contrôler ces gars. »

Narayan a filé. Il est revenu quelques minutes plus tard.

« Ils commencent à se rassembler à cinq cents mètres, au bord de la route. Ils pensent qu'un démon leur est tombé dessus. Ils ne veulent pas revenir. Leurs officiers s'efforcent de les persuader qu'ils sont fichus s'ils ne reprennent pas possession du camp et de leurs montures. »

C'était vrai. Peut-être qu'apercevoir à nouveau le démon les conforterait dans leur envie de rester au loin.

J'ai fait ranger les hommes vaille que vaille le long de l'orée du bois. Narayan et Sindhu ont traversé la ligne. Un avertissement, au cas où les soldats de l'Ombre auraient voulu combattre. Je ne comptais pas insister.

Mes éclaireurs sont revenus. Narayan a rapporté que les soldats avaient tué les officiers qui tentaient de les rallier.

Je me souviens avoir murmuré : « La fortune nous sourit. » J'allais devoir étudier d'un peu plus près cette Kina démoniaque. Elle semblait

jouir d'une solide réputation. Je m'étonnais de ne pas en avoir entendu parler plus tôt.

Je me suis repliée dans le campement dévasté. Nous avions rassemblé tout le fourbi potentiellement utile. « Bélier, va chercher le reste de la troupe. Qu'ils amènent les pieux du talus. Narayan, tu me diras qui sont les moins dignes de recevoir des armes. » Nous en détenions maintenant en suffisance ou presque.

Mais s'en voir confier une serait un honneur qu'il faudrait avoir mérité.

Le revirement était total. Le triomphe avait un impact ; comparable à celui de la victoire à Ghoja. Même ceux qui n'y étaient pour rien prenaient confiance. Je le constatais partout. Ces hommes se voyaient maintenant différemment. Participer à cette équipée désespérée les emplissait de fierté – et ils m'en savaient gré. J'ai traversé le camp en laissant entendre ici et là que ce n'était encore rien au regard de l'avenir qui les attendait.

Il fallait nourrir ces sentiments, les fertiliser par la suspicion et la défiance envers tous les étrangers à notre troupe.

Forger son outil prend du temps. Plus de temps que je n'en aurais sans doute. Il faut des années, peut-être même des dizaines d'années pour constituer un corps comme la Compagnie noire, qui avait traversé les âges porté par une vague de tradition.

Pour ma part, je tentais de bricoler l'enchantement d'un Marteau d'Or, quelque chose de tapageur mais sans réelle substance, redoutable uniquement pour des ignorants et des adversaires pris de court.

L'heure était venue de les couper du reste du monde. L'heure d'un rite sanglant qui les lierait les uns aux autres et me les attacherait.

J'ai fait planter les pieux enlevés au talus le long de la route au sud du bois. Puis j'ai fait décapiter tous les cadavres ennemis et ficher leurs têtes sur les pointes, tournées vers le sud, en manière d'avertissement sinistre à tous les voyageurs qui partageraient leurs projets.

Narayan et Sindhu étaient ravis. Ils coupaient les têtes avec entrain. L'horreur de cette besogne ne les touchait pas.

Elle ne me touchait pas non plus, d'ailleurs. J'avais déjà tout vu en mon temps.

CHAPITRE X

Cygne, étendu à l'ombre sur la berge du Majeur, regardait paresseusement son bouchon qui flottait à la surface de l'eau profonde et calme. L'air était tiède, l'ombre fraîche et les insectes trop indolents pour l'importuner. Il somnolait. Que demander de plus ?

Lame est venu s'asseoir près de lui. « Ça mord ?

— Non. D'ailleurs je ne sais pas ce que je ferais si j'avais une touche. Qu'est-ce qui t'amène ?

— La Femme veut nous voir. » Il parlait de la Radisha. Elle était descendue jusqu'à Ghoja pour les rencontrer sitôt leur retour – au grand désarroi de Fumée. « Elle a du boulot pour nous.

— Pour changer ! Tu l'as envoyée promener ?

— J'ai pensé te réserver ce plaisir.

— J'aurais préféré que tu m'épargnes le déplacement. Je suis bien ici.

— Elle veut qu'on traîne Fumée quelque part où il n'a pas envie d'aller.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ? » Cygne a retiré sa ligne de l'eau. Son fil était dépourvu d'hameçon. « M'est avis qu'il n'y avait pas de poisson dans cette crique. » Il a posé sa canne contre un arbre et ce geste n'était pas anodin.

« Où est Cordy ?

— Sans doute déjà là-bas, à nous attendre. Il surveillait Jah. Je l'ai mis au courant. »

Cygne a porté le regard au-delà de la rivière. « Je tuerais pour une chope de bière. » Ils avaient monté une brasserie à Taglios, avant que le flot des événements les emporte.

Lame a grommelé puis est reparti vers la forteresse qui dominait le gué de Ghoja.

La forteresse se trouvait sur la rive méridionale du Majeur. Les Maîtres d'Ombres l'avaient construite après avoir été refoulés de Taglios, afin de protéger leurs conquêtes au sud du fleuve. Elle avait été prise par la Compagnie noire dans la foulée de sa victoire sur la berge nord. Des

artisans tagliens la consolidaient et lui bâtissaient son pendant sur l'autre rive.

Cygne a parcouru du regard le campement de fortune à l'ouest de la forteresse. Huit cents hommes y vivaient. Il y avait là des maçons et des terrassiers. Mais surtout des rescapés revenus du sud. Un grand groupe en particulier lui causait des soucis. « Tu crois que Jah se doute que la Femme est ici ? »

Jahamaraj Jah était un ecclésiastique aux dents longues. Commandant de la cavalerie auxiliaire pendant l'expédition du Sud, il avait fui si précipitamment qu'il était arrivé au gué plusieurs jours avant le petit groupe de Cygne.

« Je crois qu'il l'a deviné. Il a essayé de dépêcher un messager en secret la nuit dernière. » La Radisha, par l'intermédiaire de Cygne, avait interdit à tout le monde de franchir le fleuve. Elle voulait empêcher que la nouvelle parvienne à Taglios tant qu'elle ne connaissait pas l'ampleur du désastre.

«Et ?

— Messager coulé. Selon Cordy, Jah reste persuadé qu'il est passé. » Lame a gloussé un rire mauvais. Il exécrait les prêtres et prenait plaisir à leur nuire. Tous les prêtres, quel que soit leur culte.

« Parfait. Au moins on ne l'aura pas sur le poil d'ici qu'on ait décidé de son sort.

— Pour moi, son sort est tout vu.

— Ce ne serait pas sans conséquences politiques, a fait observer Cygne. C'est ça, ta panacée ? Trancher les gorges ?

— Au moins, ça les calme. »

Devant la porte de la forteresse, les gardes les ont salués. Lame, Cygne et Mather, en leur qualité de protégés de la Radisha et quoique à leur corps défendant, commandaient dorénavant la défense de Taglios.

« Va falloir que j'apprenne à réfléchir à long terme, Lame, a dit Cygne. Je n'avais pas envisagé qu'on puisse se retrouver dans cette panade après l'arrivée de la Compagnie noire.

— Tas pas mal de choses à apprendre, Saule. »

Cordy et Fumée attendaient dans l'antichambre de la pièce où la Radisha se terrait. On aurait dit que Fumée souffrait d'aigreurs d'estomac. Qu'il aurait volontiers pris ses jambes à son cou s'il l'avait pu. « T'en tires une tête, Cordy, a dit Cygne.

— Je suis juste fatigué. Surtout de garder l'œil sur le nabot. »

Cygne a haussé un sourcil. Cordy était le calme de la bande, le patient, celui qui mettait de l'huile dans les rouages. Fumée avait dû le tarabuster pour de bon. « Elle est prête ?

— Quand on veut.

— Allons-y. J'ai une rivière et plein de poissons qui m'attendent.

— Fais-toi à l'idée qu'ils auront sans doute une grande barbe blanche quand tu les reverras. » Mather a frappé puis a poussé le sorcier devant lui.

La Radisha est arrivée par une entrée latérale au moment où Cygne refermait la porte. Ici, en privé, avec des hommes étrangers à sa culture, elle jetait le masque que sa condition de femme lui imposait par tradition. « Vous leur avez parlé, Cordy ? »

Saule et Lame ont échangé un regard. Allons bon, la Femme appelait leur vieux pote par son diminutif ? Intéressant. Comment répondait-il, lui ? Elle n'avait pas une tête de « Biche en Sucre ».

« Pas encore.

— Qu'est-ce qui se passe ? » a demandé Cygne.

La Radisha a répondu : « J'avais infiltré des hommes à moi dans les légions. Selon certaines rumeurs dont ils ont eu vent, la femme lieutenant de la Compagnie noire a survécu. Elle essaie de rallier les survivants au sud d'ici.

— C'est la nouvelle la plus réjouissante depuis un moment, a commenté Cygne en clignant de l'œil à Lame.

— Vraiment ?

— Je m'étais toujours dit que ce serait du beau gâchis que de perdre un lot pareil.

— Ça ne m'étonne pas. Vous êtes vulgaire, Cygne.

— Je plaide coupable. Comment ne pas l'être après l'avoir reluquée ? Alors elle s'en est sortie. Formidable. Vous allez pouvoir nous retirer des opérations. Voilà une professionnelle pour reprendre le flambeau.

— Ça reste à voir. La situation s'annonce délicate. Cordy, racontez-leur.

— Une vingtaine d'hommes du Mineur viennent d'arriver. Ils avaient cheminé en évitant les routes pour échapper aux patrouilles des Maîtres d'Ombres. À peu près à une centaine de kilomètres d'ici, ils ont capturé deux ennemis qui leur ont dit avoir été attaqués la nuit précédente par Kina et une armée fantôme. Le plus gros de leur troupe avait soi-disant été massacré. »

Cygne a regardé Lame puis la Radisha, puis Cordy de nouveau. « J'ai raté un épisode. Qui est Kina ? Et qu'est-ce qui lui prend, à Fumée ? » Le sorcier grelottait comme si on venait de le sortir d'un bain prolongé dans une eau glaciale.

Mather et Lame ont haussé les épaules. Ils ne savaient pas.

La Radisha s'est assise. « Installez-vous à votre aise. » Elle s'est mordillé la lèvre. « La suite ne va pas être plaisante.

— Alors ne tournons pas autour du pot, a dit Cygne.

— Oui, je crois que vous avez raison. » La Radisha s'est concentrée. « Kina est le quatrième élément de la triade religieuse taglienne. Elle n'appartient à aucun des panthéons mais terrifie tout le monde. On ne la nomme que pour l'invoquer. Elle est extrêmement maléfique. Heureusement, elle rassemble peu d'adeptes. Son culte est d'ailleurs interdit. Le pratiquer est puni de mort. Une peine justifiée : les rites se fondent sur la torture et l'homicide. Malgré tout, il survit. Ses adeptes attendent quelqu'un qu'ils nomment le Messie, et l'avènement de l'Année des Crânes. Il s'agit d'une secte très vieille et pernicieuse qui ne connaît pas de frontière, ni nationale ni ethnique. Ses membres se cachent sous des masques respectables. Ils s'attribuent parfois le titre de Félons. Ils vivent incognito dans la société. N'importe qui peut être l'un d'eux. Peu de gens du peuple savent qu'ils existent toujours. »

Cygne ne comprenait pas bien et s'en est ouvert. « Je ne vois pas la différence avec Hada ou Khadi, les avatars du culte shadar. »

La Radisha a esquissé un sourire sinistre. « Celles-là sont des fantômes de la réalité. » Hada et Khadi étaient deux déesses incarnant la mort dans le culte shadar. « Jah pourrait vous démontrer de mille façons que Khadi n'est qu'un chaton comparée à Kina. » Jahamaraj Jah était un adepte de Khadi.

Cygne a haussé les épaules : pour lui, ce serait sans doute du pareil au même. Il avait renoncé à y voir clair dans l'embrouillamini des dieux tagliens, qui chacun présentaient dix ou vingt visages ou avatars différents. Il a désigné Fumée. « Qu'est-ce qu'il a au juste ? S'il continue à trembler comme ça, on va devoir lui changer ses couches.

— Fumée a prédit une Année des Crânes – le déchaînement d'un chaos sanglant – si nous embauchions la Compagnie noire. Il ne croyait pas que la menace se concrétiserait. Il voulait juste effrayer mon frère et le dissuader de prendre une décision qu'il redoutait. Mais il a fait connaître publiquement sa prédiction. Maintenant, il y a des risques qu'elle se réalise.

— Sûr. Voyons… » Cygne fronçait les sourcils, toujours aussi perdu. « Laissez-moi résumer le tout. Il y a des adeptes d'un culte de la mort auprès desquels Jah et ses tarés ont l'air d'une bande de lopettes ? Ceux qui les connaissent en chient dans leur froc de trouille ?

— Oui.

— Et ils vénèrent une déesse qui s'appelle Kina ?

— C'est le plus répandu de ses multiples noms.

— Sans blague ? Des dieux avec moins de sobriquets qu'en aurait un vieil escroc de deux cents ans, ça existe dans le coin ?

— Ce sont les Gunnis qui l'appellent Kina. Elle porte aussi les noms de Patwa, Kompara, Bhomahana et d'autres encore. Les Gunnis, les Shadars, les Vehdnas trouvent tous des façons de l'intégrer à leurs croyances. Beaucoup de Shadars qui se convertissent à son culte, par exemple, la considèrent comme l'incarnation véritable de Hada ou de Khadi, lesquelles ne sont que des impostures.

— Bah. D'accord. Admettons. Il y a une saloperie occulte qu'on appelle Kina. Alors comment ça se fait que ni moi, ni Cordy, ni Lame, on n'en ait entendu parler plus tôt ? »

La Radisha a paru un brin embarrassée. « Vous étiez protégés. Vous êtes des étrangers. Du Nord.

— Mouais. » Qu'est-ce que le Nord avait à voir là-dedans ? « Mais pourquoi cette panique ? À cause du galimatias d'un prisonnier qui n'a aucune raison de dire la vérité ? C'est pour ça que Fumée mouille sa culotte ? Et que vous vous mettez dans tous vos états ? J'ai un peu de mal à vous prendre au sérieux.

— Très bien. Je constate qu'on n'aurait pas dû vous protéger. Je vous charge donc de vérifier par vous-mêmes. »

Cygne a souri. Il ne l'entendait pas de cette oreille. « Pas tant que vous continuerez à nous traiter par-dessus la jambe. Racontez-nous toute l'histoire. Vous avez voulu jouer au plus fin avec la Compagnie noire, tant pis. Mais si vous espérez nous envoyer au casse-pipe parce qu'on n'est pas nés à Taglios…

— Suffit, Cygne. » La moutarde montait au nez de la Radisha.

Fumée a émis un petit bruit sifflant. Il a secoué la tête.

« Qu'est-ce qu'il a encore ? » a grondé Cygne. Il fallait que le vieux bonhomme cesse ses extravagances, sans quoi il finirait par l'étrangler.

« Fumée voit un fantôme dans l'ombre de tout le monde. En ce qui vous concerne, il a peur que vous soyez des espions à la solde de la Compagnie noire.

— Sûr, ducon ! Voilà autre chose, d'ailleurs. Comment se fait-il que ces types fichent les grelots à tout le monde ? Ils ont peut-être cogné un peu dur dans le coin en faisant route vers le nord, mais tout ça remonte à l'aube des temps, pour ainsi dire. Quatre siècles au moins. »

La Radisha a ignoré la question. « L'histoire de Kina nous est mal connue. C'est une déesse étrangère. Selon la légende, un prince des Ténèbres avait par la ruse réussi à prendre possession du corps du plus beau des Seigneurs de Lumière pour un an. Pendant ce laps de temps, il avait séduit Mahi, déesse de l'amour, qui lui avait donné un enfant : Kina. Kina était devenue en grandissant plus belle que sa mère, mais vide, dépourvue d'âme, d'amour et de compassion. Or une faim de connaître ces sentiments la dévorait, une faim que rien ne pouvait combler. Elle s'attaquait indifféremment aux hommes et aux dieux, Ombres et Lumières. Parmi ses noms, on trouve entre autres la Mangeuse d'Âmes et la Déesse Vampire. Elle a affaibli les Seigneurs de Lumière à telle enseigne que les Ombres ont cru pouvoir en profiter pour leur infliger une défaite et ont lancé une horde de démons contre eux. Les Seigneurs de Lumière, débordés, ont imploré l'aide de Kina. Celle-ci est venue à leur rescousse, on ne sait pas trop pourquoi. Elle a affronté les démons, les a vaincus et les a dévorés avec toute leur noirceur. »

La Radisha s'est interrompue un moment, puis a repris : « Kina est devenue bien pire qu'auparavant, ce qui lui a valu les noms de Dévoreuse, Exterminatrice, Destructrice. Elle s'est transformée en une force à l'écart des dieux, extérieure à l'équilibre entre Lumière et Ombre, ennemie de tous. Elle devenait si menaçante que les grands de Lumière et d'Ombre se sont ligués contre elle. Son père en personne, par un stratagème, a réussi à la plonger dans un sommeil magique. »

Lame a grommelé :

« C'est bien dans le style des autres mythologies. Du n'importe quoi. »

D'une voix couinante, Fumée a dit : « Kina est la personnification de cette notion que certains appellent l'entropie. » Il a ajouté pour la Radisha : « Corrigez-moi si je me trompe. »

La Radisha l'a ignoré. « Avant de s'endormir, Kina s'est rendu compte qu'on l'avait bernée. Elle a inspiré profondément et, en expirant un grand

coup, elle a rejeté un infime soupçon de l'essence de son âme, à peine plus que le fantôme d'un fantôme. Ce spectre erre dans le monde à la recherche de corps vivants dont il pourrait s'emparer et se servir pour déclencher une Année des Crânes. S'il parvient à libérer assez d'âmes et à causer assez de douleur, Kina pourra être réveillée. »

Cygne a laissé échapper un rire qui sonnait comme une réprimande de vieille femme. « Vous y croyez, à ces fadaises ?

— Que j'y croie ou non n'a pas d'importance, Cygne. Les Félons y croient, eux. Si la rumeur se répand qu'on a vu Kina et si des indices viennent l'attester, ils vont déclencher une vaste campagne d'assassinats et de tortures. Attendez ! » Elle a levé la main. « Les Tagliens sont mûrs pour une flambée de violence. En refrénant leurs pratiques depuis des générations, les Félons ont créé un abcès de violence latente. Ils voudraient le crever pour provoquer l'Année des Crânes. Mon frère et moi souhaiterions canaliser cette férocité. »

Lame a marmotté une remarque sur l'absurdité de ces calembredaines religieuses et s'est demandé pourquoi le peuple n'avait pas le bon sens d'incinérer les futurs prêtres au berceau.

La Radisha a repris : « Nous ne pensons pas que les Félons disposent d'un clergé très structuré ni hiérarchisé. Apparemment, ils agissent en bandes séparées ou en compagnies, sous la houlette d'un capitaine élu. C'est le capitaine qui désigne ensuite un prêtre, un oracle et ainsi de suite. Son autorité est limitée. Il n'a que peu d'influence en dehors de son groupe, à moins qu'il ait réalisé une prouesse assurant sa réputation.

— Ils ne m'ont pas l'air bien redoutables », a dit Lame.

La Radisha lui a lancé un regard mauvais. « Ce qui caractérise leurs prêtres, apparemment, c'est leur éducation et leur loyauté entre eux. Les bandes commettent des forfaits de toutes sortes. Une fois par an, les prêtres partagent le butin selon les mérites respectifs de chaque membre, à savoir une estimation de la contribution de chacun à la gloire de Kina. Pour fonder leurs décisions en cas de litige, ils tiennent un journal détaillé des activités de leur bande.

— Tout ça c'est bien joli, est intervenu Cygne, mais si on en venait à la mission que vous comptez nous confier ? Faut qu'on trimballe Fumée pour qu'il essaie de flairer ce qui est véritablement arrivé aux soldats des Maîtres d'Ombres, c'est ça ?

— Oui.

— Qu'est-ce que ça peut faire ?

— Il me semble que je viens de vous l'expliquer… » La Radisha contenait son agacement. « S'il s'est effectivement agi d'une apparition de Kina, on est dans de plus sales draps qu'on le croyait. Au point que la menace des Maîtres d'Ombres passerait au second plan.

— Je vous avais prévenus ! a gémi Fumée. Je vous ai prévenus au moins cent fois. Mais vous avez fait la sourde oreille. Il a fallu que vous pactisiez avec les démons.

— La ferme ! » Les yeux de la Radisha lançaient des éclairs. « Je suis aussi fatiguée de toi que l'est Cygne. Découvre ce qui s'est passé. Et tâche de te renseigner aussi sur cette femme, Madame.

— Ça, je pourrai m'en charger, a dit Cygne avec un sourire. Allez, on y va, bonhomme. » Il a saisi Fumée par l'épaule puis s'est retourné vers la Radisha. « Vous pensez pouvoir vous débrouiller de Jahamaraj Jah sans nous ?

— Je m'en arrangerai. »

Juché en selle, alors qu'il attendait Lame et Fumée pour partir, Cygne a demandé :

« Dis, Cordy, t'as pas l'impression qu'on est en pleine nuit au milieu d'un bois et que tout le monde s'efforce de cacher sa lampe ?

— Hmm. » Mather analysait plus que Saule ou Lame. « Ils ont peur qu'on déserte si on apprenait toute l'histoire. Ils se sentent acculés. Ils ont perdu la Compagnie noire. On est tout ce qui leur reste.

— Comme au bon vieux temps.

— Hmm. »

Le bon vieux temps. Avant l'arrivée des professionnels. Avant que leur patrie d'adoption ne les démette de leurs fonctions de capitaines parce que les religions dominantes ne pouvaient tolérer de recevoir d'ordres de la part de mécréants étrangers. Une année sur le terrain, à cheminer à l'aveuglette, à déjouer quotidiennement des complots politiques, avait convaincu Cygne que Lame n'avait pas tort quand il affirmait que le monde ne se porterait pas plus mal débarrassé de quelques milliers de prêtres judicieusement choisis.

« T'y crois, toi, à cette histoire de Kina ?

— Je ne crois pas qu'elle nous ait menti. Elle a juste oublié de nous dire l'histoire complète.

— Quand on aura traîné Fumée à cinquante bornes d'ici, en pleine nature, on pourra peut-être essayer de lui faire cracher le morceau.

— Peut-être. À condition de pas oublier qui il est. Si on lui fait trop peur, il serait fichu de nous montrer de quel bois il se chauffe, comme sorcier. Sur ce, bouclons-la. Les voilà. »

Fumée affichait une mine de condamné à la potence. Lame avait son air sévère habituel. Mais Cygne le savait content. Le lascar avait hâte d'en faire baver à certains qui ne l'avaient pas volé.

CHAPITRE XI

Le blessé se croyait prisonnier d'un rêve de narcose. Il avait été médecin. Il savait que certaines substances agissaient curieusement sur l'esprit. Pourtant, malgré l'étrangeté de ses rêves, impossible de se réveiller.

Quelques tessons de rationalité nichés dans un recoin de son esprit observaient, percevaient, s'étonnaient tandis qu'il continuait de flotter à un mètre du sol dans un paysage qu'il n'apercevait que fugitivement. Parfois des branches défilaient au-dessus de lui. Parfois des collines se dressaient en périphérie de son champ de vision. À un moment donné, il s'est réveillé dérivant dans de hautes herbes. À un autre, il a senti qu'il survolait une vaste étendue d'eau.

De temps en temps, un immense cheval noir venait le toiser. Il avait l'impression de connaître l'animal mais ne parvenait pas à remettre en ordre ses fragments de souvenirs.

Parfois une silhouette vêtue d'un ample manteau informe, montée sur la bête, le toisait aussi du fond de sa capuche vide.

Ces visions étaient toutes réelles, lui semblait-il. Mais il ne les raccrochait à rien. Seul le cheval lui paraissait familier.

Misère ! Il se rappelait à peine sa propre identité. Ses pensées n'avaient ni queue ni tête. Des lambeaux d'un passé probable faisaient irruption dans ce qu'il percevait du présent, avec un réalisme à s'y méprendre.

Ces intrusions se présentaient sous forme de visions de bataille, floues sur leur pourtour dentelé, crues comme du sang au centre. De grandes tueries chaque fois. Parfois des noms s'y attachaient. Seigneurie. Charme. Béryl. Roseraie. Cheval. Dejagore. Génépi. Les Tumulus. Le Pont de la Reine. Dejagore à nouveau. Dejagore souvent.

Quelquefois, rarement, un visage s'ébauchait. Une femme aux yeux bleus magnifiques, à la longue chevelure d'ébène, toujours vêtue de noir. Elle avait dû compter beaucoup pour lui. Oui. La seule et unique femme… Quand elle apparaissait, ce n'était jamais pour longtemps et des visages d'hommes la remplaçaient vite. Contrairement aux massacres, aucun nom ne les accompagnait. Pourtant il les avait connus. Il avait l'impression qu'il s'agissait de fantômes qui attendaient de l'accueillir parmi eux.

Une douleur, parfois, lui vrillait le torse. Plus elle se faisait vive, plus il sortait de sa léthargie. En ces instants-là, le monde acquérait presque du sens. Mais la créature en noir surgissait et le replongeait dans ses rêves.

Ce ténébreux compagnon était-il la Mort ? Faisaient-ils route pour l'au-delà ? Son esprit fonctionnait trop mal pour lui permettre d'avancer une réponse.

Il n'avait jamais été croyant. Il voyait en la mort quelque chose de tout simple. Quand on était mort, c'en était fini, comme pour un insecte écrasé ou un rat noyé. L'immortalité se résumait à un souvenir dans l'esprit de ceux qu'on laissait derrière soi.

Il dormait beaucoup plus qu'il ne veillait. Du coup, il en perdait toute notion du temps.

Une étonnante sensation de déjà-vu s'est emparée de lui lorsqu'il est passé près d'un arbre solitaire à demi mort, planté non loin de l'orée d'une forêt sombre. Cet arbre s'était gravé dans son esprit à un moment ou un autre.

Toujours en flottant, il a traversé le bois, puis une clairière, et enfin a pénétré dans un bâtiment noyé d'obscurité.

Une lampe s'est animée en bordure de sa vision. Il est descendu. Il a senti son dos s'appuyer contre une surface plane.

La silhouette sombre s'est approchée, puis penchée au-dessus de lui. Une main gantée de noir l'a touché. Sa conscience s'est étiolée.

Il s'est réveillé avec une faim de loup. Un dard d'agonie lui transperçait le torse, l'élançait. Il baignait dans sa sueur. La tête lui faisait mal comme si on la lui avait bourrée de coton détrempé. Il était fiévreux. Mais il gardait les idées assez claires pour reconnaître les symptômes et conclure qu'il souffrait à la fois d'une blessure et d'un mauvais rhume. Une combinaison qui pouvait s'avérer fatale.

Des souvenirs lui revenaient à l'esprit pêle-mêle, comme une portée de chatons chahuteurs en train de se bousculer.

Il avait mené quarante mille hommes au combat devant Dejagore. Ça avait mal tourné. Il avait tenté de galvaniser ses troupes. Une flèche venue de nulle part, perforant son plastron, lui avait troué la poitrine. Miraculeusement, elle n'avait lésé aucun organe vital. Il avait mordu la poussière. Le porte-étendard avait revêtu son armure pour essayer de retourner le cours de la bataille par cette substitution hardie.

Manifestement, Murgen avait échoué.

Sa gorge sèche a émis un maigre son rauque.

La forme en noir est apparue.

Des souvenirs lui revenaient à présent. Elle avait suivi pas à pas la Compagnie noire jusqu'à ces confins du monde, accompagnée d'un essaim de corbeaux. Il a essayé de s'asseoir.

La douleur l'a terrassé. Il était trop faible.

Il connaissait cette terrible créature !

Et d'un coup la révélation lui est venue, pareille à un éclair jailli de nulle part. Le doute n'était plus permis.

Volesprit !

L'impossible. La mort en marche…

Volesprit. Jadis leur mentor. Jadis la patronne de la Compagnie noire. Plus récemment leur mortelle ennemie, même s'il y avait longtemps de cela aussi. Notoirement, elle était passée de vie à trépas quinze ans plus tôt.

D'ailleurs il avait assisté à cette mort. Il l'avait vue rendre l'âme. Il avait participé à sa traque…

Il a essayé de se relever ; une vague force le poussait à lutter contre l'irrépressible.

Une main gantée l'a immobilisé. Une voix douce lui a dit : « Ne t'épuise pas. Tu guéris mal. Tu n'as pas assez bu ni mangé. Es-tu réveillé ? Es-tu en possession de tes esprits ? »

Il a réussi à opiner faiblement du chef.

« Bien. Je vais te redresser un peu. Et tu vas boire du bouillon. Ne gaspille pas ton énergie. Laisse tes forces se reconstituer. »

Elle l'a redressé et l'a fait boire à la paille. Il a ingurgité un demi-litre du breuvage. Et ne l'a pas vomi. Bientôt un soupçon de force s'est diffusé dans ses muscles.

« C'est assez pour l'instant. Maintenant, nous allons te laver. »

Sa crasse était repoussante. « Combien de temps ? » a-t-il gémi.

Elle lui a glissé un pot d'eau entre les mains et une autre paille entre les lèvres. « Aspire au lieu de parler. » Puis elle a commencé à découper ses vêtements.

« Il y a sept jours que tu as reçu ta blessure, Toubib. »

Sa voix s'était modifiée radicalement tout d'un coup. Elle changeait à chaque interruption. Cette voix-là était masculine et railleuse, quoique la moquerie ne le prît pas pour cible. « Tes camarades contrôlent toujours

Dejagore, au grand dam des Maîtres d'Ombres. Mogaba est à leur tête. Il est tenace, mais il pourrait être mis en difficulté tout de même. Et, tout têtu qu'il soit, il ne tiendra pas indéfiniment. Les ennemis ligués contre lui sont trop puissants. »

Il a voulu poser une question. Elle l'a devinée. La voix moqueuse a demandé :

« Elle ? » Gloussement féroce. « Oui. Elle a survécu. Tout ceci serait vain si tel n'était pas le cas. »

Une nouvelle voix, féminine mais dure comme une pointe de flèche adamantine, a grondé : « Elle a tenté de me tuer ! Ha, ha ! Oui. Tu étais là, mon mignon. Tu l'as aidée. Mais je ne t'en garde pas rancune. Tu étais sous son charme. Tu ne savais pas ce que tu faisais. Tu te rachèteras en m'aidant à accomplir ma vengeance. »

L'homme n'a pas répondu.

Elle l'a lavé sans lésiner sur l'eau.

Sa blessure l'avait peut-être diminué, mais il n'en restait pas moins un homme de grande taille, un bon mètre quatre-vingt-dix. Il avait environ quarante-cinq ans, les cheveux d'un châtain assez banal, un peu clairsemés au-dessus du front. Ses yeux durs, dénués d'humour, d'un bleu glacial, se laissaient voir par deux fentes renfoncées dans leurs orbites. Une maigre barbe grisonnante mangeait ses joues et cernait une bouche aux lèvres minces qui souriait rarement. Son visage portait çà et là les stigmates d'une vérole infantile auxquels s'ajoutaient les vestiges d'une acné d'adolescence. Il avait peut-être été moyennement beau. Mais le temps ne lui avait pas fait de cadeau. Même dans son sommeil, ses traits un peu dissymétriques demeuraient durs.

Son physique cadrait mal avec ce qu'il avait été durant sa vie d'adulte, à savoir l'historien et le médecin de la Compagnie noire. Il avait plutôt la tête de son nouveau rôle, celui de capitaine.

Il se serait lui-même décrit comme un sale gosse guettant le moment de faire son coup. Il ne se sentait pas en harmonie avec son physique.

Volesprit le frictionnait avec une vigueur qui lui a rappelé celle de sa mère. « N'enlevez pas la peau, quand même.

— Ta blessure guérit doucement. Tu vas devoir me dire en quoi je m'y suis mal prise. » Elle n'avait jamais su soigner. Son fort, c'était détruire.

Toubib s'étonnait de cette sollicitude. En quoi pouvait-il l'intéresser ? Qu'était-il ? Un pauvre mercenaire amoché, survivant contre toute attente.

Dans un râle, il a posé la question.

Elle a ri d'une voix pleine de plaisir enfantin. « Vengeance, mon cher. Une vengeance machiavélique toute simple. Et je ne toucherai pas même à un seul de ses cheveux. » Elle lui a tapoté la joue puis a caressé du doigt la ligne de son menton.

« Il m'a fallu de la patience, mais je savais que le moment viendrait. C'était fatal. La consomption, l'échange magique, les trois mots fatidiques. C'était fatal. Je le savais avant même votre rencontre. » Nouveau rire enfantin. « Elle a mis une éternité à trouver quelqu'un qui lui soit aussi cher. Ma vengeance consistera à le lui enlever. »

Toubib a fermé les yeux. Il avait du mal à réfléchir longtemps. Il comprenait seulement qu'il ne courait pas de risque dans l'immédiat. Le plan était limpide. Il allait devenir un outil sans prix, ainsi brisé.

Il s'est efforcé de penser à autre chose. D'abord il devait guérir. Le temps de l'action viendrait plus tard.

Le rire a retenti de nouveau. C'était celui d'une femme adulte et consciente. « Tu te souviens, Toubib, quand nous menions campagne ensemble ? Les tours que nous avons joués à Fureteur ? Ce bon temps passé à tanner le Boiteux ? »

Il a grogné. Il se rappelait. Du bon temps, tu parles !

« Tu te souviens ? Tu étais persuadé que je pouvais lire tes pensées. »

Le souvenir lui est revenu. Ainsi que la terreur inhérente à cette idée. Cette vieille hantise s'est insinuée en lui à nouveau.

« Je vois que tu t'en souviens. » Elle a ri de nouveau. « Je suis si heureuse. On va s'amuser comme des fous. Le monde entier nous croit morts. On peut tout se permettre quand on est mort. » Son rire avait des accents qui frôlaient la démence. « Nous les hanterons, Toubib. Voilà ce que nous allons faire. »

Il a recouvré assez de vigueur pour se déplacer. Avec de l'aide. Sa ravisseuse le forçait à marcher, à reprendre des forces. Mais il continuait de dormir la plupart du temps. Et alors il était la proie de terribles cauchemars.

Ces cauchemars émanaient de ces lieux. Il l'ignorait. Ses rêves lui disaient que le site était maléfique, que les arbres, la terre et la roche gardaient le souvenir d'atrocités commises ici même.

Il sentait un fond de vérité dans tout cela, que rien ne venait toutefois corroborer à son réveil. À moins de se fier aux sinistres corbeaux. Ces

corbeaux omniprésents, par dizaines, centaines et milliers.

Comme il se tenait dans l'encadrement de la porte de leur refuge – un bâtiment de pierre en mine enfoui sous la végétation, au cœur d'une forêt obscure –, il a demandé : « Quel est ce bois ? Est-ce celui où je vous ai pourchassée il y a quelques mois ?

— Oui. C'est le bois sacré des adorateurs de Kina. Si nous arrachions les plantes grimpantes, tu découvrirais des sculptures à son effigie. Jadis, ce site était cher à la Compagnie noire, qui l'avait pris aux Shadars. Le sol est truffé d'ossements. »

Il a pivoté lentement et plongé du regard dans sa capuche vide. Il n'osait pas baisser les yeux vers la boîte qu'elle portait. Il pressentait son contenu. « La Compagnie noire ?

— Ils ont fait des sacrifices ici. Cent mille prisonniers de guerre. »

Toubib a blêmi. Ce n'était pas ce qu'il aurait voulu entendre. Il vivait une idylle de longue date avec l'histoire de la Compagnie. Il ne voulait pas concevoir un passé aussi barbare. « Vrai ?

— Vrai, mon amour. J'ai vu les livres que le sorcier Fumée t'a cachés à Taglios. Notamment les volumes manquants de tes annales. Tes compagnons d'armes de jadis étaient des hommes cruels. Leur mission requérait le sacrifice d'un million d'âmes. »

Son estomac s'est noué. « Dans quel but ? Pour qui ? Pourquoi ? »

Elle a hésité. Elle a éludé ces questions, et il n'en a pas été dupe. « Ce n'était pas très clair. Ton lieutenant Mogaba le sait peut-être toutefois. »

Il a frissonné. Moins à cause du contenu de la réponse que de la façon de la formuler et de la voix. Mais il l'a crue. Depuis qu'il faisait route avec la Compagnie, Mogaba avait toujours eu un comportement mystérieux, intrigant. Comment contribuait-il aux traditions de la Compagnie, à présent ?

« Les disciples de Kina viennent ici deux fois l'an. Leur Fête des Lumières se tiendra dans un mois. Nous devrons avoir fini à ce moment-là. »

Troublé, Toubib a demandé : « Pourquoi sommes-nous ici ?

— Pour notre convalescence. » Elle a ri. « Il nous faut du calme. Tout le monde évite ce lieu. Quand je t'aurai remis sur pied, tu m'aideras. » Toujours guillerette, elle a repoussé sa capuche.

Elle n'avait pas de tête.

Elle a soulevé la boîte usée qu'elle portait en permanence, une caissette de trente centimètres de côté dont elle a ouvert un panneau, découvrant un visage tourné vers l'extérieur. Toubib l'a trouvé beau : il ressemblait à celui de l'élue de son cœur, quoique moins marqué par les soucis et privé de toute palpitation vitale.

Impossible.

Son estomac s'est noué de nouveau. Il se souvenait du jour où cette tête tranchée s'était immobilisée dans la poussière, tournée vers lui et Madame. Sa sœur. Une sentence bien méritée. Volesprit avait trahi la Dame. Volesprit avait voulu supplanter sa sœur à la tête de l'Empire.

« Je ne peux pas faire ça.

— Bien sûr que si, tu vas pouvoir. Parce que ce sera le prix de votre survie. Nous voulons tous vivre, pas vrai ? Je veux qu'elle vive parce que je veux qu'elle souffre. Je veux, moi, vivre pour la voir souffrir. Quant à toi, tu veux vivre à cause d'elle, parce que tu vénères la Compagnie, parce que… (petit rire doux) parce que tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. »

CHAPITRE XII

Le tonnerre grondait. Des éclairs argentés zébraient les sombres nuages lie-de-vin, déchiraient le ciel d'un brun obscur. Une horde gris moisi hurlait sur une plaine de basalte, vers les chars d'or des dieux.

Une silhouette est sortie du rang, haute de trois mètres, d'un noir d'ébène poli, nue. Elle soulevait ses pieds à hauteur du genou et lançait les jambes de côté pour retomber de tout son poids. La terre tremblait.

Il s'agissait d'une femme, magnifique mais glabre. Elle portait une ceinture faite de crânes d'enfants. Son visage changeait en permanence, tantôt il irradiait une noire beauté, tantôt il se muait en un masque horrible aux yeux incandescents et aux crocs de vampire.

Cette créature a saisi un démon et l'a dévoré, le faisant fondre, le déchiquetant, le vidant de ses entrailles. Le sang du démon giclait, gouttait. Le liquide creusait des trous dans la surface de la plaine. Les mâchoires de la femme se sont distendues. Elle a avalé d'un coup la tête du démon. Une boule est descendue le long de sa gorge comme le renflement d'une souris dans le gosier d'un serpent.

La horde l'assaillait. Mais sans pouvoir lui faire de mal. Elle a dévoré un autre diable hurlant, puis un autre et un autre encore. À chaque bouchée, elle grandissait et sa férocité s'accroissait.

« Je suis ici, ma fille. Ouvre-moi. Je suis ton rêve. Je suis le pouvoir. »

La voix flottait comme un fil de la vierge dans des cavernes d'or peuplées de vieillards assis le long du chemin, figés par le temps, immortels, incapables de remuer d'un cil. Fous, certains étaient recouverts de féeriques lacis de glace, comme si mille araignées les avaient enveloppés de fils d'eau gelée. Au-dessus, une enchanteresse forêt de glaçons pendait du plafond de la salle.

« Viens. Je suis ce que tu cherches. Tu es mon enfant. »

Mais le sol traître empêchait d'avancer ou de reculer.

La voix appelait, invitait, avec une infinie patience.

Cette fois, je me souvenais des deux rêves à mon réveil. La froideur de ces grottes m'inspirait encore un frisson. Ce rêve différait chaque fois,

pensais-je, tout en demeurant sur le fond identique. Une invite.

Je ne suis pas gourde. J'ai assisté à suffisamment de phénomènes incroyables pour savoir que ces rêves n'étaient pas de simples cauchemars. Une entité m'avait repérée. Une entité essayait de me recruter pour une cause qui m'échappait pour l'instant. La tactique n'était pas neuve. J'y avais recouru des milliers de fois. Offrir le pouvoir, la richesse, l'assouvissement d'un désir, agiter un bel hameçon appétissant jusqu'à ce que la proie morde, sans jamais rien révéler du prix à payer.

Cette entité me connaissait-elle ? Improbable. C'est parce que j'étais réceptive qu'elle essayait de m'attirer.

Je ne la croyais pas d'essence divine, quand bien même elle voulait le paraître. Je n'ai rencontré qu'un dieu : le Vieil Arbre Ancêtre, maître de la plaine de la Peur. Et il ne s'agit pas d'un dieu au sens strict du terme, mais seulement d'une créature à la longévité et au pouvoir immenses.

Ce monde m'avait montré seulement deux êtres plus puissants que moi-même. Mon mari, le Dominateur, que j'avais relégué dans l'oubli. Dans mille ans, on se souviendrait peut-être de lui comme d'un dieu obscur. Et l'Arbre Ancêtre, plus redoutable qu'il m'aurait jamais été donné de le devenir, mais immobilisé par ses racines. Il ne peut exercer son influence au-delà de la plaine de la Peur que par le truchement de ses servants.

Toubib m'a parlé d'une troisième puissance enterrée sous l'Arbre Ancêtre et qui restera prisonnière tant qu'il survivra. Or l'arbre est immortel, en tout cas selon des critères humains.

Mais s'il existe trois grandes puissances, pourquoi pas davantage ? Le monde est vieux. Un voile de mystère drape le passé. Ceux qui acquièrent un grand pouvoir en leur temps souvent y parviennent en puisant dans les secrets de jadis. Qui sait combien de grands maux reposent en cette terre hantée ?

Qui sait si les dieux de tous les peuples et de toutes les époques ne naissent pas simplement du souvenir de ceux qui ont suivi un chemin semblable au mien et qui sont néanmoins tombés, victimes du temps implacable ?

Voilà une pensée bien déprimante. Le temps est un ennemi dont on n'épuise pas la patience.

« Maîtresse ? Vous êtes soucieuse ? » Narayan n'affichait pas son sourire mais une inquiétude sincère.

« Oh. » Il était arrivé sans un bruit. « Non. Un mauvais rêve qui tardait à se dissiper. Les cauchemars sont le prix à payer pour notre conduite. »

Il m'a regardée bizarrement. « Fais-tu des cauchemars, Narayan ? » J'avais commencé à le tester doucement, à soupeser ses réponses à mes questions inquisitrices.

« Jamais, maîtresse. Je dors comme un bébé. » Il s'est détourné lentement, a balayé le camp du regard. Une brume estompait la campagne. « Quel est le programme de la journée ?

— Avons-nous assez d'armes pour organiser un simulacre de combat ? Un bataillon contre l'autre ? » Je pouvais diviser mon effectif en deux bataillons de quatre cents soldats et affecter les quelques centaines d'hommes restants aux corvées du camp ou à notre embryon de cavalerie.

« Tout juste. Vous voulez en organiser un ?

— J'aimerais bien. Mais comment récompenser les vainqueurs ? »

Nous stimulions l'entraînement par des mises en rivalité, avec des récompenses pour les gagnants ou les plus méritants. Il faut savoir reconnaître l'effort, même quand il se solde par un échec. La reconnaissance encourage le soldat à donner le meilleur de lui-même.

« Par des dispenses de corvée, de patrouille ou de garde.

— C'est une idée. » J'envisageais aussi d'autoriser certains d'entre eux à quérir leurs épouses une fois que nous serions repartis de Ghoja.

Bélier m'a ramené un bol de gruau. Nous mangions mal mais à notre faim, pour l'instant. Narayan a demandé : « Combien de temps nous faudra-t-il encore rester ici ?

— Pas longtemps. » Le temps jouait désormais contre nous. L'existence de ma petite armée devait être connue au nord, maintenant. Des ennemis politiques n'allaient pas manquer d'entrer en lice.

« Laissons tomber la manœuvre, je vais plutôt les passer en revue. Fais circuler la rumeur que je lèverai le camp si ce que je vois me satisfait. » De quoi les motiver.

« Bien, maîtresse. » Narayan s'est éloigné. Il a rassemblé ses copains, une douzaine de types qui arboraient un coin d'étoffe colorée à la ceinture.

Un curieux groupe. Ils étaient issus des trois religions principales, mais aussi de deux cultes mineurs et de la masse des esclaves étrangers libérés. Ils régentaient le camp, bien que seuls Narayan et Bélier fussent officiellement habilités à le faire. Ils maintenaient l'ordre. Les hommes, qui ne savaient pas trop comment les considérer, leur obéissaient sans broncher,

comme s'ils cédaient à leur aura sinistre, une aura que j'avais moi-même remarquée.

Narayan ne pipait mot. Il faisait la sourde oreille à mes questions. Nul doute, il commandait cette douzaine d'hommes, bien que plusieurs d'entre eux provinssent de castes supérieures.

Je le gardais à l'œil. Il finirait par se trahir – s'il ne s'ouvrait pas de lui-même comme il l'avait laissé entendre.

Pour l'heure, il m'était trop utile pour que je le presse.

J'ai acquiescé. « Ils ont presque l'air de soldats. » Il restait à leur trouver des tenues pour faire office d'uniformes.

Narayan a opiné du chef. Il se rengorgeait comme si c'était son génie qui nous avait valu notre triomphe et ranimé notre ardeur.

« Ça donne quoi, les leçons d'équitation ? » C'était histoire de bavarder. Je savais. Une catastrophe. Aucun de ces pauvres bougres, du fait de leurs castes, n'avait eu l'occasion d'approcher un cheval autrement que pour le mener par la longe ou nettoyer son crottin. Mais, sapristi, quel gâchis si nous n'avions pas cherché à tirer parti de ces montures !

« Pas fameux. Quelques gars semblent prometteurs. Mais pas moi ni Bélier. On est nés pour marcher. »

« Prometteur », le mot revenait souvent dans sa bouche. À propos de tout et n'importe quoi. Comme sur mon insistance il m'enseignait la technique de strangulation avec son morceau de tissu – qu'il appelait *rumel* – il a qualifié mes progrès de « prometteurs ».

Je crois que mon aisance pour apprendre l'a surpris. Les gestes me venaient tout naturellement, comme si je les avais toujours connus. Peut-être était-ce dû à mes siècles d'entraînement pour effectuer les rapides et subtiles passes de sorcellerie.

« Vous vouliez qu'on lève le camp ? m'a demandé Narayan avant d'ajouter tardivement : Maîtresse. » Les marques de déférence passaient au second plan. Narayan, au fond, était taglien. Le naturel reprenait le dessus.

« Les gars du ravitaillement doivent ratisser de plus en plus loin. »

Narayan s'est abstenu de répondre, mais je sentais qu'il rechignait à partir.

J'avais l'impression d'être espionnée. Au début, j'ai mis cela sur le compte des corbeaux. Ils me rendaient mal à l'aise. Maintenant, je comprenais mieux l'attitude de Toubib. Ces bestioles ne se comportaient

pas comme des corbeaux ordinaires. J'en ai glissé deux mots à Narayan. Avec un sourire, il m'a affirmé que c'était un bon présage.

Autrement dit, c'en était un mauvais pour d'autres.

J'ai scruté les alentours. Les volatiles étaient là, toujours aussi nombreux, mais… « Narayan, rassemble une douzaine des meilleurs cavaliers. Je vais partir en patrouille.

— Mais… vous croyez… ? »

Sur quel ton fallait-il le lui dire ? « Je ne suis pas une fleur d'ornement. Je pars en patrouille.

— À vos ordres, maîtresse, qu'il en soit ainsi. »

Il valait mieux, Narayan, il valait mieux.

CHAPITRE XIII

Cygne a regardé Lame. Le dédain du Noir à l'égard de Fumée s'était mué en mépris. Le sorcier avait autant d'estomac qu'une courge. Il tremblait comme une feuille.

« C'est elle », a annoncé Cordy.

Cygne a opiné du chef. Il souriait mais gardait ses pensées pour lui. « Elle n'a pas perdu son temps. Cette troupe est la mieux organisée de toutes celles que j'ai vues dans le coin. »

Ils sont descendus de l'éminence où ils s'étaient embusqués pour observer le camp. « On va leur rendre visite ? » a demandé Lame. Il tenait le sorcier par la manche comme de crainte de le voir prendre la clé des champs.

« Pas tout de suite. Je veux encore vadrouiller un peu dans les parages, aller voir plus au sud. On ne doit pas être bien loin du site où ils se sont frottés aux Maîtres d'Ombres. J'aimerais y jeter un œil. Si on peut le trouver.

— Tu crois qu'ils savent qu'on est là ? a demandé Cordy.

— Quoi ? » L'idée paraissait incongrue à Cygne.

« Tu viens de dire qu'ils sont organisés. S'il y a bien une chose qui crève les yeux quant à cette Madame, c'est qu'elle est efficace. Elle a sûrement posté des sentinelles. »

Cygne a réfléchi. Ils n'avaient remarqué personne à entrer ou sortir du camp, mais Mather n'avait pas tort. S'ils ne voulaient pas se faire repérer, il fallait bouger. « T'as raison. Allons-y. Lame, tu es déjà venu dans la région. Tu vois où traverser ce cours d'eau sans qu'on se déroute trop ? »

Lame a hoché la tête. En cette période désespérée avant que la Compagnie noire prenne en main la situation, il avait en personne orchestré la guérilla dans le dos des principales armées des Maîtres d'Ombres.

« Pars en tête. Quant à toi, Fumée, vieille branche, je donnerais cher pour jeter un coup d'œil à l'intérieur de ton crâne. Jamais vu personne aussi près d'arroser son pantalon. »

Le sorcier n'a pas répondu.

Lame a trouvé un gué praticable à cinq kilomètres à l'est de la route du Sud. Il a conduit les autres à travers un bois plus touffu que Cygne l'avait estimé de loin. Lorsqu'ils ont atteint la rive méridionale, Lame a déclaré : « La route se trouve par là, à trois kilomètres.

— Je m'en doutais. » Le ciel était noir de charognards. « C'est là-bas qu'on trouvera des cadavres. »

Et effectivement.

L'air était calme. La puanteur flottait comme un miasme infectieux. Ni Cygne ni Mather n'avaient l'estomac assez bien accroché pour aller voir de près. Seul Lame semblait dépourvu d'odorat.

À son retour, Cygne lui a dit : « T'as l'air verdâtre aux entournures.

— Reste plus grand-chose à part les os. Ça date. Deux cents, trois cents types. Difficile de dire, maintenant. Les bestioles font le nettoyage. Une chose quand même : ils n'ont plus de tête.

— Hein ?

— Plus de tête. On les a décapités. »

Fumée a poussé un gémissement puis vomi son petit-déjeuner. Son cheval a bronché.

« Plus de tête ? a repris Cygne. Je ne pige pas.

— Je crois que je vois, a dit Mather. Venez. » Il s'est éloigné vers le sud. Là-bas des corbeaux tournoyaient, plongeaient en croassant.

Ils ont trouvé les têtes.

Lame a demandé : « Tu veux qu'on les compte pour être sûrs ? » Il est parti à rire.

« Non, on remonte voir nos amis. »

Fumée a émis quelques protestations incompréhensibles.

Cordy a demandé : « Ça te démange toujours de conter fleurette à ta fière amazone ? »

Cygne n'a pas trouvé de repartie cinglante. « Peut-être que je vais devenir plus sensible au point de vue de Fumée. Elle a son mauvais côté comme tout le monde, pas la peine de me le mettre sous le nez.

— Droit par la route, leur camp n'est qu'à deux kilomètres, a dit Lame.

— On fera le détour, merci », a grommelé Cygne.

Quand ils ont eu traversé le gué, Mather a proposé : « Et si on remontait un peu au nord et qu'on redescendait en faisant mine de n'être au courant de rien ? Voir quelle histoire ils nous serviront en croyant qu'on arrive juste.

— Arrête de geindre, Fumée, a grondé Cygne. Fais-toi une raison, tu n'as pas le choix. Bien vu, Cordy. Ça nous permettra de savoir si elle entend jouer franc jeu ou non. »

Ils sont remontés vers le nord jusque derrière une colline, puis ont obliqué vers la route à l'ouest et enfin vers le sud. Ils parvenaient presque au sommet du mamelon quand Mather, en tête du groupe, a crié : « Yo ! Faites gaffe ! »

CHAPITRE XIV

Nous avons traversé le cours d'eau et pénétré dans le bois, menant nos montures par le licol dans la foulée de Sindhu. Il avait tant exploré le terrain qu'il connaissait chaque branche, chaque feuille des alentours. Il nous a conduits sur une tortueuse sente de bêtes qui s'étirait vers l'ouest, parallèlement au ruisseau. Je me suis demandé ce qu'étaient devenues ces bêtes. Nous n'avions pas croisé un seul animal plus gros qu'un écureuil. Quelques cerfs locaux auraient pallié notre problème de ravitaillement, quoique ni les Shadars ni les Gunnis ne touchent à la viande.

La marche a duré longtemps. Mes compagnons râlaient, pestaient.

Les observateurs dont j'avais perçu la présence s'étaient embusqués dans un bosquet au sommet d'un tertre d'où l'on pouvait embrasser notre camp du regard. Erreur de ma part. Je m'étais enferrée dans mes perspectives à long terme. Si j'avais eu ne serait-ce que le bon sens d'une oie, j'aurais posté une escouade là-haut. Mes guetteurs extérieurs étaient trop disséminés pour relever tous les mouvements du secteur, y compris des intrusions. Des fugitifs prenaient la tangente tout le temps. Ils laissaient leurs traces.

J'avais ma petite idée sur l'identité des observateurs du tertre. Ils venaient probablement du nord parce qu'ils avaient entendu des rumeurs et craignaient que je leur cause des ennuis. Et, en vérité, j'entendais bien en causer, tant aux Maîtres d'Ombres qu'à tous ceux qui se dresseraient en travers de mon chemin.

Nous avons franchi le cours d'eau à quelques kilomètres en aval, hors de vue du tertre, et mis le cap vers l'est. Mais nous avons bientôt constaté qu'il nous serait impossible de parvenir au boqueteau sans nous montrer sur les derniers cinq cents mètres. « Tout ce qu'on peut faire, c'est aller droit au but, ai-je dit aux hommes. Faisons-le sans précipitation. Peut-être qu'ils prendront la fuite trop tard et qu'on les capturera malgré tout. »

Je ne savais pas s'ils sauraient se contrôler. L'excitation les reprenait. Ils étaient à la fois remontés, effrayés et impatients.

« Allons-y ! »

Nous avions franchi la moitié du terrain à découvert quand les observateurs se sont affolés comme une volée de perdrix. « Shadars », a fait

remarquer quelqu'un.

Oui. Des Shadars montés, en uniforme, avec un équipement de cavalerie. « Les gars de Jahamaraj Jah ! » ai-je crié.

Mes hommes ont proféré des insultes. Même ceux qui étaient eux-mêmes shadars.

Jah était le grand ponte shadar à Taglios. Grâce à Toubib. Mais le dévouement de Jah n'avait pas tenu jusqu'à la fin du combat à Dejagore. Lui et sa cavalerie avaient tourné bride et abandonné une bataille à l'issue encore incertaine. La plupart des hommes avaient assisté à leur fuite ou avaient entendu la nouvelle. Par la suite, je leur avais laissé entendre que nous aurions gagné sans cette désertion.

Et c'était peut-être vrai. Jah n'avait servi à rien alors qu'une plume aurait pu faire pencher la balance.

Je pensais qu'il avait fui par calcul opportuniste. Il avait pressenti que la bataille tournerait mal et décidé de rentrer à la maison avant tout le monde pour s'y retrouver seul et jouer sa carte avec le soutien de sa milice – quand bien même elle était composée d'incapables.

Il méritait qu'on s'occupe de lui à présent.

Je n'ai pas eu à donner l'ordre de la poursuite. Les Shadars n'étaient que cinq. Leur fuite prouvait qu'ils n'avaient pas la conscience nette. Mes hommes cavalaient, les yeux injectés de sang. Malheureusement, les Shadars étaient meilleurs cavaliers.

Je voulais leur parler. À coups d'éperon, j'ai lancé mon destrier au galop et j'ai rapidement gagné du terrain. Aucune monture ordinaire n'aurait pu rivaliser avec la mienne.

Les Shadars ont rejoint la route du nord. Comme je levais le nez vers le plus attardé, les premiers du groupe finissaient de gravir la colline. Et là, ils ont percuté de plein fouet des cavaliers qui descendaient vers le sud.

Les chevaux ont poussé des hennissements. Les hommes, des cris. Des cavaliers ont vidé les étriers. J'ai rattrapé un Shadar qui s'était relevé et fuyait à toutes jambes. Il avait perdu son casque. Je l'ai empoigné par les cheveux, puis j'ai fait demi-tour en le traînant sur cinquante mètres pour revenir voir les victimes de la collision.

Tiens, tiens. Cygne, Mather et Lame. Et ce nabot de sorcier foireux, Fumée. Allons bon.

Mather, Fumée et Lame étaient restés en selle. Cygne, à terre, grognait et râlait. Il s'est relevé, administrant avec un dernier juron un coup de pied à

un Shadar couché, puis s'est mis en quête de son cheval.

Fumée tremblait jusqu'aux orteils. Il n'avait plus de couleur et marmonnait une sorte de prière.

Mather et Lame ont ignoré le numéro de Cygne. J'en ai conclu qu'il ne s'était pas blessé.

Mon prisonnier s'est débattu. J'ai pris mon élan sur quelques mètres avec lui et l'ai lâché quand la course de mon cheval ne lui a plus permis de suivre. Il a fait un vol plané, s'est raclé le nez contre le sol et s'est immobilisé aux pieds de Cygne, qui s'est assis sur lui. J'ai demandé à Mather : « Qu'est-ce que vous fichez ici ? » C'était le seul du groupe qui m'avait l'air doté d'un peu de bon sens.

« La Radisha nous a envoyés. Elle veut savoir ce qui s'est passé dans le coin. Des rumeurs circulent. Selon certaines vous êtes vivante, selon d'autres morte.

— Ça non. Pas vraiment. »

Mes hommes arrivaient. « Ghopal. Hakim. Emmenez ces deux-ci à l'écart et demandez-leur pourquoi ils nous espionnaient. »

Tous les deux appartenaient à la clique de Narayan, dont ils étaient les seuls représentants à savoir monter à cheval. Narayan me les avait sûrement envoyés pour avoir ses sources.

Cygne s'est relevé et s'est appuyé contre la jambe de Mather. « Ce ne sera pas la peine de tordre des bras ou des jambes pour le savoir. Les rumeurs vont bon train depuis quelque temps. Jah est aussi nerveux qu'un chat dans un chenil.

— Ah ?

— Tout roulait pour lui. Il revenait de Dejagore avant tout le monde. Seulement, la malchance a voulu que la Radisha parvienne à Ghoja avant lui. Elle a fermé le gué. Lui se croyait toujours en position de force quand, sur ces entrefaites, on lui a rapporté que quelqu'un avait fichu la danse à une troupe des Maîtres d'Ombres. Peu après, on a lui annoncé que ce quelqu'un n'était autre que vous. Ça n'arrange pas les affaires de Jah, que vous soyez encore vivante. La Compagnie s'est acquis pas mal de respect en soudant la population aussi vite. En comparaison, les prêtres avaient l'air d'une bande de bons à rien magouilleurs. »

Lame a rigolé.

« Une partie de ce respect vous échoit personnellement, a repris Mather, parce qu'en dépit de votre sexe vous avez fait beaucoup pour que les choses

bougent. » Il m'a regardée dans les yeux. « Mais votre condition de femme va s'avérer un handicap maintenant.

— J'ai déjà vécu seule, Mather. » Certes, ça n'avait pas été le bonheur. Mais le bonheur, de toute façon, ne dure jamais. Ce n'est pas un droit de naissance. Je n'estime pas que tout me soit dû, mais je ne crache pas non plus sur ce que l'existence peut m'offrir. En l'occurrence, j'allais m'accommoder du pouvoir. « Et Jah n'a pas tout pour lui. Il est vulnérable. Mille hommes m'accompagnent. Tous vous diront qu'il nous a lâchés à Dejagore. Nous aurions gagné sans sa défection. »

Cygne m'a étonné. « On a assisté à la bataille. On l'a vu. Et beaucoup d'autres qui sont rentrés l'ont vu aussi. Même certains de ses propres hommes l'admettent.

— Ça jouera contre lui, a dit Mather, mais ça ne suffira pas à l'abattre. »

Ghopal m'a rappelé que trois Shadars avaient pris la fuite. C'était vrai. Ils allaient retourner à bride abattue voir leur maître qui, à coup sûr, chercherait à reprendre l'initiative. Cela dit, je doutais qu'il agisse tout de suite. Il était du genre à tergiverser. Il se rongerait un peu les sangs avant de prendre des risques.

« On retourne au camp. Cygne, tu viens. Ghopal, ramène les prisonniers. » Je suis partie devant, poussant l'étalon au grand galop.

« Faites sonner l'alarme et battre le rappel, ai-je dit aux gardes postés à la porte nord. Narayan ! Bélier ! »

Ils ont accouru au trot. « Qu'y a-t-il, maîtresse ? a haleté Narayan.

— On plie bagage. Tout de suite. À marche forcée. Fais préparer tout le monde. Fais porter le gros du matériel à dos de cheval. Assure-toi que tous les hommes auront des vivres. On ne s'arrêtera pas pour manger. File. »

Ils sont repartis en hâte.

C'était le milieu de l'après-midi. Ghoja se trouvait à soixante kilomètres, une étape de dix heures si tout le monde tenait le rythme. Et si la nuit n'était pas trop obscure. Elle ne le serait pas, à condition que le ciel reste clair. Un quartier de lune se lèverait une heure après le crépuscule. Il ne donnerait pas beaucoup de clarté, mais peut-être suffisamment.

Les cors que nous avions pris aux cavaliers des Maîtres d'Ombres sonnaient le rappel sans s'interrompre. Les escouades revenaient les unes après les autres. Le groupe que j'avais laissé sur la route est arrivé. Cygne et Mather étaient impressionnés par le branle-bas.

« Vous êtes une bonne instructrice, m'a dit Mather.

— Je le crois.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire ? a demandé Cygne.

— Fondre sur Ghoja avant que Jah réagisse. » Il a maugréé. « Ça te pose un problème ?

— C'est qu'on vient de s'avaler une belle tirée pour descendre ici. S'il faut tenir en selle soixante bornes de plus, je finirai en compote.

— Eh bien, marche. Sindhu ! Viens là. » J'ai attiré le grand gaillard en aparté et lui ai donné mes instructions. Il est reparti sourire aux lèvres, a rassemblé deux douzaines d'hommes courageux, des copains à lui pour la plupart, et a traversé le cours d'eau. J'ai chargé un autre homme de rassembler les bâtons qui nous servaient pour nous entraîner à la pique et à la lance.

Cygne a demandé : « Permettez qu'on prenne de quoi casser une croûte ?

— Servez-vous. Puis tu reviendras me voir. J'ai à te parler. »

Le butor. Il m'a adressé un large sourire nerveux. Je n'avais pas besoin d'être fine psychologue pour savoir ce qui lui trottait dans la tête.

La troupe s'est préparée plus vite que je ne m'y attendais. Ils connaissaient la destination : Ghoja. Par le plus court.

J'avais toujours un handicap sérieux : mon absence d'état-major. Je disposais d'escouades solides dont les meneurs, par cellules de dix, avaient élu des chefs de compagnie. Mais aucun de ceux-là n'avait plus de quelques jours d'expérience. En outre, il n'y avait toujours personne pour chapeauter les bataillons que j'avais organisés.

« Mather. »

Il s'est avancé d'un pas. « M'dame ?

— Tu m'as tout l'air d'un homme sensé. De plus, tu as une expérience du terrain et une réputation. J'ai deux bataillons de quatre cents hommes, mais personne à leur tête. Ce brave Narayan pourra vaille que vaille s'occuper de l'un si je veille au grain. Mais j'ai besoin de quelqu'un pour commander l'autre. Un héros notoire ferait parfaitement l'affaire – à condition que je puisse être sûre de sa loyauté. »

Mather m'a regardée dans les yeux plusieurs secondes.

« Je suis au service de la Radisha. Avant tout.

— Pas moi. »

Je me suis tournée. C'était Lame.

Fumée a laissé échapper une série de couinements.

Lame s'est fendu d'un sourire, le premier que je lui voyais. « Je ne te dois rien, petit homme. » Il s'est tourné vers Cygne. « Qu'est-ce que je disais ? Tout n'est pas dit. »

Cygne s'est rembruni fugitivement. Il n'était pas content. « Tu nous mets dans la mouise, Lame.

— C'est toi qui t'y es mis tout seul, Cygne. Tu sais pourtant bien comme ils sont. Dès qu'ils obtiennent ce qu'ils veulent, ils cherchent à vous planter. Pas vrai, sorcier ? Comme t'as fait avec la Compagnie noire ? »

Fumée a chancelé. Il avait le cœur solide, ce qui lui valait d'être encore en vie. On aurait dit qu'il s'attendait à ce que je le rôtisse. J'ai souri. J'allais le laisser mariner un peu quand même. « J'accepte ton offre, Lame. Viens, je vais te présenter tes centurions. »

Une fois hors de portée de voix, je lui ai demandé : « Qu'est-ce que tu as voulu dire par cette remarque ?

— Moins que ce qu'elle laissait entendre. Le sorcier, la Radisha, le Prahbrindrah sont plus faux jetons que vraiment retors. Ils ont tenu certaines informations secrètes. Je ne peux pas dire lesquelles. Je ne les connais pas. Ils pensaient que nous étions des espions à votre solde, venus en éclaireurs. Mais je peux vous assurer qu'ils n'ont jamais eu l'intention de respecter le contrat. Pour une raison ou une autre, ils ne veulent pas que vous parveniez à Khatovar. »

Khatovar. La destination mystérieuse de Toubib, les origines de la Compagnie noire. Pendant quatre siècles, la Compagnie était lentement remontée vers le nord, au service de différents princes, jusqu'à ce qu'elle s'engage dans mon camp, puis dans celui de mon ennemie et se réduise à une poignée d'hommes. Après la bataille des Tumulus, Toubib avait repris la direction du sud avec moins de soldats que n'en comptait mon équipe de chefs d'escouade aujourd'hui.

Puis nous avions recruté un type ici, un autre là, et, arrivant à Taglios, nous avions découvert que nous ne pourrions pas couvrir les six cents derniers kilomètres parce que les Maîtres d'Ombres avaient annexé les territoires qui nous séparaient de Khatovar. Il n'y avait qu'une façon de franchir l'ultime tronçon. S'allier à Taglios – alors menacée par les Maîtres d'Ombres – et, en dépit de la tradition pacifiste de la cité, gagner une guerre désespérée.

Le contrat passé avec le Prahbrindrah prévoyait que la Compagnie entraînerait et mènerait au combat une armée taglienne. Une fois la guerre

gagnée, cette armée épaulerait la Compagnie dans son voyage vers Khatovar.

« Intéressant, ai-je dit à Lame. Mais je ne suis pas surprise. Sindhu ! » Il était de retour. Il allait plus vite que le vent. J'avais beau mal le connaître, il y avait une tâche dont il pouvait se charger. Je lui ai dit : « Je veux que tu restes avec nos invités. » Je désignais Cygne, Mather et Fumée. « Montre ton rumel au petit s'ils abusent de notre hospitalité. »

Il a hoché la tête.

« Ils marcheront, comme tout le monde. » Il a hoché la tête à nouveau puis est retourné fixer les crânes aux bâtons.

Lame a regardé un moment, mais il n'a pas fait de commentaire, même s'il n'en pensait pas moins, j'en suis sûre.

Une heure après que j'ai annoncé le départ, nous nous mettions en route. J'étais contente.

CHAPITRE XV

Nous n'avons pas atteint Ghoja en dix heures, mais je n'espérais pas non plus tenir une moyenne de six kilomètres à l'heure dans l'obscurité. Nous sommes tout de même arrivés avant l'aube et, avec l'aval de Lame, j'ai choisi pour site de campement un terrain qui s'appuyait sur la route d'un côté et jouxtait presque le propre camp de Jahamaraj Jah de l'autre. Une bonne heure s'est écoulée avant qu'on nous repère. Négligence. Fatale négligence. Si j'avais été la cavalerie des Maîtres d'Ombres, nous aurions pu nettoyer le coin.

À grand renfort de piquets et de crânes, nous avons délimité notre camp. Je l'ai subdivisé par des allées à l'équerre et j'ai réservé le quartier central aux groupes d'état-major. Autour, j'ai fait préparer quatre carrés pouvant accueillir chacun un bataillon, séparés par des espaces pour manœuvrer. La troupe ronchonnait de devoir monter un camp pour deux fois plus d'hommes qu'elle n'en comptait – d'autant que certains, dispensés de corvées pour leur conduite méritoire, se contentaient de tenir debout les piquets coiffés des crânes.

Toubib adorait le bluff. Sa grande tactique consistait à travailler sur la psychologie de l'observateur pour le mener par le bout du nez. Ça n'avait jamais été mon style, mais j'avais jadis des réserves de force brute à dépenser.

Tout fatigués qu'ils étaient, les hommes mettaient du cœur à l'ouvrage et à leurs ronchonnements. Je n'ai pas remarqué de tire-au-flanc. Nul n'a déserté.

Des gens sortaient de la forteresse et d'autres camps annexes pour nous observer. Les hommes de Narayan envoyés en quête de matériaux de construction ou de bois de chauffe ont ignoré leurs cousins indisciplinés. Les crânes qui les toisaient incitaient les curieux à garder leurs distances. Sindhu chaperonnait Cygne, Mather et Fumée. Lame prenait son nouveau rôle au sérieux. Les hommes de son bataillon l'avaient accepté. Il était l'un des héros de la campagne désespérée que Taglios avait menée avant l'arrivée de la Compagnie.

Tout se déroulait si bien que je me suis mise à craindre un coup fourré.

Mais non. Je surveillais les sentinelles.

Le camp était aux trois quarts fini, il comprenait un fossé, un talus et une ébauche de palissade faite d'un treillis de tiges de ronce et d'aubépine. Jahamaraj Jah est sorti de son camp, nous a observés un quart d'heure. Notre activité n'a pas eu l'air de le ravir.

J'ai appelé Narayan. « Tu vois Jah ? » Difficile de le rater, il avait la panoplie tape-à-l'œil d'un prince. Trimballait-il tout ce fourbi en campagne ?

« Oui, maîtresse.

— Je serai de l'autre côté du camp un moment. Si certains de tes hommes – surtout les Shadars – manquaient un peu à la discipline et se mettaient à le traiter de couard et de déserteur, je crois qu'il n'y aurait pas de quoi les punir trop durement. »

Il a souri et commencé à s'éloigner.

« Une seconde.

— Maîtresse ?

— Tu m'as l'air d'avoir des amis partout. J'apprécierais d'être tenue informée de ce qui se passe dans la région, si jamais tu trouvais des contacts. Peut-être que Ghopal, Hakim et quelques autres pourraient déserter quand tu auras le dos tourné. Ou alors, sors toi-même fureter.

— Entendu.

— Parfait. Sur ce chapitre, je te fais confiance. Je sais que tu feras le nécessaire. »

Son sourire s'est évanoui. Il avait saisi la mise en garde sous-jacente.

Je l'ai laissé là et je suis allée voir Cygne.

« Ça va ?

— Je meurs d'ennui. Doit-on se considérer comme des prisonniers ?

— Non. Comme des invités à mobilité restreinte. Maintenant libres de partir. Ou de rester. Votre prestige pourrait m'être utile. »

Fumée a secoué la tête vigoureusement, comme s'il avait peur que Cygne fasse faux bond à la Radisha. Je lui ai dit : « On dirait qu'elle t'angoisse, l'idée d'être aux ordres d'un espion de la Compagnie noire, pas vrai ? »

Il m'a dévisagée et il est passé par divers stades d'une mutation intérieure, comme s'il décidait de laisser tomber des tactiques inefficaces. La métamorphose, au final, n'était pas spectaculaire. Ce qu'avait jusqu'à présent affiché Fumée était peut-être bien proche de ce qu'il éprouvait véritablement.

Il n’a pas ouvert la bouche.

Cygne a souri et cligné de l’œil. « Je pars. Mais quelque chose me dit que je reviendrai. »

Du ramdam éclatait dans le secteur de Narayan tandis que je regardais Cygne s’en aller. Je me suis demandé comment Jah réagissait.

Cygne est revenu dans l’heure. « Elle veut vous voir.

— Je m’y attendais. Bélier, va chercher Narayan et Lame. Et Sindhu aussi. »

J’ai demandé à Narayan et Lame de m’escorter. J’ai chargé Sindhu de veiller sur le camp, non sans lui avoir glissé que j’apprécierais de le voir fini à mon retour.

J’ai fait halte devant les portes de la forteresse de Ghoja et j’ai regardé par-dessus mon épaule. Dans une heure il serait midi. Nous étions arrivés six heures plus tôt. Déjà mon camp était presque terminé. Il était bien conçu et doté de solides défenses.

Professionnalisme et prudence vont de pair, je suppose.

CHAPITRE XVI

Toubib a clopiné jusqu'à la porte du temple et regardé dehors. Volesprit n'était pas dans les parages. Il ne l'avait pas vue depuis plusieurs jours. L'avait-elle abandonné ? Il en doutait. Elle avait attendu qu'il ait repris des forces puis s'était éclipsée pour ourdir une de ses machinations.

Il a songé à fuir. Il connaissait les alentours. Il se souvenait du village qu'il pourrait rejoindre en quelques heures, même à cette allure d'éclopé. Mais cette fuite n'en serait pas une.

En l'absence de Volesprit, les corbeaux veillaient. Ils le garderaient à l'œil. Ils la conduiraient à lui. Elle avait les chevaux. Ces bêtes pouvaient courir indéfiniment sans se fatiguer. Même s'il prenait une semaine d'avance, elle aurait tout le loisir de le repérer et de le rattraper.

Pourtant…

Ce bois était comme un îlot hors du monde, sombre et déprimant.

Il a fait quelques pas indécis, marchant pour le seul plaisir de se dégourdir les jambes. Les corbeaux l'ont harcelé. Il les a ignorés, tout comme il a ignoré la douleur qui lui vrillait la poitrine. Il a déambulé dans la forêt vers la rase campagne et a émergé près de l'arbre à demi mort.

Il s'en souvenait désormais. Avant Dejagore et Ghoja, il était descendu au sud pour reconnaître le terrain et avait surpris Volesprit en train de l'épier. Il l'avait pourchassée jusqu'à ces bois. Il s'était arrêté près de cet arbre le temps de décider de sa conduite quand une flèche, manquant lui emporter le nez, s'était fichée dans le tronc. Un message fixé au trait déclarait que l'heure de la confrontation avec la mystérieuse personne qu'il poursuivait viendrait plus tard.

Puis les hommes des Maîtres d'Ombres l'avaient assailli et, se concentrant pour leur échapper, il avait oublié l'incident.

Il s'est rendu près de l'arbre dont les branches ployaient sous les corbeaux. Il a caressé la marque laissée dans l'écorce par la pointe de la flèche. Elle le surveillait donc à l'époque, non ? Et elle s'abstenait d'intervenir, ou alors se contentait d'un coup de pouce occasionnel pour s'assurer qu'il serait là pour sa vengeance.

La longue pente douce d'une colline s'élevait devant lui. Faisant fi des corbeaux, il a continué à marcher.

La douleur dans sa poitrine est devenue plus insistante. Il n'était pas prêt pour un pareil exercice. Il n'aurait pas pu aller loin, même sans ces corbeaux qui ne le quittaient pas.

Comme il s'arrêtait pour se reposer, il s'est demandé jusqu'à quel point Volesprit s'était immiscée dans ses affaires. Avait-elle une responsabilité dans le sort de la bataille à Dejagore ?

Liquider Tempête, qui sévissait sous le nom d'Ombre-de-Tempête, s'était révélé plus simple qu'il ne l'aurait cru. Régler son compte à Transformeur n'avait pas non plus posé de difficultés – même s'il avait fallu recourir à la traîtrise puisque Trans' épaulait Madame. Ce qui lui a rappelé… cette fille. L'apprentie de Trans'. Elle avait fui. Avait-elle l'intention de régler ses comptes ? Volesprit la connaissait-elle ? Mieux vaudrait lui en parler à la prochaine occasion.

Son pouls redevenait normal. La douleur s'était estompée. Il s'est remis en marche. Il a atteint la crête et s'est appuyé à un roc grisâtre et difforme exposé aux vents, haletant, tandis que les corbeaux tournoyaient au-dessus de lui en graillant. « Oh, la ferme ! Je n'irai pas bien loin de toute façon. »

Une autre roche avait vaguement une forme de trône. Il est allé s'asseoir dessus d'un pas traînant et a contemplé son royaume.

Taglios en entier aurait pu être à lui s'il avait remporté la victoire à Dejagore et si telle avait été son ambition.

Trois corbeaux volant en delta sont arrivés du nord en décrivant un ample arc de cercle à tire-d'aile, tels des pigeons voyageurs. Ils sont venus se mêler à leurs congénères en poussant des croassements. Toute la nuée s'est dispersée. Bizarre.

Toubib s'est radossé à la pierre et a réfléchi à l'après-bataille. Mogaba, vivant, tenait la ville face aux Maîtres d'Ombres qui l'assiégeaient, selon Volesprit. Un tiers de l'armée peut-être avait réussi à se réfugier *intra-muros*. Parfait. Une défense opiniâtre occuperait l'ennemi loin de Taglios. Quoique, dans le fond, le sort de Taglios ne lui importait pas tant que cela. De braves gens, mais capables de scélératesse le cas échéant, comme n'importe qui.

En revanche il se faisait du souci pour les quelques amis qu'il avait laissés dans le Sud. Avaient-ils survécu ? Avaient-ils perdu les annales, ces précieux récits qui constituaient le ciment temporel de la Compagnie ?

Qu'étaient devenus Murgen, l'étendard, et son armure d'Endeuilleur ? D'après la légende, cet étendard n'avait jamais quitté la Compagnie depuis sa sortie de Khatovar.

Que fabriquaient ces maudits corbeaux ? Un instant plus tôt, ils étaient mille. Maintenant, il n'en voyait plus qu'une maigre douzaine. Ceux-là dérivaient à haute altitude, allaient et venaient au-dessus d'un point lointain dans la vallée.

Khatovar était-il devenu un vain espoir ? La dernière page des annales avait-elle été écrite à six cents kilomètres de son berceau ?

Alors lui est revenu un souvenir des premières heures de leur voyage, après la bataille de Dejagore. Juste une vision, celle d'un homme en suspens, se débattant au bout d'une lance. Ombre-de-Lune ? Oui. Ombre-de-Lune avait été embroché par cette lance au cours du combat. Embroché par la lance qui servait de hampe à l'étendard.

Le drapeau n'était pas perdu ! Cet héritage plus important que les annales elles-mêmes se trouvait là-bas, quelque part dans le temple. Il ne l'avait pas vu. Elle avait dû le cacher.

Il a levé les yeux. Des cumulus traversaient le champ turquoise du ciel. Les rares corbeaux encore en vol se rapprochaient. Alors Toubib a sursauté, surpris. L'un d'eux fonçait sur lui comme une flèche ailée.

L'oiseau a redressé sa trajectoire, a ralenti tant bien que mal et s'est posé en catastrophe sur une saillie de roche à quelques centimètres de sa main gauche. « Ne bouge pas ! » a dit l'oiseau d'une voix parfaitement intelligible.

Toubib n'a pas bougé et s'est retenu de poser la douzaine de questions qui lui venaient aux lèvres. Pas besoin d'être extralucide pour comprendre qu'il se passait quelque chose de grave. Les oiseaux ne lui parlaient que dans ces circonstances. À vrai dire, cela ne s'était produit qu'une fois, quand les volatiles, par leur mise en garde, l'avaient incité à partir en avance, ce qui lui avait permis d'écraser les Maîtres d'Ombres au gué de Ghoja.

Le corbeau s'est pelotonné pour se confondre avec la pierre. Toubib s'est ratatiné un peu lui aussi, pour donner à sa silhouette une forme un peu moins repérable contre le ciel, puis il s'est figé. Un moment plus tard, il a discerné du mouvement dans la vallée plane devant lui.

On se hâtait d'un couvert à l'autre. Et puis le mouvement s'est répété ici et là. Le cœur de Toubib s'est emballé au souvenir des ombres que les

séides des Maîtres d'Ombres avaient amenées au nord.

En l'occurrence, il ne s'agissait pas d'ombres. C'étaient des hommes de petite taille et bruns de peau, mais qui n'appartenaient pas à l'ethnie de ceux qui commandaient aux ombres. Ces derniers ne différaient guère des Tagliens. Ces petits hommes-ci lui semblaient vaguement familiers. Mais il les discernait mal, vu la distance.

Jeter un coup d'œil dans sa direction ne leur a pas traversé l'esprit. Ou peut-être ne pouvaient-ils pas le voir. Ils ont continué à progresser dans la vallée.

Et puis leur nombre s'est accru. Vingt-cinq d'entre eux environ se sont avancés sans plus se cacher comme les précédents – des éclaireurs probablement. Il distinguait maintenant suffisamment la troupe pour se rappeler où il avait vu de leurs semblables. C'était sur le grand fleuve qui s'écoulait depuis le cœur du continent jusqu'à la mer en passant par Taglios. Il les avait affrontés un an plus tôt, à trois mille kilomètres plus au nord. Ils contrôlaient à l'époque le fleuve et interdisaient le commerce. La Compagnie avait forcé le blocus et les avait défaits lors d'une âpre bataille nocturne où la sorcellerie avait fulguré en hurlant.

Le Hurleur !

Le gros du groupe était maintenant visible. Huit hommes en véhiculaient un neuvième à bord d'une sorte de chaise à porteurs. Ce neuvième était de petite stature, tellement emmitouflé qu'on aurait dit un tas de chiffons. Comme il passait à hauteur de Toubib, il a émis un long gémissement.

Le Hurleur. L'un des Dix qui étaient Asservis, les anciens servants de la Dame et de son empire du Nord, un sorcier redoutable qu'on avait cru mort au champ d'honneur jusqu'à cette nuit sur le fleuve, quand il avait tenté de se venger de son ancienne impératrice. Heureusement, Trans' était intervenu et avait pu le repousser.

Le sorcier a laissé échapper un second gémissement assourdi. Ce n'était qu'un pâle fantôme des cris qu'il émettait normalement. Sans doute s'efforçait-il de contrôler sa voix pour éviter d'attirer l'attention.

Toubib demeurait si pétrifié que son cœur ne battait plus qu'à peine. À tout prix, il fallait qu'il évite de se faire remarquer maintenant. Sa concentration était telle qu'il ne sentait plus ni la dureté de la roche ni la froideur de la brise.

Le groupe a défilé lentement, encore suivi d'une escorte de petits guerriers à la peau brune en arrière-garde. Il a fallu une bonne heure pour

que Toubib acquière l'assurance qu'il avait bel et bien vu le dernier d'entre eux.

Il avait dénombré cent vingt-huit de ces guerriers maraîchins, plus le sorcier. Comme combattants, les premiers ne vaudraient pas grand-chose, hors de leur élément. Ce terrain leur serait trop étranger. Mais le Hurleur… Il n'aurait cure ni du terrain ni du climat, ni de quoi que ce soit d'autre.

Où se rendait-il ? Pas difficile de le deviner. Dans les Terres des Ombres. Pourquoi ? Ça, c'était plus mystérieux, mais peut-être pas tant que cela non plus.

Le Hurleur était l'un des anciens Asservis. Certains des Maîtres d'Ombres, eux aussi, étaient des Asservis fugitifs. Il semblait vraisemblable que les survivants aient renoué contact avec leurs anciens camarades pour conclure des arrangements sur la façon de remplacer les Maîtres d'Ombres disparus.

Madame était vivante et se trouvait à Ghoja, si Volesprit n'avait pas menti. À moins de soixante kilomètres de là. Il enrageait de ne pouvoir s'y rendre, de ne pouvoir lui faire parvenir de message. Il fallait qu'elle sache.

« Corbeau, je ne sais pas si tu as reconnu celui qu'on vient de voir, mais tu ferais bien d'en parler à ta patronne. On a des ennuis. » Il s'est levé et a rebroussé chemin vers le temple où, histoire de tuer le temps, il s'est mis à chercher l'étendard de la Compagnie.

CHAPITRE XVII

Dans le concret, la sorcellerie relève autant d'un art de scène que de la magie véritable. Il s'agit d'induire en erreur, d'abuser et ainsi de suite. Je gardais l'œil sur Fumée, supposant qu'il allait tenter en douce d'entrer en communication avec la Radisha. S'il l'a fait, il s'est montré trop habile pour moi. J'en doute néanmoins.

Face à la Radisha, on sentait tout de suite qu'on avait affaire à une forte personnalité. Dommage vraiment qu'elle fût prisonnière de sa culture et réduite à se faire passer pour la créature de son frère. Elle avait de l'étoffe pour accomplir des choses intéressantes.

« Bonjour, a-t-elle dit. Nous nous réjouissons que vous ayez survécu. »

Vraiment ? Peut-être parce qu'il restait des Maîtres d'Ombres à combattre. « Moi aussi. »

Elle a remarqué que Lame se tenait auprès de moi et non de ses amis. Elle a aussi observé Narayan qui ne cachait pas son appartenance à une caste inférieure et n'était pas moins sale que le jour où je l'avais rencontré – ce qui ne me dérangeait pas personnellement. Un pli s'est creusé sur son front. « Mes chefs de bataillon, ai-je déclaré. Lame, que vous connaissez. Narayan, qui m'a été utile pour rallier les hommes. »

Elle a toisé Narayan intensément, peut-être à cause de son nom peu usuel, auquel je n'avais en outre adjoint aucun prénom. Je ne lui en connaissais pas. Narayan était un patronyme. Nous recensions six autres Narayan parmi nos Shadars. Tous portaient le prénom de Singh, qui signifie « lion ».

Cet examen plus approfondi lui a révélé quelque chose, elle a tressailli légèrement et interrogé Fumée du regard. Le sorcier a répondu par un léger hochement de tête. Puis elle s'est tournée vers Lame.

« Vous avez choisi de me quitter ?

— Je rejoins quelqu'un qui ne se contentera pas de paroles. »

C'était un vrai discours de sa part, et assez peu démagogique. Les yeux de la Radisha ont lancé des éclairs.

« Il n'a pas entièrement tort, est intervenu Cygne. Votre frère et vous causez beaucoup.

— Nous sommes plus exposés. » Certes, les personnes haut placées agissent avec circonspection ou redescendent bien vite. Mais allez donc expliquer cela à des hommes qui n'avaient jamais été que des capitaines intérimaires, et ce à leur corps défendant.

La Radisha s'est levée. « Venez », nous a-t-elle dit. Tout en marchant, elle m'a glissé : « Je suis vraiment heureuse que soyez toujours vivante. Même si, vous allez voir, le plus difficile sera sûrement de le rester. »

Ça ne sonnait pas vraiment comme une menace. « Pardon ?

— Vous vous retrouvez dans une situation délicate parce que votre capitaine est mort. » Elle nous a fait monter par un escalier à vis jusqu'au parapet de la plus haute tour de la forteresse. Mes compagnons semblaient aussi perplexes que moi. La Radisha a tendu le doigt.

Au-delà des arbres et des constructions, sur l'autre rive du fleuve, s'étendait un vaste campement de gueux. La Radisha a déclaré : « Certains fugitifs ont traversé ici et là et colporté la rumeur plus au nord. Ces gens se sont mis à affluer le lendemain du jour où Cygne est parti vers le sud. Ils sont déjà deux mille environ. On en attend encore des milliers.

— Qui sont-ils ? a demandé Cygne.

— Les familles des légionnaires. Les familles de ceux que les Maîtres d'Ombres avaient asservis. Ils sont venus pour avoir des nouvelles des leurs. » Elle a indiqué l'amont du fleuve.

Des femmes par dizaines empilaient du bois. « Que font-elles ? ai-je demandé.

— Elles construisent des *ghats,* a dit Narayan avec un air vaguement pensif. J'aurais dû y penser.

— C'est quoi, ces *ghats ?*

— Des bûchers funéraires, a dit Mather. Les Gunnis incinèrent leurs morts plutôt que de les enterrer. » Il était blême.

Je ne suivais pas. « Mais il n'y a pas de morts, ici. À moins que quelqu'un n'en fasse. » Une cérémonie symbolique ? Des funérailles d'absents ?

« Ce rite s'appelle le *satî* », a déclaré Fumée. Je l'ai regardé. Il se tenait très droit et affichait un sourire servile. « Lorsqu'un homme meurt, sa femme l'accompagne sur son *ghat.* S'il meurt loin de son foyer, elle le rejoint dans l'au-delà sitôt qu'elle l'apprend. »

Ah ? « Ces femmes érigent des bûchers pour s'immoler au cas où leur mari aurait été tué ?

— Oui.

— Quelle folie ! »

Le sourire de Fumée s'est élargi. « C'est un rite aussi vieux que Taglios. Maintenant considéré comme une règle. »

Je n'aimais pas sa façon de se réjouir. Il pensait détenir un moyen de pression sur moi.

« Quel gâchis. Qui prend les enfants en charge ? Et puis qu'importe ? Ça m'est égal. » Cette pratique me semblait si inconcevable que je préférais n'en pas tenir compte. Le croyais-je seulement ? Je n'en suis pas sûre.

« Cette coutume est respectée par tout le monde, même par les non-Gunnis.

— Il y a des dingos partout. C'est une pratique monstrueuse. Elle devrait être abolie. Mais je ne suis pas là pour mettre un terme aux aberrations culturelles. Nous sommes en guerre. Nous venons de subir un revers. Beaucoup de vos hommes sont pris au piège dans Dejagore. Je doute qu'on puisse les sauver. D'autres sont en déroute. On peut rallier certains de ceux-là. Et nous devrons ensuite lever de nouveaux contingents pour grossir notre embryon d'armée.

— Il y a quelque chose qui vous échappe, ma jolie, a observé Cygne.

— Je vois où vous voulez en venir, Cygne. C'est hors de propos.

— Vous êtes une femme, est intervenue la Radisha. Vous n'avez pas d'allié. Chaque prêtre haut placé de chaque religion va se faire un plaisir de mettre le doigt sur votre relation avec le capitaine. Et de souligner votre incapacité à accomplir le *satî.* Cet argument trouvera un écho auprès d'une large partie de la population.

— C'est peut-être la coutume. Mais elle est stupide et pas universelle, j'en mets la main au feu. Je ne veux plus en parler, ou alors ce sera pour conseiller à certains de se prendre eux-mêmes pour objet de leurs suggestions. »

Le sourire de Fumée s'est évaporé.

Ses yeux se sont plissés, assombris. Il a ouvert la bouche un instant. Il regardait ma main. Je me suis rendu compte que j'avais pris le tic de Narayan : je triturais machinalement le bout d'étoffe jaune qui pendait à ma taille.

Fumée s'est décomposé.

« Radisha, interrogez donc ces deux-là sur mes antécédents. » Je lui montrais Cygne et Mather. Ils avaient émigré de mon empire alors que

j'étais au faite de mon pouvoir. « Certains soldats de la Compagnie sont morts, mais cela n'invalide pas notre contrat. J'entends respecter nos engagements.

— Admirable. Cela dit, vous allez vous rendre compte que beaucoup de gens ne l'entendent pas de cette oreille. »

J'ai haussé les épaules. « Ce qu'ils veulent m'est égal. Le contrat est en règle. Il s'agirait de se l'imprimer dans le crâne. Vous aimeriez nous faire croire que vous nous connaissez mieux que nous-mêmes. Eh bien, apprenez donc qu'on ne revient jamais sur un contrat. »

La Radisha m'a dévisagée avec attention, sans crainte, étonnée par ma confiance affichée en dépit de l'environnement hostile.

« Je vous présenterai la liste de mes besoins demain. Main-d'œuvre, chariots, bêtes, armes, équipement. » Être confiant, pour moitié, c'est s'en donner l'air.

Un appel nous est parvenu par la cage d'escalier. La Radisha, d'un signe, a envoyé Mather se renseigner. Il est revenu nous dire :

« Jah rue dans les brancards. Il veut vous voir. J'en déduis qu'il sait que vous êtes ici.

— On aurait peut-être intérêt à l'attaquer de front, ai-je dit.

— Dites aux gardes de le faire monter, Mather. »

Mather a fait passer le mot. Il a attendu. La Radisha et moi avons échangé des regards de panthères. Je lui ai demandé :

« Pourquoi avez-vous peur de la Compagnie ? »

Elle n'a pas cillé. « Vous le savez très bien.

— Vraiment ? J'ai étudié son histoire en détail. Je ne me rappelle rien qui expliquerait votre attitude. »

Fumée a murmuré quelque chose. Je crois qu'il m'accusait de mentir. Je commençais vraiment à le prendre en grippe.

Jahamaraj Jah est entré avec une assurance royale.

J'étais curieuse de voir comment la Radisha surmontait le handicap de son sexe.

J'étais tout aussi curieuse de voir comment Jah, l'instant d'après, surmonterait son propre handicap. Il avait effectué une entrée pompeuse et hautaine. Nous n'avions fait cas ni de sa haute stature ni de ses somptueux vêtements ou du pouvoir qu'il incarnait. Il se tenait maintenant tout penaud, ne sachant pas comment réagir.

C’était une ganache. Toubib n’avait pas eu tort en débarrassant les Shadars de son prédécesseur. Cet homme-là était notre ennemi. Mais celui-ci ne valait guère mieux. Tout en apparences, mais creux.

Pour un Taglien, il impressionnait : assez massif d’allure, il dépassait, avec son mètre quatre-vingts pour cent kilos, la moyenne de ses compatriotes d’une quinzaine de centimètres. Il avait la peau plus claire que la plupart de ses Tagliens – un trait enviable selon les canons en vogue. Les femmes riches passaient leur vie entière à se protéger du soleil. Il était bel homme, même selon des critères nordiques. Mais sa moue trahissait un caractère irascible et son regard donnait l’impression qu’il risquait d’éclater en sanglots si les événements ne prenaient pas le tour qu’il désirait.

La Radisha l’a laissé mariner dix secondes puis lui a demandé sèchement :

« Vous avez quelque chose à dire ? »

Hésitation. Il était entouré de personnes hostiles. Plusieurs lui auraient tranché la gorge avec plaisir. Même Fumée a trouvé le cran de le regarder avec condescendance.

« Vous voilà devant un jury d’adversaires, ai-je dit. Je vous croyais meilleur à ce jeu-là.

— Quel jeu ? » Il masquait mal ses sentiments. Ce qu’il pensait de moi transpirait.

« L’intrigue. C’était une mauvaise décision que de fuir à Dejagore. Tout le monde vous le reprochera.

— J’en doute. La bataille était perdue. J’ai permis qu’une partie de l’armée en réchappe.

— Vous avez décampé avant que l’issue soit décidée. Vos propres hommes le déclarent, a tonné la Radisha. Si vous nous causez des ennuis, nous saurons le rappeler aux familles des défunts. »

Haine brute. Jah n’avait pas l’habitude d’être contrarié. « Je n’aime pas les menaces. Je n’en tolère de la part de personne.

— Vous n’avez pas oublié le contexte de votre accession au pouvoir ? lui ai-je demandé. Peut-être les détails de cette question intéresseraient-ils bien des gens. »

Et comment ! À commencer par tous ceux ici présents. Ils ouvraient de grands yeux interrogateurs. « Vous seriez bien avisé de vous éclipser sur la pointe des pieds, d’abandonner votre quête de gloire militaire et de vous contenter de ce que vous avez. »

Ses yeux poignardaient.

« Vous êtes en position de faiblesse. Vous ne pourrez pas revenir là-dessus. Vous avez commis trop d'erreurs. Continuez sur cette voie et vous provoquerez votre propre perte. »

Il nous a dévisagés, n'a trouvé aucune sympathie chez quiconque. Sa seule arme, c'était de jouer le bravache. Il savait à quoi s'en tenir. « Je vous retourne l'avertissement. » Il s'est dirigé vers l'escalier.

Lame a rigolé.

Tout en sachant pertinemment que Jah ne pouvait accepter un pareil camouflet.

Lame voulait que la situation dégénère.

J'ai rivé sur lui un regard réprobateur. Il l'a soutenu, impassible. Il ne se laissait intimider par personne.

Jah était parti.

« J'ai du travail, ai-je déclaré. On piétine. Mais au moins les cartes sont sur la table. J'entends finir le travail entrepris par la Compagnie. Quant à vous, vous me laisserez les coudées franches tant que cela vous arrangera, puis vous chercherez à me liquider. Je n'ai pas l'intention de vous laisser faire. Lame, tu viens ou tu restes ?

— Je viens. Il n'y a rien ici qui me retienne. »

Cygne et Mather en sont restés comme deux ronds de flan, Fumée a paru peiné et la Radisha exaspérée.

Dès que nous avons eu quitté la forteresse, Lame a dit : « Jah pourrait bien tenter une manœuvre désespérée maintenant.

— Il ne me fait pas peur. Il tergiversera jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Va voir où en est ton bataillon. » Lorsqu'il s'est trouvé hors de portée de voix, j'ai dit à Narayan : « Il a raison. Est-ce qu'on attend Jah ? Ou est-ce qu'on passe à l'attaque les premiers ? »

Il a gardé le silence, préférant attendre que je réponde moi-même.

« Nous agirons quand nous aurons la certitude qu'il manigance quelque chose. »

J'ai balayé le camp du regard. Le rempart extérieur était achevé. Il suffirait pour l'instant. J'ai demandé à ce qu'on l'améliore, surtout pour occuper les hommes. Une muraille n'est jamais trop haute, un fossé jamais trop profond.

« Je veux que les Shadars sachent que j'ai besoin de cavaliers. Leur réponse nous renseignera sur la popularité de Jah. Répands chez les

rescapés la rumeur que ceux qui se porteront volontaires obtiendront un régime de faveur. Il nous faut aussi des volontaires parmi les provinciaux. Il faut qu'on puisse propager nos rumeurs avant que ces idiots ne sèment le germe de la discorde.

— Il y a mille et une façons de faire courir un bruit, m'a dit Narayan. Mais il me faudra envoyer certains de mes amis de l'autre côté du fleuve.

— Fais ce que tu dois. Commence tout de suite. Sans perdre de temps. Qu'ils ne nous coupent pas l'herbe sous le pied. Va. »

Je suis grimpée sur la plate-forme érigée près de ce qui deviendrait la porte septentrionale du camp et j'ai scruté la campagne. Mes hommes s'activaient comme des fourmis.

Visiblement, ils ne communiquaient à personne leur zèle industrieux. Seuls les maçons sur l'autre rive et les femmes gunnies s'affairaient à quelque besogne.

De la fumée est monté d'un des *ghats*. Quand les flammes ont commencé à rugir, une femme s'est jetée dedans.

J'étais bien forcée d'y croire maintenant.

Je me suis retirée dans l'abri que m'avait construit Bélier et me suis installée pour tester les limites de mon talent. J'en aurais besoin bientôt.

CHAPITRE XVIII

Les rêves empiraient. C'étaient des rêves de mort. Nous faisons tous des cauchemars, mais jamais je ne m'étais souvenue d'aucun si longtemps et si nettement après mon réveil. Une force, un pouvoir, m'appelait, essayait de m'enrôler ou de me soumettre.

Ces rêves émanaient d'un esprit malade. S'ils avaient pour but de m'envoûter, alors cette puissance ne me connaissait pas.

Des paysages de désespoir et de mort sous des cieux de plomb, des champs où des cadavres en décomposition et une végétation rabougrie fondaient comme une cire molle et fluide. Une matière visqueuse recouvrait tout, flottait en filaments, comme l'œuvre d'araignées ivres.

Folie. Folie. Folie. Et aucune touche de couleur nulle part.

Folie. Et pourtant dotée d'un soupçon d'attrait pervers. Car parmi ces cadavres j'avais reconnu des visages que je voulais voir morts. Je déambulais dans cette contrée sur laquelle je régnais, indemne et vive, habitée d'une formidable énergie. Des goules m'accompagnaient, qui n'étaient autres que des extensions de ma volonté.

C'était un rêve issu des fantasmes de mon défunt mari. Un monde où il se serait senti chez lui.

Chaque fois, au cours des dernières heures, une aube s'était levée sur ce pays d'horreur, une tache de couleur avait point sur un horizon mal défini. Chaque fois face à moi, ce que j'interprétais comme un signe d'espoir.

Simple et direct, celui qui façonnait mes rêves.

Un autre rêve, récurrent quoique moins fréquent, me donnait aussi froid dans le dos, même s'il était moins pétri de mort et de putréfaction. En noir et blanc également, il me montrait une plaine minérale où de sinistres ombres se cachaient derrière d'innombrables obélisques. Je ne le comprenais pas, mais il me faisait peur.

Je n'avais aucune prise sur ces rêves. Mais je refusais de me laisser abattre ou influencer par leur souvenir pendant mes heures de veille.

« J'ai fait passer le mot, maîtresse », m'a déclaré Narayan en réponse à ma question sur les recrues. Nous éludions la question de sa confrérie

chaque fois qu'elle se posait. Il n'était toujours pas prêt à parler.

« Faudrait voir comment ça tourne à Dejagore », a suggéré Lame. Je comprenais ce qu'il voulait dire, même si parfois son laconisme posait problème.

« Ghopal et Hakim pourraient mener un détachement dans le sud. Une vingtaine d'hommes ne courraient pas trop de risques, en principe. Le calme a dû se rétablir maintenant.

— Ils étaient censés espionner nos voisins, lui ai-je rappelé.

— C'est réglé. Ils ont mis en place leur réseau de contacts. Sindhu peut prendre le relais. Il a meilleure réputation. »

Encore une bizarrerie à propos de Narayan et ses sbires. Ils avaient leur propre système de castes secrètes. Basées sur quoi ? je n'aurais pu dire.

Narayan était l'homme le plus respecté ici. L'impassible colosse Sindhu venait juste derrière.

« Envoie-les. Puisqu'on a des espions partout, comment se fait-il que je ne reçoive aucun renseignement ?

— Il n'y a rien à rapporter qui ne soit pas déjà de notoriété publique. À part les nombreuses défections dans le camp de Jah. Un tiers d'entre eux pourraient déserter si vous proposiez de les enrôler. Jah raconte à qui veut l'entendre que vous ne remplissez pas vos devoirs d'épouse parce que vous refusez de faire le *satî* ou d'entrer en réclusion, comme il siérait à une femme shadar. Il prépare des tas de mauvais coups, mais aucun de nos amis n'a pu s'introduire dans ses cercles proches.

— Liquidez-le », a proposé Lame. Sindhu a acquiescé.

« Pourquoi ? Une victoire politique nous serait plus profitable à long terme.

— On ne laisse pas le serpent attaquer quand on sait où il se tapit. On le tue. »

Une solution simpliste assez attrayante et qui pourrait avoir du retentissement si on s'arrangeait pour frapper là où il se croyait le plus fort. De plus, en cet instant, je ne me sentais pas la patience d'ourdir un long stratagème. « D'accord. Mais en finesse. Est-ce qu'on a assez d'alliés dans leur camp pour nous y introduire ?

— Ça devrait aller, a estimé Narayan. Mais il faudra se plier à leurs horaires. Pour que les sentinelles soient des nôtres.

— Arrange-moi ça. Et les autres adversaires ? Jah est le plus évident parce qu'on l'a sous le nez. Mais on en compte d'autres dans le Nord.

— On va s'en occuper, a promis Narayan. Dès qu'on aura des hommes et du temps. Il y a trop de travail pour trop peu de bras. »

C'était vrai. Pourtant mes perspectives m'inspiraient confiance. Personne ne se donnait autant que moi les moyens d'aboutir à quelque chose. « Serait-il aussi possible de garder à l'œil la Radisha et le sorcier à sa botte, Fumée ? Quant à Cygne et Mather, sont-ils des partisans dévoués de la Radisha ?

— Dévoués ? a repris Lame. Non. Mais ils ont donné leur parole plus ou moins. Ils ne se dédiront pas à moins que la Femme ne leur fasse une crasse la première. »

Une idée à creuser. Peut-être serait-il possible de les induire en erreur, quoique cela se retournerait contre moi s'ils le découvraient.

Motivés par les places que je leur offrais et par la promesse de ne pas subir de représailles, deux cents hommes de Jahamaraj Jah sont passés dans mon camp. Une cinquantaine d'autres ont tout bonnement déserté et disparu. En outre, plusieurs centaines de fuyards se sont engagés le même jour que les Shadars transfuges. J'avais l'impression que la Radisha ne s'en réjouissait pas.

Presque cent femmes gunnies se sont immolées ce jour-là. On maudissait mon nom sur cette rive du fleuve.

Je me suis rendue là-bas et j'ai parlé avec quelques femmes. Impossible de nous comprendre.

Fumée se trouvait aux portes de la forteresse quand j'ai retraversé le gué. Il a souri en me regardant passer. Je me suis demandé dans quelle mesure il manquerait à la Radisha.

Il y a des moments où l'on s'interroge sur les arcanes de sa propre personnalité. Des questions de cet ordre me sont venues quand, accompagnée de Narayan et de Sindhu, je me suis mise en marche à pas de loup vers le camp de la cavalerie shadar.

J'étais excitée, impatiente. J'étais attirée comme un papillon de nuit par une flamme. Je me répétais que j'agissais ainsi par devoir et non par goût. Qu'il ne s'agissait pas d'un plaisir. Jah nous avait poussés à lui infliger ce châtiment.

Les amis de Narayan avaient confirmé que Jah envisageait de nous enlever, la Radisha et moi, et de m'accuser du rapt. Comment espérait-il me

capturer ? Je l'ignore. Selon son plan, je suppose, j'aurais ensuite assassiné la Radisha – privant ainsi son frère de sa tutrice – avant de me rendre à la raison en accomplissant le *satî*. Avec assistance.

Donc je passais à l'action plus tôt que je ne l'aurais souhaité.

Narayan a échangé quelques mots de passe avec une sentinelle amie qui est devenue aveugle le temps que nous franchissions le périmètre. Ce camp était une porcherie. Ordinairement, les Shadars attachent beaucoup d'importance à l'hygiène. Le moral devait être bien bas.

Nous filions comme des ombres. J'étais fière de moi. Je me déplaçais aussi silencieusement que mes compagnons. Ils étaient surpris qu'une femme fût capable de cette discrétion. Nous nous sommes approchés de la tente de Jah.

Elle était de grande taille et bien gardée. L'homme se savait impopulaire. Un feu brûlait devant chacune des quatre parois de la tente. Et près de chaque feu se tenait un garde.

Narayan a marmotté un juron, puis psalmodié quelques paroles. Sindhu a grogné. Narayan a murmuré : « Pas moyen d'approcher plus près. Ces gardes sont certainement des hommes de confiance. Ils sauront qui nous sommes. »

J'ai acquiescé, les ai attirés un peu en retrait, et je leur ai dit : « Laissez-moi réfléchir. »

Ils ont continué à chuchoter tandis que je m'activais les méninges. Ils n'attendaient rien de ma part.

Il existe un petit sortilège qui aveugle momentanément la victime à condition de la prendre par surprise. Idéal, si je pouvais me le rappeler. Il m'est revenu assez vite. Un de ces tours pour gosses qui, dans le temps, m'étaient aussi faciles que cligner des yeux. Je ne l'avais pas essayé depuis une éternité. Nous ne pourrions pas juger de son efficacité à l'avance à moins que je le rate, si bien que la sentinelle, sentant mon intervention, donnerait l'alerte.

Rien d'autre à perdre que la vie.

Je me suis concentrée sur le sortilège comme pour effectuer la plus dangereuse des invocations démoniaques. Je l'ai réitéré trois fois pour faire bonne mesure mais, quand j'ai eu fini, je ne savais toujours pas si j'avais réussi ou non : rien n'avait changé dans l'attitude du garde.

Sindhu et Narayan continuaient leurs messes basses. « Venez », ai-je dit. Et je suis retournée en bordure du périmètre éclairé. Personne en vue, à part

ce garde.

C'était maintenant le moment d'y aller ou de se dégonfler.

Je me suis avancée droit vers le garde.

Narayan et Sindhu ont poussé un juron et tenté de me faire rebrousser chemin. D'un geste, je les ai invités à me suivre. Le garde ne pouvait pas me voir.

Il ne me voyait pas !

Mon cœur s'est emballé comme quand j'avais réussi à battre le rappel des chevaux. Toujours par gestes, j'ai indiqué à Sindhu et à Narayan où mettre les pieds pour éviter d'entrer dans le champ de vision du garde. Car l'image de quelqu'un en face de lui pourrait lui revenir après coup. Et, c'était sûr, on allait l'interroger plus tard.

Ils se sont hâtés, furtifs comme des chiens, incrédules devant ce miracle. Ils mouraient d'envie de savoir ce que j'avais fait, comment je m'y étais prise, s'ils pourraient apprendre le tour… mais ils n'osaient pas proférer un mot.

J'ai repoussé le rabat de la tente d'un centimètre et n'ai vu personne de l'autre côté. Des tentures compartimentaient l'intérieur. Je me suis glissée dans ce qui devait être une chambre d'audience. Elle occupait le plus gros de l'espace. Elle était bien aménagée, autre preuve que Jah faisait passer son confort avant le bien-être de ses hommes et la sauvegarde de sa patrie.

Enfant, j'en savais déjà plus long que lui. La loyauté et le respect des hommes, on les acquiert en partageant les rigueurs de leur quotidien.

Les yeux toujours écarquillés, Narayan, d'un geste, m'a rappelé la configuration de la tente que nous avaient révélée nos espions. J'ai hoché la tête. À cette heure tardive, Jah devait dormir. Nous nous sommes avancés vers son alcôve. J'écartais les tentures avec ma dague. Narayan et Sindhu avaient sorti leurs rumels.

Je sais que je ne faisais aucun bruit. Je suis sûre qu'ils n'en faisaient pas non plus. Et pourtant, quand nous sommes entrés, Jah s'est expulsé de ses coussins et s'est précipité entre Narayan et Sindhu, les repoussant dans son élan. Il a ensuite foncé sur moi. Une lampe brûlait. Il nous distinguait assez pour nous reconnaître.

Quel imbécile, ce Jahamaraj Jah ! Il n'a pas poussé un cri. Il a seulement cherché à fuir.

J'ai empoigné prestement mon triangle safran à ma ceinture, l'ai dégagé, brandi. Le rumel s'est animé comme une créature vivante et enroulé autour

de son cou. J'ai saisi l'extrémité flottante que j'ai tirée d'un coup sec et enroulée autour de mon poignet. Puis j'ai maintenu la traction.

Chance, destin ou technique inconsciente, rien de tout cela n'aurait pu me sauver si j'avais été seule. Jah était un homme robuste. Il aurait pu me traîner dehors. Il aurait pu m'envoyer valser d'une bourrade.

Mais Narayan et Sindhu lui ont saisi les bras, les lui ont tirés et, par une clé, l'ont terrassé. La force de taureau de Sindhu, surtout, le faisait plier. Narayan s'efforçait de lui maintenir les bras tendus.

J'ai calé mes genoux dans le dos de Jah et me suis concentrée sur la strangulation.

Il faut du temps à un homme pour mourir d'asphyxie Les étrangleurs expérimentés sont censés, par des gestes prompts et efficaces, briser la nuque de leur victime qui meurt alors sur le coup. Je n'avais pas encore le bon coup de poignet. Alors il m'a fallu attendre la fin de l'agonie. J'avais mal aux bras et aux épaules quand son ultime frisson s'est achevé.

Narayan m'a aidée à me relever. L'intensité de l'expérience me laissait chancelante : une exultation presque orgasmique s'était emparée de moi. Je n'avais jamais rien fait de semblable de mes propres mains, sans acier ni sorcellerie. Narayan souriait. Il savait ce que je ressentais. Sindhu et lui me paraissaient d'un calme surnaturel. Sindhu tendait l'oreille, essayant de deviner si j'avais donné l'alerte. Dans le feu de l'action, j'aurais juré que nous faisions un tapage de tous les diables, mais manifestement j'avais dû percevoir les bruits de façon amplifiée. Personne n'est venu. Personne n'a posé de question.

Sindhu a scandé quelques paroles à voix basse. Narayan a réfléchi un moment puis m'a regardée en souriant de nouveau. Il a hoché la tête.

Sindhu s'est mis à farfouiller dans les tapis en désordre de Jah, cherchant le sol. Il a dégagé une petite surface, a tâtonné ailleurs.

Tandis que je le regardais en me demandant ce qu'il fabriquait, Narayan a sorti un outil des replis du manteau sombre qu'il avait revêtu pour l'équipée. Cet outil, qui possédait une tête en forme de marteau d'un côté et de pic de l'autre, devait peser un bon kilo. Davantage peut-être, s'il était véritablement fait d'or et d'argent ainsi qu'il le paraissait. Sa poignée était d'ébène incrustée d'ivoire et de quelques rubis qui captaient la lumière et luisaient comme du sang frais. Narayan s'est mis à marteler le sol avec l'extrémité pointue, mais calmement et sans entrer dans un rythme.

Je doutais que cet outil soit destiné à cet usage en temps normal. Je sais reconnaître un objet de culte quand j'en vois un, même inconnu.

Narayan défonçait le sol. Sindhu, avec une petite pelle de métal, déposait la terre au milieu d'un tapis qu'il avait retourné, prenant soigneusement garde à ne pas la disperser. Je n'avais pas la moindre idée de leurs intentions. Ils étaient trop concentrés sur leur affaire pour éclairer ma lanterne. Tous deux marmonnaient une sorte de litanie dans un obscur jargon. J'ai compris quelques bribes sur les auspices et la promesse des corbeaux, ainsi que des allusions à la Fille de la Nuit et à d'autres gens dont j'ignorais tout.

Dans l'expectative, je montais la garde.

Le temps s'écoulait. J'ai connu quelques instants d'angoisse quand on a relevé la garde à l'extérieur. Mais ces hommes avaient peu de consignes à s'échanger. Les nouveaux ne sont pas entrés dans la tente pour vérifier.

J'ai entendu un son mat doublé d'un craquement assourdi. Je me suis tournée pour voir à quoi s'employaient mes compagnons.

Ils avaient creusé un trou. Il mesurait à peine quatre-vingt-dix centimètres de profondeur pour autant de large. Je ne comprenais pas le but de l'opération.

Ils m'ont montré.

Narayan, utilisant l'extrémité marteau de son outil, a entrepris de broyer les os de Jah. Exactement comme Bélier l'avait fait avec sa pierre au matin de ma rencontre avec eux dans ce vallon. Il a murmuré : « Ça faisait longtemps, mais j'ai toujours le coup de main. »

Étonnant, à quoi peut se résumer la carcasse d'un grand gaillard une fois qu'on l'a replié après lui avoir brisé les articulations.

Ils ont ouvert le ventre du cadavre puis l'ont déposé dans le trou. En guise de touche finale, Narayan lui a enfoncé son pic dans le crâne. Enfin il a nettoyé son outil et ils ont remblayé le trou autour de la dépouille, tassant la terre au fur et à mesure. Une demi-heure plus tard, nul n'aurait pu dire où ils avaient creusé.

Ils ont remis les tapis en place et remballé le surplus de terre. Alors, pour la première fois depuis qu'ils avaient entrepris leur besogne, ils ont levé les yeux vers moi.

Ils ont été surpris de me découvrir impassible. Ils auraient préféré me voir scandalisée, dégoûtée… bref, affichant une réaction. N'importe quoi révélant une faiblesse féminine.

« Des hommes mutilés, j'en ai vu d'autres. »

Narayan a hoché la tête. Peut-être qu'il était content. Difficile à dire. « Il faut partir. »

La clarté des feux dehors dessinait l'ombre des gardes sur la toile. Ils se tenaient bien à leur poste. Si mon sortilège opérait une seconde fois, nous n'aurions besoin que d'un peu de chance pour sortir à l'insu général.

Narayan et Sindhu ont dispersé la terre tandis que nous revenions à notre camp. « Du beau travail avec le rumel, maîtresse », m'a glissé Narayan. À quoi il a ajouté une autre remarque dans son jargon à l'attention de Sindhu, qui a acquiescé à contrecœur.

« Pourquoi l'as-tu enterré ? Personne ne saura ce qui lui est arrivé. Je voulais qu'il serve d'exemple.

— Le laisser tel quel revenait à signer le meurtre. L'insinuation est plus effrayante que les faits. Mieux vaut que la rumeur vous accuse. »

Peut-être. « Pourquoi l'as-tu broyé et ouvert ?

— Plus la tombe est petite, plus elle est difficile à trouver. On l'a ouvert pour qu'il ne gonfle pas. Sans cela, il arrive que les cadavres boursouflent et bombent le sol. Ou qu'ils éclatent et libèrent assez de gaz pour que la tombe se repère à l'odeur. Les chacals sont terribles pour ça : ils déterrent les morts et les dispersent partout. »

Pratique. Logique. Évident, une fois qu'ils l'avaient expliqué. Je n'avais jamais eu besoin de cacher un cadavre jusque-là. Ainsi, je m'étais entourée d'assassins. Pragmatiques et manifestement très chevronnés.

« Il va falloir qu'on discute bientôt, Narayan. »

Il m'a resservi son sourire. Il aurait sûrement de drôles de vérités à m'annoncer quand il parlerait.

De retour dans notre camp, nous nous sommes séparés.

J'ai bien dormi. J'ai fait des rêves, mais ni lugubres ni oppressants. Dans l'un, une belle femme noire venait me bercer et me caresser tout en m'appelant sa fille et en me répétant que j'avais bien agi. Je me suis réveillée revigorée, aussi fraîche qu'après une nuit complète de sommeil. Le matin était superbe. Le monde paraissait peint de couleurs particulièrement vives.

Mes exercices sur mon talent ont donné de bons résultats.

CHAPITRE XIX

La disparition sans aucune trace du grand ecclésiastique Jahamaraj Jah, pourtant si insignifiant comme opposant que je n'en conserve que le souvenir flou d'un homme caricatural, a frappé la population qui campait dans toute la région autour du gué de Ghoja. Selon les bruits qui ont circulé, Jah avait comploté contre la Radisha et moi, et ainsi scellé son destin. Je n'étais pas à l'origine de ces rumeurs. Narayan jurait n'avoir rien divulgué à personne. Deux jours après l'inhumation de l'homme, tout le monde était convaincu que je l'avais éliminé. Nul ne savait comment.

Tous avaient peur.

Ce mystère a produit un gros effet sur Lame. Il considérait – c'est en tout cas l'impression qu'il m'a donnée – que j'avais accompli un quelconque rite de passage et qu'il pouvait désormais se dévouer entièrement à ma cause. Cette attitude m'arrangeait mais me surprenait également de la part de quelqu'un si farouchement opposé aux principes dont usent les prêtres.

J'ai demandé à Narayan de répandre la rumeur que j'avais toujours besoin de recrues, de cavaliers chevronnés surtout. Deux cents Shadars supplémentaires se sont engagés. Puis presque cinq cents survivants de la bataille de Dejagore – même si la plupart d'entre eux n'étaient motivés que par la perspective de repas réguliers et d'une position reconnue dans la hiérarchie. Le système de castes taglien favorise une forme de dépendance envers la hiérarchie. Le désordre ambiant au gué provoquait un certain nombre de ces inconvénients inhérents à l'anarchie.

J'ai demandé à Narayan d'étudier comment agrandir le camp (bientôt allait se poser un problème de surpopulation) et à Lame de chercher des chefs potentiels. Nous en manquions toujours.

Les Tagliens continuaient de me sidérer. Bien que profondément pacifistes dans leur façon de penser, ils admiraient ce qui aurait dû passer pour une réaction brutale et expéditive de ma part vis-à-vis de mes adversaires. Plus c'était violent, plus ils applaudissaient. Tant qu'ils n'étaient pas menacés personnellement.

La Radisha m'a fait demander au matin du troisième jour après la mort de Jah. L'entrevue, par ailleurs courte et oiseuse, a renforcé mon sentiment

que Fumée valait mieux qu'un fakir. Cet homme savait soulever les voiles du temps et s'était assuré que je n'étais pas étrangère à la disparition de Jah. Il était plus terrifié que jamais. Pour la première fois, la Radisha paraissait ébranlée.

Je la voyais perdre de son assurance.

Cette nuit-là, accompagnée de Fumée et de quelques fidèles, elle a de nouveau franchi le Majeur pour remonter vers le nord. Elle a laissé sur place Cygne et Mather pour faire croire qu'elle s'était recluse dans la forteresse. En pure perte. Narayan m'avait informée de son plan avant même que sa monture ait plongé un sabot dans l'eau.

Ce jour est également resté dans nos mémoires car, pour la première fois, nous avons enrôlé des civils. Ils n'étaient que trois, dont deux amis de Narayan. Mais leur arrivée était un signe : la rumeur faisait son œuvre et il se trouvait des Tagliens désireux de rallier notre cause.

Manœuvres et exercices se poursuivaient à un rythme aussi soutenu que possible afin d'éradiquer chez les hommes tout sentiment de loyauté autre qu'envers leurs camarades et leurs chefs.

Les anciens esclaves montraient le plus de zèle et d'aptitude. Ils n'avaient rien d'autre à quoi se raccrocher. Les Maîtres d'Ombres avaient détruit leur monde. J'ai estimé judicieux d'envoyer des hommes de confiance en vadrouille de l'autre côté du Majeur en quête de recrues dépourvues d'attaches fortes avec Taglios.

Narayan et Sindhu sont venus m'annoncer que la Radisha filait en catimini. Je les ai écoutés puis j'ai déclaré : « Asseyez-vous. Le moment est venu. »

Ils ont compris. Ils ne paraissaient pas aussi rétifs que je l'avais craint. Ils avaient discuté la question entre eux et s'étaient résolus à s'ouvrir.

« Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous cherchez ? »

Narayan a inspiré profondément. Son regard demeurait fuyant. « Maîtresse, nous sommes des Félons. Des disciples de la déesse Kina qui porte bien des noms et revêt bien des formes mais ne recouvre qu'une vérité : la mort. » Il s'est lancé dans un long laïus sur la déesse, sur ses liens de parenté avec les dieux de Taglios et leurs voisins. C'était un épouvantable méli-mélo – comme souvent lorsqu'il s'agit des mythes fondateurs des divinités maléfiques. Narayan, manifestement, n'avait jamais beaucoup réfléchi à la doctrine. Son explication ne m'a pas appris

grand-chose à part cette révélation : Sindhu et lui étaient membres de la secte.

Il m'a fallu leur mettre un peu le couteau sous la gorge, mais ils ont fini par admettre qu'ils honoraient Kina, entre autres façons, en commettant des meurtres.

Sindhu s'est lancé : « Narayan, jamadar de la bande de Changlor, est très connu parmi nous, maîtresse. » Naturellement, il brisait le silence parce qu'il n'est jamais de bon ton de mettre en avant ses propres prouesses. « Il a assuré une place au paradis à plus de cent âmes.

— Cent cinquante-trois », a murmuré Narayan. Cette précision, manifestement, n'était pas une fanfaronnade.

« Au paradis ? Tu peux m'expliquer ça ?

— Ceux dont l'existence est offerte à la déesse sont délivrés de la Roue de la Vie et accèdent sur-le-champ au paradis. »

La Roue de la Vie était un concept gunni. Un sempiternel recommencement, renaissance après renaissance, jusqu'à ce que la balance entre les bonnes et les mauvaises actions d'un individu penche du côté du bien. Alors il devenait possible de se libérer. Mais pas pour aller au paradis. Le paradis n'existait pas, dans la perspective gunnie. Les Gunnis qui se délivraient de la Roue se fondaient dans la force régénérante et créatrice des Seigneurs de Lumière – les dieux qui servaient de champions dans l'éternel combat contre l'Ombre. Pour gagner et défaire son adversaire, il fallait que cette force absorbe assez d'âmes pour emplir l'univers. L'Ombre, naturellement, répliquait en poussant les hommes au mal.

Le paradis est une notion vehdna, à l'origine imaginée par des hommes adolescents et de vieux lubriques. On le dit pourvu de toutes les sources de plaisir dont un homme peut rêver. Il recèle notamment de jeunes vierges et des éphèbes lascifs en nombre suffisant pour occuper les élus pendant toute l'éternité.

Le paradis vehdna n'ouvre pas ses portes aux femmes. Les Vehdnas considèrent qu'elles n'ont pas d'âme. Les dieux les ont créées pour mettre au monde les enfants, assouvir les appétits charnels des hommes et creuser leur tombe à force de travail.

La doctrine vehdna est la plus pernicieuse et machiste des religions tagliennes, mais aussi la plus souple. Elle reconnaît des saintes et des héroïnes. Les soldats vehdnas s'étaient d'emblée pliés à mes ordres beaucoup plus facilement que leurs confrères shadars ou gunnis. Ils avaient

assimilé mon rôle à celui des saintes amazones Esmalla (toutes les trois, portant le même nom et issues de la même lignée, avaient vécu dans un laps d'un siècle voilà plus de huit cents ans) et ils s'étaient concentrés sur leur besogne.

Les religions, dans le bout du monde d'où je venais, étaient tout aussi dénuées de sens. Je ne critiquais pas les croyances tagliennes. Mais je posais des questions. La compréhension est un outil utile.

Narayan insistait sur le fait que sa chapelle n'était pas une sous-secte. Selon lui, le culte de Kina préexistait à toutes les autres religions. Son aire d'influence originelle excédait largement son obédience actuelle. « Maîtresse, il est dit que les Livres contiennent des récits d'Enfants de Kina datant d'époques très reculées, du temps où les hommes reçurent le don d'écrire. Il est dit que certains sont rédigés dans des langues que nul ne parle plus depuis dix mille ans.

— De quels livres parles-tu ? Où sont-ils ?

— Il s'agit des Livres des Morts, comme on les appelle parfois. Ils sont maintenant perdus, je pense. Les Enfants de Kina ont jadis connu des périodes très difficiles. Un puissant seigneur de guerre, Rhadreynak, avait conquis un vaste empire. Il a insulté Kina. Pour se venger, elle s'est attaquée à son foyer, mais par chance il en a réchappé. Il a déclenché une croisade impitoyable. Les gardiens des Livres se sont réfugiés dans un repaire secret. Tous ceux qui connaissaient l'emplacement de ce repaire ont péri, victimes du courroux de Rhadreynak, avant que le saint Mahtnahan dan Jakel lui brise la nuque avec le rumel d'argent. »

Sindhu a rajouté quelque chose dans son jargon, d'un ton révérencieux, comme ailleurs d'autres auraient dit « Grâce à Dieu » ou « Loué soit son nom ».

« De quoi s'agit-il ? ai-je demandé.

— Mahtnahan fut le seul homme de tous les temps à obtenir le rumel d'argent. Le seul Félon qui ait conduit plus de mille âmes au paradis. »

Sindhu a ajouté, toujours humble : « Chaque homme, lorsqu'il utilise son rumel pour la première fois et découvre l'extase de Kina, aspire à atteindre un jour les hauteurs où Mahtnahan s'est hissé. »

Le visage de Narayan s'est éclairé de son éternel sourire. « Et à connaître sa chance. Car non seulement Mahtnahan nous a débarrassés de notre plus grand persécuteur, mais il a aussi survécu à son acte. Plus de quarante ans. »

Je les ai incités à me raconter les légendes et les on-dit, aussi curieuse et intriguée par cette histoire souterraine qu'aurait pu l'être Toubib. Dès qu'il le pouvait, Narayan revenait sur ces archives cachées quelque part et répétait que le grand rêve de tous les jamadars de chaque génération consistait à les retrouver.

« Le monde d'aujourd'hui est bien fade, maîtresse. Les plus grandes puissances connues sont ces Maîtres d'Ombres, qui ne savent pas réellement ce qu'ils font. Les Livres… Ah ! que de secrets contiennent leurs pages. Les arts perdus. »

Nous avons reparlé de ces ouvrages. J'avais du mal à croire à toute l'histoire en bloc. Ce n'était pas la première rumeur que j'entendais à propos de grimoires censés receler d'épouvantables secrets. Mais Narayan m'a donné froid dans le dos en me décrivant le repaire où on les avait dissimulés.

Il aurait pu s'agir des cavernes que je visitais lors de mes cauchemars. Telles qu'un bouche à oreille de plusieurs siècles en aurait transmis le souvenir.

L'histoire du culte de Kina méritait peut-être que je m'y arrête un de ces jours. Quand j'aurai assuré ma propre sécurité dans ce monde.

Je n'avais pas attendu béatement que Narayan se sente mûr pour les confidences. J'avais déjà découvert quelques secrets au cours des dernières semaines. J'avais écouté les conversations, interrogé ici et là des centaines d'individus, en sorte que j'étais parvenue à me faire une idée assez juste du culte de Kina tel qu'on le percevait de l'extérieur.

Tous les Tagliens avaient entendu parler de Kina et croyaient en son existence. Tous les Tagliens avaient entendu parler des Étrangleurs. Ils se les représentaient comme des bandits plus que des fanatiques religieux, d'ailleurs. Et plus personne ne croyait qu'ils existaient encore. Leur nom évoquait une secte d'autrefois qui, pensait-on, avait été éliminée au cours du siècle passé.

J'ai mentionné le fait à Narayan. Il a souri.

« Il s'agit de notre grand atout, maîtresse. Tout le monde nous croit disparus. Vous avez remarqué : ni Sindhu ni moi ne cachons nos pratiques. Nous avons beau nous pavaner dans le camp en proclamant que nous sommes les fameux, les redoutables Étrangleurs et qu'il ne serait malin de nous chercher querelle, les hommes ne nous croient pas. Cela dit, ils nous

redoutent quand même parce qu'ils connaissent les rumeurs et pensent que nous pourrions chercher à imiter les Félons d'antan.

— Il y a des gens qui croient à tout cela. » Je suspectais que parmi ceux-là se trouvaient Fumée, la Radisha et certains autres dignitaires haut placés.

« Toujours. Juste ce qu'il faut. »

Pas à dire, sinistre personnage que ce petit homme. Sans doute était-il réellement dans son pays un marchand de légumes estimé qui jouissait d'une réputation de bon Gunni, de bon père et de bon grand-père. Mais durant la saison sèche, quand le commerce poussait un grand nombre de Tagliens sur les routes, lui aussi partait avec sa bande. Ils se faisaient passer pour des voyageurs comme les autres et perpétraient leurs assassinats au gré des occasions. Il possédait un certain talent pour cette besogne, manifestement. Ce qui expliquait pourquoi Sindhu le tenait en si haute estime.

Maintenant je comprenais leur système de castes. Il reposait sur un nombre de meurtres réussis.

Narayan était sans doute – sous le manteau – un homme riche. Les adorateurs de Kina dépouillaient toujours leurs victimes.

Ce culte s'avérait plus égalitaire que d'autres. Narayan, bien qu'issu d'une basse caste et malgré le handicap de son nom shadar, était devenu jamadar de sa bande. Grâce à ses grandes qualités de tacticien et parce qu'il était favorisé de Kina – en d'autres termes chanceux, je suppose – s'il fallait en croire Sindhu. Tous les Étrangleurs le connaissaient de réputation. Une légende vivante.

« Il n'a pas besoin de bloque-bras, m'a soufflé Sindhu. Seuls les meilleurs tissus noirs tuent assez vite et efficacement pour pouvoir se passer de bloque-bras. »

Légende vivante et lieutenant sous mes ordres. Intéressant.

« Bloque-bras ? » Il utilisait le terme comme un titre plutôt que comme la description d'une fonction.

« Une bande se compose de plusieurs spécialistes, maîtresse. Les nouvelles recrues commencent comme fossoyeurs et briseurs d'os. Beaucoup ne dépassent pas ce stade si elles ne montrent aucun talent avec le rumel. Les rumels jaunes sont les Étrangleurs de plus bas niveau. Des apprentis. On leur laisse rarement l'occasion de tuer : ils servent le plus souvent de bloque-bras pour les rumels rouges ou font office d'éclaireurs, ou encore cherchent les victimes. Les rumels rouges étranglent à

proprement parler. Quelques-uns parviennent à obtenir le rumel noir. Ceux-là, presque sûrement, sont promus jamadars ou prêtres. Les prêtres effectuent les divinations et lisent les présages, entrent en contact avec Kina et tiennent les chroniques et les archives de leur clan. Au besoin, ils remplissent aussi le rôle de juge.

— Je n'ai jamais pu devenir prêtre, a déclaré Narayan. Un prêtre doit avoir de l'éducation. »

Prêtre, non, mais esclave, il l'avait été. Il avait réussi à conserver son rumel pendant toute sa captivité. Je lui ai demandé s'il s'était vengé, semant la mort en silence.

« Parfois. Quand les circonstances me le permettaient, a-t-il admis. Mais pour Kina nous devons tuer sans discrimination, jamais sous le coup de la colère, seulement pour sa gloire. Nous n'ôtons pas la vie pour des raisons politiques – sauf quand il s'agit d'assurer la sécurité de notre confrérie. »

Intéressant. « Combien de fidèles se réclament de Kina, à votre avis ?

— On ne peut pas dire, maîtresse. » Narayan paraissait soulagé que nous abordions la question sous cet angle. « Nous sommes hors la loi. Ceux qui prêtent serment à Kina encourent la peine de mort. Un jamadar saura combien de membres compte sa bande, il sera aussi en contact avec quelques-uns de ses collègues, mais il ne pourra jamais chiffrer l'ensemble des bandes ni évaluer leur importance respective. Nous avons des réseaux pour nous organiser, pour communiquer, mais il est rare que nous osions nous rassembler en grand nombre. Les risques sont trop grands.

— La Fête des Lumières est notre grand rendez-vous, a dit Sindhu. À cette occasion chaque bande envoie des hommes pour les cérémonies dans le Bois du Malheur. »

Narayan lui a intimé le silence d'un geste. « Un grand jour saint, mais qui diffère un peu de la fête shadar du même nom. Beaucoup des capitaines de bande s'y retrouvent, chacun escorté de quelques-uns de ses hommes. Les prêtres sont présents, naturellement. On entérine des décisions, on juge certaines affaires, mais je dirais que moins d'un fidèle sur vingt y assiste. À vue de nez, je dirais que nous sommes entre un et deux milliers aujourd'hui, dont plus de la moitié vivent en territoire taglien. »

Pas si nombreux, en fin de compte. Et seule une minorité d'entre eux étaient de véritables tueurs expérimentés. Mais quelle formidable arme secrète si je pouvais les rallier à ma cause !

« Et maintenant les vraies questions, Narayan. L'essentiel. Quelle est ma place dans tout cela ? Pourquoi m'avez-vous choisie ? Et dans quel dessein ? »

CHAPITRE XX

Des croassements et des cris rauques ont réveillé Toubib. Il s'est levé et rendu à l'entrée du temple. Une aube blafarde éclairait le bois embrumé.

Volesprit était de retour. Les étalons noirs étaient couverts d'écume. Ils avaient couru longtemps et vite. Les volatiles bavards assaillaient la sorcière. Elle les a tancés et repoussés d'un geste, puis l'a aperçu, lui. Il s'est avancé et a demandé : « Où étiez-vous ? Il s'est produit des événements.

— C'est ce que j'entends, oui. J'étais allée récupérer ton armure. » Elle montrait le cheval qu'elle n'avait pas monté.

« Vous êtes retournée jusqu'à Dejagore ? Dans ce but ? Pourquoi ?

— Nous en aurons besoin. Dis-moi ce qui s'est passé.

— Comment allaient-ils ? Mes hommes.

— Ils résistent. Mieux que je ne le pensais. Ils vont peut-être tenir un bon moment. Tisse-Ombre n'est pas au mieux. » La voix qu'elle s'était choisie grinçait d'irritation. Lorsqu'elle a repris la parole au terme d'une brève pause, c'était celle d'un enfant cajoleur. « Dis-moi. J'en aurais pour une éternité à tirer au clair ce qu'ils me racontent. Ils parlent tous à la fois.

— Le Hurleur est passé pas loin, hier. »

Elle a haussé sa boîte de bois à hauteur d'yeux, sans toutefois lui montrer le visage qu'elle contenait. « Le Hurleur ? Raconte. »

Il a raconté.

« La partie prend une tournure intéressante. Par quelle ruse Ombrelongue l'a fait-il sortir de son marais ?

— Je ne sais pas.

— Je posais la question pour la forme, Toubib. Rentre. Je suis fatiguée. J'étais déjà d'assez mauvaise humeur sans cela. »

Il s'est éloigné. Il n'avait pas envie de s'attirer ses foudres. Elle est restée dehors pour converser avec un essaim de corbeaux si dense qu'elle disparaissait au milieu. Elle a fini par réorganiser un peu le chaos. Quelques minutes plus tard, le temple vibrait du battement d'innombrables ailes. Un vol noir s'est éloigné vers le sud.

Volesprit est rentrée à l'intérieur. Toubib a gardé ses distances et sa bouche fermée. Il n'était pas du genre impressionnable, mais il n'était pas non plus homme à fourrer son poing dans la gueule d'un cobra.

Le matin est venu. Toubib s'est réveillé. Apparemment, Volesprit dormait encore profondément. Il a résisté à la tentation. Laquelle ne lui a guère traversé l'esprit que sous la forme d'un fragment de pensée fugace. Il la prendrait difficilement par surprise. Il y avait d'ailleurs de grandes chances qu'elle ne dorme pas. Qu'elle se repose, oui. Peut-être le mettait-elle à l'épreuve. À sa souvenance, il ne l'avait jamais vue assoupie.

Il s'est préparé un petit-déjeuner.

Volesprit s'est réveillée pendant qu'il cuisinait. Il ne l'a pas remarqué. Un soudain éclair rose l'a fait sursauter. Il s'est retourné. Une fumée rosâtre moutonnait derrière la sorcière. Une créature de la taille d'un enfant en est sortie, s'est fendue d'un petit salut pour elle et s'est approchée nonchalamment de Toubib. « Comment ça roule, chef ? Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus.

— Tu veux une réponse sincère ou qui te fasse plaisir Crapaud ?

— Hé ! Vous n'êtes pas surpris de me voir ?

— Non. Je me doutais que tu étais une taupe. Qu'un-Œil manque de carrure pour maîtriser un démon.

— Ho, ho ! On surveille sa langue, d'accord, cap' ? Je ne suis pas un démon. Je suis un génie.

— Pardon pour l'offense. Mais tu m'as roulé, pas vrai ? Je croyais que tu appartenais à Transformeur.

— Ce lourdaud ? Qu'est-ce qu'il aurait eu à m'offrir ? »

Toubib a haussé les épaules. « Tu t'es rendu à Dejagore ? » Il étouffait une vieille colère. Le génie, censé venir en aide à la Compagnie noire, n'avait pas paru de toute la bataille qui s'était soldée par une débâcle. « Quelles sont les nouvelles ? »

Crapaud, en dépit de ses soixante centimètres de haut, avait les proportions d'un adulte. Il a tourné le regard vers Volesprit qui lui a adressé un imperceptible assentiment. « Ce Mogaba est mauvais comédien, chef. Il donne aux gars des Maîtres d'Ombres bien du fil à retordre. Il les ridiculise. Il les grignote chaque fois un peu. Évidemment, ça ne durera pas. Il n'arrête pas de se bouffer le nez avec vos vieux copains Qu'un-Œil, Gobelin et Murgen. Eux n'apprécient pas sa façon de procéder. Lui n'apprécie pas

leurs reproches continuels. S'ils se fâchent pour de bon ou si Tisse-Ombre se libère, ça risque de remodeler les forces en présence. »

Toubib s'est installé devant son repas. « Si Tisse-Ombre se libère ?

— Ouais. Il s'est fait blesser au cours du combat, vous êtes au courant. Son vieux compère du Sud, Ombrelongue, a profité de sa faiblesse pour lui coller un mauvais sort qui l'empêche d'utiliser ses talents. Ah, c'était une jolie brochette, ces Maîtres d'Ombres ! Toujours prêts à se poignarder en traître quand bien même ils pataugeaient jusqu'au cul dans une fosse à crocodiles. Ombrelongue s'est mis en tête de laisser assez de champ libre à Tisse-Ombre pour qu'il anéantisse Dejagore, puis il liquiderait le bouffon et se proclamerait roi du monde. »

D'une voix à peine plus audible qu'un soupir, la sorcière a déclaré : « Il va falloir qu'il compte avec le Hurleur, maintenant. Et avec moi. »

Le sourire du génie s'est dissipé. « Votre présence est plus connue que vous le pensiez, patronne. Ils savent que vous êtes dans le coin. Ils le savaient tous depuis le début.

— Mince ! » Elle s'est mise à faire les cent pas. « Je croyais avoir été plus prudente.

— Holà ! Vous faites pas de bile. Nul n'est en mesure de savoir où vous êtes en ce moment. Et quand on en aura fini avec eux, peut-être qu'ils regretteront de n'avoir pas été plus gentils avec vous autrefois. Hein ? Dites ? » Il a éclaté de rire comme un enfant.

Toubib avait vu Crapaud pour la première fois à Gea-Xle, bien loin de là au nord. Qu'un-Œil, l'un des sorciers de la Compagnie, l'avait acheté dans cette ville. Tout le monde à part Qu'un-Œil avait conçu des doutes quant à la provenance et à la loyauté du génie, même si – il fallait le reconnaître – Crapaud avait su se rendre utile.

Toubib a demandé à Volesprit : « Vous avez un plan ?

— Oui. Lève-toi. » Il s'est exécuté. Elle a posé une main gantée contre sa poitrine. « Hmm. Tu as suffisamment guéri. Et le temps me manque. »

Il s'est senti gagné par une certaine fébrilité. Il savait ce qu'elle voulait mais se refusait à le faire. « Je croyais que c'était la raison de sa présence. Vous lui faites assez confiance pour lui confier ma surveillance ?

— Hé, chef, est intervenu le génie, vous êtes blessant. Évidemment qu'elle me fait confiance. J'ai fait mes preuves.

— Je n'ai qu'un mot à dire et il passera l'éternité dans d'atroces souffrances. » Sa voix était celle d'une petite fille guillerette. Certains de

ses choix, vraiment, donnaient froid dans le dos.

« Il y a ça aussi, a concédé le génie en se renfrognant. C'est pas la vie de château, cap'. Tout le monde se méfie de moi. Personne ne me desserre la vis. Au moindre faux pas, je suis bon pour le gril à perpète. Ou pire. Pour vous autres mortels, c'est tranquille, mec.

— Qu'est-ce que ça me vaudrait, un faux pas, à ton avis ? a grommelé Toubib.

— Une douleur passagère seulement.

— Assez bavardé, a coupé Volesprit. Toubib, calme-toi. Mets-toi en condition pour pratiquer de la chirurgie. Le génie et moi allons préparer le reste. »

Nue et décapitée, la sorcière flottait à un mètre vingt au-dessus du sol, les épaules légèrement relevées. Sa tête, sortie de la boîte, reposait sur une table de pierre non loin, les yeux alertes. Toubib a examiné le corps. Il était parfait quoique pâle et cireux. Il n'en avait vu qu'un susceptible de soutenir la comparaison. Celui de Madame, la sœur de Volesprit.

Il s'est tourné vers Crapaud, perché sur la tête d'un monstre en bas-relief qui saillait du mur. Le génie lui adressait un clin d'œil. « Montre-nous de quoi t'es cap', cap'. » Toubib n'en menait pas large.

Il a regardé ses mains. Elles ne tremblaient pas, héritage des multiples opérations pratiquées sur une douzaine de champs de bataille dans des conditions épouvantables.

Il s'est avancé vers la table. La sorcière avait rassemblé les meilleurs instruments de chirurgie disponibles au monde. « On va en avoir pour un moment, le génie. Si je te demande quelque chose, tu obtempères aussi sec. Pigé ?

— Sûr, chef. Ça pourrait m'aider de savoir comment vous comptez procéder.

— Je vais d'abord enlever les tissus cicatrisés. Une phase délicate. Il faudra que tu m'aides à contrôler l'hémorragie. » Il ignorait s'il s'en produirait une ou non. Il n'avait jamais joué du bistouri sur quiconque mort depuis quinze ans. D'ailleurs il ne voulait pas croire cette opération possible. Mais que Volesprit fût vivante ne l'était pas davantage.

Quel contrôle exercerait-elle sur la situation ? Dans quelle mesure participerait-elle ? Sa contribution à lui resterait triviale : il préparerait la

chair pour le raccord de la tête au cou. Le reste, la connexion des nerfs et des vaisseaux sanguins, il faudrait qu'elle s'en charge.

Ça ne marcherait pas. Ça ne pouvait pas.

Il s'est mis au travail. Bientôt la concentration lui a fait oublier le prix d'un échec.

CHAPITRE XXI

Ombrelongue contemplait le sommet du disque solaire qui s'enfonçait derrière l'horizon. Il a aboyé un ordre. Un petit homme tout ridé a murmuré « Oui, seigneur » puis est sorti en hâte de la salle de cristal. Ombrelongue, immobile, a regardé mourir le jour.

« Revoilà les heures ennemies. » C'était l'été. Il préférait les étés. Les nuits étaient plus courtes.

Il se sentait moins sur les dents, moins anxieux désormais. Pendant les nuits consécutives à la débâcle de Couve-Tempête, il avait traversé une crise de confiance, maintenant révolue. Il n'était pas sûr de lui à l'excès, mais raisonnablement. Tout ce qu'il touchait se muait en or, prenait la tournure idéale. Le Hurleur était en route depuis les marais, incognito. Le siège de Couve-Tempête se poursuivait pour occuper les armées de Tisse-Ombre. Tisse lui-même restait impotent. *Elle* semblait avoir disparu, satisfaite de sa vengeance contre Doroté Senjak. Senjak manœuvrait dans son coin sans se rendre compte qu'elle jouait son jeu à lui. D'ici peu maintenant, elle trébucherait. Il n'avait qu'un geste à faire. Et le moment était venu.

Tous les vingt mètres le long du rempart de Belvédère se dressaient des tours coiffées de cristal. Chacune contenait un large miroir concave. Des feux se sont allumés dans ces tours. Les flammes ont monté, ardentes. Les miroirs renvoyaient leur clarté sur la route antique qui descendait de la plaine de pierre scintillante. Aucune ombre ne pouvait l'emprunter sans se faire repérer.

Sa confiance était restaurée. Il pouvait délaisser la nuit et reporter son attention ailleurs. D'autres affaires l'appelaient. Il attendait des rapports, devait distribuer des ordres, émettre des communiqués. Il s'est détourné du monde extérieur et approché d'une sphère de cristal posée sur un piédestal au centre de la salle.

La sphère mesurait un bon mètre de diamètre. Elle était criblée de canaux qui menaient tous à son cœur évidé. Des chatoiements lumineux ondoyaient à sa surface. Des serpents phosphorescents sinuaient autour des canaux internes. Ombrelongue a posé ses mains sur la sphère un long moment. La

clarté de surface les a avalées. Ses poignets se sont lentement enfoncés dans le globe comme dans une boule de glace que leur chaleur aurait fait fondre. Il a empoigné les serpents de lumière, les a manipulés.

Un hublot s'est ouvert au bas de la sphère, près du piédestal, déverrouillant l'un des canaux. Une ombre s'est insinuée dedans, à contrecœur mais bien forcée, résistant à chaque centimètre. Elle détestait la lumière autant que le Maître d'Ombres l'obscurité. Elle a rempli le cœur de la sphère.

Ombrelongue lui a parlé. La lumière a palpité sur la sphère et s'est diffusée le long de ses bras. La sphère a vibré. Un son plus faible qu'un murmure a retenti. Ombrelongue l'a écouté. Puis il a congédié l'ombre et en a convoqué une autre.

À la quatrième il a dit : « Fais parvenir ce message à Taglios : "Crée l'agent." »

Tandis que l'ombre s'esquivait, fuyant la lumière, le Maître d'Ombres a soudain ressenti comme une présence. Effrayé, il s'est retourné vers la route de la plaine.

Pas de mouvement là-bas. Les pièges à ombres tenaient. Alors qu'était-ce ?

Une créature d'encre, luisante, est passée en trombe dans le faisceau lumineux le plus proche. « Hein ? » Il ne s'agissait pas d'une ombre. Un corbeau ! Une nuée de corbeaux. Qu'est-ce qu'ils fichaient là ?

Il faisait nuit. Les corbeaux ne volent pas la nuit.

Alors il a compris.

Les corbeaux pullulaient aux alentours de Belvédère depuis des semaines, se comportant rarement comme ils l'auraient dû. « Ils sont à elle ! » a-t-il grincé en tapant du talon avec colère comme un gosse. Elle le surveillait depuis longtemps. Elle savait tout.

La peur a cédé place à la rage. Se contrôler n'avait jamais été son fort. Il a voulu enlever ses mains brutalement, oubliant qu'il fallait se garder de gestes brusques dans la sphère. Les corbeaux semblaient se moquer de lui.

Maudits volatiles. Ils se répandaient sur les remparts en émettant des croassements moqueurs.

Il a extirpé une main de la sphère. Des étincelles de sang ont crépité entre ses doigts. Il allait régler leur sort à ces diables caquetants ! Elle ne serait pas près de l'espionner à nouveau !

Il a lancé un éclair. Une douzaine de corbeaux ont explosé. Du sang et des plumes ont maculé la tour. Les survivants ont poussé une clameur stridente.

La raison a tempéré la colère. Quelque chose allait de travers. Ces bestioles cherchaient délibérément à se faire attaquer.

Une diversion ?

La sphère !

Un interstice demeurait, là où il venait d'enlever sa main. Cette fente se propageait vers le noyau. Quelque chose d'obscur s'insinuait déjà dedans.

Il a hurlé.

Jugulant tant bien que mal sa peur, il a retiré l'autre main lentement. Puis, avec précaution, il a refermé la redoutable fissure – hélas pas avant que l'ombre s'échappe.

Elle s'est engouffrée par la porte à toute allure pour aller se perdre dans les entrailles de Belvédère et fuir ainsi la lumière.

Une ombre rôdait en liberté dans la forteresse !

Quelque part un cri a retenti. L'ombre se mettait en chasse.

Ombrelongue s'est efforcé de conserver son sang-froid. Cette ombre était solitaire, petite, contrôlable.

Dehors, les corbeaux s'amusaient bien.

Il s'est crispé de colère. Il n'endurerait pas éternellement leurs provocations. « Votre heure viendra, leur a-t-il promis. Retournez voir la chienne. Rapportez-lui votre échec. Je suis en vie. Je suis toujours en vie. »

CHAPITRE XXII

Pour peu que la vigilance du gardien un instant faiblisse, aussitôt ceux qui sont surveillés hument un parfum de liberté.

La petite créature appelée le Hurleur a poussé un cri prodigieux qui a vrillé les tympans de ses porteurs. Ceux-ci ont pressé l'allure jusqu'au camp du Maître d'Ombres Tisse-Ombre, profitant de l'inattention de l'observateur du Sud.

Le Hurleur n'a fait qu'une très brève halte, le temps de prendre contact, d'échanger quelques points de vue et de conclure un accord selon lequel il s'abstiendrait de prendre part au coup bas qu'ourdirait immanquablement Ombrelongue dès que la menace de Taglios aurait disparu.

Il était reparti depuis longtemps quand les espions d'Ombrelongue ont retrouvé sa trace. Un seul indice pouvait trahir sa visite : l'amélioration de l'état de Tisse-Ombre. Mais ce dernier gardait soigneusement le secret.

CHAPITRE XXIII

La brise avait tourné. Elle venait maintenant du nord-est et charriait de la fumée par-dessus le fleuve. J'ai demandé à Narayan : « Est-ce qu'on pourrait leur confisquer leur bois ? » Les suicides s'étaient succédé toute la matinée.

« Ce serait peu sage, maîtresse. Intervenir pourrait provoquer une rébellion. Votre autorité n'est pas assez ancrée. »

Elle ne le serait d'ailleurs sans doute jamais, aussi déplaisante que cette vérité puisse m'apparaître. « Bah, c'était un vœu pieux. Rectifier les coutumes locales n'entre pas dans ma mission. »

Ni dans la sienne. Je n'avais pas cuisiné Narayan à ce sujet. Mais je la devinais pourtant. Elle découlait logiquement de ses croyances. Il voulait déclencher l'Année des Crânes. Il voulait libérer Kina. Il voulait gagner l'immortalité, devenir un saint Félon.

« Tout cela est à trop long terme, maîtresse. Que fait-on aujourd'hui ?

— On approche du moment où la levée de l'armée fera boule de neige.

— Boule de neige ? »

J'avais utilisé l'expression forsbergienne de « faire boule de neige » sans y penser. Je ne connaissais pas le mot taglien pour « neige ». Il n'en tombait pas ici. Narayan n'en avait jamais vu. « Elle commencera à grossir par sa propre dynamique. Dans une semaine, dix jours à tout casser, on enrôlera des recrues à ne plus savoir qu'en faire.

— Même avec la Radisha contre nous ? » Il était convaincu que cette femme était notre ennemie.

« Ça pourrait même s'avérer un atout, si nous réveillons les rancœurs envers les pouvoirs en place. »

Narayan comprenait. Ces ressentiments amenaient aussi des recrues aux Félons. « Il y en a moins que vous le croyez. Vous n'êtes pas d'ici. Mon peuple est très fataliste. »

C'était vrai. Néanmoins certains catalyseurs provoquent des réactions. Sans quoi il ne se serait pas trouvé deux mille hommes sous ma bannière. « Ils s'enflammeront si l'étincelle est belle. Je me trompe ?

— On s'enflammera tous, maîtresse.

— Absolument. J'ai servi de déclencheur pour tes amis et toi, pas vrai ? Mais qu'est-ce qui enflammera les masses ? Leur fera oublier leur crainte de la Compagnie noire et leurs réticences à servir sous les ordres d'une femme ? » Je comprenais pourquoi la Compagnie inspirait tant de frayeur. Pour son bien, peut-être valait-il mieux que Toubib soit mort en l'ignorant. Il en aurait eu le cœur brisé.

Narayan n'avait aucune suggestion.

« Il nous faut une rumeur galvanisante pour nous allier ta confrérie, quelque chose qui se murmure partout.

— La consigne a dû parvenir à tous les jamadars à l'heure actuelle, maîtresse.

— Magnifique, Narayan. Donc chaque capitaine de bande a entendu dire que votre messie Étrangleur est arrivé ? Et je suppose qu'ils voudront tous le croire parce que la nouvelle émane de toi, l'éminent et honoré maître Étrangleur. » Mon ton devenait sarcastique. « Combien de têtes de pipe est-ce que cela amènera à un étendard qui a besoin de milliers de recrues ? Je préférerais que tes amis restent où ils sont, hommes de main et assassins de l'ombre. Y a-t-il d'autres légendes que je puisse exploiter ? D'autres peurs ?

— Les Maîtres d'Ombres sont assez redoutés, au moins à la campagne où les souvenirs de l'année dernière restent vivaces. »

Exact. Nous commencions à enrôler des volontaires venus de l'autre rive du fleuve, des hommes qui n'avaient pas eu l'occasion de s'engager avant notre marche sur Dejagore. Ceux qui constituaient l'armée de l'époque étaient soit des citadins, soit des esclaves que nous avions libérés après avoir enlevé Ghoja. La population rurale, durablement épouvantée par les Maîtres d'Ombres, pourrait constituer une réserve de main-d'œuvre non négligeable et sans doute plus dure à la tâche que la citadine. Mais il faudrait peut-être que je moissonne mes hommes sans tarder.

Dans le pays, le pouvoir émanait du palais et des temples de Trogo Taglios. Quelques dirigeants pris de panique pouvaient proclamer des inepties et édicter des interdictions pour dissuader leurs fidèles de se joindre à moi.

« Tu as des amis dans la ville ?

— Peu. Aucun que je connaisse personnellement. Sindhu, peut-être…

— Bélier vient de la ville.

— Oui. Lui et quelques autres. À quoi pensez-vous ?

— Il serait peut-être sage de s'y établir maintenant, avant que la Radisha et surtout son nabot pleurnichard de Fumée ne dressent la population contre nous. » Je disais « nous » mais pensais « moi ». Narayan n'était pas dupe.

« Nous ne pouvons pas quitter Ghoja. Des milliers d'hommes vont encore y arriver. Il faut qu'on les récupère. »

J'ai souri. « Et supposons qu'on se partage la tâche ? Tu gardes la moitié des hommes, tu restes ici et tu te charges du ralliement pendant que j'emmène l'autre moitié à Taglios ? »

Il a réagi comme je l'espérais. Avec de la panique, presque. Il ne voulait pas me quitter d'une semelle.

« À moins que je laisse Lame. Lame est un homme qui en impose et jouit d'une forte réputation ici.

— Excellente idée, maîtresse. »

Je me suis demandé qui manipulait qui. « À ton avis, est-ce que Sindhu sait suffisamment se faire respecter pour rester avec lui ?

— Sans aucun doute, maîtresse.

— Bien. Lame devra connaître certaines choses sur lui. Au sujet de votre secte.

— Maîtresse ?

— Quand on veut se servir d'un outil, il faut savoir un minimum comment il fonctionne. Seuls les prêtres exigent une confiance aveugle.

— Les prêtres et les fonctionnaires, a rectifié Narayan.

— Tu as raison. Lame n'accordera jamais sa confiance aveuglément. »

Il était bien le dernier qui eût agi ainsi. Ce qui allait peut-être me poser un problème un jour ou l'autre.

« Certains de tes condisciples seraient-ils assez cyniques pour s'être infiltrés dans d'autres clergés ?

— Maîtresse ? » Il avait l'air blessé.

« J'ai quelques réseaux de renseignements. Mais si nous comptions des alliés dans d'autres chapelles…

— Je ne sais rien de Taglios, maîtresse. Mais ça me paraît improbable. »

Je regrettais le bon vieux temps, quand je jouissais sans restriction de mes pouvoirs, quand je pouvais invoquer cent démons et les envoyer espionner pour mon compte, quand je pouvais lire les souvenirs d'une souris embusquée dans le mur d'une salle où avaient comploté mes ennemis.

J’avais déclaré à Narayan que j’avais jadis bâti un empire en partant d’une situation aussi modeste que la nôtre actuellement. C’était vrai, mais je disposais d’autres armes à l’époque. Cette fois, je me sentais souvent impuissante.

Les armes revenaient, mais bien trop lentement.

« Va me chercher Lame. »

J’ai invité Lame à m’accompagner pour une promenade le long du fleuve, à l’est de la forteresse. Il s’est contenté de me laisser venir au fait. Il n’a pris la parole qu’une fois pour murmurer une remarque énigmatique comme nous approchions d’un arbre au bord d’une crique, contre lequel reposait une canne à pêche : « On dirait que Cygne n’est jamais revenu. »

Je lui ai demandé d’expliquer. Il n’a pas voulu dire grand-chose. J’ai contemplé la forteresse. Cygne et Mather y logeaient en tant que commandants en titre de toutes les forces tagliennes sous le fleuve. Je me demandais dans quelle mesure ils prenaient leur charge au sérieux. Ils n’avaient guère mis le nez dehors. Lame était-il resté en contact avec eux ? Comment aurait-il trouvé le temps ? Il abattait des journées de travail plus longues que les miennes, apprenant son boulot d’instructeur militaire sur le tas. Pourquoi se donnait-il tant de mal ? Je sentais qu’il bridait une énorme haine irrationnelle. Cet homme, je le suspectais, voulait changer le monde. Ces hommes-là sont faciles à manipuler, plus faciles que les Cygne, qui désirent surtout qu’on leur fiche la paix.

« Je pensais te donner de l’avancement », ai-je dit.

Il l’a pris sur le mode ironique : « Un avancement pour devenir quoi ? À moins que vous ne décidiez d’un avancement pour vous aussi.

— Évidemment. Tu deviendras légat de la légion de Ghoja. Je deviendrai générale de l’armée.

— Vous remontez au nord. »

Il était économe de ses mots et il lui en fallait peu pour déduire beaucoup. « Je devrais être à Taglios à l’heure actuelle. Pour veiller sur mes intérêts.

— Sale endroit. Dans la gueule du crocodile.

— Je ne comprends pas.

— Vous avez besoin de rester ici pour rassembler des soldats et renforcer votre puissance. Et d’aller là-bas pour contrer les prêtres qui décourageront les volontaires.

— Oui.

— Vous avez besoin de lieutenants de confiance. Or vous êtes seule.

— Vraiment ?

— Peut-être pas. Peut-être que je me trompe sur les intérêts de Narayan et de Sindhu.

— Sans doute pas. Leurs buts et les miens diffèrent. Que sais-tu d'eux ?

— Rien. Ils ne sont pas ce qu'ils prétendent. »

J'ai réfléchi à cette remarque et conclu qu'il voulait dire : ils ne sont pas ce qu'ils affichent ouvertement.

« As-tu entendu parler des Félons, Lame ? On les appelle aussi parfois les Étrangleurs.

— Un culte de la mort. Une légende, probablement. La Radisha m'a parlé d'eux et de leur déesse. Le sorcier en a une peur bleue. Les soldats disent qu'ils n'existent plus. Mais ce n'est pas le cas, je me trompe ?

— Non. Il y en a encore. Pour des raisons qui les regardent, ils me soutiennent. Je ne t'ennuierai pas avec leur dogme. Il est répugnant et je ne suis pas sûre qu'on me l'ait exposé avec franchise. »

Il a grommelé. Je me suis demandé ce qu'il pensait. Il se cachait bien.

J'avais connu d'autres types faits de ce bois. Je serai épatée le jour où je rencontrerai un prototype vraiment nouveau.

« Montez au nord sans crainte. Je m'arrangerai de Ghoja. »

Je l'ai cru.

J'ai fait demi-tour. Nous sommes rentrés au camp. J'essayais d'ignorer la puanteur émanant de l'autre rive. « Qu'est-ce que tu cherches, Lame ? Pourquoi agis-tu de la sorte ? »

Il a haussé les épaules. Une réaction qui ne lui ressemblait pas. « Il existe bien des maux dans le monde. Il faut croire que je m'en suis choisi un pour ma croisade personnelle.

— Pourquoi tant de haine envers les prêtres ? »

Cette fois, il n'a pas haussé les épaules. Il ne m'a pas formulé de réponse claire non plus. « Si chaque homme se choisit un mal et le combat sans relâche, combien de temps ce mal survivra-t-il ? »

Facile. Éternellement. C'est au nom de vertueux principes qu'il se commet le plus d'horreurs. Peu de gens mauvais se perçoivent comme tels. Mais je lui ai laissé ses illusions. S'il en avait. J'en doutais. Pas plus qu'une lame d'acier.

Au début, j'avais cru déceler dans son regard le même trouble que chez Cygne. Mais il n'avait pas glissé le moindre sous-entendu : manifestement il voyait en moi un compagnon d'armes et rien de plus.

Je ne parvenais pas à lire en lui.

« Est-ce que vous comptez parler à Cygne et Cordy ? Ou est-ce que je m'en charge ?

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Ça dépend. De quoi voulez-vous parler ? Et comment ? En balançant les hanches, vous mènerez Cygne où vous voudrez.

— M'intéresse pas.

— Alors c'est moi qui leur parlerai. Partez devant. Faites ce que vous devez. »

Le lendemain à l'aube, je m'engageais sur la route du Nord avec deux bataillons incomplets de novices, Narayan et Bélier, ainsi que les trophées que j'avais pris aux cavaliers des Maîtres d'Ombres.

CHAPITRE XXIV

La Radisha attendait impatiemment tandis que Fumée s'affairait à vérifier l'efficacité de ses sortilèges contre les oreilles indiscrètes. Le Prahbrindrah Drah, alangui dans un fauteuil, affichait une nonchalance distraite. Mais c'est lui qui, le premier, a pris la parole sitôt que Fumée s'est déclaré satisfait de ses précautions. « Encore de mauvaises nouvelles, sœurette ?

— Mauvaises ? Je n'en sais rien. Peu agréables, c'est certain. Dejagore a été un désastre. Même si les experts prétendent que les Maîtres d'Ombres ont été si méchamment saignés qu'on n'aura rien à redouter de leur part cette année. Cette femme qui t'a tapé dans l'œil a survécu, en tout cas. »

Le Prahbrindrah a souri. « Il s'agit de la bonne nouvelle ou de la mauvaise ?

— C'est subjectif. Mais pour une fois il semblerait que Fumée avait raison.

— Ah ?

— La femme proclame que la défaite n'a ni dissous la Compagnie noire ni mis un terme à notre contrat. Elle m'a sommée de mobiliser d'autres hommes, de réquisitionner de l'équipement et du matériel.

— Elle est sérieuse ?

— Terriblement. Elle me ressert l'histoire de la Compagnie et le sort réservé à ceux qui bafouent les contrats. »

Le Prahbrindrah a gloussé. « Sacré bout de femme. Toute seule ? »

Fumée a couiné quelque chose.

« Elle a déjà levé une troupe de deux mille hommes, a fait observer la Radisha. Elle les entraîne. Elle est dangereuse, mon cher. Tu ferais bien de la prendre au sérieux. »

Fumée a couiné de nouveau, incapable apparemment d'articuler ce qu'il voulait dire.

« Oui. Elle a liquidé Jahamaraj Jah. Jah voulait lui tenir tête. Vlan ! Elle l'a fait disparaître. »

Le prince a inspiré profondément puis expiré en gonflant les joues. « Je n'y vois pas de faute de goût. Mais ce n'est pas le meilleur moyen de se

faire des amis chez les prêtres. »

Fumée a gargouillé de nouveau.

« Elle n'a pas l'intention d'essayer. Elle a embauché Lame pour la seconder. C'est lui le numéro deux maintenant. Tu connais sa position. Minute, Fumée ! Chaque chose en son temps.

— Cygne et Mather ?

— Ils nous sont restés fidèles. Je pense. Mais Cygne en pince pour elle lui aussi. Je ne vois vraiment pas ce que vous lui trouvez. »

Le Prahbrindrah a gloussé. « Elle est exotique. Et délicieuse. Où se trouvent-ils à présent ?

— Je les ai laissés là-bas pour gérer la situation. En principe. Concrètement, ils ne feront pas grand-chose. Elle se considère comme le capitaine et libre d'agir à sa guise. Avec ces deux-là sur place, je garderai un œil sur la scène. Ils nous informeront. C'est bon, Fumée, on t'écoute.

— Qu'est-ce qu'il bafouille ?

— Il pense qu'elle a conclu une alliance avec les Étrangleurs.

— Les Étrangleurs ?

— Les adorateurs de Kina. C'est ce qu'il nous pleurniche depuis une éternité.

— Oh.

— La première fois qu'elle est venue me voir, elle était accompagnée de deux d'entre eux. Ou d'hommes qui se faisaient passer pour tels. »

Fumée a réussi à s'exprimer clairement : « Elle portait elle-même un foulard d'Étrangleur. Je crois que c'est elle en personne qui a liquidé Jah. Et qu'elle a fait disparaître son corps selon le rite des Félons.

— Laisse-moi réfléchir. » Le prince s'est tapoté les lèvres du bout des doigts. Enfin il a demandé : « S'agissait-il d'hommes qu'elle avait recrutés ? Ou a-t-elle conclu une alliance avec toute la secte ? »

Fumée a glouglouté. La Radisha l'a interrompu. « Je l'ignore. Qui sait comment cette secte fonctionne ?

— Elle n'est pas monolithique.

— La femme portait elle-même un rumel, a insisté Fumée. Elle posait comme Kina pendant le combat avec la cavalerie des Maîtres d'Ombres. »

La Radisha a fourni quelques explications.

« Donc on admet le pire ? Même s'il paraît improbable ?

— Même si elle n'est en contact qu'avec quelques Étrangleurs, mon cher, cette alliance lui confère un pouvoir redoutable. Ils n'ont pas peur de la

mort. Si on leur demande de tuer, ils tueront. Sans se soucier du prix à payer. Et nous n'avons aucun moyen de les démasquer.

— L'Année des Crânes, a couiné Fumée. Elle va commencer.

— Ne nous emballons pas. Tu lui as parlé, sœurette. Qu'est-ce qu'elle veut ?

— Poursuivre la guerre. Remplir les engagements de la Compagnie noire puis nous voir remplir les nôtres.

— Alors nous ne courons pas de danger immédiat. Pourquoi ne pas la laisser faire ?

— Tuez-la tout de suite, est intervenu Fumée. Avant qu'elle devienne trop puissante. Détruisez-la ! Ou elle détruira Taglios.

— Il en rajoute des caisses, tu ne crois pas, sœurette ?

— Je n'en suis plus si sûre.

— Mais…

— Tu ne lui as pas parlé. Elle a maintenant autant de confiance qu'une lame de fond. De quoi flanquer la frousse.

— Et les Maîtres d'Ombres ? Qui va s'occuper d'eux ?

— Nous avons un an.

— Parce que tu crois que *nous* serions capable de constituer une armée ?

— Je ne sais pas. Je crois que nous avons commis une erreur fatale en traitant la Compagnie noire comme nous l'avons fait. La ferme, Fumée. Nous avons cherché à les duper. Ça nous retombera dessus parce que nous sommes allés trop loin pour faire marche arrière. Cygne, Lame et Mather étaient convaincus que nous ne tiendrions pas nos promesses. Je suis sûre que Lame s'en est ouvert à la femme.

— Nous avancerons prudemment, dans ce cas. » Le Prahbrindrah a réfléchi. « Mais, dans l'immédiat, je ne vois pas où serait la menace. Si elle veut en découdre avec les Maîtres d'Ombres, je dis : laissons-la agir. »

Fumée s'est étouffé. Puis il a tempêté. Il a juré. Il a proféré d'épouvantables prophéties. Dans chaque phrase *revenait* cette expression : l'Année des Crânes.

Il en a fait tant et tant que la Radisha a fini par se rallier au point de vue de son frère.

Tous les deux l'ont laissé à ses humeurs. Comme ils cheminaient vers leurs appartements dans le palais, le Prahbrindrah a demandé à sa sœur : « Qu'est-ce qui lui prend ? Ses nerfs le lâchent complètement, on dirait.

— Il ne les a jamais eus solides.

— Non. Mais il est passé de la souris à la méduse. D'abord c'était la hantise de se faire repérer par les Maîtres d'Ombres. Maintenant ce sont les Étrangleurs.

— Moi aussi, ils me font peur. »

Le prince a ricané. « Nous sommes plus forts que tu ne le penses, sœurette. Nous sommes en mesure de manipuler trois clergés. »

La Radisha a eu un petit rire. Elle savait à quoi cela pouvait mener. Tout comme Jahamaraj Jah, désormais.

CHAPITRE XXV

Huit hommes se tenaient accroupis autour du feu dans la pièce sans toit. Cette pièce se trouvait au dernier étage d'un immeuble qui en comptait quatre, dans le pire taudis de Taglios. Le propriétaire des lieux aurait eu une attaque s'il avait vu de quelle manière ces gens avaient investi son bien.

Ils n'étaient là que depuis quelques jours. C'étaient de petits hommes bruns de peau et tout ridés qui ne ressemblaient en rien aux autochtones tagliens. Mais Taglios se situait au bord d'un grand fleuve. Des étrangers venaient, repartaient. Personne ne leur prêtait beaucoup d'attention, fussent-ils singuliers d'aspect.

Ils avaient ouvert la pièce aux éléments, mais certains d'entre eux le regrettaient en cette heure.

Le fleuve avait apporté quelques intempéries estivales. Ce n'était pas de la grosse pluie, mais les nuages s'étaient installés au-dessus de la ville. Un crachin tombait sans interruption. Les habitants de Taglios s'en réjouissaient. La pluie purifiait l'atmosphère et nettoyait les rues. Demain, toutefois, la boue serait partout et tout le monde râlerait.

Sept des huit hommes à la peau brune gardaient le regard braqué sur les flammes. Le huitième rajoutait de temps en temps un peu de combustible ou une pincée d'une poudre qui produisait des étincelles et une abondante fumée aromatique. Ils montraient de la patience. Ils réitéraient ce cérémonial toutes les nuits deux heures durant.

Soudain, des ombres se sont déversées par-dessus le faîtage des murs et se sont mises à onduler entre eux. Ils n'ont pas bronché ni esquissé le moindre geste de réaction à leur présence. Le moins statique du groupe a ajouté une nouvelle pincée de poudre puis a reposé ses mains sur ses genoux. Les ombres se sont réunies autour de lui. Elles ont murmuré. Il a répondu : « Je comprends. » Il ne s'exprimait pas en taglien mais dans une langue qu'on parlait à neuf cents kilomètres de Taglios.

Les ombres sont reparties.

Les hommes sont demeurés immobiles jusqu'à ce que le feu meure. La pluie est devenue une bénédiction, alors. Elle a noyé les flammes rapidement.

Celui qui avait nourri le feu a pris la parole brièvement. Les autres ont opiné. Ils avaient leurs ordres. Toute discussion était superflue. Dans les minutes qui ont suivi, ils sont sortis dans les rues tagliennes.

Fumée a grommelé des jurons en sortant dans la pluie. « J'ai la guigne. Rien ne va plus. » Il s'est hâté, tête basse. « Qu'est-ce que je fiche ici ? » Il aurait dû rester dans le palais pour convaincre la Radisha afin qu'elle fasse entendre raison à son frère. Ils allaient tout flanquer par terre. Tout ce qu'ils avaient accompli pour atteindre leur but serait réduit à néant s'ils laissaient le champ libre à cette femme.

Leur négligence se paierait par la destruction de Taglios.

Pourquoi ne le voyaient-ils pas ?

Parfois, une promenade aidait à s'éclaircir les idées. Il avait besoin de se sentir dehors, loin, seul, libre. Une nouvelle issue se présenterait à son esprit. Il y avait un moyen de s'en sortir, il en était sûr. Nécessairement.

Une chauve-souris l'a frôlé de si près qu'il a senti le souffle de son battement d'ailes. Une chauve-souris ? Par une nuit comme celle-ci ?

Il s'est souvenu d'une période, avant que les légions partent en campagne, où les chauves-souris pullulaient. Et quelqu'un avait déployé de grands efforts pour les éliminer. Quelqu'un comme ces sorciers qui voyageaient avec la Compagnie noire.

Il s'est arrêté, soudain nerveux. Des chauves-souris par un temps à ne pas mettre une chauve-souris dehors ? Ça ne présageait rien de bon.

Il n'avait pas marché longtemps. En une minute, il retrouverait le refuge du palais.

Une autre chauve-souris est passée en trombe. Il s'est retourné pour courir. Trois hommes lui barraient le chemin.

Il a fait volte-face.

D'autres hommes. Partout. Il était cerné. L'espace d'un moment, il a eu l'impression qu'il y en avait une horde. En réalité ils n'étaient que six. Dans un taglien à peine compréhensible, l'un d'eux a dit : « Un homme vouloir voir toi. Toi venir. »

Il a promené un regard affolé autour de lui. Pas d'échappatoire.

Le paradoxe de son propre caractère, a pensé Fumée : terrifié tant que la menace demeurait abstraite, mais calme maintenant qu'elle se concrétisait, il enfilait les rues sombres et mouillées, encadré d'hommes pas plus grands

que lui. Il avait les idées claires. Il pouvait prendre la poudre d'escampette s'il le voulait. Un petit sortilège et il disparaîtrait à l'abri.

Mais il se manigançait quelque chose. Il serait peut-être crucial de savoir quoi. Le sortilège pourrait attendre.

Il a fait mine d'être aussi effrayé et poltron qu'à l'accoutumée.

Ses ravisseurs l'ont amené dans le pire quartier de la ville, jusqu'à un taudis qui semblait ne tenir debout que par miracle. Le bâtiment lui inspirait plus de frayeur que ses gardes. On lui a fait gravir les quatre étages d'un escalier grinçant. Un des hommes a frappé un code sur une porte.

La porte s'est ouverte. Ils sont entrés. Fumée a examiné l'homme qui attendait. Il ressemblait aux six autres. Tout comme celui qui avait ouvert la porte. Tous sortaient du même nid. Mais l'homme qui attendait parlait un taglien sans défaut.

Il a demandé :

« Vous êtes le dénommé Fumée ? Le pompier en chef ? Je ne me souviens pas de votre titre complet. »

Le sorcier a supposé qu'il savait tout de son identité, sans quoi il ne se serait pas retrouvé là. « C'est moi. Vous avez cet avantage sur moi de me connaître. »

— Je n'ai pas de nom. On peut m'appeler Celui qui commande aux Huit Servants. » Très bref sourire. « Un peu long, n'est-ce pas ? Ça n'a pas d'importance. Je suis le seul ici capable de parler votre langue. Vous ne me confondrez avec personne.

— Pourquoi avez-vous interrompu ma promenade ? » Rester nonchalant, désinvolte, a-t-il pensé.

« Parce que nous partageons un intérêt : celui de combattre un péril si grand qu'il pourrait ravager le monde. L'Année des Crânes. »

Maintenant, Fumée savait à qui il avait affaire.

Il s'est contrôlé mais son esprit s'est emballé. Ses efforts pour garder l'anonymat n'avaient servi à rien. Les Maîtres d'Ombres le connaissaient.

Peut-être Cygne avait-il raison. Peut-être n'était-il qu'un couard… au fond, oui. Il le savait depuis toujours. Mais il n'était pas non plus un froussard irrécupérable. Il pouvait surmonter sa peur en cas de nécessité.

Néanmoins… Que Cygne puisse avoir raison sur quoi que ce soit lui restait en travers de la gorge. Saule Cygne était un animal qui marchait sur ses pattes postérieures et émettait des sons comme un humain.

« L'Année des Crânes ? a-t-il demandé. Que voulez-vous dire ? »

L'homme a esquissé un pâle sourire. « Nous gagnerons du temps en ne faisant pas semblant. Vous savez que Kina s'agite. Et, quand elle s'agite, ses ondes réveillent d'autres créatures qu'il vaudrait mieux ne pas titiller. Le premier murmure de Kina se propage à travers le monde. Bientôt la femme qui est son avatar prendra conscience de ce qu'elle est.

— Vous me prenez pour un simplet ? a demandé Fumée. Espérez-vous me corrompre si facilement ? Me dévoyer en jouant sur mes craintes ?

— Non. Il ne s'agit pas de vous corrompre. Celui qui m'envoie est auprès de vous ce que vous êtes auprès d'une souris. Mais il a peur. Il a brisé l'ossature du temps. Il a vu ce qui pouvait advenir. Cette femme peut vraiment provoquer l'Année des Crânes. Ce qu'elle était jadis, elle peut le redevenir, regonflée par l'haleine de Kina. Ce danger ridiculise tous les autres. Les batailles entre armées prennent des allures de disputes de gamins. Mais celui qui m'envoie n'a pas le pouvoir de se rendre où le danger couve. Elle s'est entourée des Enfants de Kina. Sa force croît d'heure en heure. Et celui qui m'envoie doit rester où il est pour contenir la mer de ténèbres qui vient lécher Obombre. Il ne peut rien faire d'autre qu'appeler à l'aide et offrir son amitié, que vous pourrez tester à loisir et invoquer à votre guise. »

Un stratagème. Un stratagème tordu, certainement. Mais il n'osait pas opposer un refus brutal. De la sorcellerie était à l'œuvre ici. Il n'avait pas eu le temps d'évaluer sa puissance. S'il les envoyait promener sèchement, il risquait de ne pas sortir vivant de la pièce.

« Quel Maître d'Ombres est votre seigneur ? » Il avait sa petite idée. Son interlocuteur avait mentionné Obombre.

Son vis-à-vis a souri. « Vous l'appelez Ombrelongue. Il porte aussi d'autres noms. »

Ombrelongue, qui régnait sur Obombre. Le Maître d'Ombres établi le plus loin de Taglios, le moins connu des quatre, celui qu'on disait fou. Il n'avait guère participé aux attaques contre Taglios.

L'étranger a repris : « Celui qui m'envoie n'a pas pris part à cette guerre. Il s'y est opposé depuis le début. Il a refusé de s'associer aux autres. Des dangers plus pressants, des menaces plus graves le préoccupent.

— Des hommes qui vous ressemblent beaucoup ont attaqué des Tagliens à plusieurs reprises.

— Exact. Sur le fleuve. Dans le sud de la province taglienne. Devinez-vous le dénominateur commun, sorcier ?

— La femme.

— Oui, la femme. Sur qui se repose Kina. Celui qui m'envoie a brisé l'ossature du temps. Mais, tandis que le péril qu'elle représente grandit, lui doit affronter d'autres pressions qui l'empêchent d'agir ailleurs. Il a besoin d'alliés. Il est au comble de la peur. Il donnera plus qu'il ne prendra. Le germe de la destruction a pris racine à Taglios et il n'y peut pour ainsi dire rien. Ce sont les Tagliens eux-mêmes qui devront l'éradiquer.

— Les Tagliens sont en guerre. Une guerre dont ils ne sont pas les initiateurs.

— Lui non plus. Mais ce conflit peut trouver son terme. Il a ce pouvoir. Des trois bellicistes du départ, deux sont morts : Ombre-de-Tempête et Ombre-de-Lune ne sont plus. Tisse-Ombre végète. Il contrôle leurs armées réunies, mais il est blessé. On peut lui imposer la paix de force. On peut aussi l'éliminer, si tel est le prix à payer. En tout cas, la paix peut être restaurée. Taglios peut redevenir ce qu'elle était avant le commencement de cette folie. Mais celui qui m'envoie ne s'investira pas pour cela s'il n'obtient rien en échange de l'attention qu'il devra détourner.

— De quoi ?

— De la pierre scintillante. Khatovar. Vous n'êtes pas un paysan illettré. Vous avez lu les anciens. Vous savez que Khadi, la déesse shadar, n'est qu'une pâle ombre de Kina, quoi qu'en disent les prêtres voués à son culte. Vous savez que Khatovar, en langue ancienne, signifie « Trône de Khadi » et censément marque l'endroit où elle est venue sur terre. Celui qui m'envoie pense que la légende de Khatovar est un écho de l'histoire plus vieille et plus véridique de Kina. »

Fumée a jugulé ses émotions et ses peurs. Il s'est forcé à sourire. « Vous venez de me donner un tas d'éléments à digérer. Un véritable festin.

— Ce n'est que le plat d'entrée. Vraiment, celui qui m'envoie est au désespoir. Il a besoin d'un ami, d'un allié qui ait de l'influence ici, qui puisse couper la mauvaise herbe avant qu'elle fleurisse. Il fera tout ce qui est en son pouvoir pour prouver sa bonne foi. À sa demande, je me propose de vous conduire à lui pour que vous jugiez de son honnêteté par vous-même, si vous le voulez. Il se prêtera à toutes les mesures de précaution que vous estimerez utiles si vous acceptez de lui parler sans intermédiaire.

— Décidément beaucoup à digérer, a répété Fumée qui n'espérait qu'une chose : sortir avant que l'entrevue ne tourne au vinaigre.

— J'y compte bien. Assez pour bouleverser votre monde. Et ce ne sera pas tout. Voilà un moment que vous êtes sorti, maintenant. Vous ne voudriez pas que votre absence suscite d'inquiétude ? Allez. Réfléchissez. Prenez vos décisions.

— Comment reprendrai-je contact avec vous ? »

L'homme à la peau brune a souri. « Nous vous trouverons. Nous quitterons cet endroit après votre départ, à moins que, sous le coup d'une inspiration subite et malvenue, vous ne décidiez de jouer les héros. Une chauve-souris vous localisera en temps utile. Mettez-vous alors à l'abri des regards et ces messieurs vous trouveront.

— D'accord. Vous avez raison. Il est temps que je rentre. » Il s'est dirigé vers la porte, toujours un peu dans l'expectative. Mais nul n'a réagi pour le retenir.

Il y avait matière à réfléchir. La rencontre, riche d'enseignements, prouvait par exemple que les Maîtres d'Ombres avaient placé de nouveaux agents dans la ville après que les sorciers de la Compagnie noire eurent décimé les précédents.

Le petit homme à la peau brune qui parlait mal taglien a demandé à son chef : « Mordra-t-il à l'hameçon ? »

Le meneur a haussé les épaules. « L'appel ratissait assez large pour le toucher d'une façon ou d'une autre. Par le biais de ses peurs. De son ego. De ses ambitions. On lui offre l'opportunité de détruire ce qu'il exècre et redoute, de se valoriser en tant que pacificateur, d'accroître son propre pouvoir en se faisant des amis puissants. S'il est une raison qui peut l'amener à trahir les siens, nous avons mis le doigt dessus. »

L'homme a souri. Ses compagnons aussi. Et puis tous les huit ont remballé leurs affaires. Le meneur était sûr que la conscience de Fumée le pousserait à rapporter cette prise de contact.

Il espérait que le sorcier ne tarderait pas trop à se laisser circonvenir. Le Maître d'Ombres estimait n'avoir pas de temps à perdre. Et quand on le contrariait, il n'était pas commode.

CHAPITRE XXVI

La Radisha n'avait qu'un jour d'avance sur nous. Quoique mille hommes auraient dû peiner à la poursuite d'un groupe plus restreint, nous la rattrapions. Narayan avait sélectionné pour nous les recrues les plus efficaces et les plus motivées. Nous avions deux heures de retard sur la Radisha quand elle a atteint la ville.

J'ai fait mon entrée fièrement, exhibant mes trophées, et je suis allée droit aux baraquements affectés à la Compagnie quand nous entraînions les légions. Les bâtiments étaient occupés par des soldats que nous avions laissés derrière nous, des blessés de la bataille du gué de Ghoja et des citoyens qui s'étaient portés volontaires après notre départ. La plupart continuaient de rentrer chez eux après les entraînements de la journée, mais les baraquements demeuraient pourtant bondés. Les recrues dépassaient les quatre mille.

« Veille à les garder sous contrôle, ai-je glissé à Narayan dès que j'ai eu saisi la situation. Rallie-les à notre cause. Isole-les autant que possible. Travaille-les. » Bien joli en paroles, mais était-ce réalisable ?

« La nouvelle de votre arrivée circule, m'a-t-il répondu. La ville entière sera bientôt au courant.

— Pas moyen de l'éviter. Entre eux, les hommes doivent savoir plus ou moins ce que sont devenus ceux qui ne sont pas de retour. Beaucoup de Tagliens aimeraient sûrement être mis au courant. Nous pourrions nous faire quelques amis en leur divulguant des nouvelles.

— On va être débordés. » Il oubliait de me donner de mon titre de plus en plus souvent. Il commençait à se sentir mon partenaire dans cette affaire.

« Peut-être. Mais fais courir le bruit que nous acceptons de répondre aux requêtes. Et fais savoir également que beaucoup de Tagliens sont assiégés à Dejagore et que je pourrais les tirer de là moyennant un peu d'aide. »

Narayan m'a regardée drôlement. « Aucun espoir, maîtresse. Ces hommes sont morts. Même s'ils respirent encore.

— Nous le savons. Mais le monde l'ignore. Si on te le demande, réponds que pour les délivrer nous n'avons besoin que d'une chose : lever une armée en hâte. Mes adversaires seront biaisés : ceux qui voudront me

contrecarrer auront l'air de se ficher du sort de ces hommes. Selon Lame, les gens ici tiennent leurs prêtres pour des voleurs. Ils finiront peut-être par se rebeller si ces prêtres donnent l'impression de mépriser la vie de leurs fils, frères et maris. Tirons aussi parti des antagonismes religieux. Si un prêtre gunni se range contre moi, faisons appel à la laïcité des Shadars et des Vehdnas. Et répète autant que tu pourras que je suis le seul soldat professionnel des parages. »

Narayan m'a offert son sourire hideux. « Vous avez bien réfléchi à la question.

— Je n'avais pas grand-chose d'autre à faire pendant le voyage. Allez, bouge. Il faut prendre le contrôle de la situation en damant le pion à tout le monde. Avant que des trouble-fêtes trouvent le moyen de nous contrer. Envoie des gars sonder les membres de ta confrérie. Il nous faut des informations. »

À défaut d'être un chef charismatique, Narayan possédait quelques dons pour l'organisation. Il saurait diriger un petit groupe grâce à ces qualités, mais jamais séduire une foule par sa prestance.

Ces réflexions m'ont fait penser à Toubib. Lui non plus n'était pas charismatique. C'était une sorte de commandant besogneux. Il cernait les buts à atteindre, examinait les options et distribuait le travail en fonction des aptitudes. En général il voyait juste et parvenait à ses fins. Sauf la dernière fois, à Dejagore, où sa faiblesse est devenue manifeste.

Il a manqué de vitesse de réaction. Son intuition l'a induit en erreur.

Au plus-que-parfait, ma fille. Il est mort.

Je ne voulais pas raviver son souvenir. C'était encore trop douloureux.

J'avais du travail à foison pour m'occuper l'esprit.

J'ai commencé par inspecter les ressources en hommes qui tombaient dans mon escarcelle.

Rien d'emballant. Beaucoup de piquiers, de jeunes gens déterminés mais dont aucun ne sortait du lot comme chef potentiel. Mince, il me manquait la machinerie militaire que j'avais laissée au pays.

J'ai commencé à me demander ce que je fichais ici, pourquoi j'étais venue. Inutile, ma grande. Je ne pouvais pas revenir en arrière. L'Empire avait évolué. Je n'y avais plus ma place.

Il ne me manquait pas seulement mes armées. Je n'avais pas non plus de service d'espionnage. Aucun moyen d'éventer les complots.

Bélier me suivait comme une ombre autant qu'il pouvait se le permettre. Résolu à jouer les anges gardiens, Bélier. Sans doute avait-il des ordres très stricts de son jamadar Narayan. « Bélier, tu connais la campagne autour de Taglios ?

— Non, maîtresse. Je n'étais jamais sorti avant de m'enrôler.

— J'ai besoin d'hommes qui la connaissent. Trouve-m'en, s'il te plaît.

— Maîtresse ?

— Ce camp est indéfendable. La plupart des hommes rentrent chez eux après l'entraînement. » Pourquoi expliquais-je ? « Nous devons nous éloigner des distractions et de ce qui peut nous rendre vulnérables. » L'idéal serait une colline proche de la route du Sud, avec de l'eau et un grand bois.

« Je vais me renseigner, maîtresse. » Il rechignait à me quitter, mais je n'avais plus besoin de lui donner expressément l'ordre d'aller voir ailleurs. Il apprenait. Une année supplémentaire n'aurait pas été de trop.

Narayan est revenu avant Bélier. « Tout se passe au mieux. C'est la grande effervescence. Les hommes qui ont participé au combat – au moins six cents d'entre eux sont arrivés maintenant – fanfaronnent sur notre victoire sur les cavaliers. Ils parlent de reprendre Dejagore avant la saison des pluies. Je n'ai pas eu besoin d'initier quoi que ce soit. »

Pendant la saison des pluies, le Majeur devenait infranchissable. Durant cinq ou six mois, le fleuve constituait le rempart de Taglios contre les Maîtres d'Ombres. Et réciproquement.

Que se passerait-il si je me trouvais sur la rive sud quand arriveraient les premières précipitations ? Certes, j'aurais alors le temps d'organiser mon armée.

Mais, d'un autre côté, je n'aurais nulle part où me replier.

« Narayan, va me chercher…

— Maîtresse ?

— J'en viens à oublier que tu n'as pas toujours été avec moi. Je voulais t'envoyer chercher un document que nous avions établi avant de descendre dans le Sud. »

Une de nos grandes tâches avait consisté à inventorier les besoins en hommes, matériaux, bêtes, spécialistes et autres fournitures nécessaires à la constitution d'une armée. Le dossier devait traîner quelque part.

Il y aurait un moyen de résoudre le dilemme des hautes eaux si nous pouvions réunir les hommes et les matériaux appropriés.

« Maîtresse ? a fait Narayan derechef.

— Pardon. Je me demandais juste ce que je faisais là. Ça m'arrive par moments. »

Il a pris la remarque au premier degré. Il s'est mis à parler de vengeance et de reconstitution de la Compagnie.

« Je sais, Narayan. Ce n'est qu'un coup de fatigue.

— Reposez-vous, dans ce cas. Vous devrez bientôt être au mieux de votre forme.

— Ah ?

— Les Tagliens qui veulent des nouvelles des leurs se rassemblent déjà. Sans aucun doute la nouvelle de notre arrivée est maintenant connue de tous les faux prêtres et même du palais. Des gens de tous les bords vont accourir pour essayer de tirer avantage de votre présence.

— Tu as raison. »

Bélier est revenu avec une demi-douzaine d'hommes et des cartes. Aucun n'avait participé à la remontée vers le nord avec moi. Ils étaient nerveux. Ils m'ont montré trois sites qui, estimaient-ils, ne correspondraient pas à ce que je cherchais. D'emblée j'en ai écarté un, déjà occupé par un hameau. Rien ne faisait pencher la balance en faveur de l'un des deux autres. Autrement dit, j'allais devoir me rendre compte par moi-même.

Une promenade récréative.

En vieillissant, je prenais goût au sarcasme, comme Toubib.

J'ai remercié et congédié tout le monde. J'avais besoin de quelques minutes de repos. Comme l'avait dit Narayan, le siège commencerait bientôt. Nous aurions peut-être du mal à contenir l'impatience de ces gens venus retrouver des êtres chers.

J'ai posé mes affaires dans les quartiers que j'occupais lors de mon précédent séjour, une chambrette que j'avais refusé de partager. Je me suis jetée sur ma paillasse. Elle n'avait pas changé pendant mon absence : toujours de pierre sous une enveloppe de tissu.

Je comptais juste me relaxer quelques minutes.

Les heures ont défilé. J'ai rêvé. Je n'avais pas les idées claires quand Narayan m'a réveillée. Il était entré tandis que je visitais les cavernes des anciens. La voix qui m'appelait retentissait plus fortement, plus nettement, avec plus d'insistance et d'urgence.

Je me suis ressaisie. « Qu'est-ce qu'il y a ?

— La foule des proches. Je les filtrais au portail un par un, mais ils ont commencé à jouer des coudes et à pousser. Ils doivent être au moins quatre

mille là-bas, et il en arrive d'autres sans arrêt.

— Il fait nuit. Pourquoi m'as-tu laissée dormir ?

— Vous en aviez besoin. Il pleut également. Et c'est peut-être une bénédiction.

— Ça en retiendra certains à la maison. » Nous allions perdre du temps quoi qu'on fasse. « Il y a cette place publique où nous avions défilé avant de partir pour le Sud. Je ne me rappelle plus son nom. Retrouve-la-moi. Donne consigne à ces gens de s'y regrouper. Dis-leur de se préparer à une brève marche par ce sale temps. Demande à Bélier de me préparer mon armure, mais sans le heaume. »

Cinq mille personnes attendaient sur la place. J'ai réussi à les intimider suffisamment pour qu'ils restent calmes. Je me suis campée face à eux sur mon destrier, surplombant la mer de leurs lampes, lanternes et torches tandis que mes soldats s'alignaient derrière moi.

« Vous avez le droit de savoir ce que sont devenus vos proches, ai-je déclaré. Mais il s'agit d'une immense tâche pour mes soldats et moi. Si vous coopérez, nous en viendrons à bout rapidement. Si vous refusez de vous discipliner, nous ne nous en sortirons pas. » Mon taglien s'était considérablement amélioré. Je me faisais maintenant comprendre de tous.

« Lorsque je vous désignerai, déclinez le nom de la personne dont vous voulez des nouvelles d'une voix forte et claire. Si l'un des soldats sait ce qu'elle est devenue, il vous répondra. Allez le voir. Parlez à voix basse, sans perdre de temps. Si les nouvelles sont mauvaises, maîtrisez-vous. Les autres aussi voudront savoir. Il faudra qu'eux aussi puissent entendre. »

Je doutais que le principe puisse fonctionner longtemps sans accroc, mais il s'agissait d'un geste pour mon image de marque hors des cercles du pouvoir.

Nous avons travaillé efficacement plus longtemps que je ne l'aurais cru : les Tagliens sont des gens malléables, habitués à respecter les consignes. Aux premières prémices de désordre, j'ai déclaré tout net que je partirais si le calme ne se rétablissait pas.

Certains de mes hommes étaient les fauteurs de troubles. J'ai envoyé Narayan passer la formation en revue. À ceux qu'il savait zélés, coopératifs, travailleurs et droits, il a promis de partir bientôt. Il devait aussi rappeler aux moins diligents pourquoi ils risquaient de faire le pied de grue encore un moment. La carotte et le bâton.

Radical. Même les bleus se sont tenus. Ça nous a pris toute la nuit, mais nous avons contenté la moitié de la foule. Je répétais inlassablement que la légion de Mogaba et bien d'autres rescapés se trouvaient pris au piège dans Dejagore à cause de la désertion de Jahamaraj Jah. Je laissais entendre que tous ceux dont nous n'avions pas de nouvelles faisaient partie des assiégés.

La plupart étaient plus probablement morts.

Carotte, bâton et manipulation affective. Je maîtrisais ce jeu-là depuis si longtemps que j'aurais pu m'y adonner dans mon sommeil.

Un messager est venu. Des prêtres voulaient me voir et m'attendaient aux baraquements. « Ils ont mis le temps », ai-je grommelé. Se manifestaient-ils tardivement parce qu'ils étaient décontenancés ou parce qu'ils avaient attendu d'être prêts pour la confrontation ? Peu importait. Ils patienteraient le temps que nous finissions.

La pluie s'est arrêtée. Ça n'avait été qu'une petite bruine guère gênante.

Une fois la foule dispersée, j'ai mis pied à terre et je suis rentrée en marchant aux côtés de Narayan. Notre troupe était diminuée des soixante-dix soldats qu'il avait libérés de leurs obligations. Je lui ai demandé : « As-tu remarqué des chauves-souris ?

— Quelques-unes, maîtresse. » Il paraissait surpris.

« Représentent-elles un quelconque présage pour les adorateurs de Kina ?

— Pas que je sache. Mais je ne suis pas prêtre.

— Elles représentent quelque chose pour moi.

— Hein ?

— Elles me disent, aussi net qu'un cri, que les Maîtres d'Ombres ont des espions ici. Ordre général à tous les hommes : qu'ils tuent toutes les chauves-souris. Si possible, qu'ils découvrent où elles nichent. Qu'ils surveillent les étrangers. Fais passer le mot à la population aussi. Il y a de nouveau des espions parmi nous et je veux mettre la main sur l'un d'entre eux. »

Nous serions sans doute submergés d'ici peu d'allégations sur de braves gens inoffensifs, mais… tous ne le seraient pas. Et ceux-là mériteraient d'être cuisinés.

CHAPITRE XXVII

Le groupe qui m'attendait se composait de délégations des trois clergés. L'attente que je leur avais imposée leur restait en travers de la gorge. Je ne me suis pas excusée. J'étais de mauvaise humeur et une confrontation ne me faisait pas peur.

Ils avaient patienté dans la salle commune, la seule où il restait de la place. Et encore, même là, ils avaient dû se serrer dans un angle à cause des hommes étalés un peu partout avec leur couverture.

Avant d'entrer, j'ai glissé à Narayan : « Premier succès à mon actif. Ils sont venus à moi.

— Sans doute qu'aucun d'entre eux n'a envie de vous voir conclure un arrangement exclusif avec les autres.

— Sans doute. » J'ai affiché mon air le plus rogue, adopté une démarche légèrement provocante et je suis entrée dans la salle à pas sonores. « Bonjour. Je suis honorée de votre présence mais également pressée. Si vous désirez m'entretenir de quelque chose, venez-en au fait. Je suis en retard d'une heure sur mon programme et je n'ai guère de loisir pour les mondanités. »

Ils n'ont pas su comment réagir. Ces propos péremptoires dans la bouche d'une femme les prenaient de court.

Quelqu'un a posé une question perfide à l'arrière.

« D'accord. Je vais vous déclarer mes intentions. On gagnera du temps. Ma position à l'égard de la religion est l'indifférence. Je la conserverai tant que la religion m'ignorera. Ma position concernant les affaires d'État est identique. Je suis un soldat de la Compagnie noire, laquelle s'est engagée par contrat auprès du Prahbrindrah Drah à débarrasser Taglios des Maîtres d'Ombres. Mon capitaine est tombé. Je l'ai remplacé. J'espère remplir la mission. Si cette déclaration ne répond pas à vos questions, alors sans doute s'agit-il de questions que vous n'avez pas à poser. Mon prédécesseur était un homme patient. Il s'efforçait de ne pas offenser les gens. Je ne partage pas ces qualités. Je suis directe et désagréable lorsqu'on m'échauffe. Des questions ? »

Ils en avaient. Évidemment. Ils ont fait entendre un brouhaha de récriminations. J'ai désigné un homme que je connaissais, qui était agressif et peu apprécié de ses pairs. Il s'agissait d'un Gunni chauve vêtu de violet. « Tal. Votre attitude m'irrite. Rien ne légitime votre présence ici. La vôtre et celle des autres, d'ailleurs. J'ai dit que la religion m'indiffère. Je ne vois pas en quoi les questions militaires devraient vous intéresser. À chacun ses compétences. »

Le beau Tal a donné sa réplique comme s'il l'avait longuement répétée. Une réponse plus qu'agressive. C'était une attaque directe basée sur mon sexe et mon manquement envers le rite *satî.*

Je lui ai décoché un Marteau d'Or, pas en plein cœur mais sur l'épaule droite. Il a pivoté sur lui-même et s'est écroulé. Il a hurlé plus d'une minute avant de perdre connaissance.

Un silence pesant s'est établi. Tout le monde, y compris le pauvre Narayan déconfit, me regardait en ouvrant de grands yeux.

« Vous voyez ? Je ne suis pas mon prédécesseur. Il serait resté poli. Il aurait continué à user de persuasion et de diplomatie quand bien même depuis longtemps frapper du poing lui aurait permis de se faire entendre. Retournez vous occuper de vos affaires de prêtres. Je me chargerai de mener la guerre et d'instaurer la discipline nécessaire. »

Ils devaient se figurer à peu près ce que cela signifiait. En vertu du contrat signé par la Compagnie, le capitaine devenait de fait dictateur militaire pendant un an. Toubib ne s'était pas servi de ce pouvoir. Je n'entendais pas le faire non plus. Mais j'avais cette ressource.

« Partez, maintenant. Du travail m'attend. »

Ils ont pris congé. Silencieusement. Songeurs.

« Bien, a dit Narayan après leur départ. Bien.

— Maintenant ils savent que je ne fais pas d'esbroufe. Maintenant ils savent que seule ma mission m'importe et que j'écraserai sans sourciller le premier d'entre eux qui se mettra en travers de mon chemin.

— Il est pourtant mauvais de s'en faire des ennemis.

— À eux de voir. Oui ! je sais. Mais ils sont trop perturbés. Il leur faudra un moment pour décider d'une ligne de conduite. Et alors ils vont mutuellement se tirer dans les pattes. J'ai gagné du temps. J'ai besoin d'informateurs, Narayan. Trouve-moi Bélier. Demande-lui de me ramener l'équipe qu'il m'avait présentée. Il est temps que nous allions jeter un coup d'œil à ces sites. » Avant qu'il ait pu protester, j'ai ajouté : « Et préviens-le

que s'il a l'intention de continuer à me suivre comme mon ombre, il aura intérêt à se mettre à l'équitation. Je vais sans doute sillonner pas mal le coin dorénavant.

— Oui, maîtresse. » Il s'est éloigné en hâte, s'est arrêté sur le pas de la porte et s'est retourné, l'air soucieux. Il se demandait qui utilisait qui, et qui avait le dessus. Bien. Qu'il cogite. Tant qu'il se poserait la question, je continuerais à affermir ma position.

Les hommes dans la salle commune me dévisageaient avec un respect plus ou moins mêlé d'effroi. Peu osaient croiser mon regard. « Reposez-vous tant que vous pouvez, soldats. Ces moments nous sont comptés. »

Je me suis retirée dans mes quartiers en attendant Bélier.

CHAPITRE XXVIII

Toubib regardait tomber le crachin nocturne tout en tressant nerveusement des brins d'herbe. L'un des chevaux a bronché dans l'obscurité. Il a songé à le rejoindre, à l'enfourcher à cru et à fuir. Il aurait une chance sur deux de conserver son avance.

Sauf que la situation avait changé. Désormais Volesprit n'avait plus besoin de le rattraper physiquement.

Il a contemplé le résultat de son travail, un bonhomme de cinq centimètres de haut. L'herbe sentait l'ail. Il a haussé les épaules, jeté son œuvre dans la pluie et saisi de nouveaux brins d'herbe dans un sac. Il en avait tressé des centaines à présent. Ces figurines en herbe matérialisaient en quelque sorte le décompte du temps.

Un martèlement continu retentissait derrière lui. Il s'est détourné de la nuit et s'est approché lentement de la femme. Elle avait sorti d'il ne savait où une panoplie d'outils d'armurier. C'était le second jour de rang qu'elle s'affairait à façonner quelque chose. Manifestement une armure noire, mais pourquoi ?

Elle a jeté un coup d'œil au cheval miniature qui lui occupait les mains. « Je pourrais peut-être te fournir du papier et de l'encre.

— Vrai ? » Il y avait beaucoup de choses qu'il aurait voulu coucher par écrit. Tenir un journal s'était ancré dans ses habitudes.

« Je pourrais. Les poupées, ce n'est pas un passe-temps d'adulte. »

Il a haussé les épaules et posé son cheval dans un coin. « Faites une pause. C'est l'heure de l'auscultation. »

Elle ne portait plus son ample manteau. Elle était vêtue comme la première fois qu'il l'avait vue, d'une tenue de cuir noir qui laissait planer une certaine ambiguïté quant à son sexe. Son costume de Volesprit, comme elle l'appelait. Elle ne s'était pas encore attaquée au casque.

Elle a posé ses outils et lui a adressé un regard malicieux. « Tu as l'air déprimé. » Elle avait choisi une voix joyeuse.

« Je le suis. Levez-vous. » Elle a obtempéré. Il a écarté le cuir qui lui couvrait le cou. « Ça cicatrise vite. J'ôterai les fils demain peut-être.

— Il me restera de grosses marques ?

— Je ne sais pas. Ça dépendra de l'efficacité de vos sortilèges de guérison. Je ne savais pas que vous étiez coquette.

— Je suis humaine. Je suis une femme. Je veux avoir de l'allure. » Même voix, mais moins guillerette.

« Vous en avez. » Il avait parlé sans réfléchir. Seulement pour énoncer une vérité. Elle avait de l'allure dans le sens où elle était belle femme. Comme sa sœur. Il en avait pris conscience quand elle avait changé de style de vêtements, ce qui suscitait en lui une vague culpabilité.

Elle a ri. « Je lis tes pensées, Toubib. »

C'était faux, littéralement. D'ailleurs elle n'aurait pas été ravie de ce qu'elle aurait découvert. Mais elle possédait une longue expérience et savait juger les gens. Elle pouvait déduire une foule de choses à partir de quelques indices physiques.

Il a grommelé. Il commençait à s'y habituer. Inutile de chercher à se dissimuler. « Qu'est-ce que vous fabriquez ?

— Une armure. Nous serons bientôt assez rétablis pour partir. On va bien s'amuser.

— Je n'en doute pas. » Il n'éprouvait plus qu'un pincement dans la poitrine. Il était presque guéri. Il ne s'était produit aucune des complications qu'il avait redoutées. Il avait entamé sa rééducation.

« Nous allons jouer les taons, mon cher. Nous allons semer la pagaille. Ni ma sœur adorée ni les Tagliens ne soupçonnent notre existence. Je suis connue de ces patauds de Maîtres d'Ombres, mais pas toi. Ils ignorent ce que tu as accompli. Ils me prennent pour une calamité errant dans l'obscurité. Je doute qu'ils aient seulement imaginé qu'il était possible de me rendre mon apparence. »

Elle s'est calé le menton dans une main. « Je suis plus primaire que tu ne le crois.

— Ah ?»

Changement de voix : masculine, sérieuse, aux antipodes de la précédente. « J'ai des yeux partout. Aucune parole de tous ceux qui me connaissent ne m'échappe. Il y a quelque temps, je me suis arrangée pour distraire Ombrelongue le temps que le Hurleur rende visite à Tisse et le libère de son emprise délétère.

— Bordel ! Il va mettre Dejagore à feu et à sang.

— Il gardera le profil bas et fera comme si rien n'avait changé. Que le siège s'éternise ne lui coûte rien. En revanche il a intérêt à fourbir

secrètement ses armes contre Ombrelongue. Il sait que son collègue a l'intention de l'éliminer dès qu'il aura cessé de lui être utile. Nous allons nous amuser. Nous allons donner des coups de pique ici et là et les pousser à jouer au chat et à la souris. Quand le calme se rétablira, peut-être qu'il n'y aura plus d'Ombrelongue, ni de Tisse-Ombre, ni de Hurleur, mais seulement toi et moi avec un empire qui nous tendra les bras. À moins que je change d'idée d'ici là. Je ne sais pas. J'ai surtout l'intention de me divertir. »

Toubib a secoué la tête lentement. Difficile à croire, et pourtant elle paraissait sincère. Ses manœuvres provoqueraient des milliers de morts, mettraient au désespoir des millions de personnes, mais pour elle il s'agissait d'un jeu. « Je ne vous comprendrai jamais. » Elle a hoqueté un petit rire de fillette écervelée. Elle n'était pourtant ni jeune ni sotte. « Je ne me comprends pas non plus. Mais j'ai cessé d'essayer depuis longtemps. C'est distrayant. »

Des jeux. Depuis toujours elle s'ingéniait à ourdir des stratagèmes alambiqués, parfois dépourvus d'objectif bien défini. Son grand plaisir consistait à regarder une machination aboutir et perdre sa victime. Un seul de ses complots avait échoué : celui qui visait à supplanter sa sœur. Et l'échec n'avait pas été total puisqu'elle avait survécu.

« Bientôt les fidèles de Kina vont commencer à arriver, a-t-elle dit. Nous ne devrons plus être ici. Alors descendons à Dejagore pour semer un peu de confusion. Nous y arriverons au moment où Tisse se croira en mesure d'entreprendre ses propres menées. Je suis curieuse d'observer cela. »

Toubib ne comprenait pas, mais il s'est abstenu de demander. Elle parlait souvent par énigmes, il avait l'habitude. Quand elle voulait vraiment qu'il sache quelque chose, elle s'exprimait clairement. Inutile de la presser. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de prendre son mal en patience et d'espérer.

« Il est tard, a-t-elle déclaré. Suffit pour aujourd'hui. Allons nous coucher. »

Toubib a grommelé, peu enthousiaste. Ce temple lui donnait la chair de poule à chaque fois qu'il y repensait, c'est-à-dire chaque soir avant de s'endormir. Cette fois encore, il serait bon pour un cauchemar. Il avait hâte d'être ailleurs.

Peut-être qu'une fois sorti il tenterait de s'éclipser – s'il pouvait trouver un moyen de se cacher des corbeaux.

Un quart d'heure après l'extinction de la lampe, Volesprit a demandé : « Tu dors ?

— Non.

— Il fait frisquet ici.

— Hmm. » Comme d'habitude. Chaque soir, il s'endormait en grelottant.

« Tu ne veux pas t'approcher un peu ? »

Ses frissons ont redoublé. « Je ne crois pas. »

Elle a ri. « Une autre fois. »

Il s'est assoupi, en proie à une inquiétude qui chassait celle suscitée par le temple : en général elle parvenait toujours à ses fins. Il en a conçu des rêves plus troublants que ses cauchemars.

Plus tard dans la nuit, il s'est réveillé. La lampe était allumée. Volesprit discutait avec une poignée de corbeaux à propos, apparemment, d'événements qui se déroulaient à Taglios. Elle paraissait satisfaite. Il s'est rendormi sans avoir compris de quoi il retournait.

CHAPITRE XXIX

Aucun des sites potentiels pour le camp n'était sans défaut. L'un d'eux avait déjà été fortifié en des temps reculés. Depuis des siècles, les gens venaient s'y servir en pierres qu'ils réutilisaient ailleurs. J'ai opté pour celui-là.

« Personne ne se souvient du nom du patelin, ai-je dit à Bélier comme nous revenions vers la ville. Ça donne à réfléchir.

— Hon ? À propos de quoi ?

— La nature éphémère des choses. L'histoire entière de Taglios résulte peut-être de ce qui s'est déroulé en ces lieux dont tout le monde a oublié le nom. »

Il m'a dévisagé bizarrement, s'activant les méninges. Il voulait comprendre mais n'en avait pas la capacité. Le passé, c'était la semaine dernière ; le futur, demain. Tout ce qui datait d'avant sa naissance n'avait aucune réalité.

Il n'était pas stupide. Il avait l'air pataud, obtus et lent, mais il possédait une intelligence dans la moyenne. Simplement, il n'avait pas appris à s'en servir.

« Pas grave. Ça n'a pas d'importance. Je suis juste mal lunée. » Mal lunée, ça, il comprenait. Une notion déjà rencontrée. Sa femme et sa mère avaient été « mal lunées ».

Il n'avait pas le temps de réfléchir, de toute façon. Il avait trop à faire pour rester en selle.

Nous sommes revenus aux baraquements. Une nouvelle foule de Tagliens venus aux nouvelles de leurs proches nous y attendait. Narayan s'occupait d'eux efficacement. Ils m'ont dévisagée curieusement. Pas comme ils regardaient Toubib. Lui, on l'acclamait partout comme un libérateur. Moi, j'étais une créature monstrueuse qui n'avait pas le bon sens de se rendre compte qu'elle n'était pas un homme.

Je m'imposerais petit à petit. Il y aurait matière à créer une légende.

Narayan est venu me trouver. « Un messager du palais vous attendait. Le prince vous invite à dîner ce soir. Dans un lieu appelé l'Oliveraie.

— Ah ? » C'était là que je l'avais vu pour la première fois. Toubib m'y avait amenée. L'Oliveraie était un établissement de plein air pour gens riches et influents. « Invitation ou ordre ?

— Invitation. "Me ferez-vous l'honneur de…" Ce genre-là.

— Bien. Envoie un message. J'accepte. À quelle heure ?

— Il n'a pas été précis. »

La soirée empiéterait sur mon temps libre, mais elle m'éviterait peut-être des erreurs ou des conflits ultérieurement. Au moins, j'allais apprendre quels maux il me fallait redouter de la part de l'État. « Je vais dessiner les grandes lignes du camp tel que je veux qu'on le bâtisse. Nous enverrons une compagnie et cinq cents recrues pour commencer. Désigne ceux qu'on a intérêt à faire sortir de la ville. Avec la cohue à l'extérieur, tu t'en sors ?

— Ça ira, maîtresse.

— D'autres volontaires à se manifester ?

— Quelques-uns.

— Et pour ce qui est de l'espionnage ? Ça avance ?

— Beaucoup de gens ont des choses à dire. À propos d'étrangers la plupart du temps. Rien de vraiment intéressant.

— Continue. Laisse-moi esquisser ces plans. Ensuite j'établirai une liste à donner au Prahbrindrah. Enfin je me pomponnerai un peu. » Ma tenue impériale, que j'avais revêtue la fois précédente, devait encore traîner dans le coin, ainsi que le carrosse que nous avions ramené du Nord et laissé sur place pour notre marche sur Ghoja.

« Bélier, avant que nous ne descendions dans le Sud, j'avais plusieurs valets pour m'aider à donner du clinquant à mon armure. J'aurais besoin de les retrouver. »

Je me suis attablée à mon travail d'esquisses et d'estimations.

Le carrosse produisait moins d'effet maintenant qu'il n'était plus attelé que de quatre chevaux, mais les badauds ouvraient quand même de grands yeux. J'avais assez de talent pour que les sabots des bêtes allument des feux et pour que la caisse du carrosse s'enveloppe d'une lueur. Le crâne crachant des flammes de la Compagnie blasonnait les deux portières. Les roues cerclées d'acier et les sabots ferrés grondaient comme le tonnerre.

J'étais satisfaite.

Nous sommes arrivés à l'Oliveraie une heure avant le coucher du soleil. Nous sommes entrés, toisant le monde. Comme la dernière fois, la crème de

la société taglienne était venue se prélasser. Bélier et un rumel rouge du nom d'Abda, de confession vehdna, me servaient de gardes du corps. Je ne connaissais pas Abda. Je l'avais pris sur les conseils de Narayan.

Ils avaient soigné leur mise. Bélier pouvait très bien se laver pour peu qu'on lui braque un couteau sur les reins. Propre, cheveux et barbe brossés, habillé de neuf, il ne manquait pas d'allure. En revanche Abda n'avait guère changé. Petite frappe au regard chafouin il resterait, quels que soient ses efforts pour le cacher.

J'ai regretté de ne pas m'être adjoint de garde du corps gunni, pour la symbolique. Dans l'urgence, on ne pense pas à tout.

Le Prahbrindrah s'est levé comme je m'avançais vers lui à grands pas. Il a souri. « Vous m'avez trouvé. J'étais inquiet. Je craignais d'avoir été un peu flou quant au lieu du rendez-vous.

— Il m'a semblé logique de me rendre où nous nous étions déjà rencontrés. »

Il a considéré Bélier et Abda. Il était venu seul. Une manière de montrer qu'il avait confiance en la loyauté de ses sujets ? Une confiance peut-être déplacée.

« Installez-vous à votre aise, a-t-il déclaré. Je me suis permis de commander des mets que j'espère à votre goût. » Il a de nouveau regardé Bélier et Abda, perplexe. Il ne savait pas que faire d'eux.

« La dernière fois que je suis venue ici, ai-je expliqué, on a essayé d'assassiner Toubib. Faites comme s'ils n'étaient pas là. J'ai confiance en leur discrétion. » J'ignorais totalement si Abda en était digne ou non. Il était peut-être présomptueux de l'affirmer, en fin de compte.

Des serveurs sont arrivés avec des rafraîchissements et des amuse-gueules. Vu l'affluence dans l'Oliveraie, on n'aurait pas soupçonné que Taglios était une nation menacée d'anéantissement.

« Vous êtes superbe ce soir.

— Ce n'est pas ainsi que je me sens. Je suis épuisée.

— Vous devriez vous détendre davantage. Prendre la vie du bon côté.

— En convainquant les Maîtres d'Ombres de s'octroyer des vacances ? »

Il a picoré quelque chose qui ressemblait à une crevette. Des crevettes, ici ? D'où sortaient-elles ? Mais oui, au fond, la mer n'était pas si loin.

Ce qui m'a inspiré le germe d'une idée. Je l'ai remisée dans un coin de mon esprit pour plus tard.

Le prince a avalé sa bouchée puis s'est tamponné les lèvres avec sa serviette. « Vous avez l'air décidée à me compliquer la vie.

— Ah ?

— Vous rugissez comme une tornade, ne laissant à personne le temps de réfléchir. Vous allez en trombe, bousculant tout le monde sur votre passage. »

J'ai souri.

« Laisser le temps aux gens de vouloir autre chose que marcher dans mon sillage, c'est m'enliser dans la mélasse jusqu'aux oreilles. Tous autant que vous êtes, vous paraissez vous aveugler sur la puissance réelle de vos ennemis. Vous vous méprenez diamétralement sur vos priorités. Chacun fait des ronds de jambes et cherche à se placer. Pendant ce temps, les Maîtres d'Ombres réfléchissent au moyen de vous exterminer. »

Il a grignoté en faisant mine de réfléchir. « Vous avez raison. Mais c'est humain. Personne ici n'a jamais eu à réfléchir en tenant compte d'ennemis extérieurs. Ou d'ennemis réellement dangereux.

— Les Maîtres d'Ombres comptent sur ce facteur également.

— Aucun doute. »

Un nouveau plat est arrivé. Une espèce de volaille. J'étais surprise. Le prince était d'extraction gunnie. Les Gunnis observaient un régime strictement végétarien.

En promenant le regard alentour, j'ai remarqué deux choses qui m'ont contrariée. Des dizaines de corbeaux se tenaient perchés dans les arbres. Et le prêtre auquel j'avais fait un méchant parti, Tal, nous espionnait avec plusieurs de ses hommes.

« Je subis de nombreuses pressions à cause de vous, a dit le Prahbrindrah. Certaines émanant de mes propres alliés. Cela me place dans une position délicate. »

Où était sa sœur ? Essayait-elle, soutenue par Fumée, de le mener par le bout du nez ? Sans doute. J'ai haussé les épaules et mangé.

« Connaître vos intentions, a repris le prince, m'aiderait grandement. »

Je les lui ai dites.

« Supposons maintenant que certaines personnes influentes ne vous approuvent pas ou considèrent que vous n'êtes pas la personne de la situation ?

— Ça n'aurait aucune importance. Il y a un contrat et il est valide. Il sera rempli. Et je ne ferai pas de distinction entre les ennemis, qu'ils soient

autochtones ou extérieurs. »

Il a compris.

Personne n'a pipé mot pendant le plat suivant. Puis il a demandé tout à trac : « Avez-vous tué Jahamaraj Jah ?

— Oui.

— Grands dieux ! Pourquoi ?

— Sa vie m'était une offense. »

Il a inspiré convulsivement.

« Il avait déserté à Dejagore. Sa défection nous a coûté la victoire. Cette raison seule suffisait. Mais il avait en outre décidé d'éliminer votre sœur et de me faire porter le chapeau. Il était marié. Si les épouses shadars sont assez sottes pour se suicider à la mort de leur homme, alors vous pouvez dire à la sienne de préparer son bûcher. Et s'il y a d'autres femmes de prêtres avec un mari comme Jah, alors qu'elles commencent à ramasser du bois. Elles vont en avoir besoin. »

Il a grimacé. « Vous déclenchez une guerre civile.

— Pas si chacun reste à sa place et s'occupe de ses affaires.

— Je ne comprends pas. Les prêtres considèrent que tout les concerne.

— De combien d'hommes parlons-nous ? Quelques milliers ? Avez-vous déjà vu un jardinier faire des tailles ? Il coupe une petite branche ici, une plus grosse là, et la plante retrouve de la vigueur. J'élaguerai moi aussi au besoin.

— Mais… vous êtes seule. Vous ne pouvez pas assumer…

— Je le peux. Je le veux. Je vais remplir ce contrat. Et vous aussi.

— Pardon ?

— J'ai entendu dire que votre sœur et vous n'aviez pas négocié de bonne foi. Pas malin, mon ami. Nul ne gruge la Compagnie. »

Il n'a rien répondu.

« Je ne suis pas bonne aux jeux. Je ne suis pas subtile. Mes solutions sont expéditives et radicales.

— L'expéditif et le radical entraînent l'expéditif et le radical. Si vous tuez un Jah, ses pairs vont se persuader que leur seule issue sera de vous éliminer vous aussi.

— En supposant qu'ils négligent mon conseil de ne s'occuper que de leurs affaires. Et puis qu'est-ce que je risque ? Je n'ai rien à perdre. C'est le sort qu'on entend me réserver une fois que j'aurai cessé d'être utile. Pourquoi collaborer à ma propre perte ?

— Vous ne pouvez pas continuer à expédier dans l'autre monde tous les gens qui ne sont pas d'accord avec vous.

— Telle n'est pas mon intention. Je me limiterai à ceux qui chercheront à s'opposer à moi par la force. Ici à Taglios et à l'heure actuelle, il n'y a aucun motif valable d'entrer en discorde. »

Le prince a paru surpris. « Je ne vous suis pas.

— Taglios doit être protégée des Maîtres d'Ombres. La Compagnie a signé un contrat à cet effet. Où est le problème ? Nous nous y employons comme convenu, vous nous payez de même, et nous partirons. Voilà qui devrait satisfaire tout le monde. »

Le prince m'a dévisagée avec l'air de se demander comment je pouvais être aussi naïve. « Je commence à penser que nous n'avons aucune base de communication. Ce dîner était peut-être une erreur.

— Non. Il est très fructueux. Et il continuera de l'être si vous m'écoutez à présent. Je ne suis pas en train de tourner autour du pot. Je vous dis ce qui est et ce qui vous pend au nez. Sans moi, les Maîtres d'Ombres vont vous dévorer tout crus. Croyez-vous qu'ils chercheront à savoir à quel rang s'est respectivement hissé chaque culte à coup de subventions bidons pour la construction de la muraille ? Je sais comment ils envisagent l'avenir. S'ils réussissent à atteindre Taglios, ils massacreront tous les fauteurs de troubles potentiels. Vous auriez intérêt à le comprendre. Vous avez vu comment ils s'y sont pris ailleurs.

— Impossible de discuter avec vous.

— Parce que vous savez que j'ai raison. J'ai une liste de requêtes à satisfaire sans délai. J'ai besoin de construire un camp et d'aménager un terrain d'exercice au plus vite. »

La conversation, vu comment je la menais, risquait de dégénérer rapidement en conflit ouvert. Il faudrait ponctionner les ressources sur cet absurde projet de muraille. La ville était trop vaste pour être ceinte efficacement. Le projet ne tenait pas debout. Il s'agissait d'un prétexte pour transférer les richesses de l'État dans la poche de quelques-uns.

J'ai ajouté : « Les hommes et les fonds dévolus à la muraille pourraient être employés plus efficacement ailleurs. »

Il a compris. Je cherchais les noises. Il a grommelé.

« Allons, essayons tout de même d'apprécier le dîner », ai-je alors ajouté.

En dépit de nos efforts, le repas est resté morose.

Quelques plats plus tard, alors que la conversation s'était détournée sur nos jeunes années respectives, je suis revenue à la charge. « Il y a encore autre chose que je veux : les livres que Fumée a cachés. »

Ses yeux se sont écarquillés.

« Je veux savoir pourquoi vous avez si peur du passé. »

Il a souri faiblement. « Je crois que vous le savez. En tout cas Fumée en est persuadé. Il pense que c'est ce qui vous a fait venir.

— Donnez-moi un indice.

— L'Année des Crânes. »

Je n'étais pas entièrement surprise. J'ai feint l'ahurissement. « L'Année des Crânes ? Qu'est-ce que c'est donc ? »

Il a lancé un regard à Bélier et Abda, apparemment pris d'un doute. Je me suis souvenu avoir tortillé machinalement mon rumel tandis que je discutais avec sa sœur. Il ne douterait pas longtemps.

« Si vous l'ignorez, il est temps de vous renseigner. Mais je ne suis pas une autorité en la matière. Parlez-en plutôt avec vos amis.

— Je n'ai pas d'ami si je ne peux pas compter sur le Prahbrindrah Drah.

— Quel dommage.

— Vous en avez, vous ? »

Ça l'a pris de court à nouveau. Il a esquissé un sourire forcé. « Peut-être pas. Peut-être devrais-je essayer de m'en faire. » Son sourire a changé.

« Nous avons tous besoin d'en compter quelques-uns. Parfois nos ennemis nous empêchent de les trouver. Je crois que je devrais rentrer, maintenant. Mon second est inexpérimenté et défavorisé par sa condition dans votre système de castes. »

Une pointe de déception ? Il avait souhaité plus qu'une discussion entre prince et seigneur de guerre.

« Merci pour le dîner, Prahbrindrah. Je vous rendrai l'invitation d'ici peu. Bélier. Abda. » Ils se sont avancés. Bélier m'a tendu la main pour m'aider à me relever. Ils étaient restés en retrait, discrets. J'étais contente de les découvrir néanmoins alertes. Cette attitude ne m'étonnait pas de la part de Bélier, ne serait-ce qu'en raison du lieu. Un homme de son rang n'aurait eu d'ordinaire aucune chance de pénétrer un jour dans l'Oliveraie. « Je vous souhaite une bonne fin de soirée, prince. Je pense pouvoir vous amener la tête des ennemis de Taglios dans l'année. »

Il nous a regardés partir avec une expression triste et vaguement languissante. Je devinais ses sentiments. Je les avais souvent éprouvés moi-

même quand j’étais impératrice dans le Nord. Mais je les masquais mieux.

CHAPITRE XXX

Bélier a attendu d'être sûr que nous soyons hors de portée de voix. « Il se prépare quelque chose, maîtresse.

— Du vilain ?

— Nous étions surveillés en permanence par des prêtres gunnis cachés. J'ai l'impression qu'ils mijotaient un mauvais coup.

— Ah. » Je ne lui ai pas demandé de préciser. Il n'avait pas l'imagination très fertile. J'ai claqué des doigts à l'attention d'un serviteur proche. « Va me chercher maître Gupta. »

Maître Gupta dirigeait l'Oliveraie en humble despote. Il était aux petits soins de ses invités, surtout quand ceux-ci appartenaient à l'entourage du Prahbrindrah Drah. Il est apparu presque instantanément.

En s'inclinant comme un coolie, il a demandé : « Que désire la noble dame de son misérable obligé ?

— Eh bien, que vous m'apportiez une épée. » Vêtue en femme et impératrice, je ne m'étais guère armée pour venir. Je ne portais qu'une dague courte.

Ses yeux se sont arrondis. « Une épée ? Que ferais-je avec une épée dans mon établissement, Votre Grandeur ?

— Aucune idée. Mais je veux vous en emprunter une si vous pouvez me la fournir. »

Ses yeux sont devenus soucoupes et il s'est fendu de Plusieurs révérences. « Je vais voir ce que je peux trouver. » Il s'est éloigné au trot, jetant des regards égarés par-dessus son épaule.

« Bélier, aide-moi à me débarrasser de toute cette parure. »

La demande l'a scandalisé. Il a refusé.

« Bélier, est-ce que par hasard tu chercherais à finir ton temps d'armée à creuser des latrines ? »

Il m'a prise au mot et, affrontant la désapprobation muette de plusieurs dizaines de témoins, il m'a aidée à enlever mes vêtements les plus encombrants. Il était tout embarrassé.

Abda, à qui je n'avais pas demandé de coup de main, faisait mine d'être aveugle.

Gupta a resurgi, une épée à la main. Une arme d'apparat, on aurait dit un jouet. « Je l'ai empruntée à un noble seigneur qui m'a fait l'honneur de me laisser vous l'apporter. » Lui aussi se prétendait aveugle. Je pense qu'il avait dû assister à toutes sortes de scènes au fil des années. L'Oliveraie se prêtait bien aux rendez-vous galants discrets.

« Je vous en saurai gré longtemps, Gupta. Ai-je raison de supposer qu'un de vos laquais est parti quérir mon carrosse sitôt qu'il m'a vue prendre mes dispositions pour m'en aller ?

— Des sanctions seront prises si votre carrosse n'est pas avancé quand vous parviendrez à la porte, madame.

— Je vous remercie. Je vous retournerai ce joujou d'ici peu. »

À nouveau, Bélier a attendu d'être sûr qu'on ne l'entendrait pas, puis il m'a grommelé une question. J'ai répondu : « S'il doit y avoir du grabuge, ce sera au niveau du portail. Une fois dans le carrosse, nous serons à l'abri.

— Vous avez un plan, maîtresse ?

— Prêter le flanc au piège. S'il y en a un. Et profiter de l'occasion pour les éliminer directement ou les séquestrer et les faire disparaître de la circulation. Combien sont-ils, à ton avis ? »

Bélier a haussé les épaules. Il ne se donnait plus la peine de m'adresser un regard, désormais. Il n'avait d'yeux que pour les ennuis.

« Huit, a déclaré Abda. Outre celui que vous avez rudoyé en public. Mais il évitera de s'approcher de trop près. On pourrait lui demander des comptes si on le voit.

— Ah ?

— Je me suis retrouvé impliqué dans deux complots similaires quand j'étais acolyte. »

Je n'avais pas la moindre idée de ce dont il parlait. Le moment me paraissait toutefois mal choisi pour me pencher sur son passé. Nous approchions d'une zone broussailleuse qui encadrait l'allée vers la sortie.

Je la qualifie de broussailleuse par méconnaissance du vocabulaire de l'art des jardins. Cette épaisse végétation s'élevait à un mètre cinquante ou deux de hauteur. Des jardiniers bichonnaient quotidiennement ces buissons, rectifiaient l'inclinaison des feuilles. L'écran de verdure ainsi composé masquait l'Oliveraie au reste du monde : les seigneurs de Taglios n'y étaient pas vus par les gens du commun.

Je me suis concentrée sur mon sortilège dès que nous avons eu pris congé de Gupta. J'étais prête en parvenant aux haies. Il s'agissait d'un autre tour

de gosse, mais néanmoins d'un effort très ambitieux pour moi. Par une formule, j'ai lancé le processus et expédié une boule de feu dans la végétation à ma gauche.

Le temps que la sphère couvre dix mètres, elle irradiait assez de chaleur pour faire fondre l'acier. Je l'ai fait éclater en morceaux qui se sont eux-mêmes fragmentés.

Quelqu'un a poussé un hurlement.

Puis quelqu'un d'autre. Un homme a jailli du couvert en se tenant le ventre.

J'avais préparé une seconde boule de feu. Je l'ai propulsée de l'autre côté.

« On attend un peu, ai-je murmuré. On les laisse sortir. On va les pousser dans l'allée jusqu'aux grilles. » Trois hommes se tenaient sur le chemin en cet instant. Ils roulaient des yeux hallucinés. Et puis trois autres sont sortis comme du gibier débusqué. Les buissons brûlaient. « Assez patienté, allons-y. »

Nous sommes repartis d'un pas décidé. Les assassins à la manque, affolés, ont battu en retraite. Ils se sont arrêtés devant la grille fermée. Les portiers, indécis, regardaient les flammes avec un air hébété.

« Bélier. Assomme-les. Entasse-les dans le carrosse. » Un garde m'a reconnue et a fait son travail machinalement tandis que Bélier se ruait sur les six lascars.

« Maîtresse. »

Abda se trouvait derrière moi. Je me suis retournée. Un homme en feu nous chargeait en brandissant un espadon, une arme que je n'avais jamais vue ici. On aurait dit une antiquité.

Abda a esquivé, bondi et en un tournemain passé son rumel autour du cou de l'assaillant. Je n'ai pas eu à me servir de l'épée que j'avais empruntée. Emporté par son élan, l'assassin s'est brisé la nuque.

Terminé. Bélier a chargé les corps dans le carrosse. J'ai dit au moins chamboulé des gardes : « Transmets mes remerciements à maître Gupta pour son prêt. » Je lui ai tendu l'épée. « Et ajoute mes excuses pour les dégâts. Le prêtre Chandra Chan Tal sera sûrement heureux de remettre les lieux en état. Prêt, Bélier ?

— Oui, maîtresse.

— Abda, charge-moi la dernière carcasse. » Je me suis approchée du carrosse puis juchée sur le banc à côté du cocher. Jetant un coup d'œil à la

ronde, j'ai remarqué Tal. En compagnie de deux autres prêtres vêtus de rouge, il se tenait le long de la chaussée à trente pas. On aurait dit que les yeux allaient lui sortir de la tête. Je les ai salués. « Chargée, maîtresse », m'a lancé Abda. Bélier et lui m'ont amusée un peu. Ils ne voulaient pas que je reste sur mon perchoir, m'y trouvant trop exposée, mais ne voulaient pas non plus m'imposer la compagnie des cadavres et des captifs à l'intérieur. « Est-ce que je dois courir derrière comme une bonne Taglienne, Bélier ? » Gêné, il a secoué la tête. « Allez, grimpe donc. »

Nous sommes passés devant Tal et ses sbires. Je leur ai dit en les toisant : « Profitez bien des quelques heures qu'il vous reste. »

Tal a blêmi. Les autres sont restés impassibles : ils étaient d'une autre trempe, ou bien idiots.

CHAPITRE XXXI

C'était une journée magnifique. Quelques nuages parsemaient l'azur, une brise légère apportait un air agréablement frais pour la saison. En restant à l'ombre, on pouvait s'éviter la suée. C'était le milieu de l'après-midi. La construction du camp avait commencé à l'aube. Avec quatre mille ouvriers, on voyait la besogne avancer.

En priorité, nous devions bâtir des abris, des cantines, des écuries, des granges. J'avais prévu large, pour une garnison de dix mille hommes. Même Narayan s'inquiétait, jugeant peut-être j'en demandais trop et trop vite.

J'avais passé la matinée à faire prêter serment aux soldats, rassemblés par petits groupes et par cultes, afin qu'ils s'engagent corps et âme pour la défense sacrée de Taglios. Par ce serment ils se soumettaient au principe d'une obéissance aveugle envers leurs chefs.

Les compagnons de Narayan les plus perspicaces faisaient sortir du rang les prêtres et autres fanatiques religieux. Ces scories étaient rassemblées pour constituer, prétendions-nous, une unité spéciale. On les envoyait sur la plaine au pied de la colline, où on leur dispensait une formation « accélérée ». À la première occasion, je les enverrais accomplir une fière et importante mission quelque part loin d'ici. En attendant, assise à l'ombre d'un vieil arbre, j'observais et distribuais mes consignes. Bélier veillait.

J'ai regardé Narayan approcher. Je l'avais laissé en ville. Je me suis levée et lui ai demandé : « Alors ?

— C'est fait. On a trouvé le dernier une heure avant que je parte.

— Bon. » Aucun problème pour Tal, mais il avait fallu pister ses complices. Les amis de Narayan leur avaient réglé leur compte. « C'est bien. Ça a provoqué de l'esclandre ?

— Difficile à dire pour l'heure, mais un émissaire gunni s'est manifesté juste avant mon départ.

— Ah ?

—Il voulait négocier la libération des hommes de l'Oliveraie.

— Et ?

— Je lui ai dit qu'ils étaient déjà libres. Il comprendra de lui-même.

— Parfait. Du nouveau sur les espions des Maîtres d'Ombres ?

— Non. Mais la population rapporte avoir vu des hommes de petite taille à la peau brune et ridée, semblables à ceux dont vous parliez. C'est donc qu'il y en a.

— Il y en a. Je donnerais deux de mes dents pour savoir ce qu'ils complotent. Autre chose ?

— Pas pour l'instant. À part une rumeur selon laquelle le Prahbrindrah Drah aurait convoqué les pontes chargés de la construction de la muraille et leur aurait demandé de vous bâtir une forteresse à la place. J'ai pris contact avec un de mes amis qui travaille au palais en appoint, pour mettre du beurre dans les épinards. Mais le prince n'a pas un train de vie en accord avec son rang. Mon ami ne gagne pas grand-chose, sauf quand le prince organise des réceptions, et même alors.

— Essaie de trouver un moyen pour qu'il se fasse embaucher à plein temps quand même. Beaucoup d'autres volontaires ?

— Seulement quelques-uns. Il est encore trop tôt. Les gens veulent voir comment vous vous débrouillez des forces en présence.

— Compréhensible. Personne n'a envie de s'engager aux côtés d'un perdant. »

Il eût été intéressant de savoir ce qui s'était dit à mon propos lors de cette réunion. Hélas, je ne disposais plus de mes talents de jadis.

Il n'était pas question que je les laisse reprendre leur train-train. « Je vais retourner en ville avec toi. J'ai à y faire. » Je me souvenais d'une mesure qu'avait prise mon mari pour affermir son pouvoir. L'appliquer ici inciterait peut-être tout le monde à se détourner de la politique un moment.

Il me faudrait un endroit adéquat. J'allais commencer à chercher. Comme nous chevauchions, j'ai demandé à Narayan : « Avons-nous beaucoup d'archers ? » Je savais que ce n'était pas le cas, mais il avait un don pour me dégotter ce dont je manquais.

« Non, maîtresse. L'archerie n'est guère encouragée. C'est un passe-temps pour les marhans, rien de plus. » Il faisait allusion à la caste du dessus du panier.

« On en avait quelques-uns, pourtant. Retrouve-les-moi. Qu'ils instruisent nos hommes les plus fiables.

— Vous avez une idée derrière la tête ?

— Remettre au goût du jour une vieille recette, qui sait ? Je n'aurai peut-être jamais besoin d'eux, mais, au cas où, je veux en avoir sous la main.

— Comme toujours, nous ferons de notre mieux pour vous satisfaire. » Il m'a adressé une fois de plus ce sourire que j'aurais voulu pouvoir gommer de son visage une bonne fois pour toutes.

« Pour créer un corps d'archers, il faudra des arcs, des flèches et tout l'attirail accessoire. » Ça lui occuperait l'esprit. Je n'avais pas envie de parler. Je ne me sentais pas prête pour engager la lutte contre les lions. À vrai dire, j'étais dans un piètre état depuis déjà plusieurs jours. Le manque de sommeil sans doute. Les mauvais rêves. Et puis je m'étais poussée jusqu'à mes limites.

Ces rêves continuaient de me hanter. Ils demeuraient toujours aussi répugnants, mais je parvenais à les endiguer dans un recoin de mon esprit, à supporter le désagrément et à continuer de faire ce que je devais. Je m'occuperais d'eux sitôt que j'aurais réglé des problèmes plus tangibles.

Pendant un moment, j'ai songé à mon mari de jadis, le Dominateur, et à toutes les tactiques grâce auxquelles il avait bâti son empire, puis j'ai analysé ma propre situation, somme toute peu reluisante. La pénurie de chefs continuait de me pourrir la vie. Chaque jour, des hommes s'attelaient à des tâches pour lesquelles ils n'étaient pas qualifiés et que nous leur demandions d'accomplir au pied levé, Narayan et moi. Certains s'en sortaient, d'autres pliaient sous la pression. Tout devenait plus lourd car nous assimilions maintenant une masse importante d'hommes en continuant d'avancer à l'aveuglette.

Non loin de la ville, comme nous longions les échafaudages dressés près des premiers tronçons de muraille en construction, Narayan a observé : « Maîtresse, nous sommes à moins d'un mois de la Fête des Lumières. »

Son propos m'a échappé pendant un moment. Puis je me suis souvenue que cette fête était le grand jour saint de son culte. Et je me suis rappelée une allusion de sa part induisant que j'aurais intérêt à y assister si je voulais compter sur l'appui des Étrangleurs. Je devais convaincre les autres jamadars que j'étais la Fille de la Nuit et que je pouvais déclencher l'Année des Crânes.

Il fallait que j'en apprenne plus long sur ce culte. Que je découvre ce que Narayan me cachait peut-être.

Le temps manquait pour tout faire.

Nous avions reçu la veille notre premier message de la part des hommes envoyés pour surveiller Dejagore. Mogaba tenait bon. Têtu, ce Mogaba. Je n'étais pas pressée de le revoir. La rencontre produirait des étincelles. Il

revendiquerait le titre de capitaine, lui aussi. C'était clair comme de l'eau de source.

Une étape à la fois, une étape à la fois.

CHAPITRE XXXII

La réunion avec les prêtres avait tourné à l'aigre. La Radisha fulminait. Son frère affichait une mine sinistre. Fumée a couiné : « Il faut prendre des mesures contre cette femme. »

Ils se trouvaient dans une pièce protégée, mais une créature s'était posée au milieu du bric-à-brac sur une haute étagère. En contrebas, nul n'avait remarqué ce corbeau jaune inquisiteur.

« Je n'en suis pas sûr, a répliqué le Prahbrindrah Drah. Nous en avons amplement parlé. Je crois qu'elle était sincère. Mon sentiment viscéral, c'est qu'il faut la laisser agir à sa guise.

— Dieux ! a pesté Fumée. Non ! »

La Radisha demeurait sans réaction. Pour l'heure. « Il s'en est fallu de peu qu'on se fasse vider, ce soir. Rien ne pouvait les diviser. Une seule chose nous a sauvés : nous avions l'air de vouloir la retenir de leur voler dans les plumes. On ne peut pas se débarrasser d'elle, Fumée.

— On tient le tigre par la queue, a ajouté le Prahbrindrah Drah. On ne peut pas lâcher. J'ai la sensation de me trouver au fond d'un cratère, cerné de gens décidés à me faire dégringoler de gros blocs sur la tête.

— Elle nous dévorera », a dit Fumée. Il gardait la voix posée. Son ton paniqué l'avait desservi la dernière fois. Il fallait avancer des arguments rationnels pour espérer convaincre le Prahbrindrah Drah et la Radisha. « Elle est de mèche avec les Étrangleurs.

— Lesquels ne sont peut-être que quelques centaines en tout et pour tout, a fait observer la Radisha. Combien d'hommes y a-t-il dans les Terres des Ombres ? Combien d'ombres ? Il y a davantage de cléricaux prêts à jouer du poignard dans la ville que d'Étrangleurs partout dans le monde.

— Relisez les anciennes chroniques, a suggéré Fumée. Quel était l'effectif de la Compagnie noire la dernière fois qu'elle s'est trouvée ici ? Pourtant, le temps qu'elle a occupé le pays, nos ancêtres ont bien failli assister à l'Année des Crânes. On ne pactise pas avec les ténèbres. Sans quoi l'on réveille le démon en chacun de nous. On n'invite pas le tigre sous son toit pour se protéger du loup. Il n'y a pas de gris. Pas de fil du rasoir sur

lequel marcher. Aucune force n'est de taille à contrer ce mal. Il s'agit du pire de tous les fléaux. Pensez à ce qu'a fait cette femme la nuit dernière.

— Je suis soufflé par les dégâts qu'elle a commis, a dit le Prahbrindrah. Elle a réduit à néant des siècles d'efforts de la part de maître Gupta et de ses prédécesseurs.

— Je ne parle pas de ces fichues plantes ! a glapi Fumée, près de perdre son contrôle. Un homme est mort, tué par sorcellerie. Sept autres ont été emportés pour connaître je ne sais quel sort. Tal et ses sbires ont été retrouvés morts dans leur temple. Étranglés !

— Ils l'ont cherché, a dit la Radisha. Ils ont agi bêtement. Ils l'ont payé. Tu as remarqué que les autres prêtres gunnis ne s'en sont pas formalisés.

— La bande à Ghapor ? Je parie qu'ils ont encouragé Tal et n'ont pas versé une larme quand il s'est fait étendre.

— Sans doute.

— Vous ne voyez donc pas ce qu'elle a fait ? Il y a un an, pas un prêtre n'aurait recouru à l'assassinat. Maintenant, c'est une pratique acceptée. Ça ne bouleverse plus personne.

» Tal est mort. Vous dites qu'il a agi bêtement, qu'il ne l'a pas volé, et vous avez raison. Mais c'était une des personnalités les plus importantes de Taglios. Tout comme l'était Jahamaraj Jah. Lui aussi l'avait cherché. Quand elle aura éliminé son successeur, eh bien, peut-être entendra-t-on partout ce commentaire : il l'avait bien cherché. Et pour le suivant encore, et ainsi de suite jusqu'à ce que votre tour vienne, à vous et au Prahbrindrah, au terme de cette hécatombe. Ne vous laissez pas aveugler par son professionnalisme de soldat. Peut-être est-elle le meilleur général qu'on ait connu. Peut-être peut-elle battre les Maîtres d'Ombres jusque dans son sommeil. Mais même s'ils ne devaient plus retraverser le Majeur, remonter au nord de Dejagore et gagner aucune escarmouche, je peux vous assurer que, si on la laisse régner, Taglios sera perdue aussi sûrement que si nous n'avions pas résisté. »

Le Prahbrindrah a voulu parler. La Radisha ne lui en a pas laissé le temps. « Il a raison. Rien ne sera plus comme avant à Taglios.

— Ah ?

— Si nous laissons les coudées franches à cette femme, elle fera de Taglios un pays à l'image des Terres des Ombres parce que c'est le prix à payer pour gagner. Fumée, je m'en rends compte. Même si ta peur des Étrangleurs et de l'Année des Crânes confine à l'obsession. Je l'ai observée. Je crois que nul n'a jamais eu d'influence sur elle, à part ce type, Toubib.

Frère, il a raison. Au motif de nous sauver, elle va nous transformer en ceux que nous redoutons.

— Bref, l'alternative est sans issue. Si on la laisse faire, on est fichus. Sinon, les Maîtres d'Ombres nous mangent.

— Il y aurait bien une autre solution… » a murmuré Fumée. Mais il ne pouvait pas s'en ouvrir. Il s'était gardé de tout révéler quand il leur avait rapporté l'échange avec les agents d'Ombrelongue. Trop tard. S'il exhumait maintenant de soi-disant détails oubliés, il perdrait leur confiance. Peut-être croiraient-ils même que son opposition à la femme lui était dictée par les ennemis de Taglios.

Son petit interlocuteur ridé avait prévu cela aussi. Qu'il aille au diable.

« Eh bien ? a demandé la Radisha.

— J'avais une idée. Mais elle était irréalisable. Le désir l'emportait sur le pragmatisme. N'en parlons plus. Kina se réveille. La Fille de la Nuit marche parmi nous. Nous devons l'empêcher d'élever la voix.

— On ne va pas passer la soirée sur la question, a dit le Prahbrindrah. Chacun de nous campe sur ses positions. On ferait mieux de se concentrer sur un objectif : garder une longueur d'avance sur les prêtres. On se mettra d'accord plus tard. »

Fumée a secoué la tête. Cela ne suffirait pas. La femme continuerait de semer le trouble et de jouer la division. Et bientôt il serait trop tard. Ainsi progressaient les ténèbres. En tapinois. Sournoisement toujours.

Tout était dit. Il ne restait plus qu'un parti à prendre.

Ils le haïraient s'ils le découvraient. Ils le prendraient pour un traître. Mais c'était l'unique réponse.

Il devrait prier pour garder son sang-froid et la tête claire. Les Maîtres d'Ombres excellaient eux aussi en l'art de duper. Ils le manipuleraient s'ils le pouvaient. Mais s'il jouait finement la partie, il pourrait servir Taglios mieux que dix armées.

Il a abrégé la conversation.

Comme il prenait congé avec la sœur du prince, ce dernier a demandé : « Au fait, Fumée, je voulais te demander : qu'est-ce qui lui prend de mettre la tête des chauves-souris à prix, d'un coup ?

— Quoi ?

— C'est Singh le Shadar qui m'a mis au courant. Il avait entendu la nouvelle en venant ici. Elle a fait annoncer que les enfants pourraient gagner quelques fifrelins en lui ramenant des chauves-souris mortes. Toutes

les familles pauvres de la ville vont se mettre à les chasser. Et c'est le trésor public qui paiera. Pourquoi ?

— Aucune idée. » Fumée mentait. Il avait le cœur dans la gorge. Elle *savait.* Tous ces réseaux mis en place pour surveiller les étrangers… Ce n'était pas un stratagème de propagande. Elle savait. « Il existe quelques sortilèges exotiques qui requièrent entre autres ingrédients des poudres faites à partir de chauves-souris. De leur fourrure, de leurs pattes, de leur foie. Mais il s'agit de sortilèges pour stériliser du bétail ou empêcher les poules de pondre, des choses de ce genre. Rien qui puisse lui être utile. »

En revanche, vivantes, les chauves-souris servaient les Maîtres d'Ombres.

Rongeant son frein, il a attendu que le prince et sa sœur aient disparu de la salle. Puis il s'est précipité dehors avant qu'il n'y ait plus aucune chauve-souris pour l'accueillir.

CHAPITRE XXXIII

Toubib, assis sur un rocher dans le bois, adossé à un arbre, tressait une figure animale. Il a fini son œuvre et l'a lancée négligemment sur une souche. Des corbeaux observaient. Il ne leur prêtait aucune attention. Il pensait à Volesprit.

Elle était d'une compagnie peu agréable. Elle avait vécu des lustres repliée sur elle-même. Elle pouvait se montrer expansive et aimable pendant de brefs moments, mais elle ne savait pas comment les faire durer. Pas plus que lui, d'ailleurs. Parfois il avait l'impression qu'ils vivaient en parallèle plutôt qu'ensemble. Il n'était pas son âme sœur, mais elle ne lui laissait pas de liberté pour autant. Elle avait l'intention de se servir de lui.

Elle s'était affairée dans le temple toute la journée. Il ignorait à quoi. Il n'était pas pressé de l'apprendre. Il se sentait déprimé. Il venait là chaque fois que son moral chutait.

Crapaud le génie s'est matérialisé. « Pourquoi cette tête, cap' ?

— Et pourquoi pas ?

— Là, vous me clouez le bec !

— Que se passe-t-il à Dejagore ?

— Rien à répondre à nouveau. J'étais débordé.

— À quoi faire ?

— Peux pas dire. » Le génie affichait son attitude morose. « À ma dernière visite, vos gars tiraient leur épingle du jeu. Ça se chamaillait peut-être un peu plus qu'avant. Le vieux Qu'un-Œil et son compère ne peuvent pas blairer Mogaba, mais alors pas du tout. Ils causaient de prendre la tangente et de le laisser dans sa mouscaille.

— Il se ferait battre à plate couture, dans ce cas-là.

— Il sous-estime leur valeur, c'est sûr.

— Elle dit qu'on va s'y rendre.

— Bien. Vous pourrez juger par vous-même.

— À mon avis, elle a autre chose en tête. C'est elle qui t'a appelé ?

— Je suis venu au rapport. Il se passe des choses intéressantes. Vous pourriez demander. Peut-être qu'elle vous mettrait au courant.

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle nettoie les parages pour qu'on n'ait pas l'impression que quelqu'un y a séjourné. La date de cette fête approche. Les dingos vont s'abouler d'ici peu. »

Toubib n'espérait pas une réponse franche et nette, mais il a posé sa question néanmoins : « Comment va Madame ?

— Bien. Si elle continue, elle dirigera tout le bastringue dans six mois. Elle secoue tellement les puces aux muftis de Taglios qu'elle pourra bientôt y faire tout ce qui lui passera par la tête.

— Elle est à Taglios ? » Il l'ignorait. Volesprit ne le lui avait pas dit. Il ne l'avait pas demandé non plus.

« Depuis plusieurs semaines. Elle s'est fait remplacer à Ghoja par ce type, Lame, et elle est montée à la ville qu'elle est en train de mettre au pas.

— Je ne suis pas surpris. Elle n'est pas du genre à attendre les bras croisés.

— Vous m'en direz tant. Ha ! J'entends la patronne qui m'appelle. J'ai intérêt à y aller. Préparez vos affaires.

— Quelles affaires ? » Il ne possédait rien à part les vêtements qu'il portait sur le dos. Des guenilles, pour tout dire.

« Ce que vous devrez emporter avec vous. Elle part dans une heure. »

Toubib ne s'est pas rebiffé. C'aurait été aussi stupide que de vouloir discuter avec une pierre. Ses désirs et ses points de vue ne comptaient pas. Il avait moins de liberté qu'un esclave.

« Vous faites pas de bile, cap' », a rajouté le génie. Sur ce, il s'est volatilisé.

Ils ont chevauché jusqu'à ce que Toubib tourne de l'œil. Ils se sont reposés un peu, puis sont repartis. Volesprit ignorait les raffinements tels que se cantonner aux heures diurnes pour voyager. Elle n'a pas voulu autoriser une troisième halte avant qu'ils aient pénétré le massif de collines au nord-ouest de Dejagore. Elle a peu parlé, à part à ses corbeaux et à Crapaud, après leur arrivée, tandis que Toubib dormait.

Elle l'a réveillé au point du jour. « Nous effectuons notre retour dans le monde aujourd'hui, mon amour. Désolée, je n'ai pas été aussi attentive que je l'aurais dû. » Il ne pouvait rien déduire du choix de sa voix. Celle-ci était la sienne, pensait-il, car elle ressemblait beaucoup à celle de sa sœur et restait toujours neutre. « J'ai réfléchi à beaucoup de choses. Il va falloir que je te mette au courant.

— Ce serait gentil.

— Toujours aussi sarcastique.

— Ça m'aide à tenir.

— Soit. Voici la situation : la semaine dernière, Tisse a attaqué Dejagore en force. Il a été repoussé. Il aurait réussi s'il avait employé tout son talent. Mais il aurait alors révélé à Ombrelongue qu'il n'est pas aussi affaibli qu'il le prétend. Il réessaiera ce soir. Peut-être avec succès. Tes sorciers, Qu'un-Œil et Gobelin, sont en rupture avec leur commandant.

» Ma chère sœur est en situation de force à Taglios et alentour. Elle dispose de cinq ou six mille hommes, dont aucun ne vaut grand-chose.

» Elle s'est fait remplacer par le dénommé Lame à Ghoja quand elle est partie vers le nord. Il est confronté au même problème qu'elle, à part qu'il n'a pas son expérience et que certains de ses hommes sont quand même des légionnaires aguerris. Il est décidé à mener son monde à la baguette. Il a commencé à occuper les territoires limitrophes, surtout au sud, le long de la route vers Dejagore.

— Ce sera plus facile pour nourrir ses hommes, sans doute.

— Oui. Il dirige une troupe de plus de trois mille soldats maintenant. Ses éclaireurs se sont accrochés à plusieurs reprises avec les patrouilles de Tisse-Ombre.

» Et la grande nouvelle, naturellement, c'est que le sorcier Fumée s'est laissé suborner par Ombrelongue.

— Quoi ? Ah, le foireux. Je me méfiais de lui depuis le début.

— Ombrelongue a joué sur son idéalisme. Et sur sa peur de ma sœur et de la Compagnie noire. Il lui a répété qu'il n'avait pas d'autre choix que marcher avec lui, lui a laissé entendre qu'il deviendrait un héros en sauvant Taglios de ses bienfaiteurs supposés et en concluant la paix avec les Terres des Ombres.

— Ce Fumée est un sot. Je croyais qu'il fallait être malin pour devenir sorcier.

— Malin ne signifie pas raisonnable, Toubib. Et puis ce n'est pas un imbécile complet. Il n'a pas cru Ombrelongue sur parole. Il a utilisé toutes les tactiques en son pouvoir pour forcer Ombrelongue à respecter sa promesse. Sa grosse erreur, c'est d'être allé à Obombre lui rendre visite.

— Hein ?

— Le Hurleur et Ombrelongue ont conjugué leurs talents pour créer un tapis volant comme ceux que nous avions autrefois, avant leur destruction.

Un engin médiocre, mais tout de même assez performant pour permettre au Hurleur de transporter le sorcier à Obombre et des espions à Taglios. Fumée se trouve là-bas en ce moment. Crapaud le surveille. Ombrelongue essaie de saper par envoûtement la résistance du bonhomme. Quand il reviendra à Taglios, il sera devenu une créature d'Ombrelongue. »

Les nouvelles inquiétaient Toubib. Trois sorciers d'envergure se liguaient contre Taglios maintenant, et son seul défenseur doté de talents magiques se faisait asservir par l'ennemi. Madame avait beau se débrouiller au mieux, elle ne pourrait pas faire front à la fois contre les Maîtres d'Ombres et contre des ennemis dans son dos.

Taglios serait rattrapée par son funeste destin plus tôt que n'importe qui l'aurait pensé.

Khatovar se trouvait plus loin que jamais.

Il ne pouvait pas accomplir cette mission seul. Ramener les annales… D'ailleurs il ne les avait pas. Elles se trouvaient dans les murs de Dejagore. Hors de son atteinte.

Murgen les tenait-il à jour ? Il avait intérêt.

« Vous ne m'avez toujours pas dévoilé en quoi nous interviendrons dans tout cela.

— Mais si. Souvent. Nous allons nous divertir. Tirer les tapis sous les semelles des protagonistes. Ce soir, grâce à nous, toute cette région du monde va se demander qui ce se passe et qui s'en prend à qui et pourquoi. »

Il a commencé à comprendre peu après, quand elle lui a demandé de se tenir prêt.

« Prêt dans quel sens ?

— Mets ton armure. Il est temps de semer la panique chez les hommes de Tisse et de sauver Dejagore. »

Comme il restait cloué, déconcerté, elle lui a demandé : « Tu préfères les laisser se faire battre ?

— Non. » Les annales se trouvaient dans la ville. Il fallait les préserver. Il a déballé l'armure qu'il avait portée depuis le temple. « Je ne peux pas revêtir ça tout seul.

— Je sais. Tu devras m'aider moi aussi pour la mienne. »

La sienne ? Il ne lui avait pas effleuré l'esprit qu'elle puisse se vêtir différemment qu'à l'accoutumée. Il a commencé à subodorer la ruse.

L’armure qu’elle avait façonnée dans le temple était une réplique de celle d’Ôte-la-Vie, naguère utilisée par Madame. Leur seule apparition allait provoquer une belle confusion. Tout le monde croyait l’Endeuilleur mort et Ôte-la-Vie – alias Madame – à Taglios. Ni l’un ni l’autre n’avaient la réputation d’être de grands sorciers. Les assiégés en resteraient comme deux ronds de flan. Les hommes de Tisse seraient effarés. Ombrelongue soupçonnerait peut-être la vérité mais ne pourrait acquérir aucune certitude. Fumée, le prince taglien et sa sœur en perdraient leur latin. Même Madame ne comprendrait pas.

Il était sûr qu’elle le croyait mort.

« Maudite, a-t-il grommelé en se coiffant de son heaume. Maudite sois-tu. » Il ne pouvait pas refuser de coopérer. Dejagore tomberait et ses défenseurs seraient massacrés si elle et lui n’intervenaient pas.

« Du calme, mon amour. Du calme. Oublie tes émotions. Retiens plutôt le côté amusant. Regarde. La lance. » Elle a tendu le doigt.

Il s’agissait de la lance qui servait de hampe à l’étendard de la Compagnie depuis des siècles. Il l’avait cherchée en vain dans le temple. Il ne l’avait pas vue descendre. Et voilà qu’elle flottait en l’air près du feu qu’ils avaient allumé pour y voir plus clair. Elle luisait un peu. Elle soutenait une bannière dont il ne distinguait que le contour.

« Comment avez-vous… ? » Au diable ! Sorcellerie, évidemment. Il jouerait son rôle parce qu’il y était contraint. Il ne ferait pas de zèle pour lui faire plaisir.

« Prends-la, Toubib. Et en selle. Il est l’heure. » Elle avait même ensorcelé les cuirasses des destriers, baroques, qui commençaient à s’animer de lueurs surnaturelles.

Il a obtempéré. Et s’est étonné. L’armure de Volesprit différait subtilement de celle que s’était forgée Madame pour son personnage d’Ôte-la-Vie. Celle-ci était plus intimidante. Elle suintait la menace. Elle incarnait une sorte d’archétype maléfique.

Deux grands corbeaux noirs se sont posés sur ses épaules. Leurs yeux rougeoyaient. D’autres voletaient autour d’elle. Crapaud s’est matérialisé sur l’encolure de son cheval, lui a glissé quelques mots et a disparu. « Viens. On devrait arriver juste à temps pour sauver la situation. » Sa voix était celle d’un gamin facétieux prêt à faire une niche.

CHAPITRE XXXIV

Mather a penché la tête dans la pièce : « Le voilà, Saule. »

Cygne a grommelé, poussé les volets pour laisser entrer davantage de lumière. Il a observé le camp de Lame et ses satellites. Les dieux le favorisaient. Les volontaires affluaient chez lui. En revanche, personne ne voulait s'enrôler dans la garde de la Radisha. Il y avait cru, pourtant, quand il avait fondé ce corps. Mais le nom de la Radisha pesait moins lourd que celui de Lame. Et, peste, Lame s'entêtait à rester avec Madame tout autant que Cordy avec la Radisha.

« Cordy, Cordy, pourquoi diable est-ce qu'on ne rentre pas au bercail ? » a-t-il marmotté entre ses dents.

Lame est entré, escorté par Mather. Ce lourdaud de Sindhu suivait, deux pas derrière. Il était l'ombre de Lame désormais. Cygne ne l'aimait pas. Il lui faisait froid dans le dos.

« Cordy m'a dit que vous teniez quelque chose, a déclaré Lame.

— Ouais. Pour une fois qu'on te devance. » Il envoyait maintenant ses propres patrouilles sur le terrain depuis que Lame avait commencé à s'étendre vers le sud. « Nos gars ont capturé des ennemis.

— Je sais. »

Naturellement. Ils ne pouvaient réciproquement rien se cacher. Ils n'essayaient même pas. Ils demeuraient amis, quels que soient leurs désaccords. Lame venait mettre au point ses plans ici, sur la carte étalée sur la table. Cygne pouvait la consulter s'il avait envie de se renseigner.

« Ça a chauffé l'autre nuit, à Dejagore. Tisse-Ombre a attaqué le patelin avec toutes ses forces. Il tenait les nôtres à sa merci. Et c'est alors qu'ont déboulé deux cavaliers mastoc en armure noire, crachant le feu et la foudre et cassant tout sur leur passage. Quand la fumée s'est dispersée, il s'est avéré que c'est à ceux des Terres des Ombres qu'ils s'en étaient pris. Un des prisonniers l'a vu de ses propres yeux. Il raconte que Tisse-Ombre a tenté en vain tout ce qu'il pouvait pour se débarrasser de ces deux-là. Voilà comment l'assaut a échoué selon eux. »

Cygne observait de près Lame tout en parlant. Une émotion affleurait sous son masque impénétrable.

Il a fini son histoire. « Qu'est-ce que t'en penses, mon pote ? Ils ne te rappellent pas des gens qu'on connaît, ces deux sauveurs providentiels ?

— Madame et Toubib. Dans leur armure de scène.

— Dans le mille. Mais ?

— Lui est mort et elle se trouve à Taglios.

— Et re-dans le mille. Bravo, tu mériterais un lot. Alors ça donne à réfléchir. Qu'est-ce qui s'est passé au juste ? Sindhu, qu'est-ce qui te fait sourire, mec ?

— Kina. »

Les autres ont dardé un regard noir sur le colosse.

« Redonne-nous ta description », a demandé Mather.

Cygne a répété.

« Kina, a conclu Mather. C'est bien ainsi qu'elle est décrite par ceux qui la connaissent.

— Non, a repris Sindhu. Kina dort. La Fille, elle, peut s'incarner. » L'appartenance de Sindhu à la secte des Félons était un secret de Polichinelle. Mais il n'aidait guère. En général, quand il intervenait, c'était pour se contredire l'instant d'après.

« J'ai pas envie d'élucider ton affaire, mon gars. Quelqu'un correspondant à la description est allé ouvrir quelques boutonnières là-bas. Kina ou pas, m'en fiche. Le but était de faire penser à Kina, pas vrai ? »

Sindhu a hoché la tête.

« Alors qui l'accompagnait ? Qui était le deuxième larron ? »

Sindhu a secoué la tête. « C'est ce qui me trouble. »

Mather est allé s'asseoir sur le rebord de la fenêtre. Cygne a frissonné. Cordy avait douze mètres de vide dans le dos. « Du calme, laissez-moi réfléchir, a-t-il dit.

— Du calme, laissez-le réfléchir », a repris Cygne en écho. Cordy était un cerveau quand il voulait s'en donner la peine.

Ils ont patienté. Cygne faisait les cent pas. Lame étudiait la carte. Il mettait toujours son temps à profit. Sindhu demeurait impassible, même s'il paraissait un peu secoué.

« Il y a une autre pièce sur l'échiquier.

— Qu'est-ce que tu dis ? a stridulé Cygne.

— Je ne vois pas ce que ça serait d'autre, Saule. Les Maîtres d'Ombres se tirent dans les pattes mais n'iraient pas jusque-là. Ce coup de pouce nous

aide trop. Notre camp ne compte personne capable de contrecarrer la sorcellerie à ce niveau. C'est donc qu'il y a quelqu'un d'autre.

— Mais, vérole, qu'est-ce qu'il cherche ?

— À semer le trouble ?

— C'est réussi. Mais pourquoi ?

— Aucune idée.

— Alors qui ?

— Je ne sais pas. Comme tout le monde, je n'en sais rien, mais je vais m'efforcer de le tirer au clair. »

Lame écoutait-il ? Il n'en donnait pas l'impression. « Les armées des Terres des Ombres ont-elles été défaites ? a-t-il demandé.

— Hein ?

— Les troupes de Tisse-Ombre. Ont-elles pris une grosse claque ?

— Assez grosse pour ne plus pouvoir attaquer Dejagore avant d'avoir reçu du renfort. Mais pas assez pour que les nôtres puissent tenter une sortie.

— L'intervention a juste rétabli l'équilibre, en somme.

— Nos gars ont été salement saignés, d'après les prisonniers. La moitié d'entre eux se seraient fait tuer. Autrement dit, les hommes des Maîtres d'Ombres ont dû méchamment dérouiller de leur côté aussi.

— Mais qui sait s'ils n'envoient pas des patrouilles exprès pour qu'elles se fassent capturer ?

— Tisse-Ombre a peur qu'on lui tombe dessus. Il ne veut plus de surprise. »

Lame s'est mis à marcher de long en large. Il est retourné devant la carte, a étudié les marqueurs des garnisons et des avant-postes qu'il avait établis jusqu'à plus de deux cents kilomètres dans le sud. Il s'est remis à faire les cent pas. Puis il a demandé à Mather : « C'est du lard ou du cochon ? Ils ne chercheraient pas à nous attirer dans un piège, des fois ?

— Les prisonniers paraissaient sincères, a répondu Cygne.

— Sindhu, a repris Lame, comment se fait-il qu'on n'ait pas entendu parler d'Hakim ? Pourquoi est-ce que cette nouvelle nous est parvenue par ce biais ?

— Je ne sais pas.

— Découvre-le. Va en parler à tes amis tout de suite. Si l'info était vraie, on aurait dû l'apprendre avant l'arrivée de la patrouille avec les prisonniers. »

Sindhu a pris congé, perturbé.

« Maintenant que tu t'es débarrassé de lui, a dit Cygne, qu'est-ce qui te turlupine ?

— Faut-il croire cette histoire ? voilà ce qui me turlupine. Des acolytes de Sindhu surveillent Dejagore. Ils auraient dû envoyer un premier messager au moment même où le combat a éclaté. Un second aurait dû nous amener un rapport détaillé à la fin de la bataille. Qu'un de ces messagers ne soit pas passé, admettons. Mais je doute que les deux aient échoué. On a sécurisé la route. On a enrôlé la plupart des bandits et les paysans les plus belliqueux.

— Tu crois que ces prisonniers font de l'intox ? »

Lame s'est remis à déambuler. « Je ne sais pas. Dans ce cas, en feraient-ils sur toi, Mather ? »

Cordy a réfléchi. « S'ils sont venus pour de l'intox, ce n'est pas par nous qu'ils auraient dû se faire prendre. À moins qu'ils ne cherchent qu'à brouiller les cartes. Ou qu'ils ne fassent pas la différence. Il se pourrait qu'ils disent la vérité mais qu'on ne soit pas censés y croire tant que tes éclaireurs ne l'auront pas confirmée. Ce pourrait être une ruse pour gagner du temps.

— Du flan, a dit Cygne. Tu te souviens de ce que disait Toubib : que son arme favorite, c'était d'y aller au flan.

— Ce n'est pas tout à fait ce qu'il disait, Saule, a rectifié Mather. Mais ça s'en approche. Quelqu'un veut nous montrer quelque chose qui n'est pas. Ou nous cacher quelque chose qui est.

— Je vais y aller, a déclaré Lame.

— Qu'est-ce que tu veux dire par y aller ? a glapi Cygne.

— Je descends dans le Sud.

— Hé, mec ! T'es dingue ou quoi ? Vouloir en avoir le cœur net, c'est bien beau, mais tu te laisses emporter un peu loin. »

Lame est sorti. Saule s'est tourné vers Mather. « Qu'est-ce qu'on fait, Cordy ? »

Mather a secoué la tête. « Je ne reconnais plus le pote Lame. Il cherche à se faire tuer. Peut-être qu'on aurait dû le laisser à ces crocos.

— Ouais. Possible. Mais nous, qu'est-ce qu'on fait en attendant ?

— On envoie un message au nord. Et puis on l'accompagne.

— Mais…

— C'est nous qui commandons. On peut décider ce qu'on veut. »

Sur ce, il est sorti d'un pas vif.

« Aussi mabouls l'un que l'autre », a grommelé Cygne. Il a contemplé la carte une minute, puis s'est posté à la fenêtre pour observer le camp de Lame en grande activité. Ensuite il a tourné le regard vers le gué et l'essaim de terrassiers qui plantaient de gros pieux de bois pour le pont provisoire de Madame. « Tout le monde tourne maboul. » Il a posé sa main sur son menton et s'est frotté les lèvres de l'index. « Pourquoi pas moi ? »

CHAPITRE XXXV

« C'est bon, ai-je dit. La coupe est pleine. » Je venais d'apprendre qu'un prêtre vehdna, Iman ul Habn Adr, avait donné l'ordre aux ouvriers vehdnas d'abandonner mon camp pour aller chercher du travail sur le chantier de cette absurde muraille d'enceinte. C'était la seconde défection de la journée. Le contingent gunni avait déserté une heure après l'aube. « Les Shadars ne se montreront pas demain. Ils ont enfin décidé de me mettre à l'épreuve, Narayan. Rassemble les archers. Bélier, fais distribuer les notes que m'ont copiées les scribes. »

Narayan a écarquillé les yeux. Il demeurait comme pétrifié. Il ne croyait pas à ce que j'étais en train de faire. « Maîtresse ?

— Activez-vous. »

Ils sont partis.

J'ai tournaillé de droite et de gauche, m'efforçant de passer ma colère. Je n'avais pas de raison d'être furieuse. Ce n'était pas une surprise. Les cléricaux m'avaient laissée en paix depuis que j'avais réglé le compte de Tal. Ce qui signifiait qu'ils se mettaient au clair entre eux avant de me tester à nouveau.

J'ai profité du répit pour recruter deux cents hommes en une journée. J'avais fait dresser un camp provisoire. La construction de la forteresse en dur qui le remplacerait était en cours. Un certain nombre de mes hommes pouvaient se targuer d'avoir reçu les premiers rudiments d'une formation. Par la carotte et le bâton, j'avais extorqué au Prahbrindrah Drah des armes, des bêtes, de l'argent et des matériaux. Sur ce chapitre, j'avais de tout plus qu'en suffisance.

J'avais considérablement accru mon talent. Je n'étais toujours pas de taille à me mesurer ne serait-ce qu'à un Fumée, mais ces progrès me stimulaient.

Deux choses me contrariaient toutefois : mes rêves récurrents et une sorte de vague nausée dont je n'arrivais pas à me guérir, peut-être due à l'eau du campement (quoiqu'elle persistât même quand je me rendais en ville). Je crois qu'il s'agissait surtout d'une réaction au manque de sommeil.

Je refusais de céder aux rêves. Je refusais d'y prêter attention. Je m'efforçais de prendre mon mal en patience, comme pour des furoncles. Un jour, je découvrirais un moyen de lutter contre. Alors je rééquilibrerais la balance.

J'ai regardé mes messagers partir au trot vers la ville. Trop tard pour reculer maintenant.

Bélier m'a aidée à revêtir mon armure. Une centaine d'hommes regardaient. Les baraquements étaient toujours aussi surpeuplés malgré l'ordre que j'avais donné à cinq mille hommes d'emménager dans le campement. « Des volontaires à ne plus savoir qu'en faire, Bélier.

— Soulevez votre bras, maîtresse », a-t-il grommelé.

J'ai levé les deux tout en observant Narayan qui jouait des coudes dans la cohue. On aurait dit qu'il venait de voir un fantôme. « Qu'y a-t-il ?

— Le Prahbrindrah Drah est ici. En personne. Il veut vous voir. » Il essayait de chuchoter, mais des hommes l'ont entendu. La rumeur s'est répandue.

« Du calme ! Silence, vous tous ! Ici ? Où ?

— J'ai demandé à Abda de le faire venir par le chemin le plus long.

— Tu as été bien inspiré, Narayan. Continue ton travail, Bélier. »

Narayan a disparu juste avant qu'Abda n'arrive en compagnie du prince. Je me suis mise à débiter les politesses d'usage.

« Laissez cela, m'a-t-il interrompu. Est-ce que vous pourriez faire un peu le vide ? Je souhaiterais vous parler en privé.

— Une alerte au feu. Quelque chose. Allons, messieurs, dehors. Abda, prends cela en main. »

La foule a commencé à refluer à contrecœur. Le prince gardait les yeux rivés sur Bélier. « Il reste, ai-je dit. Je ne peux pas revêtir mon armure seule.

— Vous êtes surprise de me voir ?

— Oui.

— Bien. Il était temps que quelqu'un vous surprenne. »

Je me suis bornée à le regarder.

« Que faut-il croire de ce qu'on entend sur votre démission ?

— Quelle démission ?

— Votre démission pure et simple. Votre départ. Votre intention de nous abandonner aux Maîtres d'Ombres. »

Les messages que j'avais fait distribuer pouvaient induire cette interprétation, même s'ils n'annonçaient rien de tel. « Je ne vois pas à quoi vous faites allusion. Je compte tenir un discours à certains prêtres. Pour les remettre à leur place. Où êtes-vous allé chercher que je voulais déserter ?

— C'est la rumeur. Les prêtres montent sur leurs grands chevaux. Ils pensent vous avoir battue. Ils veulent se lever, cesser de se laisser marcher sur les pieds, vous contraindre à plier bagage. »

Exactement ce que je voulais. Leur faire croire ce dont ils avaient envie. « Alors ils vont être déçus. »

Il a souri. « Toute ma vie, ils m'ont causé des ennuis. J'ai bien envie de voir ça.

— Je ne vous le conseille pas.

— Et pourquoi ? »

Je ne pouvais pas le lui dire. « Croyez-moi sur parole. Si vous vous trouvez dans les parages, vous le regretterez.

— J'en doute. Ils ne pourront guère me causer plus de tracas que par le passé. Je veux voir leurs mines déconfites.

— Si vous assistez à cette scène-là, vous ne l'oublierez pas. N'en faites rien.

— J'insiste.

— Je vous aurai prévenu. » Sa présence ne lui apporterait rien de bon, en revanche elle me servirait. Mais j'ai conclu que j'avais fait de mon mieux pour le dissuader. J'avais la conscience tranquille.

Bélier a fini de m'habiller. Je lui ai dit : « J'ai besoin de Narayan. Abda ! Veux-tu veiller sur le prince ? Si vous voulez bien m'excuser ? »

J'ai attiré Narayan dans un angle où nous pouvions chuchoter. Je l'ai mis au courant de ce qui venait de se dire. Il m'a écoutée avec son maudit sourire aux lèvres et, au moment où je m'apprêtais à le lui faire avaler, il a changé de sujet : « La Fête est imminente, maîtresse. Nous allons devoir penser au voyage bientôt.

— Je sais. Les jamadars veulent me voir. Mais j'ai d'autres chats à fouetter pour l'heure. Chaque chose en son temps.

— Naturellement, maîtresse. Naturellement. Je ne voulais pas vous presser.

— Vaudrait mieux pas. Est-ce que tout est prêt ?

— Oui, maîtresse. Depuis le début de l'après-midi.

— Est-ce qu'ils passeront aux actes ? Quand viendra le moment crucial, ne vont-ils pas se dégonfler ?

— On ne peut jamais prédire la réaction d'un homme face à l'épreuve, maîtresse. Mais les hommes sont tous d'anciens esclaves. Très peu sont tagliens.

— Très bien. File. Nous partirons dans quelques minutes. »

La place s'appelait Aiku Rukhadi, le Carrefour de Khadi. Il s'agissait jadis d'une croisée de chemins, en un temps où l'agglomération n'avait pas encore conquis la campagne. Une zone shadar à l'époque, mais vehdna désormais. Ce n'était pas une grande place, ses côtés les plus larges mesuraient trente-cinq mètres. Une fontaine publique ornait son centre et fournissait en eau les alentours. Une foule de prêtres s'était rassemblée là.

Les pontifes des trois cultes étaient venus, accompagnés de leurs amis, afin que tout le monde assiste au premier revers humiliant de la femme. Chacun s'était vêtu pour la circonstance. Les Shadars portaient de simples tuniques et des culottes blanches, les Vehdnas des caftans et de splendides turbans. Les Gunnis, qui constituaient le plus gros de la masse, s'étaient subdivisés par sectes. Certains portaient des robes pourpres, d'autres safran, d'autres indigo, d'autres encore outremer. Les successeurs de Jahamaraj Jah étaient en noir. Cette foule réunissait, à vue de nez, entre huit cents et mille têtes.

« Tous les prêtres importants sont là », m'a dit le prince. Nous nous sommes avancés sur la place, précédés d'une douzaine de tambours incompétents. Il s'agissait de mes seuls gardes du corps. Même Bélier n'était pas là. Les tambours ont dégagé un peu d'espace contre un mur.

J'ai dit au prince :

« Tout se déroule comme je le voulais. » J'espérais faire forte impression dans mon costume. Perchée sur mon grand étalon noir, je surplombais le Prahbrindrah dont l'alezan n'était pourtant pas nain. Les prêtres l'ont remarqué et se sont mis à chuchoter. Huit cents hommes partant à chuchoter font autant de bruit qu'un nuage de sauterelles.

Nous sommes venus nous placer contre le mur, derrière la rangée des tambours.

Est-ce que ça allait marcher ?

Pour mon mari, voilà si longtemps, ç'avait été un franc succès.

« Bergers des âmes de Taglios. » Le silence s'est établi. J'avais le sortilège en main : ma voix portait bien. « Merci d'être venus. L'heure est grave pour Taglios. Les Maîtres d'Ombres sont une menace qu'il ne faut pas sous-estimer. Les nouvelles qui nous parviennent des Terres des Ombres ne sont que les fantômes de la vérité. La ville et la nation de Taglios n'ont qu'une issue : opposer un front uni à l'ennemi. La division signifierait la défaite. » Ils écoutaient. Parfait.

« Division égale défaite. Certains d'entre vous considèrent que je ne suis pas la championne qu'il faut à Taglios. D'autres, plus nombreux, sont séduits par les attraits du pouvoir ou gangrenés par des rivalités. Plutôt que de laisser cette situation empirer et détourner Taglios de sa grande mission, j'ai décidé d'éradiquer toute cause de discorde. Taglios ne présentera plus qu'un visage après ce soir. »

J'ai coiffé mon heaume pendant qu'ils attendaient que j'annonce mon abdication. J'ai diffusé mes lueurs surnaturelles.

C'est alors qu'ils se sont mis à concevoir des doutes. Quelqu'un a crié : « Kina ! »

J'ai dégainé mon épée.

Les flèches ont commencé à pleuvoir.

Tandis que je haranguais la foule, les hommes de confiance de Narayan avaient dressé des barricades en travers des rues étroites qui menaient à la place. Quand j'ai tiré mon épée au clair, les soldats postés dans les maisons avoisinantes ont décoché leurs traits. Les prêtres ont hurlé. Ils ont voulu fuir. Les barricades, trop hautes, les en ont empêchés. Ils se sont retournés contre moi. Je parvenais grâce à mes talents pourtant réduits à les contenir en amont de mes tambours terrifiés. Les flèches continuaient de tomber dru.

Ils se sont précipités d'un côté, de l'autre. Ils s'écroulaient. Ils imploraient pitié.

L'averse de flèches s'est arrêtée quand j'ai baissé le bras.

J'ai mis pied à terre. Le Prahbrindrah Drah gardait le regard rivé au sol, le visage exsangue. Il a essayé de dire quelque chose, mais pas un son n'a franchi ses lèvres. « Je vous avais prévenu. »

Narayan m'a rejointe, flanqué de ses amis. Je lui ai demandé : « Tu as réglé la question des charrettes ? » Il en faudrait des douzaines pour emporter les corps jusqu'à la grande fosse commune et profane.

Il a opiné du chef. Pas plus que le prince il n'était capable d'articuler. Je lui ai dit : « Ceci n'est rien, Narayan. J'ai déjà fait pire et je recommencerai.

Va les compter. Vois s'il manque quelqu'un d'important. » J'ai traversé le charnier pour dire aux archers qu'ils pouvaient relâcher les habitants des maisons.

Le Prahbrindrah restait pétrifié. Au bout d'un moment, il s'est assis par terre, les yeux grands ouverts, conscient à son grand dam que sa présence donnait l'impression qu'il cautionnait la tuerie.

Bélier m'a trouvée à ce moment précis. « Maîtresse », a-t-il haleté. Il avait couru tout le long du chemin depuis les baraquements.

« Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

— Un messager est arrivé de Ghoja. Envoyé par Lame. Il a galopé nuit et jour. Venez tout de suite. » Le champ de cadavres ne le perturbait pas. Il a regardé les séides de Narayan achever les blessés comme il aurait observé négligemment les femmes du voisinage autour du puits.

Je suis partie. J'ai parlé avec le messager. Pendant une minute, j'ai vitupéré contre Lame. Puis j'ai réalisé que le malheur avait du bon.

Son initiative allait me fournir l'occasion de faire bouger les troupes avant qu'elles aient appris ce qui s'était déroulé ici ce soir.

CHAPITRE XXXVI

Le Prahbrindrah est resté prostré une heure, le regard fixé sur le mur de sa chambre. Il restait sourd aux questions de sa sœur. En état de choc. Que s'était-il passé ?

Il a enfin levé les yeux vers elle.

« Alors, elle en a fini ? Tu espérais autre chose, hein ? Je t'avais dit de ne pas y aller.

— Elle n'a pas rendu les armes. Non. Pas rendu les armes. » Il a ri convulsivement. « C'est le moins qu'on puisse dire ! » Il parlait d'un ton qui donnait le frisson.

« Que s'est-il passé ?

— Elle a résolu le problème avec les prêtres. Peut-être pas définitivement, mais il faudra du temps avant que… » Sa voix s'est éteinte. « Je suis aussi coupable qu'elle.

— Que s'est-il passé, nom de nom ? Dis-moi !

— Elle les a tués. Jusqu'au dernier. Elle les a trompés, leur a laissé croire qu'ils pourraient l'humilier. Elle les a fait massacrer par des archers. Mille prêtres. Et j'étais là. Je l'ai vue se promener parmi leurs cadavres, trancher la gorge aux survivants. »

Pendant un moment, la Radisha a cru à une espèce de blague macabre. C'était impossible.

« Elle est allée droit au but, a-t-il dit. Comme à chaque fois jusqu'à présent. Fumée avait raison. »

La Radisha s'est mise à faire les cent pas, n'écoutant que d'une oreille les reproches dont s'accablait son frère. C'était grotesque. Une abomination qui dépassait l'entendement. Des atrocités pareilles ne se produisaient pas à Taglios. Elles n'y avaient pas leur place.

Mais quelle opportunité ! Les différents clergés seraient désorganisés pendant des années. Atrocité ou non, on tenait là une chance de concrétiser ce pour quoi on œuvrait depuis des années. À savoir restaurer la primauté de l'État.

Il a entendu un bruit. Elle s'est retournée vivement, surprise, et a écarquillé les yeux.

La femme était là ; elle avait réussi à entrer dans le palais, allez savoir comment. Elle portait son étrange armure maculée de sang. « Il vous a mise au courant ?

— Oui.

— Les Maîtres d'Ombres ont attaqué Dejagore. Ils ont été repoussés et ont essuyé de lourdes pertes. Lame marche au sud pour soutenir la ville avant qu'ils rassemblent des renforts. Je vais le rejoindre. Je n'ai personne à mettre en poste ici pour continuer mon travail. Vous deux devrez vous en charger. Renvoyez les équipes de construction à la forteresse. Continuez d'enrôler des volontaires. Nous avons une petite chance d'échapper au pire dans les semaines à venir ; il ne nous resterait alors plus qu'Ombrelongue sur les bras. Mais il est plus probable que nous devrons soutenir une lutte de longue haleine qui monopolisera tous nos hommes et toutes nos ressources. »

La Radisha ne pouvait pas parler. La femme avait le sang de mille prêtres sur les mains. Comment pouvait-on parlementer avec quelqu'un de pareil ?

« Je vous offre sur un plateau la chance que vous vouliez. Saisissez-la. »

La Radisha s'est forcée à répondre. Mais pas un mot n'est sorti. Elle n'avait jamais éprouvé une telle peur.

La femme a dit : « Je ne nourris aucune ambition à l'égard de votre pays. Vous n'avez pas à me craindre – tant que vous ne causerez pas d'ennuis. Je vaincrai les Maîtres d'Ombres. J'accomplirai la mission de la Compagnie. Et j'empocherai le paiement. »

La Radisha a opiné du chef comme si une main invisible lui avait empoigné les cheveux et baissé la tête de force.

La femme a ajouté : « Je reviendrai quand j'aurai vu ce qui se passe à Dejagore. » Elle s'est avancée jusqu'au Prahbrindrah et lui a posé une main sur l'épaule. « Il ne faut pas vous en vouloir personnellement. Ils ont écrit leur destin. Vous êtes le prince. Un prince doit être sévère. Soyez-le maintenant. Ne laissez pas le chaos s'installer à Taglios. Je vous confierai une petite garnison. Leur réputation suffira pour qu'on vous obéisse au doigt et à l'œil. »

Elle est sortie à grands pas.

La Radisha et son frère ont échangé un regard. « Qu'avons-nous fait ? a-t-il demandé.

— Trop tard pour pleurer. Composons au mieux avec ce qu'on a.

— Où est Fumée ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas vu depuis des jours.

— Avait-il raison ? Est-elle vraiment la Fille de la Nuit ?

— Je ne sais pas. Je n'en sais rien. Mais on est cramponnés sur le dos du tigre, maintenant. On ne peut plus lâcher. »

CHAPITRE XXXVII

Je suis partie avant l'aube. J'ai emmené tous les hommes que j'ai pu rassembler – sauf ceux qui avaient joué un rôle dans l'élimination des prêtres. Ceux-là, je les ai laissés en garnison, avec la consigne de rester en ville une semaine puis d'aller se poster à Vehdna-Bota, le gué le plus éloigné sur le Majeur. Je ne voulais pas qu'ils entrent en contact avec les autres soldats, lesquels ne savaient toujours rien du massacre.

Ma troupe comptait six mille hommes. C'était une grosse foule en armes plutôt qu'une armée à proprement parler. Mais ils étaient remontés. Ils voulaient libérer Dejagore.

Je me suis efforcée de leur inculquer une discipline de marche.

Narayan s'opposait à ce mouvement. Il boudait. Il n'est venu me voir que tardivement, au troisième jour de route. Nous nous trouvions à une trentaine de kilomètres de Ghoja. « Maîtresse ?

— Tu te résous finalement à parler ? »

Il a fait mine de n'être pas surpris. Il s'efforçait de tout accepter de ma part. En surface. Regrettait-il d'avoir décidé un peu à l'emporte-pièce que j'étais le messie des Étrangleurs ? Je suis sûre qu'il aurait voulu contrôler davantage la situation. Il enrageait que sa Fille de la Nuit puisse nourrir des intentions, ambitions ou vœux différents des siens.

« Oui, maîtresse. Demain, c'est Etsataya, le premier jour de la fête. Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres du bois sacré. Il est important que vous vous présentiez aux jamadars. »

Je l'ai attiré à l'écart du flot humain. « Je n'ai pas cherché à m'esquiver. J'étais occupée. Mais… tu viens de parler du premier jour. Je croyais que cette fête sainte ne durait qu'une journée.

— Elle en compte trois, maîtresse. La seconde en est le temps fort.

— Je ne peux pas me permettre un retard de trois jours, Narayan.

— Je sais, maîtresse. » Étonnant comme il me donnait plus volontiers du titre quand il voulait obtenir quelque chose. « Mais nous avons des hommes qui sauront conduire les troupes. Ils n'auront qu'à suivre la route. Avec vos chevaux, nous les rattraperons rapidement. »

Je masquais mes sentiments. Je considérais ces festivités comme une obligation, presque une corvée. Le culte de Narayan ne s'était pas avéré d'un grand secours jusqu'à présent.

En revanche Narayan lui-même savait m'être très utile. Il fallait que je le satisfasse. « Soit. Donnons des consignes à notre troupe et laissons-la poursuivre la route sur son élan. J'aurai besoin de Bélier et de mon équipement.

— Oui, maîtresse. »

Nous nous sommes écartés de la colonne une demi-heure plus tard.

Nous sommes arrivés au bois sacré des Étrangleurs après la tombée de la nuit. On n'y voyait goutte, mais je percevais néanmoins beaucoup. De ce site sourdait une aura maléfique comme j'en avais rarement éprouvée. Certains des confrères de Narayan étaient déjà sur place. Nous les avons rejoints. Ils m'observaient à la dérobée comme s'ils avaient peur de me regarder en face.

Il n'y avait rien à faire. Je me suis couchée de bonne heure.

Les rêves m'ont assaillie avec une vigueur inhabituelle, sans trêve ni repos. Les premiers rayons du soleil, transperçant la brume et les branches noires, m'en ont libérée. Mille corbeaux graillaient et croassaient au-dessus de ma tête. Narayan et ses compagnons y ont vu un présage extrêmement favorable. Le corbeau était l'animal fétiche de Kina, son espion et messager.

Y avait-il un lien avec les corbeaux qui avaient suivi la Compagnie si longtemps ? Selon Toubib, les volatiles s'étaient joints à nous avant la traversée de la mer des Tourments. Cette mer se trouvait à dix mille kilomètres au nord du bois.

Dès mon réveil, je me suis sentie malade. J'ai vomi quand j'ai voulu m'asseoir. Les hommes se sont empressés autour de moi, pleins de sollicitude mais incapables de m'aider. Narayan avait l'air angoissé en diable. Il avait investi beaucoup en moi. S'il me perdait maintenant, il redevenait un va-nu-pieds. « Maîtresse, maîtresse, qu'y a-t-il ?

— Je dégobille ! ai-je grondé. Trouve-moi quelque chose ! »

Mais personne n'y pouvait rien.

Le pire est passé. Il m'est resté par la suite une vague nausée qui empirait par à-coups, quand je bougeais trop brusquement. J'ai sauté le petit-

déjeuner. Au bout d'une heure, j'ai pu me lever et marcher sans trop de gêne, à condition d'aller lentement.

Être malade était nouveau pour moi. Je ne l'avais jamais été. Je n'aimais pas cela.

Une centaine d'hommes, peut-être davantage, se massaient déjà dans le bois. Tous venaient jeter un coup d'œil à leur piteux messie. Je crois qu'ils n'étaient pas impressionnés. Je ne l'aurais pas été à leur place. Nul n'est de taille à combler une attente séculaire. Dans l'état où je me trouvais, je devais les décevoir doublement.

Narayan a fait montre d'éloquence et a bien défendu son affaire. Ils ne m'ont pas égorgée.

C'était une équipe hétéroclite, rassemblant des membres de toutes les religions et castes. La moitié d'entre eux n'étaient pas tagliens, mais tous avaient une allure sinistre dans ce bois qui empestait les ténèbres et le sang d'un autre âge.

Personne ne semblait d'humeur à festoyer. On aurait dit qu'ils attendaient un événement. En aparté, j'ai questionné Narayan.

« Il ne se passera pas grand-chose d'ici la tombée de la nuit, m'a-t-il répondu. La plupart des participants arriveront aujourd'hui. Ceux qui sont déjà sur place se chargeront des préparatifs. Une cérémonie se tiendra se soir pour ouvrir la Fête et prévenir Kina que demain sera son jour. Les cérémonies de demain auront pour but de l'invoquer. On lui présentera des candidats, qu'elle acceptera ou rejettera. Après la cérémonie, il y aura un banquet. Pendant toute la durée de la Fête, les prêtres statueront sur les affaires qu'on leur présentera. Il y en aura peu cette année. Mais un des jugements fera sans doute sensation : il s'agit du règlement de la vieille querelle entre le clan d'Ineld et celui de Twana. »

J'ai froncé les sourcils.

« Il arrive que des clans entrent en conflit. Celui d'Ineld est de souche vehdna, les Twanas sont shadars. Ils s'accusent mutuellement d'hérésie et de braconnage. C'est une vieille bisbille qui s'est aggravée depuis l'invasion des Maîtres d'Ombres. Dans certaines parties du territoire qu'ils ont conquis, les clans incarnent maintenant la seule loi, ce qui accroît d'autant les enjeux. »

L'histoire, longue, pas bien jolie et trop humaine, montrait bien que les Félons représentaient davantage qu'une association de fanatiques aveugles. Dans certaines régions, ils contrôlaient la pègre. Les clans en question

étaient tous les deux originaires de l'État densément peuplé du Hatchpur, où les Félons étaient solidement implantés. Leur véritable querelle se résumait à une lutte entre bandes pour la mainmise sur un territoire.

« Quoi qu'il en soit, a conclu Narayan, Iluk du clan Ineld a interloqué tout le monde en décidant de porter le conflit devant la justice de Kina. »

Son propos était sinistrement limpide. La justice de Kina devait être très expéditive. « C'est inhabituel ?

— Tout le monde pense qu'il bluffe. Iluk s'attend à ce que Kowran, le jamadar du clan Twana, refuse. Les prêtres auraient alors toute latitude pour juger et ils tiendraient compte de son refus.

— Et s'il ne se dérobe pas ?

— Le jugement de Kina est sans appel.

— C'est ce que je soupçonnais.

— Vous vous sentez mieux ?

— Un peu. J'ai toujours la nausée, mais je la domine.

— Pouvez-vous manger ? Vous devriez.

— Un peu de riz peut-être. Rien de trop épicé. » Ils adoraient leurs épices, à Taglios. Les odeurs de cuisine baignaient à certaines heures la ville entière.

Narayan m'a confiée aux bons soins de Bélier qui a veillé sur moi sans me lâcher d'une semelle. J'ai gardé mon sang-froid. Bien m'en a pris. Tandis que je grignotais, prenant le temps de bien mâcher chaque bouchée, Narayan m'a ramené une brochette de prêtres et de jamadars pour me les présenter officiellement. J'ai mémorisé soigneusement leur nom et leur visage. J'ai remarqué que peu de jamadars pouvaient se targuer de porter le rumel noir. Je n'en avais rencontré que quatre. J'en ai fait la remarque à Bélier.

« Très peu ont cet honneur, maîtresse. Et le jamadar Narayan est le plus célèbre d'entre ceux-là. C'est une légende vivante. Nul autre que lui n'aurait osé vous amener ici. »

Me mettait-il en garde ? Peut-être avais-je intérêt à faire preuve de vigilance. N'y avait-il pas des dissensions politiques ici aussi ? Peut-être le seul fait de m'afficher avec Narayan me vaudrait-il la malveillance de certains capitaines de clan.

Narayan. Légende vivante.

Comment nos chemins s'étaient-ils croisés ? Je ne crois ni aux dieux ni au destin dans l'acception commune de ces termes, mais il existe des

puissances qui influent sur le monde. Que je connais bien. J'en étais jadis une.

L'inspiratrice de mes rêves avait arrangé la rencontre, nul doute. Elle – ou il – s'était intéressée à moi bien avant que je m'en aperçoive.

Dans ce cas, était-ce elle aussi qui avait liquidé Toubib ? Pour me débarrasser d'une liaison sentimentale trop accaparante ?

Peut-être. Peut-être allais-je, après la chute des Maîtres d'Ombres, me retourner vers un autre adversaire.

Je sentais ma colère monter. Je me suis contrôlée et je l'ai dominée. Quand j'ai eu terminé la collation de Bélier, je suis partie à la découverte du bois. Je me suis rendue jusqu'à son cœur et j'ai visité le temple pour la première fois.

Le bâtiment méritait à peine cette appellation. Il croulait sous une végétation grimpante au point de presque disparaître dessous. Je m'en suis approchée sans que personne n'y trouve à redire. Je n'ai pas poussé l'audace jusqu'à gravir ses marches. J'ai préféré me promener autour dans un premier temps.

J'ai trouvé un homme qui a accepté d'aller me chercher Narayan. Je ne voulais pas entrer dans le bâtiment sans y être invitée. Il est arrivé en affichant un air renfrogné. « Viens, causons un peu. J'ai quelques questions à te poser. D'abord, est-ce que quelqu'un s'offusquera si je me permets d'explorer l'intérieur ? »

Il a réfléchi. « Je ne pense pas.

— Ceux qui voudront soutenir que je ne suis pas celle que tu prétends ? Est-ce que tu as des ennemis qui veulent te contrecarrer à tout prix ?

— Non. Mais ces doutes sur votre compte existent.

— J'en suis sûre. Je tiens mal mon rôle. »

Il a haussé les épaules.

Je l'ai entraîné dans le secteur d'où je revenais. « Tu ne devais pas être un mauvais coureur des bois pour te débrouiller pendant tes pérégrinations d'été, je me trompe ?

— Non.

— Va jeter un œil. »

Il s'est exécuté. Puis il a rebroussé chemin, perplexe. « Quelqu'un a gardé des chevaux ici.

— D'autres que nous sont arrivés à cheval ?

— Quelques-uns. Des Félons de haute caste venant de loin. Hier et aujourd'hui.

— Ces traces ne sont pas fraîches. Le site est-il régulièrement visité ?

— Personne ne vient ici à part nous. Personne n'ose.

— Pourtant certains l'ont fait. Et ils sont visiblement restés un moment. Il y a trop de crottin pour qu'il s'agisse d'un passage en coup de vent.

— Je vais devoir prévenir les autres. Ça signifie que les cérémonies de purification du temple sont à refaire. » Comme nous gravissions les marches de l'entrée, il a ajouté : « Cette découverte parlera en votre faveur. Nul n'avait rien remarqué.

— On ne voit pas ce qu'on ne s'attend pas à voir. »

L'ombre régnait dans le temple. Tant mieux. Il était hideux. On aurait dit que ses architectes avaient fait l'un de mes cauchemars et l'avaient traduit en pierre. Narayan a rassemblé plusieurs jamadars et les a informés de ma découverte. Ils ont pesté, juré, vitupéré puis se sont dispersés pour vérifier si les infidèles avaient abîmé leur temple.

J'ai baguenaudé.

Ils ont décelé des traces de cuisine. Les indésirables avaient eu beau nettoyer les lieux, de la suie restait. Ces indices démontraient que quelqu'un avait séjourné ici un long moment.

Narayan s'est glissé vers moi, m'a proposé son sourire. « Le moment serait bien choisi pour les impressionner un peu, maîtresse.

— Comment ?

— Grâce à votre talent, pour percer à jour l'identité des profanateurs.

— Ben voyons. Aussi simple que ça. Tout ce que je pourrai faire, ce sera peut-être trouver leurs latrines ou leur fosse à ordures. »

Il m'a observée en se demandant comment j'avais pu deviner qu'ils en avaient, puis s'est raisonné. Il n'y avait ni ordures ni résidus dans les parages. « Ça pourrait nous renseigner grandement. »

L'un des jamadars est venu nous dire qu'ils avaient trouvé de multiples preuves de la longue occupation d'une salle. « Un homme et une femme. La femme dormait près du feu. L'homme avait sa couche près de l'autel. Apparemment, ils se fichaient que leur abri soit un lieu de culte. Maîtresse ? Voulez-vous venir voir ?

— C'est un honneur. » Je n'ai pas compris sur-le-champ ce qui leur avait permis de déduire le sexe des intrus. Et puis l'un d'eux m'a montré

plusieurs longs cheveux noirs. « Pouvez-vous conclure quelque chose de ceci, maîtresse ?

— Oui. Elle a les cheveux raides. Si tant est qu'il s'agisse d'une femme. » Certains Gunnis portaient les cheveux longs. Les Shadars et les Vehdnas les avaient plus souples dans l'ensemble. Les hommes vehdnas les portaient courts. Mais tout le monde, dans ces pays du Sud, avait la chevelure noire, ou d'un brun très sombre quand elle était propre. Cygne était une véritable curiosité avec ses boucles blondes.

Mon sarcasme n'a pas échappé à mes compagnons. J'ai ajouté : « Ne comptez pas sur moi pour lire dans le passé ou dans l'avenir. Pas encore. Kina ne me rend visite qu'en rêve. »

La déclaration a fait de l'effet même sur Narayan.

« Voyons l'autre couche. »

Ils m'ont montré où dormait l'homme. À nouveau ils avaient déduit son sexe de la longueur de ses cheveux. Ils en avaient trouvé quelques-uns d'une dizaine de centimètres, fins, d'un châtain moyen. « Conserve bien ces cheveux, Narayan. Ils pourraient nous être utiles un beau jour. »

Les Félons ratissaient les alentours en quête de nouveaux indices.

« Trouvons cette fosse, m'a suggéré Narayan. »

Nous sommes sortis. Je l'ai localisée quelques pas plus loin. Des novices de bas niveau social ont été chargés de creuser. J'ai attendu en faisant les cent pas.

« Maîtresse, je viens de trouver ceci. » Un jamadar me tendait un petit animal tressé à base d'herbes sèches et de brindilles, une de ces babioles que l'on confectionne pour s'occuper les mains quand on s'ennuie. Mais l'homme semblait perplexe.

« On dirait que ç'a été fait pour tuer le temps. Ça n'a pas de pouvoir. Mais si vous en trouvez d'autres, j'aimerais les voir. On apprendra peut-être quelque chose sur leur auteur. »

Moins d'une minute plus tard, un de ses collègues est venu me trouver. « Ce truc était accroché à une broussaille, maîtresse. Je suppose que ça représente un singe. » Je me creusais les méninges. « Ne me les amenez pas. Je veux les voir sur place. »

Durant les heures qui ont suivi, nous avons découvert des dizaines de ces brimborions, certains faits d'herbes, d'autres de lamelles d'écorce tressées. Quelqu'un avait passé beaucoup de temps ici, désœuvré. Je connaissais

naguère un homme qui, avec du papier, avait l'habitude de s'absorber machinalement à des pliages dans ce genre.

La plupart du temps, il s'agissait de figurines stylisées, de singes pendus à des branches, de bêtes à quatre pattes qui pouvaient être n'importe quoi. Mais certaines servaient de montures à des cavaliers. Et ces cavaliers portaient des brindilles en guise d'épées ou de lances.

J'ai dû laisser échapper un son. Narayan m'a demandé : « Maîtresse ? »

J'ai murmuré : « Nous tenons quelque chose d'important. Mais du diable si je devine quoi. »

Un jamadar a trouvé une foule de ces figurines près d'un rocher où l'on pouvait s'asseoir en s'adossant à un arbre, l'endroit idéal pour les confectionner en rêvassant. Le tout se trouvait au bord d'une petite clairière de trois mètres de large, au centre de laquelle se dressait une souche.

J'ai su que je tenais une piste en arrivant sur ces lieux. Mais laquelle ? La révélation demeurait enfouie dans les limbes de mon inconscient. J'ai dit à Narayan : « Si nous pouvons apprendre quelque chose, c'est ici. » Et j'ai ajouté en chuchotant : « Renvoie tout le monde vaquer à ses occupations. » Je me suis assise sur le rocher. J'ai arraché quelques brins d'herbe et commencé à tresser un personnage. Les hommes sont partis. Je me suis abandonnée à une sorte de demi-conscience. Douce surprise, les cauchemars m'ont épargnée.

Un long moment s'est écoulé. De plus en plus de corbeaux sont venus se percher dans les arbres. À croire que mon intérêt était trop manifeste.

M'épiaient-ils pour savoir si je trouvais un indice sur l'identité de nos visiteurs ? Tiens, tiens ! Ces volatiles semblaient liés à eux plus qu'aux Félons. Ils n'annonçaient donc pas de présage au sens où l'avaient espéré les Étrangleurs. C'étaient plutôt des messagers, des espions.

Ces corbeaux. Partout et toujours, ces corbeaux. Se conduisant rarement comme des corbeaux auraient dû. Des servants. À en juger par leur intérêt soudain, on aurait dit qu'ils craignaient de me voir dénicher quelque chose qu'ils auraient voulu que j'ignore. Ce qui attisait d'autant ma curiosité.

Mon esprit bondissait de pierre en pierre dans une mare d'ignorance. Si je découvrais quelque chose, il vaudrait mieux que j'évite de pavoiser.

Lumière.

La clairière me paraissait familière parce qu'elle me rappelait un endroit où j'avais vécu. Si cette souche représentait la Tour, l'ancien siège de mon empire, alors les pierres éparpillées figuraient le terrain accidenté que

j’avais fait aménager tout autour pour restreindre son accès à l’étroit chemin facile à défendre.

Une topographie émergeait. Elle était difficilement perceptible, comme si elle avait été agencée par quelqu’un qui se savait sous surveillance. Quelqu’un pareillement environné de corbeaux ? En débridant mon imagination, j’ai reconnu dans cet éparpillement de cailloux, de débris et de personnages désarticulés une évocation identifiable des abords de la Tour. À vrai dire, deux bâtonnets, une poignée de gravillons, une empreinte de chaussure et un peu de terre rassemblée en un petit tumulus décrivaient une situation qui ne s’était produite qu’une fois dans l’histoire de la Tour.

J’avais mille peines à conserver mon calme et mon allure indolente.

Si les cailloux, les brindilles et le reste signifiaient quelque chose, alors il devait en aller de même des personnages d’herbe et d’écorce. Je me suis relevée pour prendre du recul.

Une chose m’a sauté aux yeux.

Une feuille reposait au pied de la souche. Une petite figurine était assise dessus. On avait apporté beaucoup de soin à sa fabrication. Plus qu’assez pour rendre le message clair.

Le Hurleur, mon spécialiste en matière de tapis volants de jadis, avait censément péri d’une chute depuis les hauteurs de la Tour. Je savais qu’il n’en était rien depuis quelque temps maintenant. Sûrement, il fallait comprendre par ce message que le Hurleur était impliqué d’une façon ou d’une autre dans les événements actuels.

L’auteur de cette petite mise en scène me connaissait et s’attendait à ma venue dans ce bois. En d’autres termes, cette personne savait ce que je faisais. Cette personne avait accès aux informations rapportées par les corbeaux mais n’était pas leur maître. Sans quoi rien n’aurait justifié cette façon si élaborée et aléatoire de transmettre le message.

Il y avait plus.

Nombre de grands sorciers avaient participé à cette bataille où le Hurleur, soi-disant, avait été tué. La plupart de ses pairs avaient prétendument connu le même sort que lui. Depuis, j’avais découvert que certains d’entre eux avaient pris la poudre d’escampette après avoir simulé leur trépas. J’ai regardé les figurines à nouveau. Plusieurs étaient identifiables et représentaient certains de ces sorciers. Trois avaient été écrasées à coups de talon. Ceux dont la mort était tenue pour sûre ?

J’avais eu beau prendre mon temps pour décrypter, j’avais failli passer à côté d’un point crucial du message. Il faisait presque nuit quand j’ai remarqué le mignon petit personnage transportant sous son bras ce qui avait tout l’air d’être une tête. Il m’a fallu du temps pour comprendre ce que révélait cette figurine.

J’avais dit à Narayan qu’on ne voit pas ce qu’on ne s’attend pas à voir.

J’ai considéré pas mal de choses sous un nouveau jour quand j’ai accepté que l’impossible ne le fût pas. Ma sœur était vivante. Ma vision des événements s’en trouvait radicalement chamboulée. La peur m’a empoignée.

Et, sous l’emprise de cette peur, j’ai raté l’essentiel du message.

CHAPITRE XXXVIII

Narayan était de méchante humeur. « Il faut purifier tout le temple. Tout a été profané. Heureusement, ils n'ont pas commis de vandalisme ni de sacrilège délibéré. Ils n'ont touché ni aux idoles ni aux reliques. »

Je n'avais aucune idée de ce dont il parlait. Tous tiraient des têtes d'enterrement. J'ai guigné Narayan par-dessus notre feu de cuisson. Il a pris mon regard pour une question.

« N'importe quel impie tombant sur des reliques saintes ou des idoles les aurait volées.

— Peut-être avaient-ils peur de la malédiction. »

Ses yeux se sont agrandis. Il a regardé furtivement alentour, m'a fait signe de garder le silence. Puis il m'a murmuré : « Comment avez-vous su cela ?

— Il y a toujours des malédictions pour ces choses. Ça fait partie de leur charme rustique. » Tant pis pour le sarcasme. Je ne me sentais pas bien. Je n'avais pas envie de traîner une journée de plus dans ce bois. L'endroit était sinistre. Beaucoup de gens y étaient morts, aucun d'eux de vieillesse. La terre était gorgée de leur sang, de leurs ossements et de leurs cris. L'odeur qui émanait d'elle, tant physique que psychique, ravissait sûrement Kina.

« Encore combien de temps, Narayan ? Je veux bien coopérer, mais je ne vais pas user mes semelles le restant de mes jours dans les parages.

— Ah. Maîtresse. La Fête n'aura pas lieu, désormais. La purification prendra des semaines. Les prêtres sont affolés. Les cérémonies ont été repoussées à Nadam. Il s'agit en temps normal du jour saint qui marque la dispersion des clans pour la morte-saison, après que les prêtres ont fait un sermon pour rappeler à leurs ouailles d'invoquer la Fille de la Nuit dans leurs prières. Les prêtres répètent toujours que, si elle ne s'est pas encore montrée, c'est parce qu'on n'a pas prié suffisamment fort pour elle. »

Allait-il continuer de me distiller ainsi ses informations au compte-gouttes ? Je suppose qu'aucun adepte d'aucune autre religion n'aurait passé autant de temps à m'expliquer le pourquoi des jours saints et ce qui s'ensuit. « Qu'est-ce qu'on fabrique encore ici, alors ? Pourquoi ne sommes-nous pas déjà en route vers le sud ?

— Nous ne sommes pas venus seulement pour la Fête. »

C'était vrai. Mais comment devais-je m'y prendre pour convaincre ces hommes que j'étais leur messie ? Narayan gardait ces détails pour lui. Comment l'actrice pouvait-elle monter sur les planches sans connaître son rôle ?

J'étais dans de sales draps. Narayan pensait sincèrement que j'incarnais la Fille de la Nuit. Il voulait s'en persuader. En conséquence de quoi il ne me donnerait pas de directive même si je lui en demandais. Il s'attendait à ce que je sache d'instinct.

Or j'évoluais en plein brouillard.

Les jamadars paraissaient déçus et Narayan nerveux. Je ne me montrais pas à la hauteur des attentes et des espoirs, même si j'avais découvert la profanation de leur temple.

Dans un chuchotement, j'ai demandé : « Faut-il que j'accomplisse de saintes actions dans un lieu qui ne l'est plus ?

— Je ne sais pas, maîtresse. Nous n'avons pas de marche à suivre. Tout est entre les mains de Kina. Elle enverra un signe. »

Un signe. Merveilleux. Je n'avais pas eu l'occasion de potasser la liste des signes que ces gens prendraient en considération. Les corbeaux en faisaient partie, bon. Ces types voyaient d'un bon œil l'infestation de Taglios par des charognards. Selon eux les bestioles annonçaient l'Année des Crânes. Mais quels seraient les autres ?

« Les comètes ont de la valeur pour vous ? ai-je demandé. Dans le Nord, l'année dernière et une autre fois auparavant, de grosses comètes sont apparues. Vous les avez vues ?

— Non. Et puis les comètes sont de mauvais présages.

— Elles l'ont été pour moi.

— On les appelle Épée de Sheda ou Langue de Sheda, Sheda-linga, et elles masquent la lumière de Sheda au monde. »

Sheda était un nom archaïque du principal dieu gunni, lequel portait également le titre de Chef des Seigneurs de Lumière. Je soupçonnais que les dogmes du culte des Félons avaient été détournés voilà quelques milliers d'années d'un fonds de croyances ancestrales gunnies.

« Selon les prêtres, Kina est affaiblie quand une comète traverse le ciel, car alors la lumière règne au firmament jour et nuit.

— Mais la lune…

— La lune est la lumière des ténèbres. La lune appartient à l'Ombre ; elle éclaire pour permettre aux créatures de l'Ombre de chasser. »

Puis son propos est devenu un vrai salmigondis. Sa religion d'élection avait son ombre et sa lumière, sa droite et sa gauche, son bien et son mal. Mais Kina, en dépit de sa façade obscure, se tenait censément en dehors et au-delà de cette lutte éternelle, à la fois ennemie des deux camps et alliée à l'un ou l'autre selon les circonstances. Comme pour me perdre un peu plus, on aurait dit, personne ne semblait savoir quel était le point de vue des dieux eux-mêmes sur ces rapports de forces. Les Vehdnas, les Shadars et les Gunnis respectaient leurs panthéons respectifs. Au sein même du culte gunni majoritaire, les dieux, qu'ils se rangent dans le camp de l'Ombre ou de la Lumière, étaient vénérés avec la même déférence. Ils avaient tous leurs temples, leurs fidèles et leurs prêtres. Certains cultes, comme celui de Khadi qu'avait dirigé le Shadar Jahamaraj Jah, étaient infectés par les doctrines de Kina.

Plus Narayan rendait les eaux boueuses en prétendant clarifier, plus son regard se faisait fuyant, au point qu'il n'a bientôt plus osé poser les yeux sur moi. Il s'est mis à fixer le feu en continuant de parler, affichant un masque de plus en plus morose. Il cachait bien ses sentiments. J'étais la seule à remarquer ces changements. Mais j'avais l'habitude de lire dans les attitudes. J'ai observé de la tension chez certains des jamadars également.

Il se préparait quelque chose. Un test ? Avec des lascars de cet acabit, ça risquait de ne pas donner dans la dentelle.

Mes doigts se sont posés sur le triangle de toile jaune à ma ceinture. Je ne m'étais pas entraînée depuis un petit moment. Le temps m'avait manqué. J'ai pris conscience de mon geste, me suis demandé ce qui avait pu le motiver. Ce n'était pas avec cette arme que je me sortirais du pétrin.

Car il y avait un danger. Je le sentais maintenant. Les jamadars étaient nerveux, excités. J'ai laissé mon sens psychique s'affûter en dépit de l'aura du bois. Ça m'a donné l'impression d'inspirer un grand coup dans une salle surchauffée où une charogne aurait été entreposée une semaine. J'ai persévéré. Si j'étais capable d'endurer les rêves sans plier, alors je pouvais supporter cette épreuve.

J'ai posé à Narayan une autre question qui l'a relancé dans son discours. Je me suis concentrée sur les formes et les silhouettes de mon environnement psychique.

J'ai repéré ce que je cherchais.

J’étais prête au moment critique.

C’était un rumel noir, un jamadar dont la réputation égalait celle de Narayan, Moma Sharra-el, un Vehdna. Lorsqu’on nous avait présentés, cet homme m’avait donné l’impression qu’il tuait pour lui-même et non pour sa déesse. Son rumel fendait l’air comme un éclair noir.

J’ai saisi l’extrémité lestée au vol. Je lui ai arraché l’étoffe des mains avant qu’il ait recouvré l’équilibre et la lui ai plaquée autour du cou. On aurait dit que j’étais rompue depuis toujours à cet exercice, ou que quelqu’un d’autre guidait mon bras. J’ai triché un peu en usant d’un sortilège silencieux pour l’atteindre droit au cœur. Je n’ai fait montre d’aucune pitié. Ç’aurait été, je le sentais, une erreur aussi fatale que de ne pas réagir.

Je n’aurais eu aucune chance d’en réchapper si je n’avais pas perçu ce malaise croissant autour de moi.

Personne n’avait poussé un cri. Personne n’ouvrait la bouche. Ils étaient secoués, même Narayan. Nul ne me regardait. Sans que cela pût s’expliquer à cet instant, j’ai déclaré : « Mère n’est pas contente. »

Ces mots m’ont valu quelques regards intrigués. J’ai plié le rumel de Moma comme Narayan me l’avait enseigné, puis j’ai jeté mon rumel jaune et l’ai remplacé par le noir. Nul n’a trouvé à redire à cette promotion unilatéralement décidée.

Comment toucher ces hommes sans cœur ? Ils étaient impressionnés en cet instant, mais pas de façon indélébile ou éternelle. « Bélier. »

Il est sorti de l’obscurité. Il ne parlait pas, de peur de trahir ses sentiments. Je crois qu’il serait intervenu si l’attaque de Moma avait mal tourné, quitte à signer alors son propre arrêt de mort. Je lui ai donné mes instructions.

Il est allé chercher une corde et a glissé un nœud coulant autour de la cheville gauche du cadavre, puis a lancé l’autre extrémité par-dessus une branche et a hissé le corps de façon que sa tête pende au-dessus du feu. « Parfait, Bélier. Parfait. Venez tous ici. »

Ils se sont massés de mauvais gré au fur et à mesure que la consigne se répandait. Quand tous se sont trouvés là, j’ai tranché la veine jugulaire de Moma.

Le sang n’a pas jailli aussitôt mais il a fini par couler. Grâce à un petit sortilège, chaque goutte produisait une lueur en tombant dans le feu. J’ai empoigné le bras droit de Narayan et lui ai tendu la main de force afin que

quelques gouttes lui maculent la paume. Puis je l'ai relâché. « À votre tour à tous », ai-je commandé.

Les adeptes de Kina n'aimaient pas le sang versé. Ils avançaient pour cela une explication complexe et irrationnelle en rapport avec la légende des démons dévorés. Narayan me l'a racontée par la suite. Je le précise parce que ça marquait d'autant ces hommes de recevoir le sang de leur confrère sur les mains.

Ils ont enduré ce petit cérémonial sans m'adresser un regard. J'ai profité de l'occasion pour hasarder un sortilège qui, à ma surprise, a opéré sans accroc : les taches sur leurs mains se sont incrustées dans leur épiderme comme des tatouages. À moins que je l'annule, ils finiraient leur existence avec une main tachée de pourpre.

Les jamadars et les prêtres étaient à moi, qu'ils le veuillent ou non. Ils étaient marqués. Et le monde ne leur pardonnerait pas ces marques si leur signification venait à se savoir. Les hommes aux paumes rouges ne pourraient nier qu'ils avaient assisté à l'éveil de la Fille de la Nuit.

Plus personne n'avait l'air de douter, maintenant, que j'étais celle que prétendait Narayan.

Les rêves ont été forts cette nuit-là, mais pas lugubres. Je flottais, portée par l'assentiment chaleureux de cette entité qui voulait faire de moi sa créature.

Bélier m'a réveillée alors qu'on n'y voyait encore goutte. Narayan, lui et moi sommes partis avant le lever du jour. Narayan n'a pas décroché un mot de la journée. Il demeurait sous le choc.

Ses rêves se réalisaient. Il ne savait plus s'il devait s'en réjouir. Il avait peur.

Moi aussi.

CHAPITRE XXXIX

Ombrelongue ne décolérait plus. Le sorcier Fumée, ce négligeable minus, lui tenait tête. Il s'obstinait à ne pas vouloir tomber sous sa coupe. Peut-être mourrait-il d'abord.

Un hurlement a résonné à Belvédère. Le Maître d'Ombres a levé les yeux, croyant percevoir de la moquerie dans ce cri. Ce salopard de Hurleur. Il lui avait joué un tour de cochon. Qui, sinon lui, avait libéré Tisse-Ombre ? Traîtrise. Traîtrise toujours. Il paierait. Et pas qu'un peu ! Son agonie durerait des années.

Plus tard. Il y avait d'abord des dégâts à réparer. Il y avait cette teigne de petit sorcier à mater.

Que s'était-il vraiment passé à Couve-Tempête ?

Une première hypothèse lui venait d'emblée à l'esprit : l'Ôte-la-vie en question, en réalité, c'était *elle.* Doroté Senjak se trouvait à Taglios. Là-dessus, aucun doute. Mais *elle* n'avait pas le pouvoir de neutraliser Tisse-Ombre tout en infligeant une défaite à ses armées.

Qui donc l'accompagnait, portant la lance ? Le véritable puissant des deux ?

La peur l'a empoigné. Délaissant son travail, il est monté dans sa salle de cristal et il a contemplé la plaine de pierre scintillante. Il y avait du chamboulement dans les rapports de forces. Même lui ne comprenait pas tout. Peut-être ne s'agissait-il pas d*'elle.* Peut-être était-elle partie. Les ombres domestiquées ne lui avaient rien rapporté sur son compte depuis un moment. Peut-être était-elle remontée vers le nord après avoir assouvi sa vengeance. Elle avait toujours voulu diriger l'empire de sa sœur.

Y avait-il un joueur inconnu dans la partie ? Ôte-la-Vie et Endeuilleur étaient-ils autre chose que des pantins agités par Senjak ? Les ombres pensaient que des forces la guidaient. Supposons qu'Ôte-la-vie et Endeuilleur soient des êtres réels. Supposons qu'ils l'aient convaincue d'une façon ou d'une autre de créer des imitations pour que tout le monde les prenne pour des leurres, des acteurs, jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Funestes pressentiments. Funestes questions. Et aucune réponse.

La clarté du soleil jouait sur les piliers dans la plaine. Le Hurleur gémissait. Ses cris résonnaient dans la forteresse.

L'étau se resserrait.

Il fallait qu'il capture Senjak. Elle représentait la clé de voûte. Son esprit recelait les clés du pouvoir. Elle connaissait les noms. Elle connaissait les vérités. Elle détenait des secrets dont on pouvait forger des armes capables d'endiguer la vague noire qui menaçait de déferler depuis la plaine.

Mais d'abord le sorcier. Avant toute chose, Fumée. Fumée lui donnerait Taglios et peut-être Senjak.

Il est retourné dans la salle où le petit homme luttait contre sa terreur et sa douleur. « Je vais mettre un terme à cette résistance stupide. Tout de suite. Ma patience est à bout. Maintenant je vais trouver ce qui t'effraie vraiment et te le faire subir. »

CHAPITRE XL

L'armée de Lame progressait par étapes de trente kilomètres. Il faisait grand emploi de ses éclaireurs et sa cavalerie était sans cesse sur la brèche. Les hommes de Sindhu, qu'on avait envoyés découvrir ce qu'il était advenu des Félons postés pour observer Dejagore, ont rapporté n'avoir trouvé aucune trace d'eux.

Lame a transmis la nouvelle à Mather. « Qu'est-ce que tu en penses ? »

Mather a secoué la tête. « Sans doute tués ou capturés. »

Cygne et Mather avaient dépêché leurs propres éclaireurs plus au sud. Cygne a déclaré : « On a entendu dire que l'armée des Ombres s'était pris une sévère dérouillée. Nos gars ont fait des incursions derrière leurs avant-postes pour aller jeter un œil à leur camp. Ils ne sont que les deux tiers de ce qu'ils devraient. La moitié de ceux-là sont éclopés. Ce type, Mogaba, continue de sortir les harceler sans relâche. Ils n'ont pas un moment pour souffler.

— Est-ce qu'ils nous surveillent ? Est-ce qu'ils savent qu'on arrive ?

— Vaut mieux partir de ce principe, a dit Mather. Tisse-Ombre est un sorcier. S'il porte ce titre de Maître d'Ombres, ce n'est pas par hasard. Et il y a les chauves-souris. Toubib pensait que ces bestioles étaient sous leur contrôle. On les voit pulluler depuis quelque temps.

— Alors la prudence s'impose. Quel effectif peuvent-ils mettre en campagne s'ils optent pour le combat ?

— Non, mais tu l'entends, Cordy ? a fait Cygne. Voilà qu'il se met à causer comme un pro. Effectif. Eh ben, eh ben. Elle va le transformer en une vraie bête de guerre. »

Lame a gloussé.

« Trop d'hommes si tu veux mon avis, a poursuivi Cygne. S'ils font route à l'insu de Mogaba, ils pourront nous opposer huit ou dix mille vétérans.

— Avec le Maître d'Ombres ? »

— Je doute qu'il parte, est intervenu Mather. Ce serait la porte ouverte au désastre.

— Alors il faut qu'on avance prudemment, en reconnaissant bien le terrain au préalable, et qu'on essaye d'en savoir sur eux autant que

réciproquement. D'accord ? »

Mather a émis un petit rire. « On croirait t'entendre lire un manuel. On a un avantage : leurs mouchards ne bougent pas pendant la journée. Et les journées sont longues, maintenant. »

Lame a grommelé un assentiment songeur.

Lame a fait halte à une petite cinquantaine de kilomètres de Dejagore. Les éclaireurs ont rapporté que Tisse-Ombre avait posté des troupes dans les collines environnantes à la faveur de la nuit, quand les assiégés ne pouvaient pas les voir. Les hommes restés sur place donnaient l'impression de se préparer à un nouvel assaut.

« Où sont-ils exactement ? » a demandé Lame. Les éclaireurs n'ont pas pu lui répondre. Quelque part le long de la route qui serpentait entre les mamelons. Embusqués. Ils n'étaient apparemment que quatre mille, mais ce serait bien suffisant pour sa troupe.

« Tu veux leur rentrer dedans ? a demandé Saule. Tu ne veux pas plutôt rester en retrait pour soulager Mogaba en occupant une partie de leurs hommes ?

— Ce ne serait pas idiot, a commenté Mather. Paralyser une partie de l'armée pendant que Mogaba poursuit le gros du combat. Si on pouvait lui faire passer un message…

— J'ai essayé, a dit Lame. Pas moyen. Ils ont bouclé hermétiquement la ville. Elle est complètement isolée au fond de sa cuvette.

— Alors ? a demandé Cygne. Qu'est-ce qu'on fait ? »

Lame a rassemblé ses officiers de cavalerie. Il les a envoyés à la rencontre de l'ennemi. Comme ils ne rencontraient aucune résistance immédiate, il a fait descendre, son armée quinze kilomètres plus au sud où elle a dressé un camp. Le lendemain, dès que les chauves-souris se sont dispersées, il a mis sa troupe en ordre de bataille, mais s'est cantonné à cela. Ses éclaireurs se sont égaillés dans les collines. Il a répété sa manœuvre le lendemain et le jour suivant. Tard dans l'après-midi de ce jour-là, un cavalier est arrivé du nord. Entendant les nouvelles qu'il apportait, Lame s'est fendu d'un large sourire. Il n'a pas mis Cygne ni Mather au courant sur-le-champ.

Au matin du quatrième jour, la ligne de bataille s'est mise en marche. La troupe s'est avancée lentement dans le massif. Lame veillait à ce que ses hommes ne se dispersent pas. Rien ne pressait. La cavalerie restait à l'avant.

Le contact est survenu peu avant midi. Lame n'a pas donné l'ordre d'insister. Il a laissé ses hommes engager quelques escarmouches mais a évité l'engagement général. Sa cavalerie a aiguillonné l'ennemi à coups de flèches. Les troupes de l'Ombre n'avaient pas envie de livrer bataille.

Le soleil est descendu à l'ouest. Lame laissait les escarmouches prendre de l'ampleur.

Le commandant ennemi a donné l'ordre d'attaquer.

Les officiers de Lame, pour leur part, avaient consigne de reculer sans rompre le combat dès que l'ennemi s'en prendrait à eux. Ils ne cesseraient de se dérober qu'au cas où leurs assaillants arrêteraient d'avancer. En ce cas, ils devraient reprendre le harcèlement.

Ce petit jeu s'est poursuivi jusqu'à ce que les hommes du camp de l'Ombre perdent toute patience.

CHAPITRE XLI

J'ai commandé à la colonne de faire halte et j'ai convoqué Narayan, Bélier et tous ceux qui assumaient plus ou moins une fonction d'officier. « Voici l'endroit. Derrière ce renflement du terrain. Je me placerai avec le porte-étendard sur la route et on disposera les hommes de chaque côté. »

Narayan et les autres ont paru troublés. Personne ne savait ce qui se passait. Il me semblait sage de garder le mystère jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour qu'ils se fassent du souci.

J'ai pris les choses en main et montré pour ainsi dire à chaque chef d'escouade où je voulais qu'il se place. Narayan a fini par comprendre. « Ça ne mènera nulle part », a-t-il déclaré. Il était d'humeur défaitiste depuis le bois, persuadé que rien ne marcherait plus comme avant.

« Pourquoi pas ? Je doute qu'ils sachent qu'on est ici. J'ai réussi à semer le trouble chez leurs chauves-souris et leurs ombres. » Du moins je l'espérais.

Une fois tout le monde en place, j'ai revêtu mon armure et fait préparer Bélier que j'ai alors emmené ainsi que Narayan sur un promontoire qui permettait de voir derrière la crête.

J'ai découvert ce à quoi je m'attendais : un nuage de poussière avançait vers moi.

« Ils arrivent. Narayan, préviens les hommes que dans une heure ils pourront boire du sang des soldats de l'Ombre. Dis-leur d'ouvrir le tir dès que les troupes de Lame auront été absorbées par les ailes de notre formation. »

La poussière approchait vite. J'ai regardé Narayan filer pour organiser la surprise. Je sentais la nervosité qui gagnait les hommes. J'étais particulièrement attentive aux petits groupes de cavaliers sur les ailes. S'ils suivaient l'exemple de Jah, j'étais bonne pour un nouveau désastre.

Les hommes de Lame étaient presque sur moi. Je suis allée prendre position, j'ai allumé des feux factices sur mon armure. Bélier est venu se ranger à mon côté, impressionnant dans l'armure d'Endeuilleur que je lui avais confectionnée. Je l'ai décoré de lueurs lui aussi, mais je n'ai rien pu faire pour remplacer les corbeaux qui venaient chaque fois se poser sur les

épaules de Toubib quand il tenait le rôle. J'aurais mis ma main au feu que les ennemis ne remarqueraient rien.

Les hommes de Lame se sont déversés par-dessus le sommet de la crête. Un vent de confusion a soufflé parmi eux, le temps qu'ils se rendent compte que nous étions de leur camp. Saule Cygne est arrivé au galop, les cheveux au vent, riant comme un dément.

« Juste à temps, beauté. Juste à temps.

— Reprends tes hommes en main. La cavalerie aux ailes. Magne-toi ! »

Il est reparti à fond de train.

Il y avait des ennemis dans le flot de combattants qui arrivaient maintenant. Le chaos s'installait. Ils ont tenté de s'arrêter mais leurs compagnons derrière les poussaient de l'avant. Ils cherchaient à nous éviter comme la peste, Bélier et moi.

Où était Lame ? Où était sa cavalerie ?

Les soldats de l'Ombre ont lancé leurs armes de jet sur mon rang de soldats de façon désordonnée, en grêle, puis ils ont fait volte-face pour fuir. En nous tournant le dos, ils ont scellé l'issue du combat. J'ai donné l'ordre à la cavalerie d'avancer. Je n'ai fait aucun effort pour maintenir la cohésion de ma troupe. Je l'ai laissée courir sus à l'ennemi.

Quand je suis parvenue au sommet de la crête, j'ai aperçu Lame et ses cavaliers. Il leur avait donné l'ordre de décrocher de part et d'autre en distançant les soldats de l'Ombre, des fantassins, puis de revenir derrière eux en formation déployée afin de massacrer les fugitifs. Ma propre cavalerie contenait l'ennemi sur ses flancs.

Peu en ont réchappé.

Tout a été terminé avant la tombée de la nuit.

CHAPITRE XLII

Cygne n'en revenait pas. « Voilà notre Lame métamorphosé en général, un vrai de vrai ! Tu avais tout prévu depuis le départ, hein ? »

Lame a hoché la tête.

Je le pensais aussi. Il pourrait devenir un chef – à moins que cette manœuvre ait été le coup de génie de sa vie.

Cygne a gloussé. « Le vieux Tisse doit être au courant, à l'heure actuelle. Je parie qu'il pique une crise.

— Il y a des chances, ai-je dit. Et il pourrait prendre des mesures. Je veux qu'on établisse une garde renforcée. Les nuits continuent d'appartenir aux Maîtres d'Ombres.

— Et qu'est-ce qu'il pourrait bien faire, hein ? a demandé Cygne.

— Je ne sais pas. Mais j'aimerais autant ne pas l'apprendre à mes dépens.

— Du calme, Cygne, a dit Lame. On n'a pas gagné la guerre. »

On aurait pu le croire, pourtant, à en juger par l'exultation générale.

« Dis-m'en un peu plus sur ces autres Endeuilleur et Ôte-la-Vie, ai-je demandé à Lame.

— Je n'en sais pas plus que vous. Tisse-Ombre, par son assaut, aurait dû s'emparer de la ville. Mais ils sont descendus des collines. Ôte-la-Vie l'a contraint à défendre sa peau. Endeuilleur écumait les parages en massacrant ses soldats. Il était invulnérable. Ils sont partis après que nos gars ont refoulé les attaquants hors de la ville. Mogaba a tenté une sortie. Ils ne l'ont pas aidé. Il a subi de lourdes pertes. »

J'ai remarqué un corbeau dans un buisson proche, qui essayait de ne pas se faire remarquer. « Je vois. On n'a guère de prise sur la situation. Faisons donc comme si de rien n'était et continuons à préparer nos plans pour demain.

— Est-ce sage, maîtresse ? m'a demandé Narayan. La nuit appartient bel et bien aux Maîtres d'Ombres. » Autrement dit : il y avait des ombres parmi nous, à l'écoute, et des chauves-souris qui battaient des ailes au-dessus de nos têtes.

« Nous avons quelques outils à notre disposition. » Je pouvais régler leur compte aux chauves-souris et aux corbeaux, mais pas me débarrasser des

ombres. Pour tout dire, mes pouvoirs limités me permettaient de semer un peu le trouble parmi elles, rien de plus. « Mais quelle importance ? Il sait que nous sommes ici. Il sait où nous allons. Il n'a qu'à s'asseoir et attendre. Ou déguerpir, s'il préfère. »

Je n'avais aucun espoir que Tisse-Ombre se résigne à cette alternative. Il garderait à l'esprit qu'il détenait l'avantage de la force – sinon par le nombre, en tout cas par le pouvoir. Il me fallait restreindre mon ambition à des coups montés comme celui que nous venions de réussir. Pas question que j'envoie mes hommes dans un cyclone de sorcellerie.

La victoire gonflait leur moral, certes, mais une confiance excessive nous causerait aussi des ennuis. C'était en partie ce qui avait perdu Toubib. Il avait eu de la chance plusieurs fois de suite et s'était mis à compter dessus. Or quoi de plus versatile ?

« Tu n'as pas tort, Narayan. Inutile de courir au-devant des ennuis. On en reparlera demain. Fais passer le mot : nous partirons de bonne heure. Repos d'ici là. On va peut-être devoir remettre ça. » Il fallait le rappeler aux hommes : d'autres batailles s'annonçaient.

Les autres sont partis, nous abandonnant, Bélier, Lame et moi. Je me suis tourné vers Lame. « Félicitations. Tu t'en es très bien sorti. »

Il a hoché la tête. Je ne lui apprenais rien.

« Comment le prennent tes amis ? » Cygne et Mather étaient repartis à la tête de la compagnie des gardes de la Radisha.

Il a haussé les épaules. « Ils regardent la situation à long terme.

— Hmm ?

— Taglios sera toujours là après le départ de la Compagnie noire. Ils ont commencé à s'enraciner dans le coin.

— Compréhensible. Est-ce qu'ils vont nous poser problème ? »

Lame a gloussé. « Ils n'ont pas même envie de causer de problème à Tisse-Ombre. S'ils le pouvaient, ils se contenteraient de s'occuper de leur taverne sans chercher noise à quiconque.

— Mais ils prennent leur engagement auprès de la Radisha sérieusement ?

— Aussi sérieusement que vous prenez votre contrat.

— Alors il est de mon devoir de m'assurer qu'il n'y aura pas de tension. »

Il a grogné : « Les ombres n'ont pas besoin de suggestions.

— Exact. Demain, alors. »

Il s'est levé puis est parti.

« Bélier, allons faire un tour. »

Bélier a ronchonné. Dans un siècle, peut-être, il ferait un cavalier passable.

Nous étions encore vêtus de notre armure tous les deux en dépit de leur inconfort. J'ai rallumé les lueurs. Nous avons passé les hommes en revue. Il fallait qu'ils fixent leur attention sur moi. Je me suis arrêtée ici et là pour remercier ceux qui, aux dires des autres, avaient fait preuve de vaillance. Lorsque nous avons eu fini notre parade, je suis allée retrouver mes quartiers dans le camp, lesquels ne se distinguaient en rien des autres, et je me suis abandonnée à mes rêves nocturnes.

J'étais malade à nouveau. Bélier faisait de son mieux pour éviter que la nouvelle se répande parmi les hommes. J'ai remarqué que Narayan discutait à voix basse avec Sindhu à ce sujet. Ça ne m'a fait ni chaud ni froid sur le coup. Sindhu s'est éclipsé, sans doute pour parler à Lame. Narayan s'est approché.

« Peut-être devriez-vous consulter un médecin.

— Tu en as un à me conseiller ? »

Son sourire n'était plus que le fantôme de celui de naguère. « Non. Il n'y en a pas ici. »

Ce qui signifiait qu'un certain nombre de blessés allaient trépasser bêtement, bien souvent victimes de leurs propres remèdes locaux. La discipline d'hygiène était une notion que Toubib s'était efforcé d'inculquer à ses hommes en même temps qu'il leur apprenait à se tenir en rangs. Et il avait raison.

J'ai eu l'occasion de voir à l'œuvre une quantité de soldats et d'armées. Les infections et les épidémies font plus de ravages que les armes ennemies. La salubrité de la Compagnie comptait parmi ses forces avant le décès de Toubib.

Quelle douleur que de repenser à lui. J'avais toujours autant de peine. Je n'avais jamais regretté personne de la sorte auparavant.

Il faisait assez jour pour chasser les chauves-souris et les ombres. « Narayan. Ils ont mangé ? » Saleté de malaise. « On se met en route.

— Où va-t-on ?

— Va me chercher Lame. Je t'expliquerai. » Il a obtempéré. J'ai expliqué mon plan. Je suis sortie avec la cavalerie, laissant Lame à la tête des autres. Je me suis éloignée vers l'est d'une quinzaine de kilomètres environ, puis

j'ai bifurqué dans les collines. Des corbeaux nous suivaient. Je n'en avais cure. Les corbeaux n'obéissaient pas aux Maîtres d'Ombres.

Parvenue à quinze kilomètres à l'intérieur du massif, j'ai fait halte. Je voyais en partie la plaine. « Pied à terre. Repos. Gardez le silence. On mangera froid. Bélier, viens avec moi. » Nous sommes montés un peu plus haut. « Pas un bruit. Il y a peut-être des sentinelles. »

Mais il n'y en avait pas et nous avons bientôt pu embrasser tout le panorama du regard.

On remarquait des changements. La dernière fois que nous nous étions trouvés là, les collines verdoyaient, semées de fermes et de vergers. Maintenant, des zones brunies tachetaient le paysage, surtout au sud. Les canaux n'irriguaient plus comme ils auraient dû.

« Bélier, va me chercher ces deux rumels rouges, Abda et l'autre dont j'ai oublié le nom. » Il s'est éloigné. J'ai fait le point. Les campements et ouvrages de siège de Tisse-Ombre cernaient la ville. Près de la porte septentrionale, les assiégeants avaient bâti une rampe de terre qui s'élevait jusqu'au faîtage de la muraille, ce qui constituait un incroyable exploit. Dejagore se dressait sur une élévation du terrain, derrière des remparts de douze mètres de haut. La rampe avait été endommagée sévèrement. Des hommes transportaient de la terre pour la réparer.

Très certainement, c'était là que s'était concentré l'assaut lors de cette fameuse nuit.

Les assiégeants paraissaient épuisés. L'état de leurs campements suggérait un moral plutôt bas. Pouvais-je en tirer parti ? La nouvelle de la mésaventure de la veille était-elle parvenue au gros de l'armée ? En pareil cas, sachant qu'une troupe importante était en mesure de les écraser contre l'enclume de la ville, ils seraient mûrs pour la déroute.

Je ne parvenais pas à localiser Tisse-Ombre. Peut-être se terrait-il dans les restes de la caserne en dur qui se dressait au sud de la ville, à l'abri de son enceinte et de son fossé. Sinon, il prenait bien garde à ne pas se montrer. Qui sait si Mogaba n'avait pas l'habitude de le prendre en priorité pour cible ?

Bélier est revenu avec Abda et son comparse. « Je veux qu'on trouve un itinéraire pour descendre là-bas subrepticement. Partez en chasse. Trouvez-le. Faites attention aux sentinelles. Si on parvient à s'infiltrer, on leur fera une vilaine surprise ce soir. »

Ils sont partis sur un hochement de tête, Bélier arborant son air soucieux sempiternel. Il ne me croyait pas capable de veiller sur moi-même toute seule.

Il faut dire qu'il m'arrivait de partager sa crainte.

Je suis partie en délaissant les autres et j'ai obliqué vers l'ouest. J'avais une surprise pour les Maîtres d'Ombres – si mes talents limités me permettaient de la mettre en œuvre.

Le temps de préparation s'est étiré davantage que prévu, mais ça paraissait jouable, le « ça » en question étant un piège à chauves-souris qui attirerait et tuerait ces bestioles comme une bougie des papillons de nuit. J'en avais élaboré mentalement plusieurs versions depuis notre départ de Taglios. Le piège devrait pouvoir fonctionner pour les corbeaux également, au prix de quelques ajustements.

Auquel cas, il ne resterait plus que les ombres.

Nous n'en avions pas eu confirmation, mais, selon de vieilles rumeurs émanant des Terres des Ombres et datant de l'époque de la conquête, ces ombres faisaient office d'assassins tout autant que d'espions. Des capitaines et des rois étaient morts opportunément sans autre explication. Peut-être l'élimination de deux des Maîtres d'Ombres avait-elle supprimé ce danger. Peut-être que tuer requérait un effort à plusieurs. J'entretenais cet espoir mais ne misais rien dessus.

J'ai mis en place mon piège et je suis retournée en hâte auprès de Bélier et des autres. Tout le monde m'attendait. Bélier m'a sermonnée. Je l'ai laissé dire sans broncher. Je m'étais mise à éprouver une forme d'affection fraternelle à son égard. Je n'avais pas été l'objet d'une quelconque sollicitude depuis longtemps. Ça me faisait du bien.

Quand Bélier a eu fini, Abda a déclaré : « Nous avons trouvé deux itinéraires pour descendre. Aucun n'est idéal. Le meilleur pourra servir à des cavaliers. On a éliminé les sentinelles. J'ai envoyé quelques hommes au cas où il y aurait une relève de la garde. » Effectivement, cela pouvait poser problème. Lame a surgi. Narayan et Sindhu lui emboîtaient le pas. « Vous avez fait vite », leur ai-je dit.

Il a grommelé et observé la ville. J'ai exposé mes intentions. « Je ne cherche pas à obtenir un résultat spectaculaire. L'idée, c'est de harceler Tisse-Ombre, de démoraliser ses hommes et de faire savoir aux nôtres qu'il y a une armée alliée à l'extérieur. »

Lame a tourné le regard vers le soleil à l'ouest et grommelé de nouveau.

Cygne et Mather nous ont rejoints. « Branle-bas de combat, ai-je déclaré. Abda, dévoile les itinéraires. Monsieur Mather, vous prendrez la tête de l'infanterie. Sindhu, tu te charges des cavaliers. Cygne, Lame, Narayan, Bélier, venez avec moi. J'ai à vous parler. »

Mather et Sindhu sont partis vaquer à leurs tâches. Nous nous sommes mis à l'écart pour leur laisser le champ libre. J'ai demandé à Cygne : « Cygne, vos hommes nous ont rapporté la nouvelle du grand chambard. Racontez tout ce que vous savez. »

Il s'est exécuté. J'ai eu beau entrecouper son récit de questions, je n'ai pas obtenu la moitié des informations que j'espérais. C'eût été trop beau.

« Un troisième parti joue pour son propre camp, a-t-il déclaré.

— Oui. » Il y avait des corbeaux non loin. Je ne pouvais pas mentionner de nom. « Est-il certain que les intervenants s'étaient grimés en Endeuilleur et Ôte-la-Vie ?

— Certain.

— Alors les types en bas devraient paniquer s'ils les voient réapparaître. Va chercher ton armure, Bélier. »

Narayan marchait de long en large tandis que nous discutions. Il ne décrochait pas un mot et gardait un œil rivé sur la ville. Tout à coup il a annoncé : « Ils commencent à se remuer.

— On a été découverts ?

— Je n'ai pas l'impression. Ils n'ont pas l'air en ordre de bataille. »

Je suis allée voir. Après avoir scruté un moment, j'ai hasardé une supposition. « La nouvelle est connue. Ils sont secoués. Leurs officiers font leur possible pour les occuper.

— Vous avez vraiment l'intention de frapper un grand coup ? a demandé Saule.

— Un petit. Juste ce qu'il faut pour que Mogaba sache qu'il a des alliés dans les environs. »

Le temps s'écoulait. J'ai donné des ordres pour que les hommes mangent froid et qu'ils restent actifs. Bélier est arrivé avec nos armures et nos montures. « Encore deux heures de jour. On devrait agir tant qu'ils peuvent encore nous voir.

— J'aperçois un détachement de quatre ou cinq cents hommes qui se dirige vers le sud, maîtresse », a annoncé Narayan.

J'ai vérifié. Difficile d'être précis vu la distance, mais on aurait plutôt dit un bataillon de terrassiers que de soldats en ordre de marche. Curieux. Un

groupe similaire se rassemblait au nord de la ville.

Sindhu est apparu. « Ils ont appris la nouvelle du combat d'hier. Ils sont ébranlés. »

J'ai haussé un sourcil.

« Je me suis faufilé assez près pour entendre des conversations. Ils préparent un mouvement tactique. Je ne sais pas lequel. »

Intrépide, le Sindhu. « Tu n'as pas entendu dire où on pourrait trouver Tisse-Ombre, par hasard ?

— Non. »

J'ai renvoyé tout le monde avec des instructions. Puis Bélier et moi avons revêtu notre armure. Bélier n'a pas dit un mot durant l'opération. D'habitude il causait, racontait des banalités réconfortantes.

« Tu es bien calme aujourd'hui.

— Je réfléchissais. Tout ce qui s'est produit en seulement deux mois. Je me disais…

— Quoi ?

— Si le monde est réellement si noir, le moment est venu pour l'Année des Crânes.

— Ah, Bélier. » Sa pensée cheminait lentement mais inexorablement. Les événements du bois sacré avaient amorcé en lui une remise en question de sa foi, mais cette crise de doute récente avait des racines plus profondes. Il reprenait goût à la vie. Kina perdait son emprise.

Et, pauvre de moi, je laissais Toubib déborder mes défenses et me ramollir intérieurement. Je prenais conscience désormais que je ne pouvais pas simplement me servir puis jeter sans vergogne.

Peut-être cette partie de moi-même que je sentais s'amollir avait-elle toujours été présente. Peut-être étais-je pareille à une huître. Toubib l'avait toujours pensé. Alors que nous nous connaissions à peine, il brossait déjà de moi le portrait d'une femme pleine de mystère.

Ces gens-là l'avaient embrigadé. Ils avaient détruit ses rêves et paralysé les miens. Je me contrefichais de l'Année des Crânes et de Kina. Je voulais réparation.

« Bélier, un moment. » Je me suis avancée d'un pas, j'ai posé une main sur son torse et je l'ai regardé dans les yeux. « Ne t'inquiète pas. Ne te mets pas au supplice et crois-moi quand je te dis que je ferai mon possible pour que tout s'arrange. »

Et, diantre ! il m’a fait confiance. J’ai vu s’épanouir dans son regard une expression de chien fidèle.

CHAPITRE XLIII

Le Prahbrindrah Drah a suivi le conseil de Fumée. Il a relu les anciens livres relatant le premier séjour de la Compagnie noire. Ils racontaient une sinistre, sanglante histoire, mais il a eu beau éplucher encore et encore les textes, il n'a trouvé nulle part d'allusion au retour du Nord de la Compagnie. Plus il potassait, moins il adhérait au point de vue que Fumée voulait lui faire adopter.

La Radisha est venue le rejoindre. « Tu vas finir par user ces parchemins.

— Non. Je n'ai plus besoin de lire quoi que ce soit. Fumée a tort.

— Mais…

— Ne te soucie pas de la femme. Je parierais sur ma vie – et c'est d'ailleurs ce que je fais – qu'elle n'a pas l'intention de devenir Fille de la Nuit. C'est subtil. Il faut relire ce truc encore et encore pour s'en convaincre, mais il y a des signes que ces mercenaires n'auraient pas pu nous cacher, même en se donnant beaucoup de mal. Ils sont exactement ce qu'ils prétendaient être.

— Ah ? s'est étonnée la Radisha. N'avaient-ils pas l'intention de retourner à Khatovar ?

— Si, mais sans savoir ce que c'était. Il aurait été intéressant de voir ce qu'il serait advenu s'ils avaient réussi.

— On aura peut-être l'occasion de le découvrir. Si quelqu'un peut abattre les Maîtres d'Ombres, c'est bien cette femme.

— Peut-être. » Le prince a souri. « Tranquille comme l'est la situation en ce moment, je serais tenté de descendre au sud moi-même. Il n'y a plus personne ici pour me chercher des poux.

— Que ça ne te monte pas à la tête.

— Quoi ?

— Les gens ont eu peur de toi. Ça ne durera pas. Il serait bien de gagner leur respect avant que leur peur se dissipe.

— Une fois dans ma vie, j'aimerais faire une chose par envie plutôt qu'au nom d'un calcul pour renforcer notre position. »

Cette réponse a entraîné une discussion moitié débat, moitié dispute. Fumée est arrivé sur ces entrefaites. Il est entré dans la pièce, s'est arrêté,

les a regardés d'un air hébété.

Ils lui ont rendu son regard. La Radisha a demandé : « Où diable étais-tu fourré ? »

Le prince lui a intimé le silence d'un geste. « Qu'est-ce qui s'est passé, Fumée ? Tu tires une tête épouvantable. «

Fumée était interdit. Son cerveau fonctionnait trop lentement. Tomber par hasard sur ces deux-là, c'était bien la dernière chose à laquelle il s'était attendu. Il avait besoin d'un peu de temps pour se ressaisir.

Il a ouvert la bouche.

Ombrelongue lui est apparu mentalement sous forme d'éclair. La terreur et la douleur l'ont empoigné. Il n'a pas pu parler. Il s'est trouvé contraint d'obéir aux ordres. Et de prier.

« Où diable étais-tu ? a redemandé la Radisha. Est-ce que tu as une petite idée de ce qui s'est passé ici pendant que tu baguenaudais de ton côté ? »

Elle était en colère. Bon. Ça détournerait une partie de son attention. « Non. »

Elle l'a mis au courant. La nouvelle l'a consterné.

« Elle les a tous assassinés ? Tous ? » C'était l'occasion de renfourcher son cheval de bataille, mais il n'en avait ni la force ni la volonté. Tout ce dont il avait envie, c'était de s'allonger et de dormir une nuit complète pour la première fois depuis… depuis…

« Le gratin de chaque clergé. Aujourd'hui, elle pourrait disposer de Taglios à sa guise. Si elle était là.

— Ce n'est pas le cas ? » Ombrelongue ne l'avait pas tenu informé. « Où est-elle ?

— À l'heure qu'il est, peut-être à Dejagore. »

Lentement, lentement, il a soutiré les nouvelles à la Radisha. Beaucoup d'événements s'étaient produits. Peut-être Ombrelongue ne lui en avait-il rien dit parce qu'il les ignorait lui-même. Autrement dit, la situation était peut-être irrécupérable.

Qui avait contré l'assaut de Tisse-Ombre sur Dejagore ?

Le prince n'a pas dit un mot. Il restait assis, l'air endormi. Très mauvais signe. Le prince était d'autant plus redoutable qu'il paraissait indifférent.

Il fallait qu'il réussisse à tirer son épingle du jeu.

Il ne voulait pas succomber. Mais il a échoué… Le visage du Maître d'Ombres irradiait dans son esprit. La teneur sapait son courage. Il a

bredouillé : « Nous devons réagir. Nous devons la neutraliser avant qu'elle dévaste le pays… »

Le Prahbrindrah a rouvert les yeux. Son regard était dépourvu de sympathie. « J'ai suivi ton conseil, Fumée. J'ai relu ces vieux livres six fois. Ils m'ont convaincu. »

Le sorcier a manqué s'évanouir de joie.

« Ils m'ont convaincu que tu n'es qu'un tas de merde. Cette compagnie n'a rien à voir avec ce que tu prétends. Je suis du côté la femme. »

CHAPITRE XLIV

J'ai essaimé le sortilège qui désorientait les ombres, bien qu'il ne fît pas encore nuit. Mais l'obscurité allait tomber avant que nous ayons fini.

Les cavaliers se tenaient à leur poste. Les soldats de l'Ombre n'avaient pas l'air méfiants. Ils étaient sans doute mobilisés par le projet qui employait leurs groupes d'ouvriers, lesquels avaient disparu dans les collines, enlevant mille hommes de mon chemin.

De quelle humeur était Tisse-Ombre ? Exécrable, certainement. Voir son armée de siège déjà trop réduite se faire amputer d'une force de quatre mille hommes devait lui rester en travers de la gorge.

Lame avait déployé assez de fantassins pour couvrir la retraite de la cavalerie. J'ai déclaré à Bélier : « Il est l'heure. »

Il a opiné du chef. Il ne pouvait plus guère protester maintenant.

J'ai poussé mon étalon sur un mamelon d'où nous serions visibles depuis toute la plaine. Il a suivi. J'espérais qu'il ne commettrait pas de bourde. Dégringoler de cheval peut vous flanquer par terre une belle mise scène.

J'ai tiré mon épée. Des flammes ont éclos.

Des trompettes ont retenti. Les cavaliers ont éperonné leurs montures. Les Shadars étaient presque des vétérans, maintenant. Ils obéissaient à Lame au doigt et à l'œil. J'étais contente de leurs performances.

Le chaos s'est déchaîné en contrebas.

Il semblait que les soldats de l'Ombre n'allaient pas réussir à faire front. J'ai cru un moment que nous allions remporter une nouvelle victoire inattendue. Il faisait nuit noire quand j'ai abaissé mon épée. Alors les trompettes ont sonné le rappel. Les soldats de l'Ombre n'ont pas donné la chasse à mes cavaliers.

Lame est passé en coup de vent. « Et maintenant ?

— Le message est passé. Si on battait en retraite ? » Une lueur gangreneuse s'est répandue dans le camp fortifié près de la ville. « Avant que cette saloperie nous tombe dessus. » J'ai annulé les sortilèges qui nous éclairaient, Bélier et moi, puis j'ai mis pied à terre et nous nous sommes éloignés.

Je suis tombée sur Sindhu qui venait, envoyé par Narayan, me poser la même question que Lame. « Va me chercher Narayan et tes amis, lui ai-je répondu. Que la cavalerie se replie. Ensuite, le reste de l'infanterie suivra le mouvement. On va faire une pause demain. »

J'avais besoin de repos. Je me sentais épuisée en permanence. Tout ce dont j'avais envie, c'était de m'affaler quelque part pour dormir. Je tenais le coup à force de volonté depuis si longtemps que j'avais peur de m'évanouir dans un moment critique.

Nous n'avions pas eu le temps de repositionner toute l'infanterie dans les collines. Quand il était apparu que cette manœuvre serait vaine, j'avais donné l'ordre au gros de la troupe de rentrer et de dresser un camp. J'avais hâte de m'y réfugier maintenant. Mais la nuit n'était pas terminée.

La vallée s'est éclairée comme si une lune d'un vert cancéreux s'y levait. Le vert a gagné en intensité.

« Baissez-vous ! » ai-je crié en me jetant à plat ventre.

Une boule de lumière hideuse s'est écrasée sur le promontoire que nous occupions pendant le combat. La terre et la végétation de surface ont fondu. L'atmosphère s'est emplie de fumée. Des feux se sont déclarés, puis éteints rapidement. Mes compagnons étaient frappés de stupeur.

J'étais soulagée. Tisse-Ombre m'avait ratée de deux cents mètres. Il ne savait pas où j'étais. Ses chauves-souris se précipitaient dans mon piège mortel et les ombres faisaient n'importe quoi. Parfois de petits trucs peuvent rendre autant de services que de la magie de plus gros calibre comme les boules incandescentes de Tisse-Ombre.

« On dégage, ai-je commandé. Il aura besoin de temps pour préparer son prochain tir. Profitons-en. Bélier, fichons le camp et débarrassons-nous de ces armures. Elles sont un peu encombrantes. »

Ainsi avons-nous fait. Les cavaliers sont passés à proximité. Ils causaient calmement, un peu fatigués mais le cœur vaillant. Ils avaient semé une belle panique, là-bas. Ils étaient contents d'eux.

Ses amis, l'un après l'autre, sont venus se grouper autour de Narayan. Quand l'infanterie a commencé à évacuer, ils étaient quatre-vingts. « Surtout des hommes de mon clan, a-t-il expliqué. Ils sont venus à Ghoja en répondant à mon appel. Quels sont vos plans maintenant ?

— Baissez-vous. » Tisse-Ombre pilonnait les collines au petit bonheur avec sa sorcellerie, décochant ses tirs à l'aveuglette. J'ai rampé – le ventre et la poitrine raclant les cailloux – aux côtés de Narayan et je lui ai

murmuré : » On va s'infiltrer dans leur camp et tenter de se débarrasser du Maître d'Ombres. »

Je ne pouvais pas voir sa tête. Il valait mieux sans doute. L'idée n'avait pas l'air de l'emballer. « Mais…

— On n'obtiendra pas de sitôt une occasion pareille. Ombrelongue est au courant de tout sur-le-champ. Sa force de frappe reste intacte. S'il voit Tisse-Ombre en vraiment sale posture, il viendra l'aider. » En envoyant le Hurleur, probablement. « Infligeons des dégâts tant qu'on le peut. »

Il n'était pas chaud. Zut. S'il refusait, ses Étrangleurs refuseraient eux aussi.

Mais il s'était lui-même placé dos au mur. J'étais sa Fille de la Nuit. Dans son propre intérêt, il valait mieux qu'il ne discute pas trop. Il a grommelé puis murmuré : « Je n'aime pas ce plan. S'il faut en passer par là, alors que ce ne soit pas vous. Le risque est trop grand.

— Il le faut bien. Je suis le messie, tu te souviens ? Il me faut encore rallier des suffrages par quelques hauts faits. »

Pourtant je n'avais pas envie d'y aller. Ce dont j'avais envie, c'était de rester couchée et de m'endormir. Mais mon rôle exigeait que je le joue pleinement.

Il a trié vingt-cinq hommes sur le volet, puis il a renvoyé les autres qui ont rejoint les soldats en route pour le camp. Les sales veinards.

« Sindhu, choisis quatre gars et pars en reconnaissance. Aussi discrètement que possible. Ne laisse échapper personne sans t'assurer que tu n'auras pas à le regretter. À moins que tu n'aies pas le choix. » Il a désigné des hommes pour l'accompagner. Puis nous les avons suivis en un groupe plus compact flanqué d'éclaireurs. Narayan connaissait les tactiques de guérilla.

Des ombres voletaient autour de nous, toujours aveugles à notre présence. Mais je ne me fiais pas trop à leur cécité. À la place de Tisse-Ombre, je leur aurais donné la consigne de faire semblant.

Le chaos régnait toujours. Tisse continuait de pilonner les collines. Peut-être ses ombres soupçonnaient-elles que nous n'avions pas tous plié bagage, sans pouvoir toutefois nous localiser.

Sindhu, en tête du groupe, a rebroussé chemin. « Le terrain est mouillé devant. »

Ça n'avait pas de sens. Il était sec avant le crépuscule. Il n'avait pas plu depuis. « De l'eau ? ai-je demandé.

— Oui.

— Bizarre. » Mais pas moyen d'en tirer une conclusion avant le matin. « Sois prudent. » Il est reparti devant. Nous avons repris la progression. Bientôt nous avons pataugé dans trois centimètres d'eau. La terre dessous n'était pas détrempée.

Une raison expliquant partiellement le tumulte qui continuait de régner s'est fait jour : les soldats de l'Ombre s'efforçaient de rester au loin des collines. Et quand ils s'approchaient trop de la ville, les archers les canardaient. Mais l'ordre commençait à se rétablir.

Sindhu a dû éliminer plusieurs sentinelles.

Tisse-Ombre a cessé de tirer sur les hauteurs. « Ses ombres observaient ses sentinelles », a estimé Narayan.

Ce n'était pas le cas. La confusion des ombres était due à ma proximité. Sans doute cette confusion avait-elle gagné les sentinelles. Ou peut-être Tisse-Ombre avait-il découvert notre approche d'une autre façon ? J'avais commandé à Sindhu de donner le signal du sauve-qui-peut si jamais il flairait un traquenard.

Je me trouvais à une centaine de mètres de l'ancienne caserne fortifiée. Sindhu atteignait son portail délabré. Il a jugé que la voie était libre. On allait pouvoir tenter de liquider Tisse-Ombre.

Un enfer s'est déchaîné.

Une cinquantaine de boules de feu ont jailli dans le ciel pour repousser la nuit. Leur clarté a révélé une centaine d'hommes qui se faufilaient furtivement vers la caserne. Des Tagliens et des Noirs de haute stature. Certains se trouvaient tout près de mes Étrangleurs.

J'ai regardé droit dans les yeux leur commandant, Mogaba le Nar, qui se tenait à trente pas de moi. Nous avions tous les deux eu la même idée.

CHAPITRE XLV

Ombrelongue a braqué le regard sur la table où trônait une coupe emplie de mercure dont la surface révélait le visage ondulant et effrayé de son esclave Fumée. Le Hurleur flottait au-dessus du Maître d'Ombres. À eux deux, ils avaient juste assez de force pour communiquer avec le petit sorcier. Le Hurleur s'en amusait.

L'esclave n'avait rien à rapporter. Non seulement Senjak n'était plus dans les parages, mais elle avait si bien échappé à sa surveillance qu'elle se trouvait loin au sud, peut-être déjà à Couve-Tempête. Ombrelongue a tendu la main au-dessus de la coupe pour dissiper l'image. Fumée s'est fondu en un mélange de couleurs puis a disparu.

Le Hurleur a gloussé. « Tu aurais dû user de persuasion. Tu aimes trop la force brute. Employer les grands moyens a pris plus de temps. Résultat : l'outil est cassé. Et ils ne lui font plus confiance.

— Ce n'est pas à toi de me dire comment… » Mais son interlocuteur n'était pas l'un de ses servants sans pouvoir. Il était presque aussi fort que lui. Il ne tolérerait pas de tentative d'intimidation. Il fallait l'endormir, l'apaiser. Le brosser dans le sens du poil.

« Voyons comment s'en tire notre collègue à Couve Tempête. »

Ils ont conjugué leurs talents. Même si Ombrelongue pouvait se projeter aussi loin sans aide, un coup de pouce permettait d'obtenir la connexion plus vite.

De toute évidence, Tisse-Ombre était soucieux. Il ne répondait que par intermittence. La gravité et les raisons de ses soucis ont mis du temps à apparaître clairement.

« Malédiction ! » Quatre mille hommes perdus. La panique chez les assiégeants. Combien de pertes supplémentaires ce soir ? Et Tisse-Ombre contraint de faire feu de tout bois pour maintenir le blocus de la ville.

« C'est Senjak elle-même, cette fois. Nécessairement. Et elle a recouvré une partie de ses talents.

— À moins qu'elle ait déniché quelqu'un pour lui prêter les siens. »

C'était bien une remarque du Hurleur, toujours à trouver des explications inattendues, à embrouiller les esprits. Qu'il aille au diable ! Quelle

jubilation quand viendrait le moment de le tuer ! Si possible, il ferait durer son agonie un siècle.

« Bref, quoi qu'il en soit, elle est là. On peut se débarrasser de la menace qu'elle représente. As-tu fini le nouveau tapis ?

— Il est prêt.

— Je vais te confier trois hommes de ma garde, des bons. Ramène-la ici. Nous allons goûter sa compagnie pendant quelques lustres. »

Le Hurleur accepterait-il ? Il n'était pas naïf.

L'envoyer ainsi n'était pas sans risque. Il pourrait se perdre dans la nature avec Senjak. Les connaissances qu'elle possédait…

Un homme averti en vaut deux. Il enverrait ses trois meilleurs hommes.

« Si tu échoues dans cette mission, nous n'aurons plus d'alternative. Il faudra que j'ouvre les portes de la plaine et que je libère une des grandes. »

La concentration du Hurleur a vacillé. Un terrible gémissement s'est échappé de ses lèvres tordues. Puis la petite silhouette en haillons a émis un gloussement. « C'est comme si elle était capturée. J'ai moi aussi un compte à régler avec elle. »

Ombrelongue a regardé le paquet de guenilles dériver jusqu'à la porte en emportant son odeur. Peut-être la première torture qu'il lui infligerait consisterait-elle à le passer à l'eau et au savon.

Il a fait quérir ses trois meilleurs gardes et leur a donné ses instructions, puis il a essayé d'entrer à nouveau en contact avec Tisse-Ombre. Tisse n'a pas répondu. Il était trop occupé. Ou mort. Ombrelongue est remonté dans sa tour de cristal. Des corbeaux perchés tout là-haut sur le faîtage le toisaient Il était temps qu'il leur règle leur compte. Une bonne fois pour toutes. Dès qu'il aurait dépêché des ombres à Dejagore.

CHAPITRE XLVI

Mogaba a été beaucoup plus étonné de me voir que réciproquement. Un immense déplaisir s'est peint sur son visage, ce qui en disait long sur sa surprise. D'habitude, il ne laissait jamais rien paraître.

Son expression s'est vite évanouie. Il a infléchi sa course pour venir vers moi. Avant qu'il m'ait rejointe, Bélier se trouvait à mon côté, en interposition, et Abda s'était matérialisé sur ma gauche. Narayan avait pris des dispositions pour qu'aucun étranger ne puisse me nuire.

En tête, Sindhu maudissait la lumière et ordonnait aux hommes de presser l'allure. Faute d'agir vite, c'était la mort.

« Madame, a dit Mogaba, nous te pensions morte. » Cet homme de haute stature, plus noir de peau que Lame, dépourvu de la moindre once de graisse et musclé comme un héros de fiction, était un chef consommé, l'un des Nars, les descendants de la Compagnie noire originelle. Toubib l'avait enrôlé à Gea-Xle pendant notre descente vers le sud. Les Nars constituaient une caste de guerriers à part. Avec mille Nars, j'aurais pu refouler l'année des Maîtres d'Ombres à la vitesse d'un homme au pas.

Il n'en restait plus que quinze ou vingt de vivants, à vue de nez. Tous dévoués à Mogaba.

« Vraiment ? Je suis donc plus coriace que tu ne le croyais. » Ses hommes s'engouffraient dans la caserne avec les miens pour essayer de dénicher Tisse-Ombre avant qu'il ne réagisse. À mon avis, c'étaient les hommes de Mogaba qui avaient déclenché les illuminations. À la place de Tisse, j'aurais attendu une attaque de leur part plutôt que de la mienne.

« Tu as la lance ? » a-t-il demandé. La question m'a prise au dépourvu. J'avais imaginé qu'il aborderait le problème du siège ou de notre légitimité respective à commander la Compagnie.

« Quelle lance ? »

Il a souri. Soulagé. « L'étendard. Murgen l'a perdu. »

Il forçait un peu la vérité, à vrai dire. J'ai dévié la conversation vers une question plus urgente. Le temps pressait. Les Maîtres d'Ombres s'apprêtaient à nous interrompre. « Comment tenez-vous ? Je n'ai aucun

vétéran et peu d'hommes entraînés. Je peux au mieux les harceler, mais pas rompre l'encerclement.

— On est en piteux état. On a bien failli céder lors du dernier assaut. D'où te viennent ces talents ? Qui chevauche à ton côté ? Murgen a vu Toubib mourir.

— Les ennemis des Maîtres d'Ombres sont mes amis. » Mieux valait rester floue que lui livrer trop d'informations.

« Pourquoi est-ce que tu n'en finis pas pour de bon avec les Maîtres d'Ombres ? »

Cette fois, pas moyen de louvoyer. J'ai donc menti. « Mon ami n'est plus avec moi.

— Alors qui était à ton côté aujourd'hui ?

— Le premier venu de taille à endosser l'armure. »

Ses lèvres se sont entrouvertes en un maigre sourire découvrant des dents acérées. « C'est la question du commandement… Tu n'as pas l'intention de me laisser sortir d'ici, pas vrai ? »

Nous nous exprimions dans la langue des Cités Joyaux, n'ayant ni l'un ni l'autre envie que nos compagnons comprennent la conversation.

Les premiers hurlements ont retenti dans la caserne, j'ai crié : « Narayan ! Viens ! » Les soldats de l'Ombre situés à l'ouest se tenaient certainement prêts à contre-attaquer sur-le-champ. « Le commandement ne pose pas de problème, ai-je dit à Mogaba. La marche à suivre est établie. Quand le capitaine meurt, le lieutenant lui succède.

— La tradition veut que le capitaine soit élu. »

Nous avions raison tous les deux.

Mogaba a crié :

« Sindawe ! On décroche ! C'est à l'eau. » Ses archers et artilleurs sur le rempart s'efforçaient de leur mieux de couvrir leur repli. « On sait à quoi s'en tenir, Madame.

— Vraiment ? Je n'ai pas d'ennemi à part ceux qui décident délibérément de le devenir. Je n'ai qu'un objectif : la défaite des Maître d'Ombres. » Mes hommes passaient devant moi en trombe. Ceux de Mogaba idem devant lui. Un mur de soldats de l'Ombre s'avançait face à nous.

Mogaba m'a réitéré son sourire carnassier, puis il a tourné les talons et décampé vers la ville et les cordes qui l'attendaient, déroulées de haut en bas du rempart.

Bélier m'a alpaguée. « Il faut filer, maîtresse ! »

J’ai filé.

Un détachement d’ennemis s’est lancé aux trousses de mon groupe, persuadé de nous tenir à sa merci. Dans les collines, des observateurs de mon camp ont eu la bonne initiative de faire sonner des trompes pour les bluffer. Leur poursuite s’est amollie. Nous avons disparu dans des ravines ombreuses.

Nous nous sommes rassemblés. « On l’a raté de peu ? ai-je demandé à Narayan.

— On l’aurait eu si les autres n’avaient pas donné l’alerte. Sindhu n’était plus qu’à dix pas de lui.

— Où est-il ? » Sindhu n’était pas revenu. J’aurais détesté le perdre.

Narayan a souri. « Il est sain et sauf. Seulement deux Étrangleurs sont morts. Les autres qui ne sont pas ici se sont fait happer par le reflux et ont battu en retraite vers la ville. »

Pour une fois, son sourire ne me gênait pas. « Belle présence d’esprit, Narayan. Tu crois qu’il trouvera beaucoup d’alliés là-bas ?

— Quelques-uns. Je voulais surtout qu’il entre en contact avec vos amis. Ceux auprès de qui ce Mogaba n’est pas en odeur de sainteté. »

Mogaba ne posait pas vraiment problème, ou pas encore. Il n’était pas en position de me causer du tort. La solution consistait à le laisser macérer. Je pouvais faire semblant de chercher à libérer la ville, quand en réalité je me contenterais d’entraîner un peu mes hommes pour qu’ils finissent par se sentir soldats. Pendant ce temps, Mogaba continuerait d’user l’ennemi à mon profit.

Le hic, naturellement, c’était que les alliés de Tisse-Ombre finiraient peut-être par se décider à l’épauler.

Dejagore et sa province, bien que ravagées, conservaient une valeur symbolique. Les Terres des Ombres étaient plus densément peuplées dans le Sud. Les gens là-bas suivaient sans doute le déroulement des combats. Le sort de Dejagore pouvait influer sur celui de l’empire des Maîtres d’Ombres. En remportant la bataille et en affichant notre détermination à reprendre la marche vers le sud, nous pouvions provoquer un soulèvement des opprimés.

Toutes ces considérations m’ont traversé l’esprit tandis que j’essayais de rassembler assez de forces pour traverser les collines jusqu’au camp.

Je n’ai pas réussi. Il a fallu que Bélier me vienne en aide.

CHAPITRE XLVII

Les cavaliers se sont arrêtés pour observer la colline le long de la route. La femme a déclaré : « Ça, elle les occupe ! » Sur le sommet de l'éminence encore chauve quelques semaines plus tôt se dressait un labyrinthe de murs en pierre. Il semblait que la construction monopolisait des équipes de jour comme de nuit.

« Et elle ne lésine pas. » Toubib se demandait comment Madame se tirait d'affaire dans le Sud. Il se demandait aussi pourquoi ils étaient venus ici.

« On peut le dire. Diablesse. » La sorcière l'a effleuré doucement, comme avec amour. Elle conservait cette attitude en permanence maintenant. Et elle ressemblait tant à Madame. Il avait du mal à résister.

Elle a souri. Elle savait ce qu'il pensait. Il se murait derrière un rempart de résolutions. Elle avait à demi gagné la bataille.

Il a serré les dents et contemplé la forteresse en faisant fi d'elle. Elle l'a caressé à nouveau. Il a voulu lui adresser un commentaire sur la conception de la forteresse mais s'est trouvé incapable de prononcer une parole. Il s'est tourné vers elle de nouveau, les yeux écarquillés.

« Simple précaution, mon amour. Tu n'as pas abdiqué intérieurement. Tu y viendras, avec le temps. Suis-moi. Allons rendre visite à nos amis. » Elle a éperonné son étalon.

Des corbeaux tournoyants ouvraient la voie. Volesprit désirait attirer l'attention. Elle y est parvenue. C'était une femme superbe et exotique.

Il a compris son intention quand elle s'est adressée à un homme en faisant mine de le connaître. Elle voulait se faire passer pour Madame. Pas étonnant qu'elle l'ait rendu muet.

Lui, en revanche, personne ne le remarquait. Tandis qu'ils s'enfonçaient dans la cohue des bêtes et des hommes en sueur, dans la poussière et le vacarme, dans l'odeur acre du travail et du crottin, seuls les insectes s'intéressaient à lui.

Ici, il pourrait peut-être s'éclipser. Si elle relâchait son attention. Si quelque chose venait à distraire les corbeaux. Pourraient-ils le retrouver dans une foule pareille ?

Elle l'a emmené en haut de la colline jusqu'au chantier déjà presque achevé. Chemin faisant, elle s'est arrêtée ici et là pour discuter le bout de gras. Elle jouait médiocrement son rôle si elle voulait vraiment se faire passer pour Madame. Madame était distante et impérieuse, sauf quand elle manœuvrait pour obtenir quelque chose de précis… Naturellement. Elle voulait faire circuler la rumeur que Madame était de retour.

Que manigançait-elle ?

La conscience de Toubib le poussait à intervenir. Mais comment ? Mystère.

Nul ne le reconnaissait. Son ego accusait le coup. Voilà seulement quelques mois, tout Taglios l'acclamait, l'appelait le Libérateur.

La rumeur a circulé. Comme ils approchaient de la citadelle, un homme a surgi. Le Prahbrindrah Drah en personne. Dirigeait-il lui-même le chantier ? Une tâche qui ne lui allait guère. Il était plutôt du genre à se terrer à l'abri des prêtres. Le prince a déclaré : « Je ne m'attendais pas à un retour si rapide.

— Nous avons remporté une petite victoire au nord de Dejagore. Les Maîtres d'Ombres ont perdu quatre mille hommes. Lame a mis au point la stratégie et l'a bien exploitée. J'ai décidé de le laisser agir. Je suis revenue recruter et entraîner des troupes fraîches. Vous avez fait du bon travail. J'en conclus que les prêtres ont mis un terme à leurs manœuvres dilatoires.

— Vous les avez convaincus. » Le prince paraissait déconcerté. « Mais vous n'avez plus d'amis ici. Gardez toujours un œil dans votre dos. » Son regard revenait sans cesse se poser sur Toubib. Décidément, il était perplexe. « Votre garde du corps Bélier fait une drôle de tête, aujourd'hui.

— Un peu de dysenterie. Comment avance le recrutement ?

— Lentement. La plupart des volontaires donnent un coup de main ici. Les autres, le gros de la population, reculent le moment de s'engager et attendent qu'on prenne la décision à leur place.

— Mettez-les au courant de la victoire. Faites-leur savoir que le siège peut être brisé. Tisse-Ombre est à bout de forces. Ombrelongue ne lui vient plus en aide. Il est seul à la tête d'une armée déconfite qu'il ne commande plus que par la terreur. »

Toubib a levé les yeux vers quelques nuages venus de la mer qui dérivaient vers l'est. Des nuages tout à fait ordinaires, mais qui ont servi de déclic à tout un raisonnement. Rusée, la chienne ! Il comprenait exactement quelles étaient ses intentions.

Madame se trouvait pour l'heure aux prises avec Tisse-Ombre, loin au sud du Majeur que la saison des pluies allait rendre infranchissable. Une petite touche ici, un coup de pouce là, et le combat s'éterniserait jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus repasser le fleuve. La saison n'était plus loin maintenant. Deux mois au plus. Madame se trouverait prise au piège là-bas avec les Maîtres d'Ombres. Volesprit disposerait de quatre mois pour s'emparer du pouvoir à Dejagore, sans opposition. Sans que personne ne vienne à soupçonner sa véritable identité, très probablement. Ses corbeaux surveilleraient les routes du Nord. Les messagers seraient interceptés.

La chienne ! La maudite chienne !

Le prince a froncé les sourcils en le dévisageant, remarquant son émoi. Mais la femme le préoccupait davantage. « Peut-être pourrions-nous retourner aux jardins un de ces jours.

— Ce serait charmant. Mais souvenez-vous, cette fois ce sera moi qui leur commanderai le grand menu. »

Le prince a souri faiblement. « S'ils acceptent. Après notre dernière visite…

— Ce n'est pas moi qui ai commencé. »

De quoi s'agissait-il ? Un incident auquel Madame avait pris part s'était-il déroulé dans les jardins ? Volesprit ne lui avait pas tout dit. Seulement ce qui pouvait contribuer à l'écorcher.

Il s'est senti observé et a bientôt découvert Fumée qui les épiait depuis un renfoncement obscur. Le visage du sorcier était crispé de haine. Cette expression a disparu dès qu'il s'est rendu compte qu'on l'avait remarqué. Il s'est alors mis à frissonner puis s'est sauvé.

Les corbeaux l'ont suivi, a remarqué Toubib. Forcément. Où qu'aille Fumée, il serait espionné. Volesprit savait tout de lui.

« Est-ce que mes appartements sont terminés ? a demandé la sorcière. La route était longue et poussiéreuse. Il va me falloir deux heures pour reprendre visage humain.

— Pas tout à fait, mais ça devrait aller. Dois-je faire emmener vos chevaux et porter vos bagages ?

— Oui. Bien sûr. C'est gentil. » Elle l'a regardé avec coquetterie. Le prince est devenu tout timide. « Je voudrais aussi rencontrer certaines personnes. » Elle a énuméré une liste de noms auxquels Toubib a trouvé des consonances familières. « Envoyez-les-moi. Bélier les recevra le temps que je fasse un peu de toilette.

— Bien sûr. » Le prince a appelé ses serviteurs et les a envoyés quérir les personnes en question.

Sur l'invite de Volesprit, Toubib a mis pied à terre et a tendu les rênes de sa monture. Puis, imitant la sorcière, il a emboîté le pas au prince. Les corbeaux remplissaient bien leur tâche d'informateurs, a-t-il admis. À contrecœur. Elle s'en tirait à merveille.

Dans les appartements de Madame, il a compris pourquoi on l'appelait « Bélier » et pourquoi personne ne le reconnaissait. Il est passé devant un miroir : ce n'était pas son image qu'il réfléchissait. Il a découvert le reflet d'un grand Shadar crasseux doté d'une pilosité de gorille.

Elle lui avait administré un masque de beauté.

Les hommes que Volesprit voulait voir étaient de basse caste, corps et âme : les pauvres diables n'osaient pas lever le regard vers elle. Ils se sont présentés l'un après l'autre et ont chacun ajouté quelques mots dans un dialecte inconnu de Toubib. Ils lui donnaient d'étonnants titres honorifiques. Fille de la Nuit ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Il se passait trop de choses qu'il ne comprenait pas et sur lesquelles il manquait de prise.

« Vous allez espionner le sorcier Fumée, leur a déclaré Volesprit. Au moins deux d'entre vous devront le garder en permanence à l'œil. Faites-moi savoir de toute urgence s'il va rôder près du quartier de la rue des Lampes-Mortes. S'il veut y entrer, empêchez-le par tous les Moyens. Si possible, évitez quand même de l'expédier prématurément au paradis. »

Tous les hommes ont posé la main sur le morceau d'étoffe colorée qui saillait de leur pagne. L'un d'eux a dit : « Bien, maîtresse. Ainsi sera fait.

— Il vaut mieux. Allez. Trouvez-le. Ne le lâchez pas d'une semelle. Il représente un danger pour nous. »

Les hommes sont sortis en hâte, manifestement pressés de s'éloigner d'elle. « Vous les terrifiez », a fait observer Toubib. Sa voix lui était revenue sitôt qu'il s'était retrouvé seul avec elle.

« Naturellement. Ils me prennent pour la fille de leur déesse. Va donc te laver. Ce que tu peux empester ! Je vais te faire apporter des vêtements de rechange. »

Cette nouvelle tenue et le bain ont été pour lui les seuls points positifs de la journée.

CHAPITRE XLVIII

Je n'ai pas pu dormir tout mon soûl. Les rêves étaient durs. J'errais de caverne en caverne, sous terre, évoluant dans une puanteur de charogne. Les cavernes n'étaient plus froides. Les vieux pourrissaient. Ils étaient toujours vivants, mais ils se décomposaient. Quand j'apparaissais dans leur champ de vision, je sentais leurs suppliques, leurs reproches. J'avais beau faire de mon mieux, je ne me rapprochais pas de cette destination dont j'ignorais toujours tout.

L'entité qui essayait de me rallier à elle devenait impatiente.

Narayan m'a réveillée. « Je suis désolé, maîtresse. C'est important. » On aurait dit qu'il avait vu un fantôme.

Je me suis assise. Et je me suis mise à vomir. Narayan a soupiré. Ses amis se sont décalés pour me masquer au reste des hommes. Il avait l'air tracassé. Il avait peur que son capital lui fasse faux bond. Que je meure sous son nez.

Je ne partageais pas son inquiétude. Bien au contraire, je craignais, en restant vivante, de ne jamais échapper à ces maux. De quoi souffrais-je au juste ? Cela devenait mon quotidien : malade le matin et patraque le reste de la journée.

Je n'avais pas le temps d'être malade. J'avais à faire. J'avais des mondes à conquérir. « Aide-moi, Bélier. Est-ce que je me suis salie ?

— Non, maîtresse.

— La déesse soit louée pour ses menues faveurs. Qu'y a-t-il, Narayan ?

— Vous comprendrez mieux par vous-même. Venez, maîtresse. S'il vous plaît. »

Bélier avait amené des chevaux. J'ai rassemblé mes forces et je me suis hissée en selle avec leur aide. Nous sommes partis vers les collines. Comme nous quittions le camp, j'ai aperçu Lame, Cygne et Mather qui discutaient entre eux avec un air de connivence inquiète. Narayan ne chevauchait pas avec nous, mais il pouvait nous rejoindre quand bon lui semblerait.

Il avait raison. Je me rendais compte *de visu* bien mieux que par n'importe quel rapport. D'ailleurs je n'aurais peut-être pas cru un témoignage oral.

La plaine était inondée. Au nord et au sud, des flots se déversaient des collines. Les aqueducs étaient pris de folie. « Maintenant on sait où se rendaient ces groupes de terrassiers, ai-je fait remarquer. Ils ont probablement détourné les deux rivières. Quelle profondeur ?

— Au moins déjà trois mètres. »

J'ai essayé d'évaluer la hauteur maximale que l'eau pourrait atteindre. L'altitude des collines était trompeuse. C'était difficile à dire. Cette cuvette se trouvait sous le niveau du reste du pays au-delà des reliefs, mais guère. Le dénivelé suffirait peut-être pour submerger la ville, pourtant.

Mogaba était dans le pétrin. Il n'avait aucune issue – à moins de construire des embarcations ou des radeaux – Tisse-Ombre allait pouvoir maintenir le siège avec une sérieuse économie de troupes.

« Grands dieux ! Où sont passés les soldats de l'Ombre ? » J'avais le pressentiment que nous avions mis le pied dans un piège à ours.

Narayan a appelé un de nos hommes qui montait la garde. Il nous a appris que les troupes de l'Ombre s'étaient divisées en deux forces, une partie au nord et l'autre au sud, peu après l'aube.

J'ai mentalement consulté mes cartes, puis j'ai dit à Narayan : « Il va falloir qu'on déguerpisse. Et vite. Sans quoi on sera morts avant ce soir. Grimpe en croupe derrière moi. Toi, le soldat, monte derrière Bélier et cramponne-toi. Il y a d'autres gars dans le coin ?

— Quelques-uns, maîtresse.

— Il faudra qu'ils se débrouillent par leurs propres moyens. Allons-y ! »

Nous devions valoir le coup d'œil, j'en suis sûre. La seule d'entre nous qui savait monter à cheval était si malade qu'elle a dû s'arrêter à deux reprises pour vomir. Mais nous avons réussi à regagner le camp avant que la menace ne frappe.

Lame avait mis tout le monde sur le pied de guerre. Maintenant je savais sur quoi portaient ses messes basses avec Cygne et Mather. Il avait entendu des rumeurs à propos de l'inondation et pressenti sa signification. Il attendait mes ordres.

« Envoie la cavalerie au nord et au sud en mission de reconnaissance et de harcèlement.

— C'est déjà fait. Deux cents hommes dans chaque direction.

— Bien. Tu as ça dans le sang. » J'avais envisagé puis rejeté, et réexaminé pour finir un stratagème qui avait réussi contre mes armées dans le Nord. La vitesse d'exécution serait essentielle. J'apercevais ce qui

pouvait être un nuage de poussière au nord. « Poste l'infanterie dans les collines. Je veux que chaque cavalier coupe et traîne une broussaille, et parte plein est. Fais passer la consigne aux voltigeurs : je veux qu'ils restent en contact avec l'ennemi le plus longtemps possible. Qu'ils l'attirent vers l'est et l'entraînent aussi loin qu'ils pourront. »

La ruse ferait long feu une fois la nuit tombée – dût-elle opérer un tant soit peu. Car alors les ombres domestiquées de Tisse-Ombre lui dévoileraient le pot aux roses. Mais ce serait du temps de gagné pour lui fausser compagnie.

S'il persistait à me donner la chasse, les hommes de Mogaba s'échapperaient. Or il ne le permettrait pas.

Lame n'a pas gaspillé une minute. Cygne et Mather ont cavalé dans tout le camp pour l'aider. Nos différends attendraient.

Nous percevions un regain d'assurance et de discipline au sein de la troupe que nous dirigions vers les collines. Les hommes nous faisaient confiance, à Lame et moi, pour les tirer de ce mauvais pas. Les cavaliers se sont mis en route, soulevant la poussière d'une horde en marche.

Lame, Cygne, Mather, Narayan et moi contemplions la scène depuis une colline basse. « Ça fonctionnera s'il mord à l'hameçon, ai-je dit. Il nous voit prendre la tangente, s'emballe, décide de sonner l'hallali. »

Cygne a tendu ses doigts croisés vers le ciel. Lame a demandé : « Qu'est-ce qu'on fait ensuite ?

— On remonte au nord par les collines.

— Il mord, a dit Mather.

— Je me disais, a repris Lame, que par souci de vitesse il a sans doute laissé derrière lui tous ceux qui risquaient de traîner la patte.

— Tu apprends, lui ai-je dit. Et tu deviens mauvais.

— La sale besogne.

— Oui. Vous autres, vous comprenez ? »

Cygne voulait qu'on lui mette les points sur les *i*. « Tisse a laissé ses blessés et ses soldats les plus médiocres à l'arrière pour ne pas se ralentir. Ils doivent se trouver là où la route du Nord s'enfonce dans les collines. On peut les prendre par surprise. Narayan, envoie des éclaireurs. »

Narayan était content de moi à présent. Une belle tuerie s'annonçait. C'était la promesse d'une véritable Année des Crânes.

CHAPITRE IL

Fumée avançait à pas de loup dans l'obscurité. Il a regardé à droite, à gauche, puis a grommelé un juron. Ils étaient encore là. Ces hommes ! Impossible de leur fausser compagnie. Ils semblaient informés de sa destination à l'avance.

C'était décourageant, effrayant. Plus il retardait la rencontre, plus il voyait grandir l'image d'Ombrelongue dans son esprit, laquelle s'accompagnait d'une terreur si profondément ancrée qu'il en était maintenant pétri. On lui avait fait subir quelque chose de terrible, quelque chose qui avait corrodé les tréfonds de sa personnalité. D'une façon ou d'une autre, Ombrelongue avait introduit un fragment de lui-même dans son crâne pour le contraindre à exécuter ses quatre volontés.

La voix intérieure poussait maintenant un cri strident. Faute de se débarrasser de ces espions, il trahirait ses contacts.

Il faisait mine de ne pas les voir, même s'ils ne cherchaient pas à se dissimuler. Était-elle au courant et voulait-elle seulement le dissuader de rencontrer ses contacts ? Possible. Peut-être cela ne prêtait-il pas à conséquence s'il les trahissait ?

Il s'est remis à marcher.

Ses ombres l'ont suivi.

Il a tenté de s'esquiver en tirant avantage de sa meilleure connaissance de la ville. Il avait arpenté toute sa vie ses venelles, passages et raccourcis. Il connaissait le palais mieux que quiconque et il en allait de même de Taglios. Il a joué son va-tout. Et quand il est ressorti du taudis labyrinthique où il avait manqué se perdre à deux reprises en essayant de brouiller sa piste, un de ses poursuivants l'attendait, adossé à un mur.

Le type souriait.

Ombrelongue a empli tout l'esprit de Fumée. Le Maître d'Ombres était en colère. À bout de patience.

Fumée a traversé la rue d'un pas décidé. « Comment faites-vous pour garder ma trace ? »

L'homme s'est détourné pour cracher puis a souri de nouveau. « On n'échappe pas à l'œil de Kina, sorcier.

— Kina ! »

Cette hantise s'est ajoutée à celle d'Ombrelongue.

« Tu auras beau courir, tu n'esquiveras pas son regard. Tu auras beau gigoter, te contorsionner, tu n'échapperas pas à sa poigne. Tu auras beau marcher sur la pointe des pieds et murmurer dans des chambres scellées, tu ne garderas pas tes secrets. Chacune de tes inspirations est comptée. »

Sa terreur est encore montée d'un cran.

« Depuis toujours. »

Fumée s'est tourné pour fuir.

« Il y a une issue.

— Quoi ?

— Il y a une issue. Reste fidèle à ce Maître d'Ombres et tu seras mort dès que tes amis Tagliens l'apprendront. Car s'ils ne t'éliminent pas, lui le fera dès qu'il n'aura plus besoin de toi. Mais tu peux t'en sortir. Tu peux rentrer à la maison. Tu peux te débarrasser de cette terreur qui s'agrippe à ton âme comme un monstre affamé. »

Fumée était trop effrayé pour s'interroger sur le langage de son interlocuteur, qui n'avait rien de celui d'un ruffian ordinaire. « Comment ? » Il était prêt à tout pour échapper à la mainmise du Maître d'Ombres.

« Rallie-toi à Kina.

— Oh non ! » Il avait failli crier. Le salut consistait donc à se soumettre à une horreur pire encore ? « Non !

— À ta guise, sorcier. Mais ta vie ne va pas s'arranger. »

Cette fois Fumée n'a pas couru. Il se fichait qu'on le suive. Marcher l'a aidé à retrouver un peu de sang-froid. Approchant de sa destination, il s'est rendu compte qu'il n'avait pas vu la moindre chauve-souris depuis qu'il avait quitté le palais. C'était nouveau. Où se nichaient les messagers du Maître d'Ombres ?

Il s'est engouffré dans une bicoque délabrée, a gravi en hâte un escalier puis frappé à la porte. « Entrez », a dit une voix.

Il a franchi le seuil et s'est pétrifié.

L'homme avec qui il s'était entretenu un moment plus tôt se tenait adossé au mur d'en face. Huit corps jonchaient la pièce, tous étranglés. L'homme a dit : « La déesse ne veut pas que votre maître sache que sa fille est ici. »

Fumée a poussé un couinement de souris qu'on écrase. Il a déguerpi. L'homme a ri.

L’homme au milieu des cadavres a rétréci et il a pris la forme du génie Crapaud. Alors il a gloussé et s’est évaporé.

Fumée s’est ressaisi sur le chemin du palais. Son esprit s’est mis au travail. Il lui restait une botte. Qui pourrait fort bien lui causer autant de mal qu’à ses ennemis, mais. … Environné de ténèbres, il ne concevait pas d’autre attitude que la fuite vers la seule lueur qu’il apercevait.

Il ne se rendrait pas à Kina.

CHAPITRE L

Au crépuscule, j'ai fondu sur les traînards de l'armée d'Ombrelongue et les ai taillés en pièces. Une tuerie en règle. Si certains en ont réchappé, c'est parce que ma cavalerie était occupée ailleurs. Nous avions conquis le terrain avant que les dernières lueurs ne s'éteignent dans le ciel.

« Le vieux Tisse sera au courant dans quelques minutes, a dit Cygne. Je suppose qu'il va commencer par piquer une grosse colère, puis qu'il va devenir mauvais. On devrait peut-être aller se mettre à l'abri. »

Il était dans le vrai. En venant par les collines, j'avais envisagé d'attaquer l'armée que nous avions laissée descendre au sud. Il m'avait fallu la remarque de Cygne pour me rendre compte qu'il nous serait impossible de la prendre par surprise. La nuit était tombée. La nuit appartenait à Tisse-Ombre. Il saurait nous localiser, découvrir notre destination. À moins de décider de le fuir, nous pouvions nous attendre à le trouver à notre arrivée où que nous allions.

De plus, il était peut-être désespéré au point d'appeler Ombrelongue à la rescousse. Qui savait si ce dernier n'avait pas d'ores et déjà dépêché des secours ? Quelle que soit la nature de leur brouille, elle ne pouvait pas prendre le pas sur leur position à l'égard du reste du monde. En somme, ils ne se chamaillaient – certes prématurément – qu'à propos du partage des conquêtes.

« Y aurait-il moyen, a demandé Lame, qu'on reste ici et qu'on se fasse passer pour les soldats de l'autre camp ?

— Non. Je n'ai pas assez de talent. Le mieux serait qu'on file au nord jusqu'à ce qu'il abandonne la poursuite, puis qu'on le maintienne sur des charbons ardents le temps de décider d'une stratégie. »

Narayan commençait à craindre de rater sa fête dont la date avait été reportée. Même si j'avais réussi la première épreuve, il doutait toujours de mon désir de devenir la Fille de la Nuit. Un mouvement vers le nord le rassurerait. Et les hommes avaient besoin d'être éloignés du danger pour récupérer et pour digérer leur succès.

« Et les assiégés ? a demandé Lame.

— Ils sont mieux protégés qu'avant. Tisse-Ombre ne peut plus les vaincre, maintenant. »

Narayan a grogné. Sindhu se trouvait là-bas.

« Mogaba saura se tirer d'affaire. Il est fort à ce petit jeu. » Trop fort. Nous aurions maille à partir à un moment ou un autre, lui et moi.

L'idée de rebrousser chemin vers le nord n'emballait personne à part Narayan. Mais nul n'a protesté.

J'avais gagné de l'autorité, aucun doute.

CHAPITRE LI

Fumée n'était pas un virtuose en tant que sorcier, mais dans le cadre de ses limites – qu'il savait reconnaître – il faisait preuve d'efficacité et de compétence. Et ce d'autant plus qu'il était averti.

La femme était informée de ses moindres mouvements ? Alors c'est qu'elle avait à sa solde une escouade discrète d'espions. Il n'aurait besoin de les aveugler qu'un moment.

Il a avalé en hâte les couloirs du palais, évitant ses patrons qui le cherchaient. Il s'est engouffré dans une de ses pièces sous protection, a verrouillé la porte.

Fatalement, son sortilège de protection avait été forcé puisque l'homme avait prétendu tout savoir de lui, ce qui impliquait qu'elle avait fouiné ici aussi. Elle était davantage que ce qu'elle prétendait. Bien davantage. Était-elle la Fille de la Nuit ? Et dire que cet idiot de prince se laissait embobiner ! N'allaient-ils pas en goguette aux jardins ce soir même ?

Personne ne pouvait l'arrêter à part lui. Peut-être pourrait-il se libérer d'Ombrelongue plus tard ?

Le visage du Maître d'Ombres s'est composé dans son esprit. Ses jambes sont devenues de coton. Il a secoué la tête violemment, s'est efforcé de chasser l'apparition, de dresser des barrages en hâte.

Il a découvert un trou d'aiguille par lequel un esprit malin pouvait s'être insinué. Ou plutôt une ombre, en la circonstance.

Il l'a colmaté. Puis il a élaboré un sortilège pour renforcer le bouclier. Il serait masqué à moins de faire l'objet d'une recherche intense. Ainsi abrité, il a saisi une fiole de mercure et en a rempli une coupelle d'argent, travaillant aussi vite qu'il osait. Avant même d'en avoir fini, il s'est pris à craindre d'avoir été trop lent.

Quelqu'un a essayé d'ouvrir la porte. Il a sursauté mais s'est concentré pour ouvrir une voie vers Belvédère. Ça venait. Ça venait. Plus vite qu'il n'aurait cru, ça venait. Le Maître d'Ombres devait penser à lui de son côté.

Le raffut à la porte s'est mué en tambourinement accompagné de cris. Il en a fait fi.

À la surface du mercure s'est composé le sinistre visage ; il exprimait de l'étonnement. Il prononçait des mots sans produire de son. Le Maître d'Ombres était trop loin et le pouvoir de Fumée trop faible. Le petit sorcier a répondu par une mimique rageuse : prenez donc garde ! Sa propre impudence l'a surpris. Mais la situation était désespérée. Donc des mesures désespérées s'imposaient.

Fumée a pris du papier, de l'encre, et s'est mis à griffonner. La porte encaissait des coups de boutoir. Misère la femme n'avait pas mis longtemps à réagir.

Il a exhibé son message à Ombrelongue Celui-ci l'a lu puis l'a relu. Enfin il a regardé Fumée droit dans les yeux et a opiné du chef. Il paraissait interloqué. Précautionneusement, il a formulé des phrases, lentement pour que Fumée puisse lire sur ses lèvres.

La porte commençait à céder. Et quelque chose d'autre essayait de s'insinuer en s'attaquant bec et ongle au trou d'aiguille obturé.

La porte cédait de plus en plus.

Fumée avait déchiffré la moitié du message quand le bouchon du trou d'aiguille a sauté. Une épaisse fumée s'est déversée dans la pièce. Une tête a flamboyé dans les volutes. Sa gueule hideuse, garnie de crocs, grimaçant un rictus mortel, s'est tournée vers le sorcier. Fumée a couiné, bondi, renversé la table et la coupelle.

La porte s'est brisée au moment où le démon se ruait sur lui. Avec un hurlement, Fumée a plongé dans un abysse de terreur.

Les gardes ont jeté un coup d'œil, lâché le bélier et pris leurs jambes à leur cou. Le prince s'est avancé à l'intérieur, a découvert la créature qui tailladait Fumée. La Radisha s'est collée contre son frère. « Nom d'un chien, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je ne sais pas. M'est avis que tu ferais mieux de ne pas rester ici pour le savoir. » Il a cherché une arme, s'est rendu compte de l'absurdité de sa réaction mais a néanmoins arraché au chambranle de la porte un éclat de bois en forme d'épée.

Le monstre a levé les yeux vers lui, étonné. Il est demeuré immobile à le regarder. Visiblement cette situation sortait du cadre de ses instructions. Il ne bougeait pas.

Le Prahbrindrah a lancé l'éclat comme un javelot.

Le monstre s'est ratatiné dans un recoin du plafond avec une vélocité impressionnante, laissant derrière lui comme une odeur de cannelle, de moutarde et de vin mélangés.

« Qu'est-ce que c'était que ça ? » a redemandé la Radisha. Elle était pétrifiée. Le Prahbrindrah s'est précipité vers le sorcier. Son sang s'étalait partout, des lambeaux de ses vêtements jonchaient le sol. La créature l'avait acculé dans un angle où il s'était recroquevillé en position fœtale.

Le prince s'est laissé tomber à genoux. « Il est encore vivant. Va chercher de l'aide. Vite. Sans quoi il est fichu. » Il a commencé à lui prodiguer des soins de son mieux.

CHAPITRE LII

Ombrelongue a poussé un long cri rageur qui s'est répercuté dans tout Belvédère. Des serviteurs ont accouru en hâte, tenaillés par la peur de faire les frais de son courroux. Quelle qu'en soit la cause. « Sortez ! Sortez et attendez… Non ! Revenez plutôt ! »

Il a soudain recouvré son calme. Il avait toujours eu cette faculté de reprendre contrôle de lui-même dans les moments de grande tension. C'était alors, peut-être, qu'il réfléchissait le mieux, qu'il répliquait le plus rapidement. Au fond, peut-être ce mal recelait-il un bien.

« Amenez les vasques de communication. Amenez du mercure. Amenez le fétiche qui appartient à mon ami et allié. Je dois entrer en contact avec lui. »

Les serviteurs se sont dispersés, terrorisés. C'en était comique. Tous éprouvaient à son égard une peur panique. Or la peur traduit le pouvoir. Ceux qui l'inspirent règnent sur ceux qui la subissent… Il a songé aux ombres et à la plaine de pierre scintillante. La rage l'a empoigné de nouveau. Il l'a jugulée comme il jugulait la peur. Un jour, quand les importuns seraient éliminés, cette plaine deviendrait son domaine. Il la conquerrait et mettrait un terme définitif à cette hantise.

Les serviteurs avaient tout installé avant même qu'il ait fini de se préparer. « Maintenant, sortez. Restez dans les parages pour le moment où je vous appellerai. »

Il s'est concentré sur sa vasque et le canal s'est établi. Mais il n'a pas pu joindre son allié. Il a réessayé. Encore. Ainsi quatre fois. Cinq. Il a failli s'énerver de nouveau.

Enfin le Hurleur a répondu.

« Où étais-tu ?

— En vol. » Filet de voix, murmure à peine audible. « Il a fallu que je commence par me poser. Mauvaise nouvelle, elle a roulé notre ami une fois de plus. Et massacré plusieurs milliers de ses hommes. »

Ombrelongue n'en avait cure. Les vicissitudes de Tisse-Ombre n'avaient aucun intérêt. « Est-ce qu'elle est présente sur le terrain ?

— Évidemment.

— Tu es sûr ? Tu l'as vue ? Mes ombres ne la trouvent pas. La nuit dernière, tout ce qu'elles ont pu me communiquer, c'est un périmètre où elle se trouvait peut-être.

— Je ne l'ai pas vue de mes propres yeux, a reconnu le Hurleur. Mais je talonne son armée et j'attends l'occasion pour frapper. Ce soir tard, je pense.

— Je viens de recevoir un rapport du sorcier à Taglios. Une initiative désespérée de sa part. Tous nos agents là-bas ont été étranglés. Selon lui, elle est en ville. Avec son garde du corps shadar. Et elle sait que le sorcier a basculé dans notre camp. Avant qu'il ait pu finir, une créature démoniaque a fait irruption et l'a mis en charpie.

— C'est impossible. Il y a deux jours, elle était ici.

— L'as-tu vue ? De tes propres yeux ?

— Non.

— Souviens-toi : elle a toujours aimé les illusions et les leurres. Elle récupérait ses pouvoirs, c'est prouvé. Peut-être plus rapidement qu'elle ne le laissait croire. Peut-être qu'elle nous a bernés, qu'elle nous a persuadés qu'elle était quelque part quand elle se trouvait ailleurs. Selon le Taglien, nos agents ont été liquidés pour qu'on ne sache rien de sa présence. »

Le Hurleur n'a pas répondu.

Tous deux ont réfléchi. Enfin, Ombrelongue a déclaré : « Je ne comprends pas ce qui peut l'inciter à envoyer toute une armée dans le but de nous faire croire qu'elle est dans notre territoire. Mais je la connais. Tu la connais aussi. Si elle se met en tête de nous convaincre qu'elle se trouve où elle n'est pas, alors on a tout intérêt à veiller sur notre peau. Il y a quelque chose à Taglios qu'elle veut nous cacher à tout prix. Peut-être est-elle sur la piste de la lance. Quelqu'un l'a prise sur le champ de bataille. Nul ne l'a revue depuis.

— Si je pars, on court le risque de perdre Dejagore et Tisse. Ses pouvoirs sont diminués. Son esprit est aussi émoussé qu'un couteau qui aurait servi à creuser dans le roc. »

Ombrelongue a grommelé à voix basse. Oui. Vivement le jour où l'on n'aurait plus besoin de Tisse-Ombre. Le jour où cette nécessité d'un rempart contre le Nord tomberait. Mais pour l'heure quelqu'un devait soutenir le choc. « Interviens. Et puis pars. » Le nabot pouvait comprendre cette tactique. « Empare-toi d'elle. L'enfer sera un plaisir comparé à ce qui nous attendra si on la laisse recouvrer ses pouvoirs sans lever le petit doigt.

— Tu peux considérer que c'est fait, a murmuré le Hurleur.

— Je ne prends rien pour acquis quand il s'agit de Senjak. Capture-la, sacré bon sang ! Capture-la ! » Il a tapé du poing dans le mercure. Ce qui a mis fin à la connexion.

Il a laissé libre cours à sa colère. Il a poussé des cris, cassé des objets mais fini par s'apaiser. Alors il est monté dans sa tour et a canalisé sa haine vers la plaine enténébrée.

« Pourquoi faut-il que vous me tourmentiez ? Pourquoi ? Détournez-vous. Laissez-moi tranquille. » Sans cette menace au-dehors, prête à rompre ses entraves, il aurait pu s'occuper de ces problèmes. Il les aurait d'ailleurs réglés en deux coups de cuillère à pot. Mais il était contraint de s'en remettre à des incompétents ou à des agents dotés d'un pouvoir insuffisant.

Il a songé au sorcier taglien. L'outil n'avait pas accompli la tâche pour laquelle on l'avait forgé, mais il avait servi. Dommage qu'il ait été brisé si vite.

Dommage.

CHAPITRE LIII

La cavalerie nous a rejoints à deux jours au nord de Dejagore, où j'avais établi mon campement. Le moral d'ensemble était bon. Les hommes râlaient parce qu'on les avait retirés des opérations. Ils refusaient de croire que notre victoire était due à la chance et non à notre invincibilité. Or je tenais à ce qu'ils sachent que cette chance pouvait tourner. Ils ne voulaient pas l'entendre. La plupart des gens ne croient que ce qu'ils ont envie de croire.

Leur confiance avait gagné Narayan et Lame. Ces deux-là seraient retournés au sud sans sourciller si j'en avais donné l'ordre. J'étais tentée de le faire. Dans un sens, heureusement que j'étais malade. Ça m'aidait à réfléchir rationnellement.

Ils m'ont proposé un plan pour attirer Tisse-Ombre dans un nouveau traquenard. « Il ne foncera pas tête baissée dans un piège, leur ai-je répondu. Si on le sépare de ses hommes, peut-être qu'on pourra les avoir, eux, mais pas lui. »

Narayan s'est penché à mon oreille. « Ce n'était pas de la chance, maîtresse. C'était Kina. Son esprit est libéré. C'est le temps des présages. L'Année des Crânes approche. Kina plaque la main sur les yeux de ses ennemis. Elle est avec nous. »

J'ai eu envie de lui répondre que l'homme qui compte sur l'aide d'un dieu mérite l'aide qu'il ne reçoit pas, mais je me suis retenue. Les Félons étaient de vrais croyants. Quoi qu'on puisse dire par ailleurs de leur secte – et pour sanglantes et criminelles que soient leurs dévotions –, ils croyaient en leur déesse et leur mission. Kina n'était pas qu'une excuse commode pour justifier leurs atrocités.

Après des mois de rêves, j'avais du mal à ne pas croire en Kina moi-même. Peut-être pas en une déesse comme l'imaginait Narayan, mais en une entité puissante qui se nourrissait de mort et de destruction.

Lame a demandé : « Pourquoi ne pas éliminer carrément Tisse-Ombre ?

— Bravo. Une idée de génie, Lame. Peut-être que si on se met tous à prier très fort on le fera remonter à la surface ventre en l'air. »

Il a souri. Son sourire n'était pas un artifice flagorneur comme celui de Narayan, mais une expression d'autant plus frappante qu'il l'affichait rarement. Il m'a tendu la main pour m'aider à me relever. « Venez marcher un moment avec moi, s'il vous plaît. »

Il en prenait un peu trop à son aise, décidément. Je ne l'impressionnais pas assez. Je me suis promis de gardera l'esprit qu'il avait sans doute ses propres visées dont j'ignorais tout.

Nous nous sommes écartés des autres. Bélier, Narayan et Cygne gardaient les yeux rivés sur nous, chacun nourrissant sa petite jalousie personnelle.

«Alors ?

— Tisse-Ombre est le principal ennemi. Qu'on le tue et son armée se désagrégera.

— Probable.

— J'ai des yeux, des oreilles. Un cerveau en état de marche. Quand quelque chose me chiffonne, je me renseigne. Je sais qui est Narayan. Je sais ce que vous êtes pour lui. Et je sais ce qu'il aimerait que vous deveniez. »

Rien de bien surprenant. Sans doute la moitié de l'armée était-elle plus ou moins au courant, même si nombre de soldats doutaient que les réputations légendaires de Narayan et de Bélier fussent justifiées.

« Et ?

— J'ai vu Sindhu à l'œuvre. Si j'ai bien compris, Narayan passe pour être meilleur que lui.

— Exact.

— Alors envoyez-le régler son compte à Tisse-Ombre. Le Maître d'Ombres pourrait passer dans l'autre monde avant d'avoir compris sa douleur. »

La strangulation est une bonne solution pour se débarrasser d'un sorcier. Tisse était particulièrement redoutable pour ses sortilèges vocaux ainsi que, dans une moindre mesure, ses sortilèges gestuels. Le larder de coups de couteau, d'épée ou de flèches ne le réduirait pas au silence ni ne paralyserait ses mains, à moins de le tuer sur le coup. Un Narayan éliminerait le risque de la voix. En supposant qu'il brise les cervicales aussi rapidement qu'il le prétendait, le sorcier n'aurait pas le temps de gesticuler non plus.

« Pas bête. Mais je réfléchissais. Un petit problème se pose : comment amener Narayan assez près de sa victime pour qu'il puisse se servir de son rumel ?

— Hmm.

— Narayan est dans son domaine ce que j'étais dans le mien. Le pinacle. La quintessence. Je l'ai observé. Il est la mort incarnée. Mais il manque de talent pour approcher de Tisse-Ombre. Tout bêtement, il n'a pas appris à se rendre invisible. »

Lame a ri. « Je parie que c'est un tour qu'il aimerait bien que vous lui appreniez.

— Sans aucun doute. Puisque tu as réfléchi à la question, je suppose que tu t'es penché sur les difficultés. Tu penses avoir trouvé un moyen de les résoudre. Alors dis-moi comment on procède. Je doute que ce soit réalisable, mais je vais t'écouter.

— Il y a des assassins de sortes distinctes. Les fous solitaires qui se fichent d'y laisser leur peau. Les fanatiques avides de pouvoir qui s'entre-déchirent une fois la victime éliminée. Et les professionnels. »

Je ne comprenais pas où il voulait en venir. Je le lui ai dit.

« Pour réussir, il nous faut surmonter les points faibles de ces différents types d'assassins. Je vous ai observée. Vos talents ne sont plus ce qu'ils étaient, mais vous les minimisez. Vous pourriez camoufler un commando se faufilant vers Tisse-Ombre. Si nous lui donnons l'impression que notre priorité n'est pas de le liquider, il ne se protégera pas outre mesure. Vrai, non ?

— Jusqu'à un certain point.

— Jusqu'à un certain point. Tisse-Ombre n'est sans doute pas au courant du froid entre Mogaba et vous. Alors faites mine de vouloir secourir la ville. Pendant qu'une poignée d'hommes se concentreront sur son élimination.

— Dis-moi comment.

— Narayan se chargera de la mise à mort proprement dite. Vous devrez camoufler le commando ou le rendre invisible. Bélier sera du groupe parce qu'on aura besoin de lui. Moi aussi parce que je manie le couteau comme personne. Cygne en sera parce que sa présence donnera l'impression que l'État taglien est partie prenante de l'opération. Ce serait plus marquant si c'était Mather, d'ailleurs, vu qu'il est plus proche de la Femme… mais il vaut mieux qu'il reste ici pour contrôler la situation. Il est calme. Posé.

Saule est trop impétueux, il agit sans réfléchir. Et puis il faudra ajouter autant de spécialistes que Narayan en demandera.

— Deux bloque-bras », ai-je précisé dans le jargon des Étrangleurs.

Lame m'a jeté un regard furtif. Il était surpris que je sois déjà tant introduite dans ce monde-là. Nous avons marché un peu en silence. Puis j'ai ajouté : « Je ne t'ai jamais connu si prolixe.

— Je parle quand j'ai quelque chose à dire.

— Tu connais des jeux de cartes ? » Je n'en avais vu aucun au sud de l'équateur. Ici, les gens riches jouaient aux dominos ou à des jeux de plateau et les pauvres avec des dés ou des bâtonnets qu'ils agitaient dans un cornet avant de les jeter.

« Quelques-uns. Cordy et Saule en avaient, mais elles sont complètement usées.

— Tu sais ce que c'est qu'un talon ? »

Il a acquiescé.

Je me suis arrêtée. J'ai incliné la tête, fermé les yeux et je me suis concentrée pour composer une illusion féroce. Elle est descendue de très haut sous forme d'un reptile ailé deux fois plus gros qu'un aigle. Le monstre a piqué.

Les corbeaux ont de bons yeux. Et aussi un peu de cervelle, pour des oiseaux, sans être des génies. Ils ont paniqué. Et cette panique contribuerait à embrouiller leur version des événements.

« Vous avez fait quelque chose », a remarqué Lame. Il regardait les corbeaux fuir.

« Ces volatiles sont les espions d'une des cartes du talon. » Je lui ai dit ce que j'avais découvert dans le bois sacré et ce que j'en avais déduit.

« J'ai entendu Cordy et Saule parler du Hurleur et de Volesprit. Pas en bien. Mais il faut dire qu'ils ne parlaient pas en mieux de vous à l'époque. Quels sont leurs intérêts ici ? »

Je lui ai raconté tout ce que je pouvais jusqu'au retour des corbeaux. Lame saisissait sans aucun mal la complexité des intrigues dans le vieil empire. Il devait avoir de l'expérience.

Les corbeaux ont restauré leur surveillance. Je ne les ai pas dérangés. Trop intervenir éveillerait la suspicion. Lame affichait un mince sourire satisfait. Comme nous revenions vers les autres qui nous observaient en silence, chacun ruminant ses soucis, il m'a glissé à l'oreille : « Pour la première fois, je suis heureux que Cordy et Saule m'aient sauvé la mise. »

Je l’ai regardé du coin de l’œil. Oui. Pour la première fois depuis que je le connaissais, il paraissait complètement vivant.

CHAPITRE LIV

Le Prahbrindrah Drah a pivoté lentement devant la glace en s'admirant. « Qu'en penses-tu ? »

La Radisha a examiné son costume cintré, tout en soie moirée et pierreries. Il avait fière allure. « Depuis quand t'es-tu transformé en paon ? »

Il a dégainé à demi une épée qu'il avait fait forger comme symbole de l'État.

« Joli, non ? »

C'était une arme de la plus belle facture du pays : sa garde et son pommeau, joyaux d'orfèvrerie en or, argent, émeraudes et rubis, s'ornaient de motifs entrelacés figurant les armoiries tagliennes. La lame était solide, effilée, pratique malgré sa garde trop lourde et encombrante. L'épée n'en demeurait pas moins un accessoire d'apparat plutôt qu'une arme de combat.

« Magnifique. Et tu es en train de te rendre ridicule.

— Peut-être. Mais ça m'amuse. Et tu t'amuserais tout autant à te rendre toi aussi ridicule si Mather était ici. Pas vrai ? »

La Radisha l'a regardé d'un air soupçonneux. Il s'était refermé depuis que Madame lui avait tapé dans l'œil. Il manigançait quelque chose et, pour la première fois de leur vie, ne lui en disait rien. Elle s'inquiétait. Mais elle s'est contentée de répondre : « Tu perds ton temps. Il pleut. Personne ne fréquente les jardins quand il pleut.

— Ça ne durera pas. »

C'était vrai. Ce n'était qu'une brève averse. Comme de coutume à cette période de l'année. Les vraies pluies ne débuteraient qu'un mois plus tard. Néanmoins… elle avait l'intuition qu'il ferait mieux d'éviter les jardins ce soir, sans pouvoir justifier ce point de vue par un argument rationnel.

« Tu t'investis trop. Vas-y plus mollo. Force-la à faire des efforts. »

Il a souri. C'était toujours ça à reconnaître à l'actif de cette femme. Elle avait du sang sur les mains, soit, mais penser à elle lui inspirait un sourire. « Ne me crois pas entiché au point d'abandonner le palais.

— Je ne pensais pas cela. Mais elle a changé depuis son retour. Cela m'inquiète.

— Moi j'apprécie. Mais je contrôle la situation. Taglios garde la première place dans mon cœur. Et il en va de même pour la Compagnie noire en ce qui la concerne. Si elle manœuvre, c'est uniquement pour s'assurer que nous ne reviendrons pas sur notre contrat.

— C'est peut-être bien assez. » Quant à la Compagnie, elle hésitait toujours entre les opinions si tranchées de son frère et de Fumée.

« Comment va notre sorcier ? a-t-il demandé.

— Il n'est toujours pas revenu à lui. Ils prétendent qu'il n'a pas envie de se rétablir.

— Dis à ces charlatans qu'il vaudrait mieux pour eux qu'il guérisse. Je veux savoir ce qui s'est passé. Je veux savoir ce qu'était cette créature. Je veux savoir pourquoi elle en voulait à sa vie. Notre Fumée était mouillé dans quelque chose. On aurait pu tous y laisser notre peau. »

Ils avaient maintes fois remis le sujet sur le tapis. L'attitude de Fumée, à bien des égards, induisait une connivence avec le mal. Tant qu'ils ne sauraient pas la vérité, ils sentiraient osciller une épée au-dessus de leurs têtes.

« Tu ne m'as toujours pas donné ton point de vue.

— Je pense qu'en te voyant les gens penseront à un prince du sang plutôt qu'à un marchand de légumes affublé par on ne sait quel hasard d'un déguisement de prince. »

Il a gloussé. « Tu as raison. Sous tes sarcasmes. Je n'ai jamais beaucoup prêté attention à mon apparence. Je n'avais personne à impressionner. Il est temps d'y aller.

— Et si je t'accompagnais cette fois ? » Une boutade, histoire de le voir s'ingénier à refuser.

« Pourquoi pas ? Prépare-toi. Cela pourrait être amusant de voir sa réaction. »

Et instructif probablement. L'estime de la Radisha pour son frère remontait d'un cran. Il n'était pas entiché au dernier degré. « Je n'en aurai pas pour longtemps. »

Et effectivement. Elle a mis plus de temps à donner des consignes aux soigneurs de Fumée qu'à se pomponner pour sortir.

CHAPITRE LV

Toubib s'appuyait à la hampe soutenant l'étendard de la Compagnie, vêtu de son déguisement shadar. Il s'ennuyait. Il ne se tenait pas aux aguets. Il broyait du noir. Il perdait peu à peu tout espoir de s'échapper. Il commençait à se résoudre au pire : tenter sa chance à la première infime occasion.

Le Prahbrindrah Drah et Volesprit devisaient et riaient sous les lampions, ignorant les allées et venues du personnel des jardins. Ils paraissaient n'avoir d'attention que l'un pour l'autre. L'invitée surprise, la Radisha, se morfondait dans son coin, à l'écart.

Toubib avait ronchonné qu'ils consacraient beaucoup trop de temps au prince et pas assez à la préparation des soldats. Volesprit, avec un petit rire, lui avait répondu de ne pas s'inquiéter. Elle lui resterait fidèle à jamais. Il ne s'agissait en l'occurrence que de politique.

Il n'allait pas pouvoir continuer de lui résister très longtemps. Elle l'acculait, le mettait au désespoir, le poussait dans ses derniers retranchements. Quand il aurait abdiqué, elle aurait tout gagné.

Peut-être serait-ce mieux ainsi, après tout. Peut-être, lorsqu'elle aurait remporté cette ultime victoire, s'en retournerait-elle dans le Nord où ses perspectives étaient bien meilleures. Elle avait évoqué ce retour parfois.

Être son compagnon devenait cruel. Elle l'avait en quelque sorte perverti. Elle lui parlait quelquefois de la Volesprit intime, quand le rôle qu'elle avait choisi de jouer devenait trop difficile à porter.

C'est dans ces moments-là, quand elle se montrait humaine, qu'il devenait le plus vulnérable. Car dans ces moments-là il éprouvait l'envie de la réconforter. Il était sûr que ces instants de relâchement étaient sincères et ne relevaient pas d'un calcul. Généralement, pour le séduire, elle n'y allait pas par quatre chemins.

Obnubilé par ses idées noires, il a mis du temps à remarquer que la Radisha accordait beaucoup d'attention au vulgaire garde du corps qu'il était censé camper. D'une façon qui restait discrète, elle le détaillait de pied en cap. Passé le premier émoi puis un certain malaise, il ne lui est plus resté que de la curiosité. Pourquoi ? Une imperfection de son déguisement ?

Aucun moyen de le savoir. Il n'avait jamais vu l'homme dont il avait théoriquement l'apparence.

Il a essayé d'imaginer ce qu'aurait fait Madame, l'attitude qu'elle aurait eue vis-à-vis de son garde du corps. Y avait-il un autre niveau à la vengeance de Volesprit ? Voulait-elle non seulement le séduire et lui déchirer le cœur, mais en outre que Madame l'apprenne par le truchement d'une tierce personne ? En ce cas, ce serait aussi lui apprendre qu'il était encore en vie.

Drôles de gens. Tout cela pour de petites blessures. Relativement petites, disons. Peut-être pas si petites pour eux, qui à leur façon étaient des demi-dieux. Peut-être qu'à leurs yeux l'amour avait plus d'importance que pour les simples mortels.

La Radisha se retenait pour ne pas river son regard sur lui. Elle fronçait les sourcils comme si elle essayait de se souvenir d'un visage.

Il n'avait pas grand-chose à perdre. Il a cligné de l'œil.

Ses sourcils se sont haussés. Ç'a été sa seule réaction. Mais elle a cessé de l'examiner. Elle a fait mine de reporter son attention sur son frère et la femme qu'elle croyait Madame.

Toubib s'est remis à broyer du noir. Perdu dans son propre paysage intérieur, il n'a pas remarqué les corbeaux qui partaient un à un.

En dépit de ses plus grandes capacités, Volesprit faisait moins d'esbroufe que Madame. Le carrosse roulait en silence, tout terne. Toubib, à côté du cocher, serrait le poing sur sa lance et se demandait sur quoi portait la conversation à l'intérieur. Le prince et sa sœur avaient accepté le bout de conduite parce que le temps s'était remis à la pluie.

Le crachin s'accordait parfaitement à son humeur.

« Ho ! » a lancé le cocher.

Toubib a remarqué une soudaine lueur dans une rue transversale. Tournant la tête, il a eu le temps de voir arriver une aveuglante boule de lumière rose qui a défoncé la portière gauche. Une seconde lui a succédé et a percuté l'avant du véhicule dans une gerbe d'étincelles. Les chevaux, libérés de leur harnais, se sont sauvés. Une troisième boule a fait mouche et brisé une roue arrière. Le carrosse a pris de la gîte et menacé de se renverser. Toubib a sauté à terre. Soulagé de son poids, le carrosse s'est redressé mais, revenant heurter le sol par l'arrière, il a fait une embardée suivie d'un dérapage qui l'a déporté sur un côté de la chaussée.

Des hommes chargeaient dans la rue.

Toubib a ouvert à la volée la portière du carrosse. Volesprit et la Radisha étaient inconscientes. Le prince, hébété, avait les yeux ouverts. Toubib l'a empoigné par son beau costume et l'a secoué.

Au-dessus d'eux, le cocher a poussé un cri.

Toubib a contourné l'arrière fumant du carrosse et frappé de toutes ses forces sur ce qui ressemblait à un tas de guenilles flottant. Puis il a entrepris de l'embrocher avec la lance qu'il avait toujours au poing.

Le paquet a poussé un hurlement.

Toubib a senti son sang se glacer.

Trois hommes accompagnaient le Hurleur. Ils se sont tournés vers lui.

Le prince a surgi en titubant de l'autre côté du carrosse, son épée d'apparat dégainée. Il a assailli un des hommes par-derrière et l'a mis hors de combat.

Le Hurleur a crié. Il a gesticulé follement. Toubib l'a frappé de nouveau. La rue entière a retenti d'une explosion accompagnée d'une formidable secousse. Le souffle a projeté Toubib contre le carrosse. Il a senti ses côtes se fêler. On aurait dit que la détonation se réverbérait à l'infini dans un étroit canyon. Sa dernière pensée lucide a été : Oh non. Il était à peine guéri d'une grave blessure.

À son réveil, Toubib s'est retrouvé au milieu d'un tourbillon de gens qui couraient comme des souris paniquées. La Radisha était agenouillée auprès de son frère. L'afflux des badauds avait fait fuir les assaillants. Deux d'entre eux semblaient morts, un troisième salement blessé. Toubib s'est redressé, a palpé ses côtes. Il a éprouvé une douleur, mais pas celle d'une fracture. Il s'en tirait avec quelques contusions. Il s'est avancé jusqu'à la Radisha et a demandé : « Il est dans quel état ?

— Juste évanoui, je pense. Je ne vois pas de plaie. » Elle répondait sans le regarder. On entendait des cris dans la rue. Des secours tardifs arrivaient.

Toubib a jeté un coup d'œil dans le carrosse.

Volesprit n'était plus là. Le Hurleur non plus.

« Il l'a capturée ? »

La Radisha a relevé les yeux puis les a écarquillés « Vous ! Je me disais bien aussi qu'il me semblait vous reconnaître… » Le sortilège de Volesprit s'était-il rompu ? Était-il de nouveau lui-même ?

« Où est-elle ?

— Cette créature qui nous a attaqués…

— Un sorcier qu'on nomme le Hurleur. Aussi puissant et mauvais que les Maîtres d'Ombres. À leur solde désormais. Est-ce qu'il l'a emmenée ?

— Je le crois.

— Chiennerie ! » Il s'est baissé péniblement, a ramassé la lance et s'est soutenu à elle. « Allons, vous tous ! Circulez ! Rentrez chez vous. Vous gênez le passage. Non, attendez ! Quelqu'un aurait-il vu ce qui s'est passé ? »

Quelques témoins se sont manifestés. Toubib leur a demandé : « La créature volante, par où est-elle partie ? »

Les témoins ont indiqué la venelle.

Se servant de la hampe comme d'une béquille – il avait non seulement les côtes endolories mais également une cheville foulée –, il s'est engagé en clopinant dans le passage étroit.

Rien. Le Hurleur avait disparu et Volesprit avec lui.

En rebroussant chemin, il a pris conscience de ce que signifiait la levée du sortilège de Volesprit. Il était libre. Pour l'instant, il était libre.

Le Prahbrindrah était assis. Les badauds, comprenant qu'on avait attaqué leur prince, se faisaient haineux et menaçaient l'agresseur rescapé. Toubib a donné de la voix : « Reculez ! Nous avons besoin de lui vivant. J'ai dit rentrez chez vous ! C'est un ordre. »

Certains le reconnaissaient à présent. Une voix s'est écriée : « C'est le Libérateur ! » Ce titre lui avait été donné par la foule quand, à la tête de la Compagnie, il avait décidé de prendre la défense de Taglios.

Certains sont partis. D'autres sont restés. Mais ceux-là se sont reculés.

Le raffut des secours retardataires se rapprochait.

Le prince a dévisagé Toubib, éberlué. Toubib lui a tendu la main. Le prince l'a acceptée. Une fois debout, il a murmuré :

« Est-ce que ce déguisement participe d'une stratégie ?

— On en reparlera plus tard. » Le prince pensait sûrement que Bélier avait toujours été un camouflage pour Toubib. « Vous pouvez marcher ? Alors filons de ces rues tant que c'est encore possible. »

Les secours sont arrivés sous la forme d'une demi-douzaine de gardes du palais. Un témoin qui avait eu davantage de présence d'esprit que les autres était allé les chercher.

Le prince a demandé : « Quelqu'un a capturé Madame ? » À quoi il a ajouté, songeur : « Je suppose que c'était le but de l'embuscade, sans quoi

nous serions tous morts.

— C'est aussi mon opinion. Ils vont avoir une surprise. Allez, décampons. » Comme ils se mettaient en route, escortés par les gardes, Toubib s'est enquis : « Où était votre sorcier de compagnie pendant que ça bardait ?

— Pourquoi voulez-vous le savoir ? a demandé la Radisha.

— Cette petite crapule se fait graisser la patte par les Maîtres d'Ombres depuis des semaines. Touchez-lui-en donc deux mots.

— Je ne demanderais pas mieux, a répondu le prince. Mais un démon a tenté de le tuer et a failli réussir. Il est dans le coma. Il n'en sortira pas. »

Toubib a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule. « Quelqu'un devrait amener le prisonnier. Il pourrait faire des révélations intéressantes. »

Erreur, l'homme ne dirait plus rien. Il avait rendu l'âme dans l'inattention générale.

Toubib s'étonnait lui-même de prendre en main la situation comme il le faisait. Peut-être était-ce le contrecoup de tant de mois d'impuissance. Peut-être était-ce de savoir qu'il ne disposait que d'un bref moment pour empoigner les rênes de son destin.

Le prince avait probablement raison. L'attaque visait Madame. Autrement dit, les agresseurs avaient perdu sa trace et n'avaient pas su reconnaître Volesprit. Il a esquissé un sourire féroce. Ils auraient du mal à mater le tigre qu'ils venaient de capturer.

Combien de temps Volesprit s'amuserait-elle avec eux avant de révéler son identité ? Assez longtemps ?

Ne rien espérer. Agir vite.

Il devait faire feu de tout bois tant qu'il le pouvait.

Toubib a fini son histoire. Le prince et sa sœur l'avaient écouté bouche bée. La Radisha est revenue de son ahurissement la première. Depuis toujours, elle se maîtrisait mieux. « Voilà un moment que Fumée n'arrêtait pas de nous répéter que des catastrophes nous pendaient au nez. Que nous avions tendance à jouer notre partie en aveugles. »

Tous les regards se sont tournés vers le sorcier inconscient. « Prince, vous vous êtes plutôt bien débrouillé avec votre rapière, a déclaré Toubib. Vous croyez que vous pourriez lui en faire tâter s'il cherchait à se rebiffer ?

— Aucun problème. Après ce qu'il a fait, j'aurai plutôt du mal à me retenir de l'embrocher avant qu'on lui extorque sa version des faits.

— Il n’est pas tout mauvais. Il s’est embourbé dans un guêpier en tentant de faire ce qu’il pensait être le mieux. Son problème, c’est qu’il se fourre des idées en tête et qu’il n’y a plus moyen de lui faire entendre raison ensuite, même en lui collant des preuves irréfutables sous les yeux. Il a décidé qu’on était des salauds revenus pour massacrer tout le monde et a refusé d’en démordre. Et il refusera sans doute encore à l’avenir. Si vous l’exécutez, il mourra persuadé d’être un héros et martyr tombé pour sauver Taglios. Je crois que je peux le réveiller. Quand ce sera fait, tenez-vous prêt à le zigouiller s’il essaie de faire le malin. Un sorcier, même diminué, ça peut s’avérer mortel quand ça s’y met. »

Toubib s’est évertué une heure, mais il a fini par arracher le sorcier à ses limbes puis l’a convaincu de déballer son histoire.

Après quoi le prince a demandé : « Qu’est-ce qu’on peut faire ? Même s’il se repent autant qu’il le dit, le Maître d’Ombres a maintenant sur lui une emprise qu’on ne peut pas rompre. Je n’ai pas envie de l’éliminer, mais c’est un sorcier. L’enfermer à double tour ne servira à rien.

— On peut l’enfermer en lui-même. Il faudra le nourrir de force et le laver comme un nourrisson, mais je peux le renvoyer dans son coma.

— Il guérira ?

— Physiquement, ça devrait aller. En revanche je ne peux rien contre les lésions mentales faites par le démon. » Fumée, naguère jugé si couard, paraissait maintenant incroyablement stoïque.

« Allez-y. On s’occupera de lui quand on aura le temps. »

Toubib s’est exécuté.

CHAPITRE LVI

Les ombres de Tisse-Ombre ne parvenaient pas à me localiser. Leur maître ne semblait pas capable de les aiguiller.

Et ses chauves-souris ne lui étaient d'aucun secours. Pour tout dire, il n'y en avait plus une de vivante dans ce secteur que mon commando traversait à pas de loup dans la nuit.

J'ai donné l'ordre de faire halte à deux kilomètres du camp de Tisse-Ombre, selon le rapport des éclaireurs. Nous avions couvert une longue distance en peu de temps. Nous avions besoin de repos.

Narayan s'est installé près de moi. Il a posé la main sur son rumel et m'a murmuré : « Maîtresse, je me sens partagé. Pour l'essentiel je suis persuadé que la déesse désire me voir accomplir cette mission, que ce sera la plus belle prouesse que je lui dédierai.

— Mais ?

— J'ai peur.

— À t'entendre, on dirait que tu as honte.

— Je n'ai jamais eu aussi peur depuis la première fois.

— Il ne s'agit pas d'une victime ordinaire. Il y a davantage de risques que d'habitude.

— Je sais. Et cette lucidité m'amène à douter de mon habileté, de ma bravoure… et même de ma déesse. » Il avait l'air confus de l'admettre. « Elle est la plus grande des Félonnes, maîtresse. Elle s'amuse parfois à semer le trouble jusque chez les siens. En outre, alors qu'il s'agit d'une mission importante et nécessaire, même moi qui ne suis pas prêtre et loin s'en faut, j'ai observé que les présages n'étaient pas favorables.

— Ah ? » Je n'en avais décelé aucun, favorable ou non.

« Les corbeaux, maîtresse. Ils ne sont plus avec nous ce soir. »

Je n'avais rien remarqué. Je m'étais habituée à leur présence. Je l'avais tenue pour acquise une bonne fois pour toutes. Il avait raison. Il n'y avait plus de corbeaux nulle part.

Cela signifiait quelque chose. D'important, très certainement. Je n'imaginais pas leur maîtresse s'autorisant à relâcher son attention sur moi

ne serait-ce qu'une minute. Et leur disparition ne relevait pas de mon fait. Ni de celui de Tisse-Ombre, j'en mettais ma main à couper.

« Je n'avais pas vu, Narayan. C'est intéressant. Pour ma part, je considère que c'est le meilleur présage depuis des mois. »

Il a froncé les sourcils.

« Pas d'inquiétude, mon ami. Tu es Narayan, la légende vivante. Le presque saint. Tu réaliseras une nouvelle prouesse. » Je suis passée de son jargon au taglien standard. « Lame. Cygne. Prêts ?

— Quand vous voudrez, beauté, a répondu Cygne. Je vous suivrai au bout du monde. » Plus l'angoisse l'étreignait, plus il jouait les forts en gueule.

Je les ai passés en revue. Lame, Cygne, Bélier, Narayan et deux bloque-bras. Sept avec moi. Comme Cygne l'avait fait remarquer, le chiffre mythique d'un groupe partant pour une quête. Une équipe complètement hétéroclite. Chacun, selon ses propres critères, se considérait comme quelqu'un de bien. Et pourtant chacun, Cygne excepté, passait pour un vaurien aux yeux des autres.

« Allons-y, alors. » Avant que je ne me mette à philosopher.

Nous n'aurions pas besoin d'échanger une parole. Nous avions répété nos moindres mouvements. Aucune voix n'alerterait Tisse-Ombre.

Le camp était mal tenu. Il puait le découragement. Sans la présence de Tisse dans leurs rangs, ces soldats n'auraient pas tenu contre mon armée de misère. Et ils le savaient. Ils attendaient que le couperet tombe.

Nous nous sommes faufilés à quelques pas d'un groupe de gardes qui discutaient à voix basse, assis autour d'un feu. Leur langue ressemblait au taglien. Je parvenais à les comprendre quand ils parlaient posément.

Ils étaient démoralisés, c'était flagrant. Ils évoquaient certains de leurs camarades qui avaient déserté. Apparemment, ces derniers étaient nombreux, tout comme ceux qui envisageaient de suivre leur exemple.

Narayan menait le groupe. Il ne faisait confiance qu'à lui-même pour trouver le bon chemin. Il est revenu dans le renfoncement de terrain où nous nous étions tapis pour l'attendre. Dans un chuchotement qui ne portait pas à trois pas, il m'a dit : « Il y a des prisonniers dans un enclos sur la gauche, par là. Des Tagliens. Plusieurs centaines. »

J'ai tourné cette information dans ma tête. Comment en tirer parti ? Il y avait là un potentiel de diversion. Mais je ne voyais pas la nécessité d'en créer une.

« Leur as-tu parlé ?

— Non. Ç'aurait été prendre le risque qu'ils nous trahissent.

— Bon. On ne change pas nos plans. »

Narayan est reparti en tête. Il a trouvé un autre recoin pour qu'on se cache. Je commençais à ressentir la proximité de Tisse-Ombre. Il n'émettait pas beaucoup d'énergie, pour un sorcier de sa carrure. Jusque-là, je n'avais été sûre que d'une chose : il se trouvait bel et bien dans le camp. « Par ici.

— La grande tente ? a demandé Narayan.

— Je crois. »

Nous nous sommes approchés. J'ai constaté que Tisse-Ombre avait décidé de se passer de gardes. Peut-être estimait-il n'en avoir pas besoin. Peut-être voulait-il n'avoir personne si près de lui pendant son sommeil.

Nous nous sommes accroupis dans une flaque d'obscurité à une douzaine de mètres de la tente. Un feu donnait de la clarté un peu plus loin. Aucune lueur n'émanait de la tente. J'ai tiré mon épée du fourreau. « Lame, Cygne, Bélier, tenez-vous prêts à nous couvrir si quelque chose tourne au vinaigre. » Saleté. En cas de pépin, nous étions morts. Et nous le savions.

« Maîtresse ! a protesté Bélier d'une voix qu'il contenait difficilement.

— Du calme, Bélier. Ce n'est pas le moment de remettre ça. »

Nous nous étions déjà pris le bec. Il avait campé sur ses positions. Je suis repartie. Narayan et ses bloque-bras m'ont emboîté le pas. Dans notre sillage flottait une odeur de peur.

Je me suis immobilisée à deux pas de la tente, j'ai appliqué ma lame contre la toile et l'ai fendue de haut en bas sans un bruit. Un bloque-bras a écarté les pans du tissu pour faire entrer Narayan, puis son second, puis moi et enfin les autres.

L'obscurité régnait à l'intérieur. Narayan nous a touchés pour nous intimer de ne pas bouger. Comme chasseur, il montrait de la patience. Plus que je n'en aurais eu à sa place, sachant que la lune n'allait pas tarder à se lever et à nous priver du manteau des ténèbres. Nous avions aperçu son halo en approchant de la tente.

Narayan s'est remis à marcher, lentement, sûrement en prenant garde de ne rien effleurer. Ses bloque-bras étaient aussi silencieux que lui. Je n'entendais pas même leur respiration.

Je devais affûter mes sens sans relâche pour éviter de buter contre des obstacles. Je sentais la présence du Maître d'Ombres, mais elle restait très diffuse.

Narayan avait l'air de savoir où il allait.

Il devait se trouver des tentures devant nous. Aucune lueur des feux extérieurs ne nous parvenait. Que n'aurais-je pas donné pour un peu de clarté !

Et de la clarté, nous en avons obtenu inopinément. Juste un filet de lumière, mais qui révélait l'horrible vérité.

Tisse-Ombre se tenait en retrait sur notre gauche, assis en position du lotus, et nous observait à travers les fentes d'un sinistre masque figurant un monstre. « Bienvenue, a-t-il déclaré d'une voix rappelant le sifflement d'un serpent, mais faible, à peine audible. Je vous attendais. »

Ainsi donc, les ombres ne s'étaient pas laissé berner, en fin de compte.

Il a deviné mes pensées. « Pas les ombres, Doroté Senjak. Je sais comment tu penses. Bientôt, je lirai dans ton esprit. Espèce de chienne arrogante ! Tu espérais m'abattre avec trois clampins sans armes et ta petite épée ? »

Je n'ai rien répondu. Il n'y avait rien à dire. Narayan s'est remis à bouger. J'ai esquissé un petit geste, un signal entre Étrangleurs. Il s'est figé. Nous tenions une chance si Tisse-Ombre croyait effectivement ces hommes désarmés.

Alors j'ai pris la parole : « Si tu crois me connaître, tu te trompes sur toute la ligne. » Je voulais qu'il s'approche, qu'il s'avance à portée de Narayan. « Ô mère obscure, ô Kina, écoute-moi ! Ta fille t'appelle. Mère, viens-moi en aide. »

Il n'a pas bougé. Il m'a frappée avec une arme invisible qui m'a projetée dix pas en arrière en m'arrachant un halètement.

La discipline dont ont fait preuve Narayan et ses bloque-bras m'a époustouflée. Ils ne se sont pas précipités sur Tisse-Ombre. Ils n'ont pas non plus accouru à mon aide, ce qui les aurait séparés et éloignés de leur victime. Ils se sont contentés de rectifier leur position pour être prêts, se mouvant de façon à peine perceptible.

Tisse-Ombre s'est lentement mis debout. Manifestement, il souffrait. Il s'est glissé une béquille sous un bras. « Oui. Un infirme. Sans espoir de guérison parce que mon seul allié me refusera une aide qu'il risquerait de regretter lorsque j'aurai fini de lui être utile. Et c'est à vous que je le dois. » Il a tendu la main. Un filament à peine visible de feu indigo a jailli de ses doigts et ondulé jusqu'à moi. Il a fait le geste de tirer. La corde m'a

entraînée en avant. J'ai ressenti une douleur intense. J'ai réprimé un cri de justesse.

Il voulait me faire hurler. Il voulait que je réveille le camp pour montrer aux incompétents de son armée qui ils avaient laissé passer et lui réussi à prendre. Il voulait jouer au chat et à la souris.

La paroi de la tente derrière lui s'est bombée. Deux lames ont fendu la toile et Bélier a bondi à l'intérieur. Tisse-Ombre s'est tourné. Bélier s'est précipité sur lui et l'a envoyé bouler vers Narayan.

Narayan et ses bloque-bras se sont jetés à l'attaque comme des mangoustes. Narayan a enroulé son rumel autour de son cou si rapidement que j'avais du mal à me convaincre qu'aucune sorcellerie n'était à l'œuvre. Les bloque-bras lui avaient déplié les membres avant qu'il ait fini sa chute.

La corde violette s'est détachée de moi. Elle s'est mise à fouetter l'un des bloque-bras. L'homme a écarquillé les yeux. Il a étouffé un cri et fait de son mieux pour tenir bon, mais il a lâché prise.

Tisse-Ombre s'est mis à flageller Narayan, dont les yeux se sont exorbités et qui a bientôt relâché son étreinte. Le Maître d'Ombres s'en est pris à l'autre bloque-bras.

Alors Bélier, dans son dos, l'a agrippé par la peau du cou et le fond de culotte et l'a fait basculer cul par-dessus tête. Tisse-Ombre l'a fouetté. On aurait dit que le colosse ne ressentait pas la douleur. Il s'est laissé tomber un genou par terre et l'autre sur le Maître d'Ombres.

J'ai entendu un craquement d'os. Le monde aurait retenti d'un épouvantable hurlement si Narayan n'avait pas été aussi leste avec son rumel. Au vol, il avait repassé l'étoffe autour du cou de sa victime tandis que Bélier le plaquait au sol. Accompagnant le mouvement, il serrait déjà quand le Maître d'Ombres a voulu crier.

Bélier et Narayan tenaient bon.

Lame est entré dans la tente et, d'un geste désinvolte, a planté un couteau dans le cœur de Tisse-Ombre. « Je sais que vous avez vos méthodes, mais autant ne pas prendre de risques. »

Tisse-Ombre faisait montre d'une incroyable énergie vitale. Lame avait raison. Même poignardé à plusieurs reprises, étranglé, la colonne vertébrale brisée, le Maître d'Ombres continuait de se débattre. Bélier, Narayan et les deux bloque-bras résistaient. Je me suis avancée et j'ai aidé Lame à le larder de coups.

Cygne, debout dans l'embrasure de la toile de tente, regardait en ouvrant de grands yeux, si interloqué qu'il en demeurait pétrifié. Pauvre Cygne. La guerre et la violence, ce n'était décidément pas son truc.

Nous avons débité Tisse-Ombre en une demi-douzaine de morceaux avant qu'il cesse de gigoter. Mission accomplie. Nous étions tous couverts de sang. Chacun de nous ne semblait capable que d'une chose : haleter en se demandant si nous avions vraiment réussi. Narayan, qui se laissait pourtant rarement aller à la satisfaction, a rompu le silence : « Serai-je maintenant canonisé saint Étrangleur, maîtresse ?

— Plutôt trois fois qu'une. Tu es immortel. Maintenant, filons d'ici. Tout le monde prend un morceau. »

Cygne a émis un gargouillis vaguement interrogatif.

Je lui ai dit :

« La seule façon d'être vraiment sûr, c'est de le brûler et de disperser ses cendres. Quelqu'un comme Ombrelongue pourrait le rafistoler même dans son état actuel. »

Cygne s'est vidé de son dernier repas. Malgré ses haut-le-cœur il paraissait penaud, comme s'il estimait ne pas nous avoir aidés à la mesure de l'enjeu.

J'ai empoigné la tête de Tisse. En passant, j'ai adressé un clin d'œil à Cygne et je lui ai furtivement tapoté la main. De quoi lui changer les idées.

La lune était levée. Elle était pleine, à un jour près. Un vrai monstre orangé posé juste au-dessus de l'horizon. J'ai fait signe aux autres de se dépêcher : il fallait profiter de ce qu'il restait encore des zones d'obscurité pour nous cacher.

Nous étions à mi-chemin de l'enceinte quand un terrible hurlement a déchiré la nuit. Quelque chose a palpité devant le disque lunaire. Un second hurlement a retenti, lourd d'agonie.

Bélier m'a poussée. « Il faut courir, maîtresse. Il faut courir. »

Tout autour de nous, les soldats de l'Ombre se levaient pour découvrir l'origine du raffut.

CHAPITRE LVII

Toubib a levé les yeux vers la lune en entrant dans la caserne de la ville. Quatre heures à peine s'étaient écoulées depuis l'échauffourée, mais déjà tout Taglios savait que les Maîtres d'Ombres avaient agressé le Prahbrindrah. L'indignation était unanime.

Déjà le bruit courait en ville que le Libérateur était vivant, qu'il avait feint la mort pour tromper l'ennemi et l'amener à commettre un faux pas décisif. Le terrain d'entraînement militaire débordait d'une horde d'hommes décidés à ravager jusqu'au dernier brin d'herbe des Terres des Ombres.

Ce serait un feu de paille. Il ne pouvait rien faire avec cette foule de néophytes mal armés. Mais, pour ne pas les décevoir, il leur a ordonné de se rassembler devant la forteresse que faisait édifier Madame, puis de partir vers le sud par groupes de cinq mille hommes. Ils pourraient s'organiser en chemin.

Il supposait que la plupart d'entre eux changeraient d'avis avant d'atteindre Ghoja. Aussi vive que soit leur haine, ils manquaient de ressources pour organiser une campagne punitive. Mais il savait qu'ils ne l'écouteraient pas, alors il leur a dit ce qu'ils voulaient entendre et s'est rangé à l'écart.

Le Prahbrindrah Drah l'accompagnait. Le prince écumait lui aussi, mais d'une rage canalisée par le pragmatisme. Toubib s'est acquitté de ses obligations envers ceux qui tenaient à le voir, puis il a retrouvé les chevaux qui tiraient le carrosse. Tandis qu'on les préparait, il est allé fouiner dans les baraquements pour rassembler de l'équipement et des vivres. Personne ne lui a posé de question. Les futurs soldats le dévisageaient comme s'il avait été un fantôme.

Il a sorti un arc et des flèches noires d'une cachette. Volesprit les avait ramenés de Dejagore avec son armure. « Il s'agit d'un présent qu'on m'a fait voilà longtemps. Du temps où je n'étais qu'un simple médecin. Il m'a bien servi. Je le gardais pour des occasions spéciales. C'est le moment. »

Une heure plus tard, tous les deux quittaient la ville. Le prince s'est demandé à voix haute s'il avait pris la bonne décision. Il s'était disputé avec

sa sœur à ce sujet. Toubib lui a dit : « Faites demi-tour si vous voulez. On n'a pas le temps de prendre de recul ni de tergiverser. Avant de partir, toutefois, dites-moi s'il vous plaît où Madame a envoyé ses archers.

— Quels archers ?

— Ceux qui ont massacré les prêtres. Je la connais. Elle ne les aura pas gardés avec elle. Elle les aura éloignés.

— À Vehdna-Bota. Ils ont mission de garder le gué.

— Alors on met le cap sur Vehdna-Bota. J'y vais, en tout cas, si vous rentrez.

— Je vous accompagne. »

CHAPITRE LVIII

Le camp de Tisse-Ombre n'avait pas d'issue. Nous étions pris au piège. Et je ne savais pas quoi faire. « Soyez Kina », m'a suggéré Bélier. Ce grand pataud benêt de Bélier. Il réfléchissait plus vite que moi.

C'était un travail d'illusion, guère plus difficile que de faire courir des feux follets sur une armure. Il m'a fallu moins d'une minute pour nous transfigurer tous les deux. Pendant ce temps, les soldats de l'Ombre nous avaient encerclés, sans toutefois manifester l'enthousiasme qu'on aurait pu attendre chez des hommes ayant cueilli leurs ennemis par surprise.

J'ai brandi la tête de Tisse-Ombre. Ils l'ont reconnue. Par un sortilège d'accentuation, j'ai conféré de la puissance à ma voix. « Le Maître d'Ombres est mort. Je n'ai rien contre vous. Mais vous le rejoindrez si vous nous cherchez querelle. »

Cygne a eu une inspiration. « À genoux ! a-t-il beuglé. À genoux, bande de porcs ! Recueillez-vous devant votre maîtresse ! »

Il mesurait une tête de plus que le plus grand d'entre eux, il avait la peau pâle comme neige et la crinière dorée. Un démon à forme humaine ? Ils l'ont dévisagé puis se sont tournés vers Lame, presque aussi exotique. Enfin ils ont de nouveau posé les yeux sur moi et sur la tête de Tisse-Ombre.

« Agenouillez-vous devant la Fille de la Nuit », a repris Bélier. Il était si près de moi que je le sentais trembler. Il crevait de trouille. « L'enfant de Kina est parmi vous. Implorez sa pitié. »

Cygne a empoigné le soldat le plus proche et l'a mis à genoux de force.

J'avais encore du mal à le croire. Le bluff opérait. Un à un, ils se sont agenouillés. Narayan et ses bloque-bras ont entonné un chant. Ils en ont choisi un très simple, qui sonnait comme une litanie de mantras, une espèce de rengaine commune aux cérémonies et offices shadars et gunnis, à laquelle ils ajoutaient des phrases comme : « Miséricorde, ô Kina, pour tes enfants dévoués qui t'aiment et t'honorent » ou « Empare-toi de moi, ô Mère de la Nuit, maintenant que j'ai le goût du sang dans la bouche. »

« Chantez ! a bramé Cygne. Chantez, bande de pouilleux ! » Du grand Cygne. Il rugissait, brassait l'air, forçait les retardataires à s'agenouiller et les muets à donner de la voix. De la folie. Jamais un homme sain d'esprit

n'aurait cherché à s'imposer à des ennemis quand le rapport de forces était d'un contre mille. Ils auraient dû nous mettre en charpie. Cette idée ne les a pas effleurés.

« Espèce décidément sans cervelle que la nôtre, a fait remarquer Lame avec étonnement. Mais il faut continuer à jouer le jeu ou ils commenceront à se poser des questions.

— Procurez-moi de l'eau. En grande quantité. » Brandissant la tête du Maître d'Ombres le plus haut possible, j'ai réclamé le silence à grands cris. « Le démon est mort ! Le Maître d'Ombres est terrassé. Vous êtes libres. Vous avez gagné les faveurs de la déesse. Elle vous épargne bien que vous l'ayez délaissée depuis des générations, bien que vous l'ayez reniée et bafouée. Mais vous savez en votre for intérieur où est la vérité. Elle vous bénit. » J'ai accentué l'intensité de mes lueurs factices qui se sont muées en un visage de feu. « Elle vous rend votre liberté mais ce cadeau n'est pas sans condition. »

Lame m'a rapporté une outre d'eau. « Il me faut un gobelet aussi, lui ai-je chuchoté. Cachez l'eau pour l'instant. » J'ai continué à entretenir l'atmosphère d'hystérie. C'était moins difficile que je ne l'aurais raisonnablement pensé. Ces soldats étaient en proie à la fatigue, à la peur. Ils haïssaient les Maîtres d'Ombres. Narayan a entonné une nouvelle litanie. Lame m'a rapporté un gobelet trouvé dans la tente de Tisse-Ombre. Je l'ai préparé : un sortilège délicat dont je me suis acquittée avec succès, à ma surprise une fois de plus.

Je savais pour ma part que ce gobelet ne contenait que de l'eau. Le liquide en avait d'ailleurs le goût lorsque j'en ai avalé une gorgée. « Je bois le sang de mon ennemi. » Mais les soldats de l'Ombre ont cru voir de l'hémoglobine quand Narayan et ses bloque-bras ont entrepris de leur en appliquer sur le front. Je donnais à ces quelques gouttes un aspect poisseux. Ces hommes arboreraient désormais ces marques de sang leur vie durant.

Ils se sont prêtés à la cérémonie sans broncher. Pour beaucoup d'entre eux. Beaucoup d'autres ont décidé de prendre la tangente et de rentrer chez eux.

Quand j'en ai eu marqué plusieurs centaines, j'ai ordonné aux officiers de l'Ombre de me seconder. Plusieurs dizaines ont obtempéré, mais la plupart avaient décidé de se dégourdir les jambes. Ils étaient plus profondément embrigadés par les Maîtres d'Ombres que les simples troupiers.

J’ai dit aux officiers qui ne s’étaient pas éclipsés : « Comme chaque chose, la liberté a son prix. Vous m’appartenez désormais. Vous êtes à Kina. Vous allez devoir effectuer une mission pour elle. »

Ils se sont tenus cois. Ils se demandaient s’ils n’avaient pas commis une bêtise en restant.

« Continuez d’assiéger Dejagore. Mais sans chercher le combat. Capturez ceux qui tenteront de s’échapper en vous concentrant sur ceux qui portent le nom de Nars. Ce sont les ennemis de la déesse. »

Je leur demandais tout bêtement de poursuivre ce qu’ils faisaient déjà, ai-je appris par la suite. L’inondation avait dévasté les dernières réserves de vivres de la ville. Les mesures de rationnement de Mogaba excluaient carrément les autochtones. La maladie couvait. Les citadins s’étaient déjà révoltés. Mogaba en avait jeté plusieurs centaines par-dessus les remparts. Ils s’étaient noyés. Beaucoup de corps flottaient à la surface du lac.

Ces mesures si draconiennes avaient coûté à Mogaba le soutien de beaucoup de ses soldats. Ils s’étaient mis à déserter. Ce qui expliquait le nombre de prisonniers que nous avions vus parqués.

Ces derniers, d’ailleurs, avaient gardé le plus grand silence. Peut-être ignoraient-ils ce qui se passait ? Peut-être avaient-ils peur d’attirer l’attention ? J’ai envoyé Lame les libérer et leur enjoindre d’aller retrouver Mather.

Si les soldats de l’Ombre ne m’arrêtaient pas, il allait falloir que j’assume cette absurde permutation.

Ils n’ont pas émis un murmure. À l’aube, ils sont partis prendre leurs postes dans les collines.

Narayan s’est avancé furtivement, le visage fendu de son plus large sourire. « Vous avez encore des doutes, maîtresse ?

— Des doutes ? À propos de quoi ?

— De Kina. Sommes-nous ou non sous sa protection ?

— Nous sommes sous celle de quelqu’un, en tout cas. Alors admettons que ce soit celle de Kina. Je n’ai jamais assisté à rien d’aussi improbable depuis l’ère de mon mari… Je ne le croirais pas si je ne l’avais pas vécu.

— Ces gens vivent soumis aux Maîtres d’Ombres depuis des générations. Ils n’avaient le droit que de se plier aux ordres. La désobéissance était punie de façon draconienne. »

C’était dans la logique. Idem des velléités de rébellion contre l’oppression. Peut-être Kina avait-elle exercé son influence. Mais à cheval

donné on ne regarde pas la bouche.

Le gros des prisonniers étaient partis. J'en avais gardé deux pour les interroger. « J'aimerais voir Sindhu et Murgen, maintenant », ai-je dit à Narayan.

Ils sont venus. Sindhu restait fidèle à lui-même : massif, impassible et laconique. Il m'a raconté ce qu'il avait vu. Il m'a dit que nous avions des alliés là-bas. Ils resteraient à leur poste, prêts à servir leur déesse. Il m'a décrit Mogaba comme un chef borné, décidé à tenir jusqu'au dernier vivant, quand bien même Dejagore était devenue un enfer en proie à la famine et à la maladie.

« Mogaba veut figurer dans les annales, m'a dit Murgen. Il est un peu comme l'était Toubib : du genre à cracher à la face du destin quand la Compagnie endure le pire. »

Murgen avait la trentaine. Il me rappelait Toubib. Il était grand, mince, triste en permanence. C'était l'ancien porte-étendard de la Compagnie et l'apprenti annaliste de Toubib. Si les choses avaient suivi un cours normal, il serait devenu capitaine d'ici une vingtaine d'années. « Pourquoi as-tu déserté ? » Ce n'était pas dans sa façon de faire, quelle que soit son opinion à l'égard de son chef.

« Je n'ai pas déserté. Qu'un-Œil et Gobelin m'ont envoyé vous trouver. Ils me pensaient capable de passer à travers les lignes ennemies. Ils avaient tort. Ils ne m'ont pas couvert suffisamment. »

Qu'un-Œil et Gobelin étaient des sorciers de second ordre, vieux comme le monde, en perpétuelle bisbille. Eux deux et Murgen étaient les derniers représentants de la Compagnie noire venue du Nord, celle qui avait élu Toubib capitaine et m'avait promue lieutenant.

Nous avons discuté. Il m'a appris que les hommes recrutés lors de notre descente dans le Sud se rebellaient contre Mogaba. « Il essaie de transformer la Compagnie en une phalange de croisés, a-t-il expliqué. Il ne la voit pas comme une confrérie de guerriers ou de parias. Il veut en faire une troupe de dévots en armes.

— Ils vénèrent la déesse, maîtresse, a ajouté Sindhu. C'est ce qu'ils croient, en tout cas. Mais leurs hérésies sont révoltantes. Ils sont pires que des mécréants. »

Pourquoi était-il remonté à ce point ? J'ai eu beau prolonger la conversation, je n'ai pas réussi à le savoir. Les athées ont toujours du mal à comprendre ces menus litiges doctrinaux qui peuvent amener de vrais

croyants à s'étriper. Il est déjà bien assez difficile d'accepter le fait qu'ils croient sincèrement leurs calembredaines religieuses. Je me demande souvent s'ils ne me jouent pas la comédie sous leurs dehors si sérieux.

Ces deux-là m'avaient donné beaucoup d'informations à digérer. J'ai essayé d'y voir clair. Mais nous étions au matin. Sommeil ou pas, c'était l'heure d'être malade. J'étais malade.

CHAPITRE LIX

Les messagers immatériels d'Ombrelongue l'ont prévenu du retour du Hurleur longtemps à l'avance. Il s'est rendu sur l'aire d'atterrissage du sorcier pour l'attendre. Il a attendu. Et attendu. Et commencé à se faire du mouron. Ce paquet de guenilles avait-il décidé de lui jouer un tour à sa façon au dernier moment ?

Non, disaient les ombres. Non. Il arrivait. Il arrivait.

Il se déplaçait lentement. Il était à l'agonie. Jamais il n'avait enduré pareil supplice, jamais il n'avait souffert aussi longtemps. La douleur oblitérait sa conscience. Tout ce qui demeurait, c'était sa volonté soutenue par son immense talent. Il savait seulement qu'il devait continuer, que s'il laissait s'exprimer la souffrance il partirait en vrille, s'écraserait et mourrait dans les décombres.

Il avait hurlé à s'en mettre la gorge en sang, à en devenir aphone. Et le poison continuait de se répandre dans sa vieille chair, de le grignoter vif, de redoubler ses tourments. Il était perdu. Nul ne pouvait le sauver, à part celui qui le voulait mort.

Les étincelantes tours coiffées de cristal de Belvédère ont émergé à l'horizon.

Le Hurleur, à quelques lieues de là, n'était plus qu'à peine capable d'avancer, disaient les ombres. Il détenait la femme, mais se trouvait seul par ailleurs.

Ça commençait à faire sens. Le Hurleur avait dû se battre. Senjak s'était révélée plus forte que prévu. Que le Hurleur se débrouille donc pour parvenir jusqu'à bon port. Une fois la captive entre ses mains, Ombrelongue n'aurait plus besoin du sorcier. Le savoir de la femme lui suffirait.

Alors les ombres sont venues de très loin, débitant des nouvelles qui lui ont arraché des jurons avant même qu'il ait fini de les entendre.

Tisse-Ombre tué ! Assassiné par les dévots de cette déesse folle dont se revendiquait Senjak.

Les coups durs n'auraient-ils donc pas de cesse ? Deux bonnes nouvelles ne pouvaient-elles pas se succéder ? Fallait-il toujours qu'un triomphe augure un désastre ?

Couve-Tempête était perdue. L'armée de Tisse allait s'évaporer comme rosée. La moitié des troupes en armes de l'empire de l'Ombre disparaîtraient avant le crépuscule. Les survivants déguenillés de la Compagnie noire allaient sortir de la ville. Le cinglé à leur tête poursuivrait sa quête démente.

Mais Ombrelongue séquestrait Senjak. Il détenait la bibliothèque vivante de toutes les armes, de tous les pouvoirs jamais conçus par un esprit humain. Une fois qu'il commencerait à puiser dans ce savoir, rien ne lui résisterait plus sur terre. Il deviendrait plus puissant qu'elle-même l'avait été, l'égal de feu son mari à son apogée. Car elle s'était refusée à recourir à certaines de ses connaissances. Elle avait toujours conservé un noyau tendre, même quand elle se montrait la plus dure. Lui n'était pas tendre. Il n'écarterait aucune arme. Il régnerait. Son empire ridiculiserait la Domination et l'empire de la Dame qui avait succédé à cette période. Le monde serait à ses pieds. Il n'y aurait personne pour lui barrer le chemin. Personne ne pouvait plus prétendre se mesurer à lui, maintenant que le Hurleur était diminué et condamné à mort.

Un corbeau égaré voletait non loin. L'oiseau se conduisait comme un corbeau normal, mais sa présence lui a fait monter la bile aux lèvres. Il avait oublié, l'espace d'un instant. Un adversaire potentiel subsistait. *Elle* rôdait quelque part dans les parages.

Le tapis du Hurleur est descendu en tanguant, précédé du cri d'agonie gargouillant de son pilote. L'engin a plongé en fin de parcours et s'est ratatiné par terre. Ombrelongue a poussé un nouveau juron. Encore un outil de brisé. La femme, inconsciente, a boulé sur le sol. Puis elle est demeurée immobile, la respiration sifflante. Le Hurleur a roulé lui aussi, mais il n'est pas resté inerte en bout de course : son corps se convulsait. Un gémissement s'échappait de ses lèvres entre deux tentatives de cri.

Un frisson glacé a parcouru l'échine d'Ombrelongue. Senjak ne pouvait pas avoir commis cela. Une sorcellerie vénéneuse d'une effroyable intensité consumait le petit sorcier. Elle était si puissante qu'il ne se voyait pas capable de la neutraliser seul.

Une créature redoutable battait la campagne.

Il s'est agenouillé puis a posé les mains sur le Hurleur, surmontant sa répugnance. Il s'est absorbé pour combattre le poison et la douleur. Le mal a reculé. Il a puisé dans ses ressources pour essayer de nouveau. Le mal a reculé un peu plus.

Le répit a rendu au Hurleur assez de force pour qu'il se joigne à la lutte. Ensemble, ils ont repoussé le mal suffisamment pour que le Hurleur recouvre la raison. Le petit sorcier a haleté : « La lance. Ils ont la lance. Je ne l'ai pas sentie venir. Son garde du corps m'a blessé avec à deux reprises. »

Ombrelongue était trop estomaqué pour jurer.

La Lance n'était pas perdue mais aux mains de l'ennemi ! Il a grincé : « Savent-ils ce qu'ils détiennent ? » Jusqu'à présent, tel n'avait pas été le cas. Seul le capitaine fou à Couve-Tempête connaissait sa valeur. S'ils apprenaient la vérité…

« Je ne sais pas », a couiné le Hurleur. Ses convulsions l'ont repris. « Ne me laisse pas mourir. »

La lance !

Quand on leur enlevait une arme, ils en trouvaient une autre. Machiavélique fatalité !

« Je ne te laisserai pas mourir », a répondu Ombrelongue. Pourtant, telle avait été son intention jusqu'à cet instant. Mais ils détenaient la lance.

Il aurait besoin d'être épaulé. Il a crié à ses servants : « Emmenez-le à l'intérieur. Vite. Quant à elle, jetez-la au cachot. Avec des ombres pour lui tenir compagnie. »

Il a pesté derechef. Ce ne serait pas de sitôt qu'il pourrait s'abreuver à la source de son savoir. Il faudrait d'abord mener une longue lutte pour sauver le Hurleur.

Si le poison qui le dévorait était le plus puissant du monde, c'est justement parce qu'il n'appartenait pas à ce monde, du moins selon les légendes.

Il a tourné le regard vers le sud, vers la plaine de pierre scintillante qui miroitait dans la lumière du matin. Un jour…

La lance avait surgi de là-bas voilà bien, bien longtemps. C'était un jouet, comparée aux armes que ces limbes recelaient, offertes à qui aurait le désir de les prendre. À lui.

Un jour.

CHAPITRE LX

J'ai consacré six jours à préparer ma propre conquête de Dejagore. Des trois grandes armées réunies par Tisse-Ombre, il restait moins de six mille hommes. La moitié faisaient de médiocres combattants, pour diverses raisons. Je les ai égrenés le long du rivage du lac. Mes propres soldats se sont postés derrière eux. Puis j'ai renvoyé Murgen dans la ville.

Il n'avait pas envie d'y retourner. Comment lui en vouloir ? Mogaba pouvait le faire mettre à mort. Mais il fallait que quelqu'un contacte les survivants et leur annonce qu'ils pouvaient sortir. Il devrait faire passer le mot à tout le monde sauf aux fidèles de Mogaba.

Mes propres troupes ne comprenaient pas. Je n'ai rien expliqué. On ne leur demandait pas de comprendre. Seulement d'exécuter les ordres.

La nuit suivant le départ de Murgen, plusieurs dizaines de soldats tagliens ont déserté la ville. Ils rapportaient des nouvelles épouvantables. L'épidémie empirait. Mogaba avait encore fait passer au fil de l'épée plusieurs centaines d'autochtones et une douzaine de ses propres soldats. Seuls les Nars ne bronchaient pas.

Mogaba savait que Murgen était de retour ; il le soupçonnait de m'avoir rencontrée et le faisait rechercher. Il avait eu le dessous lors d'une échauffourée avec les sorciers de la Compagnie, qui avaient pris la défense du porte-étendard.

Une mutinerie allait éclater – à moins que le mouvement de désertion ne prenne le dessus. Ce serait une nouveauté. Nulle part dans les annales il n'était fait mention de mutinerie.

Narayan devenait de plus en plus nerveux : il s'inquiétait de sa fête au bois sacré dont la date avait été reportée et il craignait que je trouve un prétexte pour y échapper. Je le rassurais sans cesse. « Nous avons largement le temps. Et nous avons les chevaux. Nous irons dès que nous aurons réglé les urgences ici. » Entre autres, je voulais savoir ce qui se passait plus au sud. J'avais envoyé des cavaliers pour découvrir l'effet que produisait l'annonce de la mort de Tisse. Peu d'informations m'étaient parvenues pour l'instant.

La veille du jour où Narayan, Bélier et moi devions remonter vers le nord, six cents hommes ont déserté les rangs de Mogaba et fui Dejagore à la nage ou en radeau. Je les ai fait accueillir en héros et leur ai promis des galons dans l'armée que nous allions reconstituer.

La tête de Tisse-Ombre, dont on avait retiré et détruit le cerveau, les accueillait à l'entrée de mon camp. Il allait devenir notre emblème pour les jours à venir, en remplacement de l'étendard disparu de la Compagnie.

Six cents en une nuit. Mogaba devait être vert. Ses fidèles allaient s'arranger pour que cela ne se reproduise pas.

J'ai rassemblé mes capitaines tels quels. « Lame, j'ai à faire dans le Nord. Narayan et Bélier m'accompagneront. J'espérais obtenir des nouvelles du Sud avant de partir, mais il faudra se contenter de ce qu'on a. Je doute qu'Ombrelongue passe à l'action avant quelque temps. Maintiens les patrouilles et reste en alerte. Je ne serai pas absente plus de deux semaines en principe. Trois si je passe par Taglios pour annoncer notre succès. À toi de réorganiser les troupes, maintenant que de vrais vétérans arrivent en renfort. Et tache d'intégrer les soldats de l'Ombre qui se porteront volontaires. Ils pourraient nous être utiles. »

Lame a opiné du chef. Il demeurait avare de ses paroles, même en un moment pareil.

Cygne m'a enveloppée d'un regard brillant d'un désir attendrissant. Je lui ai adressé un clin d'œil suggérant que son heure viendrait. Je ne sais pas trop pourquoi. Je n'avais pas de raison de le faire marcher. Qu'il reste attaché à la Radisha ne me dérangeait pas. Peut-être m'attirait-il. C'était une bonne pâte d'homme, à sa façon. Mais je ne voulais pas retomber dans ce piège.

Le cœur est un otage, disent les vieux. Mieux vaut ne pas le libérer.

Narayan s'est détendu dès qu'on a eu pris la route. Son programme ne me plaisait guère, mais j'avais besoin de sa confrérie. J'avais des plans pour eux.

Tisse-Ombre était mort, soit, mais la lutte ne faisait que commencer. Il fallait affronter Ombrelongue, le Hurleur et toutes les armées qu'ils pourraient mobiliser. Et si celles-ci perdaient chaque confrontation sur le terrain, il resterait encore la citadelle d'Ombrelongue à Obombre. Selon certaines rumeurs, Belvédère était plus difficile à prendre que jadis ma propre Tour à Charme, et l'on perfectionnait ses défenses chaque jour.

Je n'avais pas hâte d'engager le combat. Même si la chance nous avait jusque-là souri, Taglios n'était pas prête pour une lutte de ce genre.

Certes, cette chance m'avait permis de gagner suffisamment de temps pour lever mes légions et les entraîner, pour monter des expéditions de petite envergure, trouver des chefs compétents, pour pratiquer mes talents perdus.

Mes objectifs à court terme étaient remplis. Taglios ne courait plus de danger immédiat. J'avais ma base. Personne ne me contestait ma place de chef, et ni les prêtres ni Mogaba n'étaient plus à craindre. Avec un peu de doigté, je pouvais faire des Étrangleurs un instrument de ma volonté, une arme invisible pour éliminer tous ceux qui se dresseraient contre moi. Mon avenir s'annonçait plutôt rose. Mon plus gros obstacle serait sans doute le sorcier Fumée. Mais je pouvais le neutraliser.

Rose. Et même franchement rose. À condition d'oublier les rêves et les nausées qui, elles, empiraient. À condition d'oublier aussi ma très chère sœur.

De la volonté, Madame. C'est à force de volonté qu'on triomphe. Mon mari le répétait souvent, persuadé que rien ne pouvait résister à la sienne.

Il l'avait cru mordicus jusqu'à l'instant où je l'avais tué.

CHAPITRE LXI

Toubib a poussé sa monture au trot jusqu'au campement de la garnison établie près de Vehdna-Bota, un gué secondaire du Majeur utilisé surtout par les riverains et ouvert seulement quelques mois dans l'année. Il a mis pied à terre, a tendu ses rênes à un factionnaire bouché bée qui venait de reconnaître le Prahbrindrah Drah.

Le prince a eu besoin d'aide pour descendre de selle. La chevauchée l'avait mis à rude épreuve. Toubib s'était montré inflexible. Pourtant il en avait presque autant souffert que lui.

« Vous n'avez vraiment rien trouvé de mieux pour gagner votre croûte ? » a grommelé le prince. Il n'avait pas perdu son sens de l'humour.

« Il arrive qu'on n'ait pas de temps à perdre, a grogné Toubib. Ce n'est pas toujours comme ça.

— Je préférerais être paysan.

— Dégourdissez-vous les jambes. Faites des mouvements d'assouplissement.

— Ça va rouvrir les plaies.

— Je vous donnerai un baume quand on aura dit deux mots au chef de cette unité. »

Le soldat tenait maintenant les deux chevaux. Et ouvrait des yeux ronds. À présent, certains de ses camarades reconnaissaient les deux visiteurs. La rumeur s'est répandue comme une nuée d'hirondelles virevoltantes. Un officier a jailli de l'unique abri en dur du camp en finissant d'enfiler ses vêtements. Il a écarquillé les yeux. Il s'est jeté à plat ventre devant le prince.

« Debout ! a aboyé le prince. Je ne suis pas d'humeur à ça. »

L'officier s'est relevé en récitant un discours de bienvenue.

« Oublie-moi, a grommelé le prince. Je ne fais que l'accompagner. C'est à lui que tu dois t'adresser. »

L'officier s'est tourné vers Toubib. « Je suis honoré, Libérateur. Nous vous avions cru mort.

— J'ai cru que mon compte était bon, moi aussi. L'espace d'un moment. Et je vais avoir besoin d'en repasser par là. Le prince et moi rejoignons

votre unité. Nous ne sommes pas surveillés pour l'instant, mais d'ici peu un mystérieux ennemi va se mettre en chasse pour nous retrouver. » Il était sûr que la traque n'avait pas encore débuté parce qu'aucun corbeau ne les avait suivis pendant leur chevauchée. « À ce moment-là, nous devrons être fondus dans la masse de vos soldats.

— Vous vous cachez ?

— Plus ou moins. » Toubib a fourni quelques explications. Il en a rajouté un peu ici, omis là, a insisté sur le fait que de puissants ennemis voulaient le retrouver et que le sort de Taglios dépendait de son anonymat jusqu'à ce qu'ils rejoignent Madame à Dejagore.

« Votre première tâche, a-t-il déclaré à l'officier, consistera à vous assurer qu'aucun de vos hommes ne parlera à quiconque en dehors du camp. Nul ne doit évoquer notre présence ici. Nos ennemis ont des espions partout. La plupart ne sont pas humains. Un chien errant, un oiseau, une ombre peuvent colporter des nouvelles. Tous vos hommes doivent bien le comprendre. Pas un mot sur notre présence. Nous allons prendre des faux noms et de venir des fantassins ordinaires.

— Je ne comprends pas, capitaine.

— Je ne peux rien vous expliquer, je le crains. Considérez notre présence comme gage de ce que je vous dis. Je suis de retour, je me suis échappé de captivité et j'ai besoin de rejoindre le gros de l'armée. Seul, je n'y parviendrai pas, même incognito. Certains de vos hommes savent-ils monter à cheval ?

— Quelques-uns peut-être. » Il était déconcerté.

« Il faut ramener ces chevaux à la nouvelle forteresse. Si possible avant que la traque débute. Ils sont un indice flagrant de notre présence. Leurs cavaliers devront voyager grimés, sans faire de halte. Il ne faut pas qu'on reconnaisse en eux des membres de votre unité. »

Toubib n'avait pas discuté de ses plans pendant le voyage de peur d'être entendu par une oreille indiscrète. Mais le prince n'avait pas besoin de dessin. « Vous allez faire marcher cette compagnie sur Dejagore ?

— Oui. Vous et moi serons des archers dans le rang.

— J'ai encore moins d'endurance à pied qu'à cheval.

— Et moi j'ai mal à une cheville. On ne forcera pas. » Tout en parlant, Toubib scrutait les alentours, cherchant l'éventuel espion. Il a continué à s'entretenir avec l'officier. Encore et encore, il a enfoncé le clou quant au silence nécessaire des archers pendant toute la mission, jusqu'à leur

jonction avec l'armée de Madame. Un faux pas pouvait tous les faire tuer. Il s'est exprimé de façon à laisser entendre que les Maîtres d'Ombres mobilisaient tous leurs hommes et démons pour les massacrer, le prince, lui et tous ceux qui les accompagneraient.

Tout n'était pas dénué de fondement, à vrai dire.

L'officier a trouvé des volontaires pour ramener les étalons, les a convaincus de l'urgence qu'il y avait à rendre les bêtes sans révéler à quiconque ce qu'étaient devenus Toubib et le prince. Il les a fait partir.

« Je me sens déjà mieux, a soupiré Toubib. Trouvez-moi un turban, des vêtements shadars et quelque chose pour me noircir le visage et les mains. Prince, vous ressemblez davantage à un Gunni. »

Une demi-heure plus tard, ils étaient devenus de simples archers, leur accent mis à part. Toubib a pris le nom de Narayan Singh. La moitié des Shadars du pays s'appelaient Narayan Singh. Le prince a choisi celui d'Abu Lal Cadreskrah. Il pensait ainsi échapper à toute curiosité car le nom évoquait une parenté mixte vehdna et gunnie, ce qui signifiait que sa mère ne pouvait être qu'une prostituée gunnie. « Aucune personne saine d'esprit n'irait imaginer que le Prahbrindrah Drah puisse s'avilir à ce point. » Toubib a gloussé. « Possible. Allez vous reposer. Appliquez-vous de cet onguent pour chevaux. On partira dès que tout le monde aura préparé son paquetage et rassemblé des vivres. »

Un jour et demi plus tard, dans un silence sinistre, les archers sur le pied de guerre franchissaient le fleuve. Toubib se sentait d'heure en heure gagné par l'angoisse et l'excitation. Comment réagirait Madame en le voyant réapparaître vivant ?

La réponse lui faisait peur.

CHAPITRE LXII

Six jours durant, sans s'accorder un instant de repos, Ombrelongue a lutté contre la sorcellerie qui dévorait la chair et l'âme du Hurleur. Il a fini par gagner. De justesse. Alors il s'est effondré.

Obombre était une vieille, vieille ville. Depuis toujours à l'ombre de la pierre scintillante, elle était dépositaire de bien des usages anciens qu'on ne connaissait nulle part ailleurs. À vrai dire, certains n'étaient plus connus que d'Ombrelongue qui avait pillé ses bibliothèques et s'était débarrassé de tous ceux qui partageaient un savoir convoité.

Parmi les légendes de la plaine, pour la plupart bien antérieures à la fondation de la ville, il en était une qui relatait l'histoire des lances de la Passion. Leurs pointes, disait-elle, avaient été forgées dans le métal de l'épée d'un roi démoniaque dévoré par Kina pendant la grande bataille entre l'Ombre et la Lumière. L'âme du roi démon était emprisonnée dans l'acier, lequel avait été divisé en huit pointes de lance. Elle ne pouvait pas se reconstituer tant que Kina dormait.

Les hampes de ces lances elles aussi faisaient l'objet de légendes. Deux d'entre elles étaient prétendument fabriquées à partir des fémurs de Kina en personne, à qui on les avait enlevés après l'avoir plongée par ruse dans son sommeil éternel. Une autre provenait du pénis du Régent de l'Ombre, que Kina avait écharpé lors de la grande bataille. Les autres passaient pour taillées dans le bois de l'arbre où la déesse de l'amour fraternel, Rhavi-Lemna, avait dissimulé son âme quand les Loups de l'Ombre l'avaient assaillie et dévorée, quelque temps après la création de l'homme. Kina, l'ayant vue s'y cacher, avait déraciné l'arbre pour le débiter en flèches et hampes de lances. Ainsi les Seigneurs de Lumière, s'ils avaient voulu reconstituer Rhavi-Lemna en retirant de la panse des Loups haineux chaque morceau de son corps, n'auraient-ils pu lui restituer son âme, car, une fois encore, l'âme ne pouvait être reconstituée tant que Kina dormirait.

Chacune des compagnies franches de Khatovar, lors de leur irruption dans le monde pour provoquer l'Année des Crânes, avait suivi l'une des lances. Mais qui leur avait lâché la bride ?

Ombrelongue n'était sûr de rien. L'esprit fantôme de Kina endormie ? Les Seigneurs de Lumière qui voulaient ressusciter Rhavi-Lemna ? Les enfants du roi démon emprisonné dans ces pointes de lance tant que dormirait la déesse ? Le Régent de l'Ombre, fatigué d'être l'éternel mal-aimé ?

Les bibliothécaires de jadis avaient consigné le retour de toutes les compagnies à l'exception d'une : la Compagnie noire, qui avait perdu son passé et errait sans but au fil des siècles jusqu'au jour où elle élirait à sa tête un capitaine curieux de découvrir ses racines.

Ombrelongue n'en savait pas très long sur les lances, mais néanmoins davantage que quiconque. Le Hurleur et Volesprit subodoraient certaines choses. À part eux, nul ne soupçonnait que l'étendard de la Compagnie noire était autre chose qu'une relique ayant traversé les siècles pour disparaître finalement lors de la bataille de Dejagore.

Et refaire surface à Taglios, entre les mains d'un garde du corps.

S'en emparer comptait parmi les priorités d'Ombrelongue. Il donnerait des ordres à cet effet sitôt que le Hurleur aurait repris du poil de la bête. Pour sa part, il consacrerait son temps à moissonner les connaissances de sa captive.

Mais d'abord, ayant vaincu les blessures du Hurleur, il s'est accordé du sommeil.

CHAPITRE LXIII

Il a fallu cinq jours au génie Crapaud pour localiser sa maîtresse. Alors il a attendu un moment de relâchement de la part du maître de Belvédère et il s'est introduit dans la citadelle, l'angoisse au ventre. Ombrelongue était un sorcier puissant, craint dans le monde des démons.

Il n'a alerté personne. Les défenses de Belvédère étaient conçues pour arrêter les ombres provenant du sud. Dans une cellule obscure sous les fondations de la forteresse, il a retrouvé sa maîtresse dont l'esprit anesthésié était lui-même retenu dans une cage au plus profond de son cerveau. Il a hésité. Il pouvait la laisser tomber. Ou alors lui venir en aide et peut-être gagner par ce geste son propre affranchissement. Car elle ne lui avait pas donné explicitement l'ordre de la délivrer.

Il s'est étendu auprès d'elle, a ouvert une entaille dans sa gorge et a bu son sang. Il l'a purifié et le lui a réinjecté.

Elle a repris conscience, lentement, et, comprenant à quoi il s'employait, l'a laissé finir. Il a refermé la plaie. Elle s'est assise dans le noir. « Le Hurleur. Où suis-je ?

— À Belvédère.

— Pourquoi ?

— Ils vous ont prise pour votre sœur. »

Elle a ri amèrement. « J'ai trop bien joué le jeu.

— Oui.

— Où est-elle ?

— Je l'ai vue pour la dernière fois près de Dejagore. Voilà une semaine que je vous cherche.

— Ils ne l'ont pas trouvée ? Elle fait des progrès. Et Toubib ?

— C'était vous que je cherchais.

— Trouve-le. Il faut lui remettre la bride au cou. Je ne peux pas me permettre de le laisser rejoindre ma sœur. Tu dois l'empêcher, quel qu'en soit le prix.

— Je n'ai pas le droit d'enlever la vie.

— Trouve un autre moyen, mais qu'ils ne se rencontrent pas !

— Vous n'avez pas besoin d'aide pour l'heure ?

— Je me débrouillerai… Tu circules librement, ici ?

— Plus ou moins. Certaines parties du bâtiment sont closes par des sortilèges. Seul Ombrelongue y a accès.

— Fouille partout. Tiens-moi au courant des faits et gestes de tout le monde. Puis trouve Toubib et ma sœur. »

Le génie a poussé un soupir. Pour la gratitude, il repasserait.

Elle a compris ce qui le faisait souffler de façon si audible. « Acquitte-toi bien de ta tâche et tu seras libre. Pour de bon.

— Entendu ! Je file. »

Elle a d'abord décidé d'attendre que ses ravisseurs viennent constater par eux-mêmes leur méprise. Et, durant cette attente, elle a entendu les ténébreux murmures venus de la plaine proche. Saisissant une partie de ce qui se disait, elle a commencé à comprendre la peur qui infectait Ombrelongue.

Mais elle ne pouvait pas rester tapie éternellement dans son coin comme une araignée à l'affût. Ombrelongue et le Hurleur dormaient. Il fallait qu'elle y aille.

Les pierres de Belvédère avaient été immunisées contre la sorcellerie. Elle a dû faire fondre un mur pour sortir, car jamais les moellons ne se seraient descellés.

L'obscurité baignait les bas étages. Étonnant. Ombrelongue la redoutait. Elle est remontée lentement, tous les sens en alerte, sans toutefois rencontrer âme qui vive. Approchant de la lumière, elle est devenue nerveuse.

Rien ne l'attendait là non plus. Du moins apparemment. La forteresse avait-elle été désertée ?

Quelque chose clochait. Elle a affûté ses sens, sans rien détecter de plus. Alors elle est repartie de l'avant, à l'assaut des étages. Toujours rien. Où étaient les soldats ? Il aurait dû s'en trouver des milliers à circuler dans tous ces couloirs comme le sang dans les veines.

Elle a découvert une sortie tout au bout d'un long escalier. Elle en avait dévalé la moitié quand l'embuscade s'est déclenchée : un flot de petits hommes à la peau brune a surgi. Ils portaient de redoutables hallebardes, des cuirasses faites de plaques de bois et d'étranges casques à ornements d'animaux.

Elle avait préparé un sortilège, une invocation puisée au fond d'elle-même. Elle a pris la pose et lancé sa riposte. Un trou s'est ouvert dans le tissu de son environnement. Des étincelles de mille couleurs ont volé en tous sens. Une créature énorme, hideuse et affamée s'est mise à élargir la béance. L'acier n'entamait pas sa peau. Son haleine glaçait le sang. Elle s'est extirpée du berceau de son ailleurs et s'est jetée à l'attaque de la garnison. Les hommes ont poussé des hurlements. La bête courait plus vite qu'eux.

Volesprit est sortie dans la nuit qui noyait Belvédère. « Ça va les occuper. » Elle s'est tournée vers le nord, passablement irritée. Une longue marche l'attendait.

CHAPITRE LXIV

Le pont dont j'avais ordonné la construction n'était pas achevé, mais nous l'avons emprunté en piétons pendant que les soldats menaient nos montures sur l'autre rive par le gué. Une traversée symbolique pour encourager les pontonniers.

Narayan était impressionné et Bélier indifférent, sauf dans la mesure où il avait pu traverser à pied sec. Il ne voyait pas les implications d'un pont.

À cause de mes nausées, nous avions pris du retard pendant le voyage jusqu'à Ghoja. Le temps pressait. Narayan était au bord de la panique, mais nous avons finalement atteint le bois sacré dans la soirée, la veille du début de la cérémonie. J'étais épuisée. J'ai dit à Narayan : « Occupe-toi de ce qu'il y a à faire. Je ne suis plus capable de rien. »

Il m'a dévisagée, inquiet. Bélier a déclaré : « Il vous faut voir un médecin, maîtresse. Au plus vite.

— Je m'y suis résolue. Quand nous en aurons fini ici, nous remonterons vers le nord. Je n'en peux plus.

— Les pluies… »

La saison débuterait bientôt. Si nous lanternions à Taglios, nous serions de retour au Majeur après le commencement des pluies. Déjà, nous recevions quotidiennement des averses.

« Le pont est là. On abandonnera nos montures au besoin, mais on pourra traverser. »

Narayan a opiné sèchement. « Je vais parler aux prêtres. Veille à ce qu'elle se repose, Bélier. L'initiation requiert de l'énergie. »

C'était la première allusion que je relevais quant au projet de me faire subir la même cérémonie d'initiation que tout le monde. Ça m'a piquée au vif, mais j'étais trop épuisée pour protester. Je suis restée étendue pendant que Narayan allait emprunter du feu et du riz, puis préparait le repas. Plusieurs jamadars sont venus me présenter leurs respects. Bélier les a congédiés. Aucun prêtre ne s'est montré. Telle était mon apathie que je n'ai pas eu la force de demander à Bélier s'il fallait en déduire quelque chose.

J'ai entrevu un mouvement du coin de l'œil : quelqu'un m'observait, posté où il aurait dû n'y avoir personne. Je me suis tournée et j'ai aperçu

fugitivement un visage.

Ce n'était pas un Félon. Je n'avais pas revu ce visage depuis la bataille où j'avais perdu Toubib. Crapaud, on l'appelait. Un génie. Qu'est-ce qu'il faisait là ?

Il n'était pas en mon pouvoir de l'attraper. J'étais bien trop faible. Je ne pouvais guère que m'efforcer de garder son image à l'esprit. Je me suis endormie dès que j'ai eu mangé.

Des tambours m'ont réveillée. Un rythme sourd, sans doute produit par des frappes du poing ou de la paume. Boum, boum, boum ! Sans répit. Bélier m'a annoncé qu'ils ne se tairaient pas avant l'aube du lendemain. D'autres tambours aux voix encore plus graves se sont joints au concert. J'ai risqué un œil hors de l'espèce de cabane en appentis qu'il avait construite pour moi. L'un des musiciens n'était pas loin. L'homme frappait son instrument avec des maillets rembourrés dont le manche mesurait un bon mètre de long. De semblables percussionnistes étaient dispersés aux points cardinaux.

D'autres tambours pulsaient à l'intérieur du temple. Bélier m'a annoncé qu'il avait été nettoyé et sanctifié.

Je n'en avais cure. J'étais plus malade que jamais. Ma nuit avait été infestée des rêves les plus noirs, des rêves où le monde entier m'apparaissait atteint d'une lèpre à un stade avancé. La puanteur qui persistait dans mes narines accentuait ma nausée.

Bélier avait anticipé sur mon état. Peut-être, à force de m'observer pendant mon sommeil, pouvait-il prédire l'intensité de mon malaise à mon réveil. Je ne sais pas. Mais il avait dressé un paravent de fortune pour éviter que je devienne l'attraction.

J'avais passé le pire quand Narayan est venu me retrouver. « Si vous n'allez pas voir un médecin après cette crise, je vous traînerai moi-même à Taglios. Maîtresse. Il n'y a pas de raison de ne pas prendre de temps pour cela.

— Entendu. Entendu. Tu peux y compter.

— Et comment. Je tiens à vous. Vous représentez notre avenir. »

Des chants ont retenti dans le temple. « Pourquoi est-ce différent cette fois ?

— Il y a beaucoup de monde à rassembler. Cérémonies obligées et initiations. Vous n'aurez rien à faire ce soir. Reposez-vous. Et vous vous reposerez demain encore si la cérémonie vous épuise trop. »

Rester couchée. Inactive. Rien que cette idée me fatiguait, curieusement. Autant que je me souvenais, c'était la première fois que je me trouvais en pareille situation. Quand j'ai eu à peu près réprimé mes nausées, je me suis exercée pour améliorer l'étendue de mes talents.

Ils revenaient presque tous seuls, on aurait dit. J'étais capable de bien plus que je ne l'aurais soupçonné. J'aurais maintenant pu rivaliser avec un sorcier comme Fumée, me semblait-il.

Une mauvaise nouvelle se doit d'en contrebalancer une bonne, il faut croire. Mon allégresse s'est dissipée d'un coup quand, regardant au creux de mes mains jointes, je me suis trouvée prise dans un rêve en plein jour.

Je voyais à la fois les horreurs du pire de mes cauchemars et le décor du bois autour de moi. Aucune des deux visions ne m'apparaissait bien réelle. Aucune n'avait plus de substance que l'autre.

Cette fois, il ne s'agissait plus de souterrains macabres mais d'une plaine de la mort. J'y étais rarement allée. J'associais cette plaine au champ de bataille où une horde de démons avait dévoré Kina. Une haute silhouette noire la parcourait à grandes enjambées. Elle avait une démarche pure, comme certains danseurs gunnis. Chacun de ses pas faisait trembler la plaine. Je ressentais ces secousses. On aurait dit celles d'un tremblement de terre.

Elle ne portait aucun vêtement. Son corps n'était pas humain. Elle possédait quatre bras et huit seins. Dans chacune de ses mains, elle tenait un objet qui évoquait la mort ou la guerre. Elle portait un collier constitué de crânes d'enfants. Autour de sa taille, égrenés comme des régimes de bananes, elle arborait ce qui, au premier regard, m'est apparu comme des grappes de pouces coupés et ficelés ensemble mais qui, vu de plus près, s'est révélé des organes sexuels masculins.

Sa tête sans cheveux tenait davantage de l'œuf que du crâne humain. Au début, son visage m'a évoqué une face d'insecte, mais elle avait la bouche carnassière. Du sang lui dégoulinait sur le menton. Ses yeux étaient larges et incandescents.

Une puanteur de mort la précédait.

Cette apparition inattendue m'a secouée profondément.

D'un recoin de mon esprit, Toubib s'est avancé, aussi distant et narquois qu'à son habitude. *La mouche du coche hume l'odeur de son bain séculaire. Il serait peut-être même temps qu'elle aille se brosser les dents.*

Cette idée était si incongrue que j'ai sursauté et regardé alentour. Quelqu'un m'avait-il parlé ?

J'étais seule. J'avais sans doute divagué à cause de la tension. Quand je me suis concentrée de nouveau sur l'apparition, elle avait disparu. J'ai frissonné.

L'odeur persistait. Elle n'était pas imaginaire. Un homme qui passait à proximité s'est arrêté, l'air soucieux. Il a reniflé, sourcils froncés, puis est reparti en se hâtant. J'ai frissonné de nouveau.

Était-ce donc ce qui m'attendait ? Des cauchemars n'importe quand, que je dorme ou non ?

J'ai frémi une troisième fois, angoissée. Ma volonté ne serait pas assez forte pour y résister.

À plusieurs reprises au cours de la journée, la puanteur est revenue. Heureusement, l'apparition ne l'accompagnait pas. J'ai évité d'y prêter le flanc en ne rouvrant pas de canaux de pouvoir.

Narayan est venu quand ç'a été l'heure. Je ne l'avais pas vu depuis le matin. Il n'avait pas pris le temps de m'examiner. Il m'a regardée d'un air étrange. « Qu'est-ce qu'il y a ? lui ai-je demandé.

— Je ressens quelque chose… Une aura ? Oui. Vous donnez l'impression que la Fille de la Nuit doit donner. » Il paraissait embarrassé. « L'initiation débute dans une heure. J'ai parlé aux prêtres. Aucune femme ne l'a jamais subie. Il n'y a pas de précédent. Ils ont décidé de ne rien changer à la cérémonie.

— Je suppose que ce n'est pas…

— Tous les candidats doivent se tenir nus devant Kina le temps qu'elle apprécie leur valeur.

— Je vois. » Dire que je n'étais pas emballée est un euphémisme, même si c'était surtout ma vanité qui dictait mes objections. J'avais une allure épouvantable. Je me trouvais un air de gueuse famélique, avec les membres grêles et le ventre gonflé. Nous avions rarement mangé correctement depuis notre fuite de Dejagore.

J'ai réfléchi. Je n'avais pas tellement le choix, à vrai dire. Si je refusais de me dévêtir, je ne quitterais pas le bois vivante, estimais-je. Sans compter que j'avais besoin des Étrangleurs. J'avais des plans les concernant. « Je ferai ce qu'il faudra. »

Ma réponse a soulagé Narayan. « Vous n'aurez pas à vous montrer à tout le monde.

— Non ? Seulement aux prêtres, aux jamadars, aux autres candidats et à tous ceux qui orchestreront la cérémonie ?

— Tout a été arrangé. Les candidats seront au nombre de six, le minimum autorisé. Il y aura aussi un grand prêtre et son assistant, un jamadar en tant que chef Étrangleur, lequel aura l'ordre de frapper l'impudent qui oserait lever les yeux du sol. Vous pouvez choisir vous-même ces trois hommes si vous voulez. »

Bizarre. « Pourquoi tant de précautions ? »

Narayan a chuchoté : « Je ne devrais pas vous le dire. Tout le monde n'est pas convaincu que vous êtes la véritable Fille de la Nuit, mais ceux qui se rangent à cet avis pensent que vous ferez mettre à mort le prêtre, son assistant et le chef Étrangleur une fois que Kina vous aura accordé sa faveur. Ils ne veulent pas risquer la vie de trop d'hommes.

— Et les autres candidats ?

— Ils ne se souviendront de rien.

— Je vois.

— Je me trouverai dans le chœur, je serai votre parrain.

— Je vois. » Je suis demandé ce qui lui arriverait si j'échouais. « Je me fiche de savoir qui seront les prêtres et l'Étrangleur. »

Il a souri. « Parfait, maîtresse. Vous devez vous préparer. Bélier. Aide-moi à remettre en place le paravent. Maîtresse, voici la robe que vous porterez jusqu'au moment de vous présenter devant la déesse. » Il m'a tendu une guenille blanchâtre. On aurait dit que cette robe servait depuis des générations mais qu'elle n'avait jamais été lavée ni ravaudée.

Je me suis préparée.

CHAPITRE LXV

L'intérieur du temple avait changé. De petits feux rougeoyants et ternes, disposés tout autour, animaient d'ombres ondoyantes ses bas-reliefs hideux. Une grande idole se dressait maintenant entre ses murs. Elle ressemblait beaucoup à la créature de mes visions, bien qu'on l'ait représentée avec une coiffure d'apparat surchargée d'or, d'argent et de pierreries. Ses yeux étaient figurés par d'énormes rubis dont chacun aurait payé la rançon d'un pays. Ses crocs étaient de cristal.

Trois têtes reposaient sous le pied gauche levé de l'idole. Les prêtres traînaient un corps vers une sortie quand mon groupe de candidats est entré. La victime avait subi la torture avant d'être décapitée.

Dix hommes se tenaient face contre terre à ma droite et dix autres à ma gauche. Une allée d'un mètre et demi de large séparait les deux groupes. J'ai reconnu Narayan de dos. Les vingt hommes scandaient sans discontinuer : « Viens, ô Kina, sur notre monde, viens voir tes enfants qui implorent leur grande génitrice. » Ils répétaient ces paroles à un rythme tel que les mots paraissaient soudés ensemble. J'étais la dernière de la file. Le chef Étrangleur s'est avancé sur l'allée derrière moi, rumel noir à la main. Je suspectais qu'il était là pour ramener à la raison l'éventuel candidat pris de peur plutôt que pour éliminer le chanteur qui aurait risqué un coup d'œil.

Un espace dégagé de vingt pas s'étendait entre les choristes et le socle supportant la déesse. Les trois têtes reposaient à hauteur d'œil. Deux semblaient nous regarder approcher. La troisième contemplait la plante du pied de Kina dont les orteils planaient à quelques centimètres de son nez.

Deux prêtres se tenaient à ma droite, à côté d'un large autel supportant plusieurs plats d'or.

La cérémonie a débuté d'une façon assez classique. Chaque candidat, parvenant à une certaine marque, s'est dévêtu de sa robe et avancé jusqu'à une deuxième marque au sol, où il s'est incliné et a murmuré une prière rituelle. La prière était une incantation pour que Kina reconnaisse son appelant ; pour le dernier cas, le mien, c'était sa fille que la déesse devait reconnaître. Mais, alors que je parlais, une rafale de vent a soufflé à l'intérieur. Une nouvelle présence a rempli l'espace. Elle était affamée,

froide, et s'accompagnait d'une odeur de charogne. L'assistant du prêtre a tressailli. Ce n'était pas habituel.

Nous, les candidats, nous sommes levés, paumes posées sur les cuisses. Le prêtre en chef nous a récité tout un laïus dans une langue qui n'était ni du taglien ni aucun jargon des Félons. Il nous a présentés à l'idole comme s'il s'agissait de la déesse elle-même. Tandis qu'il discourait, son assistant penchait une grande aiguière au-dessus d'une sorte de coupe évasée et y déversait un liquide sombre. Enfin le prêtre s'est tu et a effectué quelques gestes rituels au-dessus du second récipient, qu'il a soulevé et présenté à la déesse. Puis il s'est rendu tout au bout du rang, l'a posé sur les lèvres du candidat et lui a fait prendre du liquide dans la bouche. L'homme avait les yeux fermés. Il a avalé.

Le suivant s'est prêté à l'opération les yeux ouverts. Il s'est étranglé. Le prêtre est resté imperturbable à son égard comme à celui des deux suivants qui ont eu la même réaction.

Mon tour.

Narayan était un menteur. Il m'avait préparée à l'épreuve, mais il m'avait assuré qu'il s'agissait d'une mise en scène. Ce n'en était pas une. C'était du sang mêlé à une quelconque drogue qui lui conférait un léger goût d'herbe, une vague amertume. Du sang humain ? Je ne sais pas. Ce n'était pas par hasard que nous avions vu les corps traînés vers la sortie. Nous étions censés nous en souvenir.

Je me suis acquittée du rite. Je n'avais jamais vécu d'expérience comparable, mais j'étais déjà passée au cours de ma vie par de pénibles épreuves. Je n'ai ni hésité ni manifesté de répugnance. Je me suis dit que je n'étais qu'à quelques minutes de maîtriser le plus terrible des pouvoirs de cette région du monde.

La présence s'est fait sentir de nouveau.

Elle allait peut-être chercher à prendre mon contrôle.

Le prêtre en chef a tendu la coupe à son assistant, qui l'a reposée sur l'autel en entonnant un chant.

Les lumières se sont éteintes.

Une obscurité totale s'est établie dans le temple. J'étais déconcertée, pensant que quelque chose allait de travers. Mais, comme nul ne s'affolait, je me suis ravisée. Cela devait faire partie de l'initiation.

Cette obscurité a duré une trentaine de secondes. Au bout de quinze, un hurlement a cisaillé l'air, lourd de désespoir et de douleur.

La clarté est revenue aussi soudainement qu'elle avait disparu.

Je me suis trouvée déboussolée. J'avais du mal à tout comprendre.

Nous n'étions désormais plus que cinq candidats. L'idole s'était déplacée. Son pied levé s'était reposé, écrasant une des têtes. Son autre pied s'était levé. Le corps de mon deuxième voisin de gauche était étendu dessous. Sa tête, retenue par les cheveux, pendait en oscillant sous un poing de l'idole. Avant l'extinction de la lumière, cette main tenait une poignée d'os. L'idole brandissait toujours une épée, comme l'instant d'avant, mais sa lame s'était mise à luire. Du sang maculait ses lèvres, son menton et ses crocs. Ses yeux étincelaient.

Comment avaient-ils réussi cette performance ? Y avait-il donc une machinerie à l'intérieur de l'idole ? Le prêtre et son assistant avaient-ils commis le meurtre ? Avec quelle rapidité, en ce cas ! Et je n'avais pas entendu un son, à part le cri.

Les prêtres paraissaient ébranlés eux aussi.

Le chef s'est avancé vers la pile de robes, m'en a lancé une, a repris sa place en marmonnant une incantation à toute vitesse puis a clamé : « Elle est venue ! Elle est parmi nous ! Louée soit Kina, qui nous a envoyé sa fille. »

J'ai couvert ma nudité.

Le cours normal de la cérémonie avait été rompu d'une façon ou d'une autre. En conséquence, les prêtres entraient en extase et, simultanément, se trouvaient un peu désemparés.

Comment réagir lorsqu'une prophétie se réalise ? Je n'ai jamais rencontré un seul prêtre sincèrement persuadé qu'il assisterait à un miracle de son vivant. Pour eux les miracles sont comme le bon vin : meilleurs plus tard.

Ils ont décidé de suspendre leur cérémonie et de commencer directement la célébration. En d'autres termes, on considérait les candidats comme initiés sans qu'ils aient subi le jugement de Kina. Ce qui signifiait qu'on faisait l'impasse sur les sacrifices humains. Sans intervenir, j'avais sauvé la vie de la vingtaine d'ennemis des Étrangleurs qui, selon le programme, auraient dû être tortures puis immolés cette nuit-là. Les prêtres les ont libérés pour qu'ils répandent par le monde la nouvelle que les Félons existaient, qu'ils avaient trouvé leur messie et que ceux qui ne se rallieraient pas bientôt à Kina périraient lors de l'Année des Crânes.

Décidément, de joyeux drilles, aurait dit Toubib.

Narayan m'a ramenée à notre feu où il a demandé à Bélier d'éconduire tous ceux qui auraient le front de vouloir m'importuner. Il s'est répandu en excuses pour ne m'avoir pas mieux préparée. Puis il s'est assis à côté de moi et a contemplé les flammes.

« C'est l'avènement, hein ? » ai-je demandé finalement.

Il a compris. « C'est l'avènement. Ça se réalise enfin. Maintenant, il n'y a plus de doute. »

Je l'ai laissé rêvasser un moment avant de lui demander : « Comment ont-ils fait pour l'idole, Narayan ?

— Pardon ?

— Comment l'ont-ils fait bouger pendant le moment d'obscurité ? »

Il a haussé les épaules, m'a regardée avec un mince sourire et a répondu : « Je ne sais pas. C'est la première fois que ça se produit. J'ai assisté à vingt initiations au moins. Chaque fois, un candidat est choisi pour mourir. Mais l'idole n'avait jamais bougé.

— Ah. » Je ne savais plus que penser. « Est-ce que tu as ressenti quelque chose parmi nous… comme une présence ?

— Oui. » Il frissonnait. La nuit n'était pourtant pas fraîche. « Essayez de dormir, maîtresse. Nous devrons être prêts de bonne heure. Je veux que vous alliez consulter ce médecin. »

Je me suis allongée à contrecœur, redoutant le monde des cauchemars qui m'attendait, mais je ne suis pas restée éveillée longtemps. J'étais trop épuisée, physiquement et nerveusement. Je me suis endormie en emportant la vision de Narayan à côté de moi, les yeux braqués sur le feu.

Il pouvait maintenant réfléchir, Narayan. Oui, il pouvait réfléchir.

Je n'ai pas fait de rêve cette nuit-là. Mais je me suis réveillée bien mal en point au matin. J'ai tant vomi qu'à la fin je ne rejetais plus que de la bile.

CHAPITRE LXVI

Le génie s'est éloigné discrètement du bois sacré. La femme n'avait pas été difficile à retrouver, même si la recherche lui avait pris plus de temps qu'il aurait voulu. À présent, au tour de l'homme.

Chou blanc. Pendant tout un moment, pas une trace.

Il ne se trouvait pas à Taglios. Un passage au peigne fin n'avait donné aucun résultat. La logique voulait qu'il soit en quête de sa femme. Ignorant où elle se trouvait présentement, il avait sûrement décidé de se rendre là où on l'avait vue pour la dernière fois.

Il n'était pas au gué. Rien n'induisait qu'il fût passé par Ghoja. Donc il n'y était pas passé. Tout le monde parlerait encore de lui comme on parlait de lui à Taglios.

Pas de Toubib. Mais une horde venue de la ville se dirigeait vers le gué. La femme avait manqué de peu la rencontrer en remontant vers le nord. Un coup de chance, à vrai dire, mais ce n'était pas ce qui l'empêcherait d'apprendre qu'il était en vie. À long terme, en tout cas.

La première mission consistait à les maintenir loin l'un de l'autre, de toute façon.

Se trouvait-il au milieu de la masse ? Improbable. Les conversations l'auraient trahi.

Le génie a repris sa recherche. Si l'homme n'avait pas traversé à Ghoja et s'il ne s'était pas non plus mêlé à la troupe, alors il traverserait le fleuve ailleurs. En catimini.

Il s'est rendu à Vehdna-Bota en dernier parce que c'était selon lui le passage le moins propice. Il ne s'attendait pas à y découvrir quoi que ce soit. Et effectivement ce qu'il a trouvé là-bas se résumait à cela : rien. Mais ce rien était lourd de sens. Une compagnie d'archers était censée camper sur le site.

Il a suivi les archers à la trace et démasqué son homme.

Il lui fallait prendre une décision. Courir voir sa maîtresse – ce qui requerrait un certain temps car il devrait la retrouver elle aussi – ou prendre des initiatives de son propre chef.

Il a opté pour la seconde attitude. La saison des pluies approchait à grands pas. Elle se chargerait peut-être de son travail. L'homme et la femme ne se rejoindraient pas si le fleuve devenait infranchissable.

Au beau milieu d'une nuit sans lune, le pont en construction de Ghoja s'est effondré. La plupart de ses madriers ont été emportés par le courant. Les pontonniers n'ont pas compris les causes de la catastrophe. Ce qu'ils savaient en revanche, c'est qu'il était trop tard pour le reconstruire cette année-là.

Toutes les forces tagliennes qui n'auraient pas effectué leur retraite avant la montée des eaux passeraient six mois sur la rive ennemie.

Satisfait, le génie est parti en quête de sa maîtresse.

CHAPITRE LXVII

Les archers ont fait halte en vue du camp principal taglien. « On est tirés d'affaire, maintenant, a déclaré Toubib au prince. Entrons comme il se doit. »

La cavalerie les avait repérés deux jours auparavant, à soixante kilomètres au nord. Les cavaliers leur avaient rendu de fréquentes visites depuis la veille. Les archers, admirablement, avaient gardé la bouche cousue. Saule Cygne s'était trouvé à la tête d'une des patrouilles. Il n'avait reconnu personne.

Toubib avait demandé au capitaine de leur procurer des chevaux. Les archers devaient pour leur part se contenter de mules qu'ils chargeaient de ce qu'ils ne portaient pas eux-mêmes. Deux chevaux sellés étaient arrivés une heure plus tôt.

Le prince s'est vêtu en prince. Toubib a enfilé ce qu'il appelait sa tenue de travail, un costume qu'on lui avait offert du temps où tous les Tagliens le considéraient comme un héros. Il ne l'avait pas emmené avec lui lors de sa première équipée dans le Sud.

Il a déballé l'étendard de la Compagnie et hissé les couleurs. « Je suis prêt. Prince ?

— Moi aussi. » La marche vers le sud avait éprouvé le Prahbrindrah Drah, mais il avait enduré les souffrances sans une plainte. Les soldats étaient ravis.

Ils ont enfourché leurs chevaux et mené les archers vers le camp. Les premiers corbeaux se sont manifestés à ce moment-là. Toubib s'est payé leur tête. « Les freux. C'est ainsi que les gens de Béryl les appelaient quand la Compagnie séjournait là-bas. J'aurais plutôt envie de dire les affreux. »

Le prince a souri et opiné du chef, puis s'est tourné vers le comité d'accueil des soldats du camp qui n'arrivaient pas à déterminer lequel de leurs visiteurs était le plus incongru.

Toubib a remarqué des têtes connues : Lame, Cygne, Mather… Hé ! celui-là, on aurait dit Murgen. C'était bien Murgen ! Mais nulle part il n'a vu le visage qu'il se languissait de découvrir.

Murgen s'est approché par à-coups, chaque fois réduisant de moitié la distance qui le séparait de son capitaine. Toubib a mis pied à terre en disant : « C'est moi. Je suis réel.

— Je t'ai vu mourir.

— Tu m'as vu ramasser une flèche. Je respirais encore quand tu as mis les bouts.

— Ah. Ouais. Mais, vu ton état…

— C'est une longue histoire. De quoi bavarder toute la nuit autour d'un verre. On prendra une cuite s'il y a quelque chose de buvable dans les parages. » Il a lancé un regard à Cygne. Où Cygne traînait ses guêtres, en principe la bière ne tardait pas à apparaître. « Tiens. Tu as oublié ça quand tu t'es sauvé pour jouer l'Endeuilleur. »

Il a tendu l'étendard à Murgen.

Le jeune homme l'a saisi du bout des doigts comme s'il craignait de se faire mordre. Mais quand il l'a eu en main, il a caressé la hampe de haut en bas. « C'est bien elle ! Je croyais bel et bien cette lance perdue. Alors c'est vraiment toi ?

— Bien vivant et d'humeur à botter vigoureusement quelques arrière-trains. Mais il y a plus pressant. Où est Madame ? »

Lame a adressé un salut désinvolte au prince et a déclaré : « Madame est partie pour le nord avec Narayan et Bélier. Il y a huit ou neuf jours. Pour une affaire qui urgeait, à ce qu'elle a prétexté. »

Toubib a poussé un juron.

« Neuf jours, a précisé Cygne. C'est vraiment lui ? Pas quelqu'un de camouflé pour nous berner ?

— C'est lui, a confirmé Mather. Le Prahbrindrah Drah ne se prêterait pas à un coup bas.

— C'est-y ma veine ! Toujours la même rengaine : dès que des perspectives agréables s'ouvrent à moi, il faut que quelqu'un me mette des œillères. »

Toubib a remarqué un solide gaillard derrière Lame, large et trapu. Il ne le connaissait pas, mais il a subodoré son pouvoir. C'était quelqu'un d'important. Et qui ne se pâmait pas de bonheur à découvrir le Libérateur toujours vivant. Il faudrait le garder à l'œil.

« Murgen. Arrête de tripoter ce manche. Raconte-moi ce qui s'est passé. Voilà plusieurs semaines que je ne suis plus au courant de grand-chose. » Ou plusieurs mois, si on voulait bien mettre de côté les nouvelles qu'on lui

avait filtrées. « Quelqu'un veut-il me débarrasser de cette monture ? Qu'on aille se mettre à l'ombre ? »

Il y avait plus de confusion dans le camp que si Ombrelongue en personne s'était matérialisé dans son enceinte. Le retour d'un mort complique toujours tout.

Sans paraître en prendre note, Toubib a remarqué que le gaillard trapu restait à proximité de lui, l'air de rien, faisant mine d'accompagner Lame, Cygne et Mather. Il se taisait.

Murgen narrait ce qu'il avait vécu depuis la désastreuse bataille. Puis Lame a relaté sa version des faits. Cygne intervenait pour glisser quelques anecdotes de son cru.

« Tisse-Ombre en personne, vous dites ? a demandé Toubib.

— C'est ni plus ni moins que sa tête que vous voyez là-bas, fichée sur le pieu, a répondu Cygne.

— Eh bien, le vide se fait.

— À toi de nous raconter ton histoire tant que c'est de la nouvelle fraîche, a fait Murgen.

— Tu vas la consigner dans les annales ? Tu les as gardées à jour ? »

Embarrassé, le jeune homme a opiné du chef. « Mais j'ai dû les abandonner en ville quand j'en suis parti.

— Je comprends. J'ai hâte de lire le Livre de Murgen. S'il est bon, tu hériteras du boulot à vie. »

Cygne a ajouté : « Madame elle aussi rédigeait un de ces trucs. »

Tout le monde l'a dévisagé.

Il a paru gêné. « Heu… à vrai dire, elle en causait surtout. Pour quand elle aurait le temps. Je ne crois pas qu'elle ait eu l'occasion de prendre la plume. Elle répétait qu'elle voulait se souvenir des événements pour le jour où elle pourrait les consigner. L'histoire l'exige, elle disait.

— Laissez-moi réfléchir une minute », a dit Toubib. Il a ramassé une pierre et l'a lancée sur un corbeau. Avec un croassement, l'oiseau s'est éloigné de quelques battements d'ailes mais pas plus. C'était donc un de ceux de Volesprit. Elle était de retour, libre de ses mouvements. Ou alliée à ses ravisseurs.

Au bout d'un moment, Toubib a fait remarquer : « On a du pain sur la planche. Je crois que le plus urgent est de mettre un terme aux agissements de Mogaba. Combien d'hommes a-t-il, là-bas ?

— Peut-être mille, mille cinq cents, a estimé Murgen.

— Qu'un-Œil et Gobelin sont restés bien que ça tourne au vinaigre avec lui ?

— Ils sont de taille à se défendre, a dit Murgen. Et puis ils n'avaient pas envie de venir ici. Ils pensaient que ce serait se jeter dans la gueule du loup. Ils veulent attendre tranquillement que Madame ait récupéré tous ses pouvoirs.

— Tous ses pouvoirs ? Parce qu'elle les récupère ? Personne ne m'en avait touché mot. » Cela dit, il s'en doutait depuis longtemps.

« C'est pourtant le cas, a confirmé Lame. Même si le processus est plus lent qu'elle ne voudrait.

— C'est comme ça pour tout, avec elle. Quel est donc ce loup qui fait si peur à nos sorciers, Murgen ?

— La disciple de Trans'. Tu te souviens d'elle ? Elle était là quand on a éliminé Trans' et Ombre-de-Tempête. Elle nous a échappé. Selon eux, elle est prisonnière de sa forme de forvalaka, mais elle a tous ses esprits. Et elle attend son heure pour leur faire payer la mort de Trans'. Surtout Qu'un-Œil. » Qu'un-Œil avait tué le sorcier Transformeur parce que ce dernier avait assassiné son frère Tam-Tam voilà bien longtemps. « La roue de la vengeance tourne. » Toubib a poussé un soupir. « Peut-être a-t-elle l'intention de se venger de tous ceux qui ont participé à la mise à mort.

— Rien ne le laisse croire pour l'instant.

— Je crois qu'ils se font des idées.

— On ne sait jamais, avec ces bouffons. » Toubib s'est laissé aller en arrière et a fermé les yeux. « Dis-m'en davantage sur Mogaba. »

Murgen avait beaucoup à raconter.

« J'ai toujours soupçonné qu'il nous cachait des choses, a conclu Toubib. Mais immoler des hommes ? C'est peut-être pousser un peu.

— Ils ne se sont pas contentés de les immoler. Ils les ont mangés.

— Quoi ?

— Eh bien, leur cœur et leur foie. Certains d'entre eux. Ils n'étaient que quatre ou cinq aussi jusqu'au-boutistes que Mogaba. »

Toubib a jeté un coup d'œil au costaud. Il menaçait d'exploser, au comble de l'indignation. « C'est ce qui explique sans doute pourquoi Gea-Xle était si tranquille. Si les gardes de la ville dévoraient les criminels et les rebelles… » L'idée l'a fait rire. Mais le cannibalisme n'avait rien de drôle. « Dites, monsieur, nous n'avons pas été présentés. Vous avez l'air assez remonté contre Mogaba.

— Il s'appelle Sindhu, est intervenu Murgen. C'est l'un des amis particuliers de Madame.

— Ah ? » Qu'est-ce que cela voulait dire ?

« Ils se sont laissé conquérir par l'Ombre, a déclaré Sindhu. Le Félon véritable fait rarement couler le sang. Il ouvre la voie d'or sans éveiller la soif de la déesse. Seul le sang d'un ennemi maudit devrait être versé. Seul un ennemi maudit devrait subir la torture. »

Toubib a promené un regard circulaire. « Quelqu'un sait de quoi il cause ?

— Votre amie s'est acoquinée avec de drôles de lascars, a répondu Cygne qui avait choisi de s'exprimer dans un dialecte du Nord. Peut-être que Cordy pourra vous donner des lumières. Il a passé un peu plus de temps que moi à essayer de comprendre. »

Toubib a hoché la tête. « Je pense qu'il vaut mieux clore la discussion. Murgen, tu as l'intention de retourner là-bas, non ? Tu peux transmettre un message à Mogaba ?

— Je ne voudrais pas avoir l'air mou du genou, capitaine, mais je n'y retournerai que sur ordre. Il veut ma peau. Dingue comme il l'est devenu, il serait capable d'essayer de me tuer même si tu étais témoin de la scène.

— Je vais trouver quelqu'un d'autre.

— Je m'en chargerai », a déclaré Cygne.

Mather est intervenu. « Je croyais que tu mettais ton point d'honneur à ne pas t'engager, Saule ?

— Rien à voir. C'est pour moi-même que je le ferai, Cordy. Je n'ai servi à rien pendant le coup de main contre Tisse-Ombre. J'étais comme pétrifié. Je veux vérifier que tout va bien chez moi. Et c'est Mogaba qui va me le montrer. Il flanque autant la frousse qu'un Maître d'Ombres.

— Plutôt foireux comme raisonnement, Saule.

— J'ai jamais été un grand penseur. J'irai, capitaine. Quand voulez-vous que je me mette en route ? »

Toubib a fait un tour d'horizon du regard. « Ça chauffe en ce moment, Lame ? Il y aurait une raison pour nous empêcher d'aller jeter un coup d'œil de plus près et d'envoyer Cygne ?

— Non. »

CHAPITRE LXVIII

La vie est pleine d'imprévus. Les petits ne me dérangent pas. Ils ajoutent du piment. Ce sont les gros qui me contrarient.

J'ai eu droit à une kyrielle de gros en arrivant à ma nouvelle forteresse.

Le premier, c'est qu'on nous a arrêtés tous les trois pour nous jeter dans une cellule. Nul ne s'est donné la peine de nous fournir une explication. Ils ont paru surpris que je ne cède pas à la fureur.

Nous nous sommes assis dans l'obscurité et nous avons attendu. Je craignais que Fumée ait fini par imposer son point de vue et qu'il ait remonté le Prahbrindrah Drah contre moi. Narayan a suggéré que peut-être j'avais manqué quelques prêtres et que tout était de leur fait.

Nous ne communiquions pas beaucoup. Et alors seulement par gestes ou dans notre jargon. Qui sait si nous n'étions pas écoutés ?

Nous occupions la cellule depuis trois heures quand sa porte s'est ouverte. La Radisha Drah est entrée d'un pas décidé, suivie d'un peloton de gardes. On s'est vite trouvés à l'étroit, là-dedans. Elle m'a dévisagée. « Qui êtes-vous ?

— En voilà une question ! Madame. Capitaine de la Compagnie noire. Qui suis-je censée être ?

— Si elle lève le petit doigt, tuez-la. » La Radisha a pivoté vers Bélier. « Toi. Debout. »

Ce brave Bélier est d'abord resté de marbre. Il m'a interrogée du regard. J'ai hoché la tête. Alors il s'est levé. La Radisha a pris la torche d'un garde et l'a approchée de Bélier, tournant lentement autour de lui. Elle l'a reniflé, humé. Au terme du troisième tour, elle s'est détendue. « Assieds-toi. Tu es bien celui que tu prétends être. Mais la femme, qui est-elle ? »

On aurait dit que la question outrepassait les capacités de Bélier. Il fallait qu'il réfléchisse. Il m'a regardée à nouveau. J'ai opiné du chef. Il a répondu : « Elle vous l'a dit. »

Elle m'a dévisagée. « Pouvez-vous prouver que vous êtes Madame ?

— Pouvez-vous prouver que vous êtes la Radisha Drah ?

— Je n'en ai nul besoin. Personne ne cherche à usurper mon identité. »

J’ai compris. « La chienne. Ça, on ne peut pas dire qu’elle ait jamais manqué de culot ! Elle est venue ici et a pris ma place, hein ? Qu’est-ce qu’elle a fait ? »

La Radisha a réfléchi un moment. « Nous avons les bons cette fois. Gardes, vous pouvez disposer. » Ils sont partis. La Radisha a repris : « Elle n’a pas fait grand-chose. À part du charme à mon frère. Elle n’est pas restée bien longtemps. Parce qu’un dénommé Hurleur l’a attaquée, vaincue et emmenée captive. En pensant que c’était vous, du point de vue de Toubib.

— Ha ! Bien fait pour sa… Du point de vue de qui ?

— Toubib. Votre capitaine. Elle l’avait ramené avec elle, camouflé en ce type, là. » Elle désignait Bélier.

Une sorte d’impénétrable membrane s’était étendue entre mes oreilles et mon cœur. Très doucement, avant qu’elle se déchire, j’ai demandé : « Est-ce que le Hurleur l’a capturé lui aussi ? Où est-il ?

— Mon frère et lui sont partis à votre recherche. Déguisés. Il disait qu’elle se mettrait en quête de lui sitôt qu’elle se serait libérée du Hurleur et d’Ombrelongue. »

Mon cerveau s’est détaché de cette incroyable nouvelle et arrêté sur les corbeaux. Maintenant je savais pourquoi je n’en avais remarqué aucun à nous espionner jusqu’à peu avant notre arrivée à la forteresse. Elle s’était retrouvée prisonnière. « Il est parti pour Dejagore ?

— Je le suppose. Mon idiot de frère a décidé de l’accompagner.

— Et moi je suis venue ici. » Je suis partie à rire, peut-être d’un rire malsain. La membrane cédait. « J’apprécierais que tout le monde veuille bien sortir. J’ai besoin de solitude un petit moment. »

La Radisha a acquiescé. « Je comprends. Vous deux, venez avec moi. »

Narayan s’est levé mais Bélier n’a pas bougé d’un cil. Je lui ai demandé : « Veux-tu bien m’attendre dehors, Bélier ? Juste un moment.

— Oui, maîtresse. » Il est sorti avec les autres. J’aurais mis la main au feu qu’il ne s’était pas écarté de plus de cinq pas de la porte.

Avant même qu’ils aient franchi le seuil, Narayan avait commencé à dire à la Radisha que j’avais besoin d’un médecin.

La colère et la frustration se sont dissipées. Je me suis calmée, j’ai cru avoir compris.

Toubib avait reçu une flèche perdue. Dans la confusion, son cadavre avait disparu. Sauf que son cadavre, je le savais à présent, n’en avait jamais été

un. Et je pensais aussi savoir d'où avait jailli cette flèche. Ma chère sœur adorée. Juste pour se venger de moi parce que je lui avais fait payer sa tentative pour prendre ma place quand j'étais impératrice dans le Nord.

Je connaissais sa façon de raisonner. J'avais la preuve qu'elle était libre à nouveau. Elle s'efforcerait de continuer à nous séparer et à me punir à travers lui.

Elle avait recouvré ses moyens. Elle avait le pouvoir d'agir à sa guise. Je ne la surpassais que lorsque j'étais moi-même à mon apogée.

Je me suis sentie au comble du découragement.

La Radisha s'est invitée sans frapper. Une petite femme en sari rose l'accompagnait. « Je vous présente le docteur Dahrhanahdahr. Tous les membres de sa famille sont médecins. C'est elle la meilleure. Même ses collègues masculins reconnaissent sa compétence exceptionnelle. »

J'ai expliqué à la femme ce dont je souffrais. Elle m'a écoutée en acquiesçant. Quand j'ai eu fini, elle m'a dit : « Je vous demanderai de vous dévêtir. Je pense savoir ce que c'est, mais il va me falloir vérifier. »

La Radisha s'est avancée vers la porte de la cellule et a soulevé son manteau devant le guichet. « Je me retournerai si votre pudeur l'exige.

— Quelle pudeur ? » Je me suis déshabillée.

À vrai dire, j'étais mal à l'aise. Je rechignais à me montrer en si piteux état.

Le médecin m'a auscultée pendant quelques minutes. « C'est bien ce que je pensais.

— À savoir ?

— Vous n'en avez pas la moindre idée ?

— Si je connaissais le mal, je lui aurais cherché un remède. Je déteste être malade. » Au moins, les rêves m'épargnaient depuis l'initiation. J'avais retrouvé le sommeil.

« Vous allez devoir supporter cet état encore un moment. » Ses yeux ont pétillé. Drôle d'attitude pour un médecin, franchement. « Vous êtes enceinte. »

CHAPITRE LXIX

Toubib s'est posté sur un promontoire d'où il serait bien visible depuis la ville. Murgen s'est campé à son côté avec l'étendard. Cygne a embarqué sur un canot que la cavalerie avait volé sur une rive du fleuve au nord des collines.

Murgen a demandé :

« Tu crois qu'il viendra ?

— Peut-être pas en personne. Mais quelqu'un viendra, oui. Il voudra se tenir au courant d'une façon ou d'une autre. »

Murgen a montré les soldats de l'Ombre alignés le long du rivage. « Tu comprends ce qui s'est passé ?

— Je peux deviner, oui : Mogaba et Madame se disputent le titre de capitaine. Elle a réglé son compte à Tisse-Ombre mais elle n'a pas jugé bon de le faire savoir à Mogaba. Tant qu'il reste cloîtré dans l'enceinte de Dejagore, il ne la gêne pas.

— C'est ça.

— C'est stupide. C'est la première fois que ça se produit, Murgen. Nulle part dans les annales il n'est fait mention d'une querelle de succession. La plupart des capitaines le sont devenus comme moi, contraints et à leur grand dam.

— La plupart n'avaient pas non plus de mission sainte à accomplir. Or c'est le cas pour Madame et Mogaba.

— Pour Madame ?

— Elle a juré de tout mettre en œuvre pour se venger des Maîtres d'Ombres censés t'avoir tué.

— Bravo ! Mais ça lui ressemble. On dirait que Cygne a été repéré. Tu as une meilleure vue que moi.

— Un Noir monte dans sa barque. Est-ce que Mogaba se serait décidé aussi vite ?

—Il envoie quelqu'un. »

Le passager de Cygne n'était autre que Sindawe, un lieutenant de Mogaba assez compétent pour commander une légion. Toubib l'a salué. « Sindawe. »

L'homme noir l'a salué en retour, un peu timidement. « C'est vous, vraiment ?

— En chair et en os.

— Mais vous êtes mort.

— Eh non. C'était une rumeur répandue par nos ennemis. C'est une longue histoire. Peut-être le moment est-il mal choisi pour que je la raconte. Si j'ai bien compris, tout ne va pas pour le mieux là-dedans. »

Sindawe a entraîné Toubib hors de vue de la ville, puis s'est installé sur un rocher. « Je me sens pris dans un dilemme. »

Toubib s'est assis face à lui, a grimacé. Il avait un peu trop forcé sur sa cheville en descendant dans le Sud. « Comment cela ?

— J'ai juré sur l'honneur fidélité à Mogaba, seigneur en chef des Nars. Je dois lui obéir. Mais il est devenu fou.

— C'est ce que j'ai cru entendre. Que s'est-il passé ? C'était un soldat exemplaire, même quand il n'était pas d'accord avec mes choix.

— L'ambition. Il en est dévoré. Il est devenu seigneur en chef des Nars parce qu'il avait cela en lui. » Chez les Nars, le titre de chef revenait au vainqueur d'une sorte de compétition athlético-guerrière. Le commandement récompensait le champion toutes catégories. « Il s'est joint à votre expédition parce qu'il vous croyait faible près de votre fin. Il ne voyait pas qui pouvait l'empêcher de vous remplacer. Cela fait, il aurait eu en main les cartes pour devenir l'une des étoiles immortelles des chroniques. Il est toujours bon soldat. Mais tout ce qu'il accomplit vise à servir Mogaba et non la Compagnie ou ses employeurs.

— Dans la plupart des communautés il y a des mécanismes pour régler ce genre de problèmes.

— Le mécanisme en vigueur chez les Nars, c'est le défi. Combat ou épreuve. Ce qui ne résout rien dans le cas présent. Il est toujours le plus rapide, le plus leste et le plus fort. Il reste aussi le meilleur tacticien, pardonnez-moi.

— Je n'ai jamais prétendu être un génie. Je me suis retrouvé capitaine parce que tout le monde a voté pour moi. Je ne le désirais pas, mais sans doute les autres refusaient-ils le boulot plus catégoriquement encore. Cela dit, je n'abdiquerai pas pour laisser Mogaba se pavaner à ma place.

— Ma conscience m'interdit d'en dire plus. Ne serait-ce que par ces quelques mots, je me sens renégat. Il m'a envoyé parce que nous sommes

frères depuis notre enfance. Il n'a plus confiance qu'en moi. Je ne veux pas lui faire de mal. Mais il nous en fait, lui. Il a sali notre honneur, bafoué notre serment de gardien. »

Le terme de « gardien » employé par Sindawe était un mot nar sans équivalent. Ce statut impliquait le devoir de défendre les faibles et de s'opposer au mal.

« J'ai entendu dire qu'il essayait de fomenter un soulèvement religieux ? »

Sindawe a paru embarrassé. « Oui. Depuis le début, certains honorent la génitrice maléfique. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il était de ceux-là – quoique j'aurais dû m'en douter. Ses aïeux étaient prêtres.

— Que va-t-il faire maintenant ? Je ne l'imagine pas se mettre dans tous ses états parce que je réapparais.

— Je ne sais pas. J'ai bien peur qu'il crie à l'imposture. Il pourrait vous prendre pour un coup fourré des Maîtres d'Ombres. Beaucoup d'hommes vous ont vu mort. Jusqu'à votre porte-étendard.

— Beaucoup d'hommes m'ont vu recevoir une flèche. Si on s'était donné la peine d'interroger Murgen avec attention, on aurait su que j'étais encore vivant quand il m'a quitté. »

Sindawe a acquiescé. « Je suis toujours tiraillé. »

Toubib ne lui a pas demandé ce qui se passerait s'il essayait d'éliminer Mogaba. Les Nars se battraient, Sindawe compris. Ce n'était pas son style, de toute façon. Il n'éliminait pas un homme uniquement parce qu'il était gênant.

« J'irai me confronter à lui, dans ce cas. Soit il m'acceptera, soit non. Ce sera intéressant de voir quel parti prendront les Nars s'il décide de se mutiner.

— Vous exigerez la sanction ?

— Je ne le tuerai pas. Je le respecte. C'est un grand soldat. Peut-être pourra-t-il continuer à l'être. Peut-être pas, mais alors il devra renoncer à prendre part à notre quête. »

Sindawe a souri. « Vous êtes un sage, capitaine. Je vais lui transmettre vos paroles. À lui et à tout le monde. Je prierai les dieux pour qu'il se remémore ses vœux et son honneur.

— Parfait. Ne lambine pas. Comme cette affaire me soucie, je traverserai dès que possible.

— Hein ?

— Je n’ai jamais aimé remettre ce qui me pèse à plus tard, parce qu’alors je ne le fais pas. Va. J’irai dans ton sillage. »

CHAPITRE LXX

Ombrelongue a interrogé les ombres qu'il avait laissées dans la cellule avec la femme maintenant enfuie. Puis il a rendu visite au Hurleur, toujours alité. « Imbécile. Tu n'as pas capturé la bonne. » Le Hurleur n'a pas répondu.

« C'était Volesprit. » *Elle.* Et en un seul morceau. Comment avait-elle réussi ce prodige ?

D'un filet de voix à peine audible, le Hurleur a fait remarquer : « C'est toi qui m'as envoyé là-bas. Toi qui croyais dur comme fer que Senjak était à Taglios. »

Quelle importance ? Le résultat seul comptait. « Tu aurais pu vérifier l'information, on n'aurait pas donné tête baissée dans le panneau. »

Un mépris à peine masqué s'est peint sur le visage du Hurleur. Il n'a pas répliqué. Ça ne servait à rien. Ombrelongue ne commettait jamais d'erreur. Si d'aventure il se faisait leurrer, c'était par la faute d'un autre.

Ombrelongue a laissé passer une bouffée de colère, puis un calme glacial s'est emparé de lui. « Erreur ou pas, faute ou pas, il reste qu'on s'est fait une ennemie. Elle voudra se venger. Elle se bornait à s'amuser avec sa sœur jusqu'à présent. Maintenant, elle ne jouera plus. »

Le Hurleur a souri. Le torchon avait toujours brûlé entre Volesprit et lui. « Elle est à pied », a-t-il déclaré dans un râle.

Ombrelongue a grommelé : « Oui. Il y a ça. Elle se trouve sur mon territoire. À pied. » Il s'est mis à faire les cent pas. « Elle finira par se soustraire aux yeux de mes ombres. Mais elle voudra observer le reste du monde. Je n'aurai pas à la chercher. Je chercherai ses espions. Les corbeaux me mèneront à elle. Et alors je nous mettrai à l'épreuve tous les deux. »

Le Hurleur a décelé une inflexion intrépide dans la voix d'Ombrelongue. Il allait tenter une manœuvre dangereuse.

Les revers avaient fait passer le goût de l'audace au Hurleur. Il aspirait désormais au calme et à la quiétude. C'est pourquoi il avait choisi d'établir son propre empire dans les marais. Ce pays lui suffisait et nul ne le lui disputait. Il s'était laissé séduire par les arguments des émissaires d'Ombrelongue, et voilà où ça l'avait conduit : il avait frôlé la mort et, s'il y

avait échappé, c'était pour l'unique raison qu'Ombrelongue l'estimait encore potentiellement utile. Il n'avait plus envie de courir de risques. Il ne souhaitait qu'une chose : retourner à ses marécages et ses mangroves. Mais, tant qu'il n'aurait pas reconstruit un engin volant, il devrait faire mine de s'intéresser aux plans de son partenaire. « Ce ne sera pas trop dangereux ? a-t-il murmuré.

— Pas du tout, a menti Ombrelongue. Sitôt que je l'aurai localisée, tout ira tout seul. »

CHAPITRE LXXI

Peu d'hommes se sont portés volontaires pour traverser le lac avec Toubib. Il a accepté Cygne et Sindhu, mais refusé Lame et Mather. « Vous avez bien assez à faire ici. »

Tous les trois ont embarqué. Toubib ramait. Les autres ne savaient pas trop que faire. Sindhu s'était assis à la poupe, Cygne à la proue. Toubib ne voulait pas du colosse derrière lui. C'eût été imprudent. L'homme avait un air sinistre et une attitude hostile. On sentait qu'il cherchait à gagner du temps pour prendre une décision. Toubib ne voulait pas avoir le regard tourné du mauvais côté au moment fatidique.

Au milieu de la traversée, Cygne a demandé : « C'est du sérieux, entre vous et Madame ? » Il avait choisi le roserain, sa langue natale. Toubib la connaissait mais ne l'avait pas parlée depuis des années.

« Ça l'est pour ma part. Je ne peux pas me prononcer pour elle. Pourquoi ?

— Je n'ai pas envie de poser la main où elle risque de se faire mordre.

— Je ne mords pas. Et je ne me permets pas de lui dicter sa conduite.

— Ouais. C'était un sujet de rêverie plaisant. Je suppose qu'elle oubliera que j'existe sitôt qu'elle aura entendu dire que vous êtes encore vivant. »

Toubib a souri, ravi. « Tu pourrais me renseigner sur le balèze derrière ? Sa tête ne me revient pas. »

Cygne a parlé le reste de la traversée, recourant à de nombreuses circonvolutions lexicales pour éviter d'employer certains mots non-roserains que Sindhu aurait pu reconnaître.

« C'est pire que je ne le croyais », a conclu Toubib au moment où la barque approchait de la muraille de la ville dont une portion éboulée ouvrait une gorge par où s'insinuait un doigt du lac. Cygne a lancé l'amarre à un soldat famélique. Il est sorti de l'embarcation. Toubib l'a suivi. Et Sindhu après lui. Toubib a remarqué que Cygne se plaçait de manière à pouvoir garder Sindhu à l'œil. Le soldat a amarré la barque puis leur a fait signe de le suivre. Ils ont obtempéré.

Il les a conduits en haut du rempart occidental, large et intact. Toubib a contemplé la ville. Elle ne ressemblait plus à celle de naguère. Elle s'était

transformée en un archipel de petites parcelles à demi submergées. Sur le gros îlot qui marquait son centre se dressait la citadelle où ils avaient taillé en pièces Ombre-de-Tempête et Transformeur. La parcelle la plus proche était noire de spectateurs. Il a reconnu des têtes, leur a adressé un salut de la main.

La maigre clameur du départ, lancée par les survivants non-nars qu'il avait amenés avec lui à Taglios, a rapidement enflé. Les troupes tagliennes à leur tour ont scandé « Libérateur ! » Cygne a glissé : « Je crois qu'ils sont contents de vous revoir.

— Je crois surtout que, vu où ils croupissent, ils acclameraient n'importe qui du moment qu'il les tire de là. »

Les rues s'étaient muées en canaux profonds. Les survivants s'étaient adaptés en construisant des radeaux. Pourtant Toubib doutait qu'on se donnât beaucoup la peine de circuler. Les canaux étaient encombrés de corps. L'odeur de charogne prenait à la gorge. La peste et un fou torturaient la ville où nulle part on ne pouvait enterrer les cadavres.

Mogaba et ses Nars ont surgi d'un renfoncement du chemin de ronde, vêtus de leurs plus beaux atours. « C'est parti », a fait Toubib. Les vivats continuaient de retentir. Un radeau menaçant de couler sous le poids de ses vieux camarades s'acheminait laborieusement vers la muraille.

Mogaba s'est arrêté à quarante pas de Toubib et l'a toisé, le visage et le regard de glace. « Prie pour moi, Cygne. » Toubib s'est avancé vers cet homme qui, plus que tout, voulait lui succéder. Il s'est demandé s'il devrait un jour rejouer la scène avec Madame. En supposant qu'il sorte vivant de cette confrontation.

Mogaba s'est avancé à sa rencontre à pas comptés. Ils se sont immobilisés à un mètre l'un de l'autre. « Tu as réalisé une prouesse », a déclaré Toubib. Il a posé sa main droite sur l'épaule gauche de Mogaba.

Un silence soudain s'est établi dans la ville. Cinq mille paires d'yeux, ceux des autochtones comme ceux des soldats, convergeaient vers les deux hommes. Chacun comprenait que la réponse de Mogaba à ce geste de camaraderie serait décisif.

Toubib a attendu en silence. Toute parole risquait d'être de trop. Engager une discussion ou une explication serait déplacé. Tout reposait sur la réaction de Mogaba. S'il rendait la pareille, tout irait bien. Sinon…

Les deux hommes se regardaient droit dans les yeux. Les prunelles de Mogaba étincelaient. Rien ne se lisait sur son visage, mais Toubib devinait

le combat qui se livrait en lui : son ambition à la lutte contre un conditionnement de toute une vie et le désir manifeste des soldats. Ils avaient, par leurs vivats, exprimé clairement leur point de vue.

Le conflit intérieur de Mogaba se poursuivait. À deux reprises sa main droite s'est soulevée puis est retombée. À deux reprises sa bouche s'est entrouverte, mais l'ambition lui a cloué la langue.

Toubib a détourné brièvement le regard et l'a posé sur les Nars. Il a essayé de leur faire passer un appel : Venez en aide à votre chef.

Sindawe a compris. Il a lutté contre sa propre conscience un instant puis s'est mis en marche. Il est passé à côté des deux hommes et est allé rejoindre les anciens de la Compagnie qui se regroupaient derrière Toubib. Un à un, une douzaine de Nars l'ont imité.

La main de Mogaba s'est soulevée une troisième fois. Les hommes ont retenu leur souffle. Et puis Mogaba a baissé le regard. « Je ne peux pas, capitaine. Il y a une ombre en moi. Je ne peux pas. Tuez-moi.

— Et moi, je ne peux pas faire ça. J'ai promis à tes hommes que je ne te ferais pas de mal quelle que soit ta décision.

— Tuez-moi, capitaine. Avant que cette chose en moi ne se transforme en haine.

— Je ne pourrais pas, même sans cette promesse.

— Je ne vous comprendrai jamais. » La main de Mogaba est retombée. « Vous êtes *assez* fort pour venir me voir – au risque de vous faire tuer, pour ce que vous en saviez – mais pas assez pour vous épargner les ennuis que ça vous coûtera de m'épargner.

— Je ne peux pas éteindre la lueur que je sens en toi. Elle pourrait se muer en une flamme de grandeur.

— Il n'y a pas de lueur, capitaine. Seulement un vent venu de nulle part, issu des ténèbres. Pour notre avenir à tous les deux, j'espère me tromper, mais je crains que vous ne regrettiez votre indulgence. » Mogaba s'est reculé d'un pas. Le bras de Toubib est retombé. Tous les observateurs ont relâché leur souffle, consternés, même s'ils n'avaient pas vraiment cru au rapprochement. Mogaba a salué, tourné les talons et s'est éloigné. Les trois Nars qui n'avaient pas suivi Sindawe lui ont emboîté le pas.

« Hé ! a braillé Cygne un moment plus tard, brisant le silence. Ces salopards nous piquent notre barque !

— Qu'on les laisse partir. » Toubib s'est tourné vers ses amis qu'il n'avait pas vus depuis des mois. « Tiré du livre de Cloete : "À cette époque,

la Compagnie était au service des Syndarchs du Dai Khomena et ils furent délivrés…” » Ses amis ont tous souri et poussé un rugissement approbateur. Il a souri en retour. « Eh ! On a du pain sur la planche. Il y a une ville à évacuer. Autant s’y mettre. »

D’un œil il a regardé la barque traverser le lac, de l’autre il surveillait Sindhu.

Il était content d’être de retour.

Ainsi fut délivrée Dejagore et rendue à la liberté la véritable Compagnie.

CHAPITRE LXXII

Le Hurleur s'est perché sur un grand tabouret un peu à l'écart tandis qu'Ombrelongue s'absorbait dans ses préparatifs. Il n'en revenait pas de la collection d'objets thaumaturgiques ou ensorcelés qu'Ombrelongue avait réussi à réunir en une brève génération. Ceux-ci étaient rares pendant le règne de la Dame et plus encore durant celui de son mari avant elle. Ces monarques ne voulaient pas qu'ils leur échappent. Le Hurleur en détenait peu, bien qu'il fût désormais libre. Il n'éprouvait guère le besoin de posséder.

Il n'en allait pas de même d'Ombrelongue. Le Maître d'Ombres voulait avoir un échantillon de tout. Il voulait posséder le monde.

Peu de ces artefacts présentaient une utilité concrète, étant donné les circonstances présentes. Présentes et à venir, suspectait le Hurleur. Avant tout, on les avait rassemblés là pour éviter qu'ils tombent en d'autres mains. La tournure d'esprit d'Ombrelongue.

La salle était inondée de lumière : d'abord parce qu'il était bientôt midi derrière les parois de cristal, ensuite parce qu'Ombrelongue avait rapporté une vingtaine de sources d'éclairage dont aucune n'employait le même combustible. Il voulait mettre toutes les chances de son côté contre une éventuelle attaque des ombres.

Il ne l'aurait avoué à personne mais il était terrifié.

Ombrelongue a évalué la position du soleil. « Midi approche. Il est temps de commencer.

— Pourquoi maintenant ?

— Elles sont moins actives sous un soleil au zénith.

— Ah. » Le Hurleur réprouvait le projet de son hôte, qui consistait à en capturer une grande, une affamée, puis à la dresser et à l'envoyer contre Volesprit. Le Hurleur estimait ce plan stupide. Il le jugeait superflu et trop compliqué. Tous deux savaient où elle se trouvait. Il était plus raisonnable de l'attaquer avec davantage de soldats qu'elle ne pourrait en repousser. Mais Ombrelongue voulait du spectaculaire.

C'était trop dangereux. Il risquait de lâcher dans le monde une créature que nul n'aurait les moyens de contrôler. Le Hurleur aurait voulu s'abstenir

de participer à cette folie, mais Ombrelongue maîtrisait l'art de ne pas lui laisser le choix.

Plusieurs centaines d'hommes avançaient sur l'antique route qui menait à la plaine, tirant un fourgon ordinairement traîné par des éléphants. Mais les pachydermes refusaient d'approcher les pièges à ombres, quand bien même leur donnait-on le fouet. Seule la peur que leur inspirait Ombrelongue poussait ces hommes à braver ce qui les attendait peut-être là-bas. Leur maître était un démon qu'ils connaissaient.

Ces hommes devraient défendre le fourgon face au principal piège à ombres.

Ombrelongue a déclaré : « Maintenant, allons-y. » Il a gloussé. « Et ce soir, à l'heure fatale, ta vieille camarade aura cessé de représenter une menace pour quiconque. »

Le Hurleur restait sceptique.

CHAPITRE LXXIII

Volesprit se tenait assise au milieu d'un champ, déguisée en chicot d'arbre. Les corbeaux tournoyaient et leurs ombres circulaient sur les chaumes. Une ville inconnue se profilait au loin.

Le génie Crapaud s'est matérialisé. « Ils préparent quelque chose.

— Je m'en doute depuis qu'ils ont commencé à neutraliser les corbeaux. Ce que je veux savoir, c'est quoi. »

Le génie a souri puis a décrit ce qu'il avait vu.

« De deux choses l'une : ils t'ont oublié ou ils comptent sur toi pour m'induire en erreur, a-t-elle dit en repartant vers la ville. Mais s'ils avaient voulu me tromper, ils se seraient servis des corbeaux aussi, non ? »

Le génie s'est tu. On ne lui demandait pas de réponse.

« Pourquoi faire ça de jour ?

— Ombrelongue est mort d'épouvante à l'idée de ce qui pourrait sortir s'il essayait de nuit.

— Ah. Bon. Mais ils ne passeront pas à l'attaque avant la tombée de la nuit. Ils voudront donner toute sa puissance à leur émissaire. »

Crapaud a marmonné une question confuse sur ce qu'il lui restait à accomplir pour gagner sa liberté.

Volesprit a ri, un rire joyeux de fillette.

« Ce soir, je pense, tu en auras fini. Si tu réussis une illusion crédible pour moi.

— Laquelle ?

— Allons jeter un coup d'œil à cette ville d'abord. Comment s'appelle-t-elle ?

— Dhar. La Nouvelle-Dahr, pour être précis. Dahr l'ancienne a été rasée par les Maîtres d'Ombres pour avoir résisté trop âprement lors de la conquête du pays.

— Intéressant. Qu'y pense-t-on des Maîtres d'Ombres ?

— Pas grand-chose.

— Donc… une nouvelle génération disponible. Cela pourrait être amusant. »

À la tombée de la nuit, la grande place publique au centre de La Nouvelle-Dahr était étrangement vide et silencieuse, exception faite des corbeaux qui voletaient en craillant. Tous les badauds qui s'en approchaient, soudain pris de frissons, décidaient d'y revenir une autre fois.

Une femme assise sur la margelle d'une fontaine laissait traîner ses doigts dans le bassin. Les corbeaux formaient un essaim autour d'elle, allaient et venaient. Tapie dans l'ombre à l'autre bout de la place, une silhouette l'épiait. On aurait dit une petite vieille ratatinée, recroquevillée contre un mur, serrant contre elle ses guenilles pour se protéger de la fraîcheur nocturne. Les deux femmes ne semblaient éprouver aucun désir de bouger. Elles avaient beaucoup de patience. Et cette patience s'est vue récompensée. L'ombre s'est manifestée à minuit, énorme, effrayante, terrible concentré de ténèbres perceptible à des kilomètres à la ronde. Même les sans-talents de La Nouvelle-Dahr l'ont sentie. Les enfants ont crié. Leurs mères les ont fait taire. Les pères ont barricadé leur porte et cherché des recoins pour s'y pelotonner avec leur famille.

L'ombre a survolé la ville en rugissant et a foncé vers la place. Les corbeaux ont croassé et se sont dispersés alentour. Elle a fondu droit sur la femme à la fontaine sinistre et implacable.

La femme a ri en la voyant arriver. Puis elle s'est volatilisée à l'instant où l'ombre allait l'atteindre.

Les corbeaux ont poussé des cris moqueurs.

À l'autre bout de la place, la femme est repartie à rire.

L'ombre a fait volte-face, s'est précipitée à l'attaque. Mais la femme n'y était déjà plus. Elle riait à nouveau dans son dos.

Crapaud, se faisant passer pour Volesprit, a promené l'ombre dans la ville pendant une heure, l'entraînant dans des quartiers où elle tuait et saccageait, se faisait reconnaître et rallumait des haines que l'on s'efforçait depuis longtemps d'étouffer. L'ombre se montrait infatigable et têtue, mais pas très finaude. Elle suivait sans accorder d'attention à l'effet qu'elle produisait sur la population, attendant que sa proie commette une faute.

La petite vieille au coin de la place s'est levée lentement, s'est acheminée clopin-clopant jusqu'au palais du gouverneur local à la solde d'Ombrelongue, est entrée en passant sous le nez de soldats et de sentinelles apparemment aveugles. Elle est descendue dans la chambre forte où le gouverneur entreposait les trésors extorqués aux populations qu'il administrait, puis a ouvert une porte massive que le gouverneur seul,

théoriquement, pouvait déverrouiller. Une fois la porte passée, de petite vieille elle s'est transfigurée en une Volesprit d'humeur joviale.

Elle avait étudié l'ombre attentivement pendant que Crapaud la promenait. Pour se rendre d'un point à un autre, cette ombre devait couvrir toute la distance qui les séparait. Pas Crapaud. Il garderait une longueur d'avance sur elle tant qu'il resterait en alerte.

Cette observation lui a inspiré un stratagème pour l'emprisonner.

Elle a consacré une heure à aménager la chambre forte pour la future captive, puis une autre à concocter une série de petits sortilèges pour la distraire, en sorte qu'au moment où on la libérerait l'ombre aurait oublié le motif de sa venue à La Nouvelle-Dahr.

Enfin elle est ressortie, a repoussé la porte en la laissant à peine entrouverte et a composé une illusion qui lui conférait l'apparence d'un garde du gouverneur. Puis elle a envoyé une pensée virevolter jusqu'à Crapaud.

Le génie est revenu en caracolant, tout amusé, titillant sa poursuivante pour qu'elle le suive dans le piège. Dès qu'ils se sont engouffrés dans la chambre, Volesprit a refermé la porte et l'a verrouillée. Crapaud s'est matérialisé à côté d'elle, souriant. « C'était presque une partie de plaisir. Si je n'avais pas mes propres affaires qui m'appellent, je resterais bien encore une centaine d'années. On ne s'ennuie pas une seconde, avec vous.

— C'est une allusion ?

— Et comment, la belle. Je vais vous manquer à tous, vous, le capitaine et tous vos amis. Peut-être que je reviendrai vous rendre visite. Mais j'ai du travail ailleurs. »

Volesprit a gloussé son rire de petite fille. « D'accord. Reste avec moi jusqu'à ce que je sois sortie de la ville. Ensuite tu seras libre de partir. Ça ! je parie que cette ville va s'enflammer. Je donnerais beaucoup pour voir la tête d'Ombrelongue quand il apprendra la nouvelle. » Elle a ri de plus belle. « Il est loin d'être aussi malin qu'il le croit. Tu as des amis, là-bas, susceptibles de travailler pour moi ?

— Peut-être un ou deux, malicieux comme il faut. Je verrai. »

Ils sont partis en riant comme deux gosses contents de leur farce.

CHAPITRE LXXIV

Enceinte.

Pas de doute. Tout le corroborait, maintenant que le médecin m'avait donné son diagnostic. Tout faisait sens. Et paradoxalement s'en trouvait dépourvu.

Cette seule fois. Cette seule nuit. Il ne m'avait jamais traversé l'esprit que cela puisse m'arriver. Et pourtant me voilà, enflée comme une gourde plantée sur deux cure-dents, calfeutrée dans ma forteresse au sud de Taglios, à écrire ces annales, à regarder la pluie tomber pour les cinq mois à venir, à me languir de pouvoir à nouveau dormir sur le ventre ou le flanc et marcher sans me dandiner.

La Radisha m'a fait entourer de femmes. Elles me trouvent amusante. Il y a peu encore, je m'efforçais d'inculquer à leurs hommes le métier de soldat, et maintenant elles me montrent du doigt en me répétant que ma condition explique pourquoi les femmes ne sont pas générales et ce genre de fadaises. Difficile de les esquiver quand mon ventre m'empêche de voir mes pieds.

Pour l'instant, le bébé est un petit être actif, quoi qu'il devienne par la suite. Peut-être s'entraîne-t-il déjà pour devenir coureur de fond ou lutteur professionnel, vu comme il gigote à l'intérieur.

J'ai l'impression d'être dans les temps. J'ai couché par écrit presque tout ce que je me devais de consigner. Si, comme les femmes me le promettent, mes doutes et mes peurs s'avèrent infondés et je survis à tout ceci, je disposerai de cinq à six semaines pour me remettre en forme avant la décrue du fleuve et le début de la nouvelle saison de campagne.

Je reçois régulièrement des nouvelles de Toubib à Dejagore ; on nous les expédie par-dessus le fleuve par catapulte. Tout est calme là-bas. Il aimerait pouvoir être ici. Et moi auprès de lui. Tout serait plus facile. Je sais qu'au premier jour où le Majeur sera de nouveau guéable je me trouverai sur la rive nord et lui celle du sud.

Je me sens franchement optimiste ces jours-ci, comme si même ma sœur ne pouvait plus vraiment nous nuire désormais. Elle est au courant de ce qui

m’arrive. Ses corbeaux épient. Je les laisse en paix, espérant que ça l’énervera plus que tout.

Et voici Bélier qui revient de son bain. Je le jure, plus le grand jour approche, pire il devient. On croirait qu’il s’agit de son enfant.

Il vit dans la hantise que se reproduise ce qui est arrivé à sa propre femme et son bébé. À mon avis. Il devient bizarre, comme s’il était hanté. Quelque chose le terrifie. Il sursaute au moindre bruit. Il va fureter dans les angles et les recoins obscurs chaque fois qu’il entre dans une pièce.

CHAPITRE LXXV

Bélier s'inquiétait à raison. Il avait appris ce qu'il n'aurait pas dû. Il savait ce qu'il n'était pas censé savoir. Bélier est mort.

Bélier est mort en luttant contre ses frères Étrangleurs quand ils sont venus pour me prendre ma fille.

Narayan est un homme condamné. Il rôde quelque part dans les environs et, s'il a peut-être encore son sempiternel sourire aux lèvres, il ne le gardera pas longtemps. Il se fera prendre ; si ce n'est par des soldats traquant les hommes portant des taches rouges indélébiles sur les paumes, alors ce sera par moi. Il ne se doute pas de la force avec laquelle mes pouvoirs me reviennent. Je le trouverai et il deviendra un saint Étrangleur bien plus vite qu'il ne le souhaiterait.

J'aurais dû me méfier davantage. Je savais qu'il avait ses propres visées. J'ai côtoyé des fourbes toute ma vie. Mais jamais, au grand jamais, depuis le début, il ne m'a effleuré l'esprit que lui et les siens s'intéressaient à l'enfant que je portais et non à moi-même. C'était un acteur consommé.

Un salopard tout miel. Un véritable Félon.

Je n'ai même pas eu le temps de lui donner de nom qu'ils avaient déjà emporté leur Fille de la Nuit.

J'aurais dû m'en douter quand les rêves se sont arrêtés si soudainement. Sitôt cette cérémonie terminée. Ce moi n'était pas moi que l'on y avait consacrée. Moi, je n'avais pas changé. Je n'étais pas si facile à endoctriner.

Bélier n'était qu'un rumel jaune, mais il était averti de leur arrivée. Il en a éliminé quatre. Alors Narayan lui a réglé son compte, selon les femmes. Après quoi il s'est frayé par la force un chemin hors de la forteresse avec sa bande. Pendant tout ce temps, j'étais inconsciente.

Narayan paiera. Je lui arracherai le cœur et j'étoufferai sa déesse avec. Ils ne savent pas ce qu'ils ont réveillé. Mes forces me sont revenues. Ils paieront. Ombrelongue, ma sœur, les Félons, Kina elle-même si elle s'avise de se mettre en travers de mon chemin.

Leur Année des Crânes, ils vont l'avoir.

Je clos le Livre de Madame.

ÉPILOGUE : LÀ-BAS

Un vent incessant balaye la plaine de pierre. Il gémit sur le dallage gris clair qui s'étale à perte de vue dans toutes les directions. Il chante autour des piliers disséminés. Il roule des feuilles et une poussière venues de très loin et soulève les longs cheveux noirs d'un gisant qui se dessèche à l'écart de tous depuis des générations. Comme par espièglerie, il plaque une feuille contre sa bouche figée dans un cri silencieux, puis la redécouvre aussitôt.

Les piliers pourraient passer pour les vestiges d'une ville anéantie. Ils ne le sont pas. Ils sont trop dispersés, disposés sans logique. Aucun d'eux ne soutient quoi que ce soit, mais tous se dressent encore d'un seul tenant, même si les mâchoires séculaires du vent en ont profondément rongé certains.

D'autres sont presque neufs. Âgés d'un siècle au plus.

À l'aube et au crépuscule, certains de ces piliers captent la lumière et répandent des reflets d'or. Chaque jour pendant quelques minutes, le visage de ces personnages aurifères s'éclaire.

Pour les élus, c'est une forme d'immortalité.

La nuit, le vent meurt et le silence s'établit sur les confins de la pierre scintillante.